Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

ŒUVRES

DE LUCIEN,

TRADUITES DU GREC,

Avec des Remarques historiques et critiques sur le texte de cet Auteur, et la collation de six Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXIX.

LES SECTES
A L'ENCAN.

JUPITER, MERCURE, UN MARCHAND, PYTHAGORE, DÉMOCRITE, HÉRACLITE, SOCRATE, DIOGÈNE, CHRYSIPPE, EPICURE, *et autres.*

JUPITER.

RANGEZ les bancs, et préparez la salle (1); qu'on amène les différentes sectes : mais auparavant, qu'on ait soin de les parer, afin que leur bonne mine attire la foule des acheteurs. Toi, Mercure, tu feras l'office de crieur. Appelle les marchands sous d'heureux auspices, et dis-leur d'entrer dans cette salle de vente : nous y adjugerons des sectes philoso-

(1) Le grec ajoute : *pour ceux qui vont venir ;* ensuite le texte porte : *et toi range de suite et amène, &c ;* car il ne faut pas traduire ces mots σὺ δὲ στῆσον ἑξῆς, comme a fait M. de Pompignan, *toi demeure à la porte :* στῆσον, signifie *fais tenir,* et non pas, *tiens toi ;* car les aoristes premiers des verbes en μι, qui viennent d'ω, ont la force active, et font faire l'action que désigne le verbe : στῆσον, *fais tenir :* βῆσον, *fais aller.* Les aoristes seconds de ces mêmes verbes, ont au contraire une signification moyenne et réciproque ; ἔβην, ἔστην, *je suis allé, je me suis tenu.* Je fais cette remarque essentielle à ceux qui veulent lire les auteurs grecs dans la langue originale, parce qu'elle ne se trouve point dans les livres classiques, et que beaucoup de traducteurs semblent l'ignorer.

phiques de tout genre et de toute espèce. Si quelqu'un ne peut pas payer argent comptant, il le fera l'année prochaine, en donnant caution.

MERCURE.

Voici beaucoup de marchands qui se présentent ; il ne faut pas différer, ni les arrêter plus long-temps.

JUPITER.

Hé bien, vendons.

MERCURE.

Qui veux-tu que nous exposions le premier à l'enchère ?

JUPITER.

Cet Ionien à longue chevelure : il a l'air vénérable.

MERCURE.

Le Pythagoricien (1), descendez, et laissez-vous considérer par tous ceux qui sont assemblés ici.

JUPITER.

Proclame-le.

MERCURE.

Je vends la vie parfaite, la vie sainte et vénérable ; qui veut l'acheter ? qui veut être

(1) Il s'agit ici de Pythagore lui-même et de tous ses disciples ; c'est apparemment par un reste de pudeur que Lucien ne nomme pas le philosophe.

au-dessus de l'homme ? qui veut connoître l'harmonie de l'univers (1), et revivre après sa mort ?

LE MARCHAND.

Il n'a point mauvaise mine : mais, que sait-il ?

MERCURE.

L'arithmétique, l'astronomie, l'art de faire des prodiges, la géométrie, la musique, la fourberie. Vous voyez-là un excellent devin.

LE MARCHAND.

Est-il permis de l'interroger ?

MERCURE.

Interroge-le, à la bonne heure.

LE MARCHAND.

De quel pays es-tu ?

PYTHAGORE.

De Samos.

LE MARCHAND.

Où as-tu été instruit ?

(1) La doctrine de Pythagore est trop connue pour en rapporter ici des détails ; remarquons seulement qu'il faut traduire, comme je le fais, *harmonie de l'univers*, et non, *arrangement* ; parce que Pythagore enseignoit que les corps célestes rendoient une harmonie continuelle et admirable, et que le monde étoit formé en proportions harmoniques. *Voyez* ces proportions dans Pline le naturaliste, *liv. 2, chap. 22* ; et Censorinus *de die natali*, chap. 13.

PYTHAGORE.

En Egypte, par les Sages du pays.

LE MARCHAND.

Çà, si je t'achète, que m'enseigneras-tu ?

PYTHAGORE.

Je ne t'enseignerai rien ; je te ferai ressouvenir (1).

LE MARCHAND.

Eh, comment me feras-tu ressouvenir ?

PYTHAGORE.

Ce sera en purifiant ton ame, et en la nettoyant de toutes les ordures qui la couvrent.

LE MARCHAND.

Hé bien, imagine qu'elle est purifiée ; par quel moyen me donneras-tu la réminiscence ?

PYTHAGORE.

D'abord par un long silence, et une défense de parler pendant cinq ans.

LE MARCHAND.

Va-t-en instruire le fils de Crésus (2) : pour moi, je suis babillard, et je ne veux pas ressembler à une statue. Mais après ce silence, que ferai-je ?

(1) Suivant Pythagore, on avoit tout su dans une autre vie, et il regardoit la science qu'on acquiert dans celle-ci comme une pure réminiscence.

(2) Il étoit muet, *Hérod. clio.*

PYTHAGORE.

Tu t'exerceras à la musique et à la géométrie.

LE MARCHAND.

Tu plaisantes. Il faudra, pour devenir sage, que je sache auparavant jouer de la cithare?

PYTHAGORE.

Je t'apprendrai à compter.

LE MARCHAND.

Je le sais dès à présent.

PYTHAGORE.

Eh bien, comment comptes-tu?

LE MARCHAND.

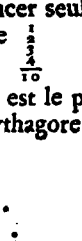
Un, deux, trois, quatre.

PYTHAGORE.

Tu vois bien; ce que tu crois quatre est dix, le triangle parfait, notre serment ordinaire (1).

(1) Au lieu d'énoncer seulement ces nombres, Pythagore les additionne $\begin{smallmatrix}1\\2\\3\\4\\\hline 10\end{smallmatrix}$

Ce triangle parfait est le problême du triangle équilatéral trouvé par Pythagore, et qu'il représentoit de cette manière



A l'égard du serment, en voici la teneur:
ἐ μὰ τὸν ἀμετέρᾳ ψυχᾷ παραδόντα TETPAKTYN
παγὰν ἀενάου φύσεως ῥιζώματ' ἔχουσαν,
non, par celui qui donne à notre ame le quaternion, cette

LE MARCHAND.

Par Quatre! ce grand serment, je n'ai jamais entendu un langage plus divin et plus sacré (1).

PYTHAGORE.

Ensuite, étranger, tu sauras ce que c'est que la terre, l'air, l'eau et le feu; quels sont leur mouvement et leur forme.

LE MARCHAND.

Quoi! le feu, l'air et l'eau ont donc une forme?

PYTHAGORE.

Certainement, et très-visible; car s'ils n'avoient ni forme, ni figure, ils n'auroient pas la propriété de se mouvoir. De plus, tu sauras que la divinité est un nombre, une intelligence et une harmonie (2).

source des principes de la nature éternelle. Ce nombre étoit en effet, selon les Pythagoriciens, le symbole des quatre élémens. *Voyez* Selden, *de diis Syris*, Syntagm, 2, cap. 1. Hiéroclès dans son commentaire sur les vers dorés de Pythagore, *page 218*, édition de Londres, appelle le Quaternion *la source de l'ordre éternel.* Τετράδα πηγὴν τῆς ἀϊδίου διακοσμησέως.

(1) Parce qu'il est obscur.

(2) Porphyre, περὶ ἀποχῆς, *livre* 2, §. 36, οἱ γὰρ Πυθαγόρειοι περὶ τὰς ἀριθμὰς καὶ τὰς γραμμὰς σπουδάζοντες, ἀπὸ τούτων τὸ πλέον τοῖς θεοῖς ἀπήρχοντο, τὸν μέν τινα ἀριθμὸν, Ἀθηνᾶν καλοῦντες, τὸν δέ τινα Ἄρτεμιν ὥσπερ αὖ ἄλλον Ἀπόλλωνα· καὶ πάλιν, ἄλλον μὲν δικαιοσύνην ἄλλον δὲ σωφροσύνην; c'est-à-dire, les Pythagoriciens et ceux qui s'appliquent à la science des

LE MARCHAND.

Voilà des choses admirables.

PYTHAGORE.

Et quand je t'aurai expliqué tout cela, tu sauras que tu es tout autre que ce que tu crois être et que tu parois. Tu n'es pas un, comme tu te l'imagines.

LE MARCHAND.

Que dis-tu-là ? je suis un autre, et ce n'est pas moi-même qui converse avec toi ?

PYTHAGORE.

Actuellement c'est toi-même ; mais tu as paru autrefois avec un autre corps et sous un autre nom : par la suite tu changeras encore de forme.

LE MARCHAND.

C'est-à-dire, que, passant successivement d'une forme à une autre, je serai immortel.

nombres et des lignes, s'en servent pour désigner les dieux ; ils appellent tel nombre *Minerve*, tel autre *Diane*, celui-ci *Apollon*, cet autre *la Justice* ou *la Tempérance*. *Voyez* aussi Iamblique, *vita Pythag.* chap. 28; et Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris, *page 381 E*, nous apprend que Minerve étoit représentée par le triangle équilatéral ; Apollon par le nombre un ; la Discorde par deux ; la Justice par trois ; quatre étoit le signe de la Divinité en général et le grand serment, comme Lucien l'a remarqué plus haut. Ce nombre étoit aussi le symbole de l'Univers. *Voyez* sur le nombre quatre, représentant la Divinité, ce que dit Hiéroclès sur les vers dorés, depuis la page 218, jusqu'à 226.

Mais en voilà assez sur ta doctrine ; passons à ta manière de vivre.

PYTHAGORE.

Je ne me nourris d'aucune chose qui ait eu vie ; je mange de tout le reste, excepté des fèves.

LE MARCHAND.

Et pourquoi les dédaignes-tu ?

PYTHAGORE.

Je ne les dédaigne pas ; au contraire, je les regarde comme sacrées. Leur nature a quelque chose d'admirable, car elle renferme toute espèce de génération ; si tu dépouilles des fèves vertes, tu verras qu'elles ressemblent beaucoup aux testicules de l'homme (1) ; et si, après les avoir fait cuire, tu les exposes pendant un certain nombre de nuits aux rayons de la lune, elles te donneront du sang. Mais ma plus forte raison, c'est que les Athéniens s'en servent ordinairement pour élire leurs magistrats.

LE MARCHAND.

Tu parles bien, et tes discours sont tout-à-fait merveilleux. (*à Mercure.*) Mais ôte-lui sa robe ; je veux le voir nud. O Hercule ! il a une cuisse d'or : c'est sans doute un dieu, car

(1) *Voyez* Diogène de Laërce, édition de Henri Etienne, *page 588* ; Porphyre, de la vie de Pythagore, *chap. 44* ; et les Géoponiques de Cassianus Bassus, *liv. 2, chap. 35, page 181*, édition de Niclas.

il ne ressemble point à un homme. Il faut absolument que je l'achète. Combien en veux-tu ?

MERCURE.

Dix mines (1).

LE MARCHAND.

Les voilà ; je le prends à ce prix.

JUPITER, *à Mercure.*

Ecris le nom et la patrie de l'acheteur.

MERCURE.

Il me paroît être d'Italie, et l'un des habitans de Crotone, ou de Tarente, ou de la grande Grèce (2). Mais il n'est pas seul ; ils sont plus de trois cent qui l'ont acheté en commun.

JUPITER.

Qu'ils l'emmènent, et qu'on en fasse venir un autre.

MERCURE.

Veux-tu cet homme mal-propre, né dans le Pont (3) ?

(1) La mine attique valoit cinquante livres de notre monnoie ; il en falloit soixante pour faire le talent.

(2) C'étoit-là que Pythagore avoit fondé son école. C'est de la grande Grèce que sont sortis les plus fameux Pythagoriciens.

(3) Diogène naquit à Sinope, ville de Cappadoce ; elle appartenoit aux rois du Pont, qui y faisoient leur résidance ; voilà sans doute pourquoi Lucien le dit né dans *le Pont. Voyez* Diogène de Laërce, au commencement de la vie du Cynique.

JUPITER.

Justement.

MERCURE.

Approche, toi qui porte une besace et une tunique sans bras (1); fais le tour de cette salle. Je vends un vie mâle et courageuse, une vie libre; qui veut l'acheter?

LE MARCHAND.

Comment, Crieur, tu vends un homme libre?

MERCURE.

Oui.

LE MARCHAND.

Et tu ne crains pas qu'il ne te cite à l'Aréopage, et ne t'accuse d'attenter à sa liberté?

(1) Ὁ ἐξωμίας, dont se sert ici Lucien, signifie *un homme qui porte une tunique sans manches;* le nom de cette tunique étoit ἐξωμίς. *Voyez* Aulugelle, *liv. 7, chap. 12,* où il dit que pendant long-temps les Romains ne portèrent que de ces sortes de tuniques, réservant aux femmes celles qui avoient des manches, et que l'on appelloit χειριδώτους; χειρίδες, sont *les manches.* Ajoutons à cela la Scholie grecque; ce Diogène étoit de Sinope, ville située sur le Pont-Euxin; il étoit appellé ἐξωμίας, parce qu'il portoit une tunique sans manches et laissoit voir ses épaules à nud; et dans la seconde Scholie, cette espèce de tunique est rude et grossière, comme si elle n'avoit pas passé par les mains du foulon. Elle n'a point de couture sur le côté gauche; c'est pourquoi elle ne s'étend pas plus loin que l'une et l'autre aisselle; comme elle n'a point de manches, elle laisse voir les épaules, ce qui lui fait donner le nom d'ἐξωμίς.

MERCURE.

Oh! peu lui importe d'être vendu, car il ne pense pas en être moins libre.

LE MARCHAND.

Mais que pourroit-on faire d'un homme aussi crasseux et vêtu aussi misérablement, à moins de l'employer à creuser la terre ou à porter de l'eau ?

MERCURE.

Il peut encore te servir à autre chose; et si tu en fais un portier, il remplira cet emploi mieux qu'un chien : d'ailleurs, il l'est déjà par son nom (1).

LE MARCHAND.

Et quelle est sa patrie et sa profession ?

MERCURE.

Interroge-le toi-même.

LE MARCHAND.

Je n'oserois; son regard sévère et sombre m'impose; je crains, si je l'approche, qu'il n'aboie après moi; peut-être il me mordroit. Ne vois-tu pas comme il lève déjà son bâton et fronce les sourcils ? Son œil devient menaçant et furieux.

MERCURE.

Rassure-toi; il est apprivoisé.

(1) Κύων, signifie *chien* et *cynique*.

LE MARCHAND.

Eh bien, mon ami, dis-moi premiérement de quel pays tu es.

DIOGÈNE.

De tout pays.

LE MARCHAND.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

DIOGÈNE.

Tu vois un citoyen du monde.

LE MARCHAND.

Eh, qui prétends-tu donc imiter ?

DIOGÈNE.

Hercule (1).

LE MARCHAND.

Pourquoi donc ne te revêts-tu pas aussi d'une peau de lion ? Tu lui ressembles déjà par ton bâton.

DIOGÈNE.

Ce manteau me tient lieu d'une peau de lion. Comme Hercule je fais la guerre aux voluptés, et cela, de moi-même, sans attendre les ordres d'un autre (2) ; je me fais un devoir de purifier la vie humaine.

(1) C'étoit le grand patron des Cyniques.
(2) Allusion aux travaux d'Hercule, entrepris par les ordres d'Eurysthée.

LE MARCHAND.

Je te loue d'avoir un pareil dessein : mais que peut-on dire que tu saches le mieux ? à quel art t'es-tu appliqué ?

DIOGÈNE.

Je suis l'artisan de la liberté des hommes ; le médecin de leurs passions ; en un mot, le ministre et l'interprète de la vérité et de la franchise.

LE MARCHAND.

Fort bien, bel interprète ; mais si je t'achète, comment m'instruiras-tu ?

DIOGÈNE.

En te prenant pour mon disciple, je commencerai par t'arracher à la volupté, pour te faire habiter avec la pauvreté. Je te revêtirai ensuite de ce manteau ; je t'obligerai à travailler, à prendre beaucoup de peines et de fatigues, à coucher sur la dure, à boire de l'eau, et à te nourrir de tout ce que le hasard te présentera. Quant aux richesses, si tu en possèdes et que tu veuilles me croire, tu iras de ce pas les jetter dans la mer. Tu ne te soucieras plus de femme, d'enfans, de patrie ; tu regarderas tout cela comme des fadaises. Bientôt, quittant la maison paternelle, tu habiteras un tombeau, quelque tour abandonnée, ou bien un tonneau. Tu porteras une besace pleine de pois chiches

et de livres écrits des deux côtés (1), et dans cet équipage (2), tu te vanteras d'être plus heureux que le grand roi. Si l'on te donne des coups de fouet, ou qu'on te mette à la torture, tu ne croiras pas que ce soit un mal.

LE MARCHAND.

Que dis-tu-là ? je n'éprouverai point de douleur si l'on me donne des coups de fouet ? Oh, je n'ai pas une peau de tortue ou de cancre.

DIOGÈNE.

Tu suivras la maxime d'Euripide ; il y a peu de chose à changer.

LE MARCHAND.

Quelle est-elle ?

DIOGÈNE.

Ton esprit souffrira ; mais ta langue muette
N'en témoignera rien (3).

(1) Ὀπισθογράφων, *écrits par derrière :* ceci ne signifie pas *des bouquins*, comme le traduit d'Ablancourt ; mais des livres remplis d'écriture, et dont la longueur fait croire qu'ils sont bien savans : c'est le *scriptun et intergo necdum finitus Orestes* de Juvénal, satyre première. On sait que les anciens écrivoient sur de longs parchemins, dont on ne remplissoit ordinairement qu'un côté, et qu'on rouloit ensuite, ce qui leur faisoit donner le nom de volume *à volvere.*

(2) Οὕτως ἔχων, *étant ainsi*, ou *vêtu de la sorte.*

(3) Hippolite, *v.* 612, le vers d'Euripide signifie, *ma langue a prononcé le serment, mais mon esprit ne l'a point fait.* Diogène renverse la pensée.

Ecoute à présent ce que je te veux enseigner. Montre beaucoup d'arrogance et de hardiesse, dis des sottises à tout le monde, sans distinction, aux rois comme aux particuliers, c'est le moyen de t'attirer les regards de la multitude, et de passer pour un homme courageux. Affecte un langage barbare, une voix rauque et semblable à celle d'un chien; prends un air rébarbatif, une démarche qui réponde à ton visage : en un mot, sois aussi sauvage qu'une bête féroce. Loin de toi la pudeur, la douceur et la modération! Efface la rougeur qui pourroit te couvrir le front; cherche les villes les plus habitées, et là, vivant seul au milieu de la foule, ne fais société avec personne; fuis les liens de l'amitié et de l'hospitalité, comme la cause de la ruine des Etats! Fais à la vue de tout le monde, ce qu'on auroit honte de faire tout seul, et dans les plaisirs de Vénus, préfère les postures les plus ridicules. Enfin, meurs quand tu le voudras, en mangeant un polypode cru, ou une sèche (1). Voilà la félicité que je te procurerai.

(1) Poisson qui jette une humeur sale et noire quand la peur le saisit : cette humeur servoit d'encre aux anciens. *Voyez* Perse, *satyre 3, v. 13;* et Oppien Halieuticon, *liv. 3, v. 156.* Ceci fait allusion à la manière dont mourut Diogène, âgé de près de quatre-vingt-dix ans, pour avoir, selon quelques auteurs, mangé un pied de bœuf cru, qui lui donna une bile répandue : selon d'autres, s'amusant un jour à distribuer un Polype à des chiens, il reçut au tendon du pied une morsure dont il mourut. Diogène de Laërce, *page 413.*

LE MARCHAND.

. Fi donc ! ta doctrine est inhumaine et détestable.

DIOGÈNE.

Elle est du moins bien aisée à apprendre ; tout le monde peut facilement la pratiquer : tu n'auras pas besoin, pour la suivre, d'étudier beaucoup, ni d'écouter de longs discours, souvent fort ridicules. C'est, d'ailleurs, le chemin le plus court par lequel tu puisses arriver à la gloire ; et quand tu serois un homme ordinaire, un savetier, un vendeur de viande salée, un charpentier ou un publicain (1), rien ne t'empêchera de devenir un personnage important, pour peu que tu fasses voir d'audace et d'impudence, et que tu saches vomir à propos des injures.

LE MARCHAND.

Je n'ai pas besoin de toi pour apprendre de semblables impertinences. Cependant tu pourrois me servir de matelot ou de jardinier, dans l'occasion, et si le Crieur consent à te vendre pour deux oboles, au plus.....

MERCURE.

Prends-le pour ce prix. Nous nous en débarrasserons bien volontiers ; car ses déclamations

(1) Diogène avoit été banquier à Sinope : son père chargé de la fabrication de la monnoie, en avoit fait de fausse, et avoit pris la fuite, pour éviter la punition de son crime.

continuelles

continuelles nous fatiguent. Il insulte tout le monde sans distinction, et tient mille propos impertinens.

JUPITER.

Appelles-en un autre, ce Cyrénéen, cet homme toujours vêtu de pourpre, et couronné de fleurs (1).

MERCURE.

Çà, qu'on fasse attention : voici quelque chose de magnifique ; mais il n'y a qu'un riche qui puisse l'acquérir. Voici la vie agréable, la félicité parfaite. Qui veut goûter la volupté ? qui veut acheter ce délicat personnage ?

LE MARCHAND.

Approche un peu, mon ami, et dis-moi ce que tu sais faire ; car si tu peux m'être utile, je pourrai bien t'acheter.

MERCURE.

Ne l'importune pas, mon cher ; cesse de

(1) Aristippe, chef de la secte des Cyrénaïques, fut disciple de Socrate ; comme lui, il ne s'attacha qu'à la morale, et négligea la physique pour laquelle il avoit beaucoup de mépris : mais il défigura étrangement la morale de son maître, par les leçons de débauche et de suicide qu'il donnoit. Selon Aristippe, le souverain bien consistoit dans la volupté des sens ; il eut une fille, nommée Aretée, qui lui succéda dans son école : on le surnomma *l'orateur de la mort*, parce qu'il enseignoit à ses disciples à se tuer pour le moindre dégoût qu'ils ressentoient de la vie. *Voyez* Diogène de Laërce, vie d'Aristippe. Valère max., *liv. 8, chap. 9.*

l'interroger; il est ivre, et ne pourroit pas te répondre. Ne vois-tu pas comme il bégaie ?

LE MARCHAND.

Eh, quel homme sensé voudroit acheter un esclave si corrompu et si débauché ? Combien il exhale de parfums ! Comme sa marche est chancelante et mal assurée ! Mais toi, Mercure, dis-moi, je te prie, quels sont ses talens, et à quoi s'est-il appliqué ?

MERCURE.

A une seule chose. Il est bon convive, capable de faire raison le verre à la main, de danser au son des flûtes, dans les festins. Il convient parfaitement à un maître qui s'abandonne à l'amour et à la débauche. Il est de plus, très versé dans l'art de préparer les mets, et de paîtrir des gâteaux. En un mot, c'est un homme savant en voluptés. Elevé dans Athènes, il a été valet des tyrans de Sicile, et s'est acquis auprès d'eux une grande réputation. Le dogme principal de sa philosophie, est de mépriser toutes choses, de se servir indifféremment de toutes, et de chercher en tout le plaisir.

LE MARCHAND.

Oh! tu peux jetter les yeux sur quelqu'un de riche et d'opulent, car pour moi je ne suis pas en état d'acheter une vie si voluptueuse.

MERCURE.

Jupiter, celui-ci a tout l'air de ne point trouver d'acquéreur, et de nous rester.

JUPITER.

Fais-le retirer et produis-en un autre, ou plutôt ces deux personnages, le rieur Abdéritain, et le pleureur d'Ephèse. Ils demandent à être vendus ensemble.

MERCURE.

Avancez tous deux au milieu de la salle. Je vends une vie excellente, je vous annonce les deux plus sages mortels qui soient au monde.

LE MARCHAND.

Oh! Jupiter, quel contraste! l'un ne cesse de rire, et l'autre semble regretter quelqu'un; il pleure tout de bon. (*à Démocrite.*) Qu'as-tu donc à rire mon ami?

DÉMOCRITE.

Tu le demandes. C'est que toutes vos actions me paroissent aussi ridicules que vous-mêmes.

LE MARCHAND.

Que dis-tu-là? Tu te moques de nous tous, et tu ne fais aucun cas des choses dont nous nous occupons.

DÉMOCRITE.

Il est vrai. Il n'y a rien de sérieux parmi vous autres. Un vuide universel, le concours des atômes et l'immensité, voilà tout ce qui existe.

LE MARCHAND.

Tu te trompes, le vuide n'est que dans ton

cerveau (1), et tu n'es qu'un ignorant... Mais quelle insolence ! tu ne cesseras donc pas de rire ? Et toi, mon ami, qu'est-ce qui te fait pleurer ? On gagne peut-être davantage à causer avec toi.

HÉRACLITE.

Hélas ! cher étranger, toutes les choses humaines me paroissent bien tristes et bien déplorables. Il n'y a rien parmi vous qui ne soit soumis à un fâcheux destin. C'est pour cela que vous excitez ma compassion et que je verse tant de larmes. Le présent ne m'offre rien d'avantageux, et l'avenir est bien affligeant. J'annonce l'embrasement et la destruction de l'univers : je pleure l'instabilité des choses d'ici-bas : tout y roule dans une confusion étrange. Le plaisir n'est que douleur, la science incertitude ; ce qu'on croit grand est petit, ce qui paroît en haut est en bas, tout circule et tout change dans le jeu du siècle.

LE MARCHAND.

Et qu'est-ce que le siècle ?

HÉRACLITE.

Un enfant qui joue aux dames et qui dispute (2).

(1) Il y a au grec : *toi seul est véritablement vuide.* Le reste est un jeu de mots sur ἄπειρος, qui venant de πέρας, signifie *infini ;* et sur ἄπειρος, qui venant de πειρᾶν, veut dire *sans expérience.*

(2) On prétend que le jeu du Damier est fort ancien : on en attribue l'invention à Palamède.

LE MARCHAND.

Et les hommes, qui sont-ils ?

HÉRACLITE.

Des dieux mortels.

LE MARCHAND.

Et les dieux ?

HÉRACLITE.

Des hommes immortels.

LE MARCHAND.

Tu ne parles que par énigmes, mon ami; ton intention est-elle de nous proposer quelque question embarrassante ? Tes discours ressemblent assez aux oracles d'Apollon ; tu ne dis rien que d'obscur.

HÉRACLITE.

C'est que je ne fais aucun cas de vous.

LE MARCHAND.

Et bien, personne de sensé ne t'achetera.

HÉRACLITE.

Que l'on m'achète ou non, je vous ordonne à tous de pleurer comme des enfans.

LE MARCHAND.

Cette maladie n'est pas éloignée de la mélancolie. Je n'acheterai aucun de ces deux-là.

MERCURE.

Ils nous restent encore sans pouvoir trouver d'acheteur.

JUPITER.

Proclames-en un autre.

MERCURE.

Veux-tu cet Athénien babillard et facétieux (1) ?

JUPITER.

Oui.

MERCURE.

Viens ici, toi. Voici une vie sage et sensée; qui achetera ce très-saint personnage ?

LE MARCHAND.

Dis-moi, quelle est ta science et ta profession ?

SOCRATE.

Je suis l'amoureux des jeunes gens, et je sais à fonds tout ce qui concerne l'amour.

LE MARCHAND.

Comment pourrois-je t'acheter ? J'ai besoin

(1) σωμύλος a ces deux significations, qui conviennent parfaitement à Socrate, lequel a poussé quelquefois la facétie jusqu'à la bouffonnerie : comme lorsqu'il dit dans le banquet de Xénophon, que la science dont il fait le plus de cas, c'est le *lenocinium*, et qu'il est le *leno* de la vertu ; et qu'on ne dise pas que μαστροπεία et μαστροπὸς ne sont pas des termes ridicules ; car Xénophon a soin de remarquer, qu'à ce mot, tous les conviés éclatèrent de rire. Xénophon, *page 513*.

d'un précepteur pour mon fils, qui est un fort beau garçon, et....

SOCRATE.

Qui seroit plus propre que moi, à vivre avec un beau jeune homme ? Ce n'est pas de la beauté du corps, mais de celle de l'ame dont je suis amoureux. Sois sans inquiétude, car de tous ceux qui reposeroient avec moi sous la même couverture, aucun ne pourroit dire avoir jamais rien éprouvé de déshonnête de ma part (1).

LE MARCHAND.

Ce que tu dis-là m'étonne ; il n'est guère croyable qu'un amoureux de la jeunesse ne se soucie uniquement que de l'ame, sur-tout quand il peut, à son gré, reposer sous la même couverture que son élève.

SOCRATE.

Assurément ; j'en jure par le Chien et par le Platane : rien n'est plus vrai (2).

LE MARCHAND.

Par Hercule ! les singuliers dieux que voilà !

SOCRATE.

Eh quoi ! le Chien ne te semble donc pas être un dieu ? Ne connois-tu pas l'Anubis des

(1) Dans le Banquet, discours d'Alcibiade, *page 229*, édition d'Henri Etienne.

(2) C'étoit le serment ordinaire de Socrate.

Egyptiens, et quelle est sa figure, le Sirius qui est dans le ciel, et Cerbère qui garde les royaumes souterrains ?

LE MARCHAND.

Tu as raison ; c'est moi qui me trompois. Mais quel est ton genre de vie ?

SOCRATE.

J'habite une ville que je me suis construite pour moi-même, dans une république étrangère, où je vis selon mes propres loix.

LE MARCHAND.

Je voudrois bien en connoître quelqu'une.

SOCRATE.

Ecoute; voici l'une des principales, qui contient ma façon de penser sur les femmes. Je pense qu'aucune d'elles ne doit appartenir à personne en particulier, mais à quiconque voudra l'épouser.

LE MARCHAND.

Que dis-tu ? tu as donc abrogé les loix contre l'adultère ?

SOCRATE.

Sans doute, et toute vétille de cette espèce.

LE MARCHAND.

Eh, quel est ton sentiment sur les beaux garçons ?

SOCRATE.

Leur amitié (1) doit être la récompense des gens vertueux, et de ceux qui se sont distingués par des actions éclatantes.

LE MARCHAND.

Dieux ! que tu es magnifique dans tes récompenses ! Mais le point principal de ta doctrine ?

SOCRATE.

Ce sont les idées et les modèles de tous les êtres. En effet, tout ce que tu vois, la terre, les animaux qui l'habitent, le ciel, la mer, &c., ont leurs images invisibles, qui existent hors de l'univers (2).

LE MARCHAND.

Eh, où existent-elles donc ?

SOCRATE.

Nulle part ; car si elles existoient quelque part, elles n'existeroient pas du tout.

LE MARCHAND.

Mais je ne vois point ces modèles dont tu parles.

SOCRATE.

Cela n'est pas surprenant ; tu es aveugle des yeux de l'ame. Pour moi, je vois les images

(1) φιλῆσαι, *osculum*, critique de Platon au cinquième livre de sa république, *page 468*.

(2) Platon dans le Parménide, ou les Idées.

de tous les êtres ; je vois un autre toi invisible, un autre moi-même : en un mot, je vois tout double.

LE MARCHAND.

Cela étant, il faut que je t'achète. Tu me parois être bien habile, et avoir la vue perçante. Çà, Crieur, combien me demanderas-tu pour celui-ci ?

MERCURE.

Donnes-en deux talens.

LE MARCHAND.

Je l'achète pour cette somme ; mais je donnerai l'argent une autre fois.

MERCURE.

Quel est ton nom ?

LE MARCHAND.

Dion, de Siracuse (1).

MERCURE.

A la bonne heure. Emmène-le. Epicure, c'est à présent ton tour. Qui veut faire emplette de celui-ci ? Il est disciple du rieur et de l'ivrogne que j'ai criés tout-à-l'heure. Il ne sait rien de plus qu'eux ; il est seulement un peu plus impie. Du reste, son caractère est fort doux, et porté à la friandise.

(1) C'étoit le disciple et l'ami de Platon.

LE MARCHAND.

De quel prix est-il ?

MERCURE.

De deux mines (1).

LE MARCHAND.

Les voilà. Mais apprends-moi quels sont les mets auxquels il se plaît davantage.

MERCURE.

Il ne se nourrit que de choses douces et préparées au miel ; mais il préfère les figues à tout.

LE MARCHAND.

Il ne sera pas difficile de lui en donner, et je lui acheterai des paniers de figues grasses.

JUPITER.

Appelles-en un autre, cet homme à mine rébarbative, dont les cheveux sont rasés jusqu'à la peau, et qui vient du portique.

MERCURE.

Tu as raison. La plupart de ceux qui sont venus à notre vente, semblent l'attendre (2). Je vends la vertu même, et une vie dont la perfection est à son comble. Qui veut être le seul qui sache toute chose ?

(1) Cent livres de notre monnoie.

(2) La philosophie Stoïcienne étoit alors très-estimée, et c'est aussi contre elle que Lucien décoche les traits les plus violens et les plus fréquens de sa satyre.

LE MARCHAND.

Que veut dire cela ?

MERCURE.

Que cet homme-ci est le seul sage, le seul beau, le seul juste, le seul courageux, le seul roi, le seul éloquent, le seul riche, le seul législateur, et qu'il possède de la même manière toutes les autres qualités.

LE MARCHAND.

Il est donc aussi le seul cuisinier, le seul écorcheur, le seul charpentier, &c.

MERCURE.

Vraisemblablement.

LE MARCHAND.

Approche, mon ami, et me dis, comme à celui qui va bientôt t'acheter, qui tu es ; mais auparavant apprends-moi si tu n'es pas fâché de te voir ainsi vendre et réduire à l'esclavage.

CHRYSIPPE.

Nullement ; car ce sont des choses qui ne sont point en notre pouvoir : or, ce qui n'est pas en notre pouvoir, est indifférent (1).

LE MARCHAND.

Je ne te comprends pas.

(1) Ce principe de la philosophie stoïque, est contenu dans la première maxime du manuel d'Epictète.

CHRYSIPPE.

Comment, tu ne sais pas qu'il y a des choses *proposées*, et des choses *rejettées* (1).

LE MARCHAND.

Je ne le sais pas même à présent.

CHRYSIPPE.

Cela n'est pas étonnant; tu n'es pas accoutumé à nos dénominations, et ton imagination n'est pas *compréhenſive*. Mais quand on a étudié avec application l'art du raisonnement, on sait non-seulement ces choses-là, mais encore ce que c'est qu'*accident*, et *accident* d'*accident*.

LE MARCHAND.

Fais-moi le plaisir de m'expliquer ce que c'est que l'*accident*, et l'*accident* d'*accident*; je t'en conjure par la philosophie : car je ne sais comment le nombre harmonieux de ces mots a frappé mon oreille.

CHRYSIPPE.

Très-volontiers. Si quelqu'un étoit boiteux; et que se frappant le pied incommodé contre une pierre, il s'y fît une blessure, l'incommodité qui le feroit boiter, seroit l'*accident*, et la blessure l'*accident* d'*accident*.

(1) Ces mots προηγμένα et ἀποπροηγμένα, sont deux termes particuliers aux Stoïciens, que Cicéron traduit par *proposita* et *rejecta*. Defin. bon. et mal. *liv. 3, page 72*, édition de 1554.

LE MARCHAND.

Quelle pénétration ! Mais sais-tu encore quelque autre chose ?

CHRYSIPPE.

Oui : je fais des filets, dans lesquels j'embarrasse ceux qui disputent avec moi. Je leur ferme la bouche, et les réduis au silence en leur imposant un frein, et le nom de ce puissant moyen, est le fameux syllogisme.

LE MARCHAND.

Par Hercule ! voilà une arme bien terrible, et qui doit te rendre invincible.

CHRYSIPPE.

Juges-en. As-tu un fils ?

LE MARCHAND.

Pourquoi cela ?

CHRYSIPPE.

Supposons qu'un crocodile l'ait surpris se promenant sur le bord d'un fleuve, et l'ait enlevé ; qu'ensuite il te promette de te le rendre, à condition que tu lui diras au juste s'il a résolu, ou non, de te rendre ton fils : quelle résolution diras-tu être celle du crocodile ?

LE MARCHAND.

Tu me fais-là une question à laquelle il est difficile de répondre, et je ne sais ce que je dois dire pour recouvrer mon fils. De grace,

réponds pour moi, et sauve-lui la vie : mais dépêche-toi, de peur que la voracité du monstre ne prévienne ta réponse.

CHRYSIPPE.

Ne crains rien (1). Je t'en apprendrai encore d'autres bien plus admirables.

LE MARCHAND.

Qui sont-ils ?

CHRYSIPPE.

Le Moissonnant (2), le Dominant, l'Electre, qui les surpasse tous, et le Voilé.

LE MARCHAND.

Qu'est-ce que ce Voilé et cette Electre dont tu parles ?

CHRYSIPPE.

C'est la fameuse Electre, la fille d'Agamemnon, qui sait en même tems une chose et ne la sait pas. Car quand Oreste est devant elle, il lui est inconnu : elle sait cependant qu'Oreste est son frère, et ne sait pas que celui qu'elle voit est Oreste. Voici actuellement le Voilé : c'est une de nos inventions les

(1) Il est dommage que Lucien ne nous apprenne pas quel est ce beau raisonnement, plusieurs auteurs parlent aussi du *crocodile*, sans en donner l'explication.

(2) Nous ne connoissons pas non plus le *moissonnant*, ni le *dominant :* on peut voir dans Diogène de Laërce, vie de Zenon et de Chrysippe, plusieurs exemples de ces ridicules sophismes, qui prouvent combien l'art du raisonnement étoit peu avancé chez les anciens.

plus merveilleuses. Ecoute, et réponds-moi. Tu connois ton père, n'est-ce pas ?

LE MARCHAND.

Oui.

CHRYSIPPE.

Hé bien, si je te présentois un homme couvert d'un voile, et que je te demandasse si tu le connois, que répondrois-tu ?

LE MARCHAND.

Que je ne le connois pas.

CHRYSIPPE.

C'étoit cependant-là ton père; et si tu l'as méconnu, j'en puis conclure que tu ne connois pas ton père.

LE MARCHAND.

Point du tout; car si je lui ôte son voile, je saurai bien la vérité. Mais enfin, quel est le but de cette science, et que feras-tu quand tu seras arrivé au sommet de la vertu (1) ?

CHRYSIPPE.

Je jouirai de tous les biens qui, par leur nature, occupent le premier rang; c'est-à-dire, de la richesse, de la santé, et des autres choses semblables. Mais, avant de les obtenir, il faut se livrer à de grands travaux, coller son visage

(1) Les Stoïciens plaçoient la vertu sur le sommet d'une montagne escarpée. *Voyez* le commencement de l'Hermotime.

sur

sur de gros volumes d'une écriture très-fine, entasser les commentaires et les citations (1), se farcir la mémoire de solécismes et de mots absurdes (2). Mais le point principal, c'est qu'il n'est pas possible d'être sage qu'on ne se soit purgé trois fois de suite avec de l'ellébore.

LE MARCHAND.

Tes principes sont fort beaux, ils portent un caractère mâle; mais être un Gniphon (3), un usurier (car je sais que c'est une de tes qualités), dirons-nous que cela soit digne d'un homme qui a bu de l'ellébore, et que la vertu a perfectionné?

(1) Chrysippe, au rapport de Diogène de Laërce, avoit écrit trois cens onze volumes sur la dialectique, sans compter un grand nombre d'autres ouvrages, tous remplis de tant de citations, qu'elles en formoient plus des deux tiers. Dans un de ses traités, il inséra la Médée d'Euripide toute entière; et un jour qu'un de ses disciples tenoit ce traité à la main, quelqu'un lui demandant quel étoit le livre dont il paroissoit si fort occupé, c'est, répondit-il, la Médée de Chrysippe. Diogène de Laërce, *page 551*. Sénèque témoigne beaucoup de mépris pour les ouvrages de Chrysippe; il les traite de superficiels, et dit qu'il ne faisoit qu'effleurer les sujets, semblable à une lame qui plie et ne perce pas. Sénèque *de Ben. liv. 1, chap. 4.*

(2) Chrysippe avoit fait un ouvrage sur les solécismes et les phrases vicieuses, où il en rapportoit un grand nombre. Les Stoïciens faisoient peu de cas de la pureté du langage et de la correction du style.

(3) Nom de quelque fameux usurier, qui servit par la suite de dénomination générale pour tous les usuriers; comme pour désigner un avare, nous disons un *harpagon*, et un *tartuffe*, pour désigner un faux dévot.

CHRYSIPPE.

Certainement, et il ne convient qu'au seul Sage de prêter à usure, puisqu'il n'appartient qu'à lui de faire de bons syllogismes. Or, prêter à usure, et calculer des intérêts, c'est à-peu-près la même chose que former des syllogismes, et l'un comme l'autre appartient exclusivement au Sage. Cependant il ne doit pas, comme la plupart des usuriers, exiger simplement les intérêts, mais encore les intérêts des intérêts. En effet, ne sais-tu pas que de ces premiers intérêts naissent les seconds, qui sont, pour ainsi dire, engendrés par eux. Tu vois bien à présent que pour faire un syllogisme conséquent, il faudra exiger les seconds intérêts si l'on prend les premiers : or, on prendra les premiers, donc il faut exiger les seconds.

LE MARCHAND.

Dirons-nous aussi la même chose de l'argent que tu reçois des jeunes gens pour le salaire de tes enseignemens ? et doit-il aussi passer pour constant qu'il ne convient qu'au seul Sage de recevoir un salaire pour prix de la vertu ?

CHRYSIPPE.

Tu l'as dit; car ce n'est pas pour moi, mais pour faire plaisir à celui qui me donne que je reçois. Or, en ceci, l'un donne (1), l'autre

(1) Il y a un jeu de mots entre ἐκχύτης et περιεκτικὸς, qu'il n'est pas possible de rendre. *Effusor et*

reçoit; moi, je m'exerce à recevoir, et mon disciple apprend à donner.

LE MARCHAND.

Tu disois cependant le contraire; que c'étoit ton disciple qui recevoit, et que, comme le seul riche, c'est toi qui étois libéral.

CHRYSIPPE.

Tu railles, mon ami; mais prends garde que je ne te décoche un syllogisme indémontrable (1).

LE MARCHAND.

Eh, quel mal m'en arriveroit-il ?

CHRYSIPPE.

La perplexité, le silence, le bouleversement de l'esprit. Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que, si je le veux, je te changerai dans un instant en pierre.

LE MARCHAND.

Comment, en pierre ! Je ne croyois pas, mon ami, que tu fusses un Persée.

comprehensor, dont se sert le traducteur latin, n'explique point la métaphore prise de deux vases, dont l'un répand, l'autre reçoit et contient: au surplus, voici, si je ne me trompe, la pensée de Chrysippe: *il y a plus de gloire à donner qu'à recevoir. Je veux procurer à mon disciple la gloire d'être libéral, et exercer mon humilité en recevant.*

(1) C'est un terme de la philosophie stoïque.

CHRYSIPPE.

Voici comment. Une pierre est un corps.

LE MARCHAND.

Oui.

CHRYSIPPE.

Hé bien, un animal n'est-il pas aussi un corps ?

LE MARCHAND.

Sans doute.

CHRYSIPPE.

Tu es un animal.

LE MARCHAND.

Je le crois.

CHRYSIPPE.

Donc tu es une pierre, puisque tu es un corps.

LE MARCHAND.

Point du tout. Cependant rends-moi, de grace, à ma première forme, et fais-moi redevenir homme.

CHRYSIPPE.

Cela n'est pas difficile. Sois homme à présent; réponds-moi. Tout corps est-il animal ?

LE MARCHAND.

Non.

CHRYSIPPE.

Une pierre est-elle animal ?

LE MARCHAND.

Non.

CHRYSIPPE.

Or, tu es corps ?

LE MARCHAND.

Oui.

CHRYSIPPE.

Et étant corps, tu es animal ?

LE MARCHAND.

Oui.

CHRYSIPPE.

Donc tu n'es pas pierre, puisque tu es animal.

LE MARCHAND.

Tu m'as rendu un grand service; car mes jambes, comme celles de Niobée, se refroidissoient déja, et commençoient à devenir roides : cela me détermine à t'acheter. Combien en veut-on ?

MERCURE.

Douze mines.

LE MARCHAND.

Tiens, les voilà.

MERCURE.

L'as-tu acheté pour toi seul ?

LE MARCHAND.

Non, vraiment; tous ceux que tu vois ici y ont part.

MERCURE.

Le nombre en est grand ; ils ont les épaules fortes et capables de l'argument du Moissonnant.

JUPITER.

Allons, ne t'amuses point ; appelles-en un autre.

MERCURE.

Le Péripatéticien : c'est toi que j'appelle. Voici le beau, le riche : allons, achetez le très-intelligent, le savant universel.

LE MARCHAND.

Quelles sont ses qualités ?

MERCURE.

Il est modéré, doux, accommodant, et qui plus est, double.

LE MARCHAND.

Comment, il seroit intérieurement tout autre qu'il ne paroît ?

MERCURE.

Oui, et si tu l'achètes, souviens-toi de distinguer en lui l'homme intérieur de l'homme extérieur.

LE MARCHAND.

Et que sait-il de plus ?

MERCURE.

Qu'il y a trois sortes de biens ; ceux de l'ame, ceux du corps, et ceux de la fortune.

LE MARCHAND.

Sa morale est humaine. De combien est-il ?

MERCURE.

De vingt mines.

LE MARCHAND.

C'est beaucoup.

MERCURE.

Non, mon ami, car il paroît avoir de l'argent : et si tu m'en crois, tu te dépêcheras de l'acheter. D'ailleurs, il t'apprendra en peu de temps combien vit un moucheron, jusqu'à quelle profondeur les rayons du soleil pénétrent dans la mer, de quelle nature est l'ame des huîtres.

LE MARCHAND.

Par Hercule ! quels détails minutieux !

MERCURE.

Que sera-ce quand tu lui entendras dire des choses bien plus subtiles sur la génération, sur le fœtus et la formation de l'embryon dans le ventre de sa mère ; soutenir que l'homme est un animal risible, et non pas l'âne, qui ne se construit point de maison, et ne navigue point.

LE MARCHAND.

Voilà des choses tout-à-fait admirables, et une science fort utile. Je l'acheterai donc vingt mines.

MERCURE.

Soit.

JUPITER.

Nous en reste-t-il quelqu'un ?

MERCURE.

Oui, ce Sceptique. Avance ici, Pyrrhias (1), qu'on te vende au plutôt. Presque tous les marchands s'en vont ; nous aurons peu d'acheteurs (2) : toutefois, qui veut acheter celui-ci ?

LE MARCHAND.

Moi. Mais, auparavant, dis-moi ce que tu sais.

LE PHILOSOPHE.

Rien.

LE MARCHAND.

Que veux-tu dire par-là ?

(1) Pyrrhon. Il lui donne le nom de Pyrrhias, qui est un nom d'esclave, formé de celui d'un certain Pyrrhius, ainsi appellé parce qu'il étoit roux : comme celui de Xanthias, d'un certain Xanthius qui étoit blond ; c'est aussi le nom d'une espèce de serpent roux ; et ce pourroit être par allusion à la facilité qu'a ce serpent très-glissant de s'échapper, qu'il appelle ainsi Pyrrhon, qui par son doute élude toute sorte de questions.

(2) La secte des Pyrrhoniens étoit alors tombée dans un grand discrédit, quoique les Hypotiposes de Sextus Empiricus, composées peu de temps avant Lucien, semblent annoncer le contraire ; mais elles appartiennent plutôt au doute de la cinquième Académie fondée par Arcésilas, et renouvellé depuis peu par la Mothe le Vayer et le célèbre Huet.

LE PHILOSOPHE.

Que je ne crois à l'existence d'aucune chose.

LE MARCHAND.

Et nous, nous n'existons donc point ?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en sais rien.

LE MARCHAND.

Tu n'existes peut-être pas non plus.

LE PHILOSOPHE.

Je l'ignore encore davantage.

LE MARCHAND.

Quelle incertitude ! Eh, que veulent dire ces balances ?

LE PHILOSOPHE.

Elles me servent à peser les raisons, et à juger de leur égalité ; mais les voyant toutes d'un poids parfaitement semblable, je ne sais quelle peut être la plus vraie.

LE MARCHAND.

Du reste, que sais-tu faire ?

LE PHILOSOPHE.

Tout, excepté poursuivre un fugitif (1).

LE MARCHAND.

Eh, pourquoi cela t'est-il impossible ?

(1) La vérité.

LE PHILOSOPHE.

C'est que je ne puis le saisir.

LE MARCHAND.

Je le crois, car tu as l'air d'être un lourd et stupide personnage. Mais enfin, quel est le but de ta doctrine ?

LE PHILOSOPHE.

De ne rien savoir, de ne point entendre et de ne point voir.

LE MARCHAND.

Tu es donc sourd et aveugle ?

LE PHILOSOPHE.

Et de plus, dénué de jugement et de sensibilité : en un mot, peu différent d'un ver.

LE MARCHAND.

A cause de tout cela, je veux t'acheter.... T'ai-je acheté ?

LE PHILOSOPHE.

La chose est incertaine.

LE MARCHAND.

Nullement ; je t'ai acheté, et l'argent est donné.

LE PHILOSOPHE.

Je m'abstiens et je considère (1).

(1) C'est la maxime ordinaire de Pyrrhon.

LE MARCHAND.

Quoi qu'il en soit, suis-moi, puisque tu es mon esclave.

LE PHILOSOPHE.

Qui sait si tu dis la vérité ?

LE MARCHAND.

Le Crieur, l'argent, et ceux qui sont ici.

LE PHILOSOPHE.

Y a-t-il quelqu'un ici ?

LE MARCHAND.

Je vais tout-à-l'heure te mener au moulin, et je te persuaderai, par un argument un peu rude, que je suis ton maître. (*Il le frappe.*)

LE PHILOSOPHE.

Je m'abstiens toujours de rien décider.

LE MARCHAND.

Par Jupiter ! je te l'ai déja prouvé.

MERCURE.

Cesse de t'entêter, et suis celui qui t'a acheté. Demain matin nous vous appellerons ; nous publierons les vies particulières et les métiers des artisans.

LE PÊCHEUR,

OU

LES RESSUSCITÉS.

Les Philosophes du Dialogue précédent et quelques autres; LUCIEN, LA VERTU, LA PHILOSOPHIE, LE SYLLOGISME, LA CONVICTION, LA DÉMONSTRATION, *&c.*

SOCRATE, *aux autres Philosophes qui poursuivent Lucien.*

FRAPPEZ, frappez, accablez cet homme abominable d'une grêle de pierres; redoublez à coups de mottes de terre : redoublez encore à coups d'écailles d'huîtres; traitez ce scélérat à coups de bâton : prenez garde qu'il n'échappe. Allons, Platon, frappe; et toi, Chrysippe, aussi : élançons-nous tous à la fois contre lui (1); que la besace seconde la besace; que les bâtons se joignent aux bâtons (2). C'est un ennemi commun, et il n'est aucun de nous qui n'en ait été outragé. Toi, Diogène, si

(1) Le grec : *συναστίζειν*, signifie, *faire la tortue, unir ses boucliers.*

(2) Parodie du vers 363 du deuxième livre de l'Iliade.

jamais tu t'es servi de ton bâton, c'est à présent qu'il en faut faire usage. Ferme ; que l'infâme porte la peine de ses calomnies. Eh quoi ! tu languis, Aristippe, au moment où il faut montrer le plus de vigueur. *Soyez de vrais Philosophes, et souvenez-vous de votre impétueuse colère* (1). Courage, Aristote ; serre-le de plus près : à merveille ! Le monstre est pris..... Nous te tenons enfin, homme détestable ; tu vas bientôt connoître quels sont ceux que tu as osé outrager. De quelle manière nous en vengerons-nous ? Inventons des tourmens dont la diversité puisse satisfaire tous ceux qu'il a offensés. Il mériteroit que chacun de nous le fît périr sept fois.

PLATON.

Je suis d'avis qu'après avoir été battu de verges, il soit attaché à un pieu, qu'on lui crève les yeux, et qu'on lui coupe la langue en plusieurs morceaux : que t'en semble, Empédocle ?

EMPÉDOCLE.

Il faut le précipiter dans les cratères de l'Ætna, pour lui apprendre à parler injurieusement de ceux qui valent mieux que lui.

PLATON.

Non ; il vaudroit mieux qu'il expirât sous ces pierres, et que, comme Orphée et Penthée,

(1) Parodie du vers 112 du sixième livre ; ἄνερες ἔστε φίλοι μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς.

il eût les membres déchirés, afin que chacun de nous pût en emporter sa part.

LUCIEN.

Point du tout : épargnez-moi ; je vous en conjure par le dieu des supplians.

SOCRATE.

Non, c'est une chose résolue ; on ne te lâchera point. Ne sais-tu pas ce que dit Homère ?

Il n'est point, entre l'homme et les lions cruels,
De pactes assurés (1).

LUCIEN.

Hé bien, je me servirai aussi d'Homère pour vous supplier : peut-être que, remplis de vénération pour ses vers, vous aurez pour moi quelques égards.

D'un illustre captif ne tranchez point la vie,
Et recevez pour prix de ses jours conservés
De l'airain et de l'or, présens dignes d'envie,
Et des sages même prisés (2).

PLATON.

Nous ne serons pas non plus fort embarrassés pour te répondre en vers d'Homère (3) ; écoute :

Ne crois point éluder notre juste vengeance,
Lorsque tu te vois pris et sous notre puissance ;
En vain tu nous promets de l'or et des présens.

(1) Iliade, *liv. 22, v. 262.*
(2) Iliade, *liv. 10, v. 378.*
(3) C'est qu'il le cite bien souvent, sa république en est remplie.

LUCIEN.

Que je suis malheureux ! Homère, ma plus grande espérance, ne me sert de rien auprès de vous : il faut en ce cas que j'aie recours à Euripide ; peut-être il me sera plus utile.

Il ne faut pas tuer celui qui vous supplie,
La justice défend d'attenter à sa vie (1).

PLATON.

Et ceci n'est-il pas aussi d'Euripide :

Celui qui fit le mal doit aussi l'éprouver (2).

LUCIEN.

Et pour de vains discours vous me donnez la mort.

PLATON.

Sans doute. Et le même poëte ne dit-il pas ailleurs ?

L'infortune est la fin de l'extrême impudence
Et des mortels hardis dont la bouche est sans frein (3).

LUCIEN.

Hé bien, puisque vous avez résolu de me faire mourir ; puisqu'il ne me reste aucun moyen de salut, faites-moi du moins la grace de me dire qui vous êtes. Quelle offense si impardonnable ai-je donc commise, pour allumer

(1) Euripide, tragédie perdue.
(2) J'ignore d'où ceci est pris.
(3) Euripide, Bacch. *v. 385.*

en vous une colère inflexible ? Pourquoi m'arrêtez-vous pour me conduire à la mort ?

PLATON.

Interroge-toi toi-même, scélérat ; demande-toi quels sont ces complots détestables que tu as machinés contre nous, et ces beaux discours dans lesquels tu dis mille injures à la philosophie même, et où, pour nous outrager, tu fais crier à l'encan, comme dans un marché, des hommes respectables par leur sagesse, des hommes libres, qui plus est. Voilà ce qui allume notre indignation, et c'est pour punir ton insolence, qu'après avoir demandé permission à Pluton, nous sommes accourus ici, Chrysippe que tu vois, Epicure, moi-même, qui suis Platon, Aristote que voici, le silencieux Pythagore, Diogène, et tous ceux que tu as déchirés dans ton scandaleux écrit.

LUCIEN.

Ah ! je respire. Je suis bien sûr actuellement que vous ne me ferez point mourir quand vous connoîtrez quels sont mes sentimens pour vous. Jettez d'avance ces pierres : mais, non, gardez-les plutôt pour vous en servir contre ceux qui méritent d'être lapidés.

PLATON.

Tu plaisantes, je crois. Allons, il faut absolument que tu meures aujourd'hui. Tu vas bien-tôt vêtir une tunique de pierres (1),

(1) Allusion au vers 38 du troisième livre de l'Iliade.

pour

pour expier tous les maux que tu nous as faits.

LUCIEN.

Sachez du moins, illustres Philosophes, que vous allez faire mourir un homme auquel vous devez plutôt des éloges que des reproches, qui d'ailleurs, nourri dans votre école, est rempli d'amitié pour vous, et de déférence pour vos préceptes, et qui est, s'il m'est permis de le dire, le protecteur (1) déclaré de vos ouvrages. Si vous me faites mourir après vous avoir rendu de tels services, prenez garde d'agir comme les philosophes de ce jour, et de passer pour des hommes vindicatifs, colères et ingrats envers celui dont vous n'avez reçu que des bienfaits.

PLATON.

Quel excès d'impudence ! Nous te devons peut-être des remercîmens pour toutes tes calomnies ? Il s'imagine, je pense, parler à des esclaves. Oseroit-il bien mettre au nombre de ses bienfaits, tous les outrages dont il s'est rendu coupable envers nous, et l'extrême insolence de ses discours ?

LUCIEN.

Mais quand vous ai-je donc outragés, et dans quel endroit de mes ouvrages, moi

(1) Le mot κηδεμὼν, signifie aussi, *celui qui prend soin de faire faire les funérailles ;* de sorte que Lucien lance un trait de satyre en même temps qu'il flatte les philosophes.

qui ai toujours été l'admirateur sincère de la philosophie, qui n'ai cessé de vous combler de louanges, et de m'occuper des écrits que vous avez laissés ? Et dans quelle autre source que dans vos ouvrages aurois-je puisé tout ce que j'ai dit ? Comme une abeille, j'en ai cueilli les fleurs, que j'expose aux regards des hommes ; ils me louent, et reconnoissent à qui chaque fleur appartient, et comment je l'ai cueillie. Cet heureux assemblage paroît m'attirer, de leur part, quelques éloges ; mais, dans la vérité, c'est vous qui les obtenez, c'est vous qu'ils admirent, c'est votre prairie émaillée de tant de couleurs riches et brillantes. Si donc il se trouve quelqu'un d'assez adroit pour cueillir, entrelacer et disposer ces fleurs de manière que l'une ne détruise point l'effet de l'autre, après avoir reçu de vous un tel service, pourroit-il être assez insensé pour oser calomnier ses bienfaiteurs et ceux auxquels il doit toute sa réputation, à moins que son caractère, semblable à celui de Thamyris (1) ou d'Euryte, ne le portât à défier les Muses qui lui montrèrent l'art de chanter, et à disputer à Apollon l'adresse à tirer de l'arc, dont ce dieu lui apprit à se servir ?

(1) Homère, catal., *liv. 2, v. 596 ;* Diodore de Sicile, *liv. 3, page 201 ;* et Apollonius, dans son poëme des Argonautes, *liv. 1, v. 87*, où, parlant des enfans d'Euryte qui viennent s'embarquer avec Jason, il dit :

ἀπηνέος Εὐρύτου υἷες,
Εὐρύτου, ᾧ τόξον ἐκηβόλος, ἐδ' ἀπόνητο
Δωτίνης, αὐτῷ γὰρ ἑκὼν ἐρίδηνε δοῆφι.

PLATON.

Voilà ce qui s'appelle parler en orateur ; et tout ce que tu nous dis-là n'a aucun rapport à ce dont il s'agit ; il met seulement dans tout son jour ton excessive impudence ; ou plutôt il découvre ta scélératesse et ton ingratitude, puisque ayant reçu de nous, comme tu l'avoues, tes meilleurs traits, tu les lances contre nous-mêmes, et ne te proposes d'autre but que de nous déchirer par mille injures. Voilà donc la récompense que nous avons reçue de toi, pour prix de cette complaisance avec laquelle nous t'avons ouvert notre prairie, en te permettant d'en moissonner les fleurs, et d'en remplir ton sein ? Cela suffit seul pour te rendre digne de mort.

LUCIEN.

Y pensez-vous ? Quoi ! vous écoutez votre ressentiment, sans avoir égard à la justice ! En vérité, je n'aurois jamais pensé qu'un Platon, un Chrysippe, un Aristote, et tant d'autres grands philosophes, en fussent venus à un tel point de colère ; je vous croyois au contraire les seuls hommes éloignés de céder à cette passion. Du moins, illustres philosophes, ne me faites pas mourir sans me faire mon procès, et sans entendre ma justification. C'est un de vos premiers principes, de ne point se gouverner par la force et par la violence ; mais, au contraire, d'appaiser les différends par la

justice, en permettant aux parties de s'expliquer tour-à-tour. Choisissez donc un juge; citez-moi à son tribunal; soyez tous mes accusateurs, ou que, nommé par vos suffrages, l'un de vous porte la parole contre moi. Je me défendrai ensuite sur tous les crimes que vous m'imputez : alors, si je parois coupable, et que le juge me condamne, je subirai la peine que j'aurai méritée, et vous n'aurez commis aucune violence à mon égard. Mais si, après avoir rendu compte de ma conduite, elle vous paroît innocente et irrépréhensible, et si le juge me renvoie absous, tournez alors toute votre colère contre ceux qui vous ont trompés et vous ont excités contre moi.

PLATON.

C'est lâcher le cheval dans la plaine (1), et tu ne cherches qu'à éviter la condamnation, en séduisant tes juges par ton éloquence. On dit effectivement que tu es un orateur adroit, versé dans les ruses du barreau, et dangereux par la subtilité de tes discours. Qui veux-tu donc avoir pour juge, et quel est celui que, n'ayant point corrompu par des présens, comme vous avez tous coutume de faire, tu pourrois déterminer à prononcer en ta faveur ?

LUCIEN.

N'ayez là-dessus aucune crainte : je ne vou-

(1) Proverbe qui répond parfaitement à celui dont nous nous servons encore : *c'est nous renvoyer aux calendes grecques.*

drois pas moi-même avoir, pour décider cette cause, un arbitre dont l'intégrité fût suspecte ou douteuse, et qui me vendît son suffrage; pour vous le prouver, je vous choisis vous-mêmes, avec la Philosophie, pour mes juges.

PLATON.

Eh, qui sera l'accusateur, si nous sommes tes juges?

LUCIEN.

Vous serez en même temps l'un et l'autre: je n'en conçois aucune inquiétude, tant je suis sûr de la justice de ma cause et de mes moyens de justification.

PLATON.

Que ferons-nous, Socrate, Pythagore? Cet homme, en demandant à être jugé, ne paroît pas exiger une chose déraisonnable.

SOCRATE.

Qu'avons-nous de mieux à faire, que d'aller au tribunal? Prenons avec nous la Philosophie, et écoutons ce qu'il dira pour sa justification. Ce n'est pas à nous, en effet, qu'il convient de condamner quelqu'un sans l'entendre, et il n'y a que des hommes emportés, ou qui se font un jeu de la justice, qui puissent tenir une conduite si atroce. D'ailleurs, nous donnerions à ceux qui voudroient nous accuser, une juste occasion de le faire, si nous faisions périr un homme sans lui permettre de parler.

pour sa défense, nous qui nous vantons d'aimer tant la justice. Eh, qu'aurois-je pu répondre à mes accusateurs Anytus et Mélitus, et aux juges qui me condamnèrent alors, si, peu de temps auparavant, j'eusse fait mourir cet homme sans lui permettre de faire aussi couler pour lui une seule goutte d'eau (1) ?

PLATON.

Ton conseil est fort bon, Socrate. Allons donc trouver la Philosophie, et nous nous en rapporterons à ce qu'elle aura décidé.

LUCIEN.

Fort bien, illustres philosophes; voilà une conduite plus sage et plus conforme aux loix : gardez cependant ces pierres; car, comme je vous le disois tout à l'heure, vous en aurez bientôt besoin, après le jugement. Mais où pourrons-nous trouver la Philosophie ? Je vous avoue que je ne sais pas où elle fait à présent son séjour. Je me suis même égaré pendant fort long-temps en cherchant sa demeure, poussé par le desir de converser avec elle. J'ai bien rencontré certains personnages enveloppés dans

(1) C'est-à-dire, sans lui permettre de rien dire pour sa défense. Le temps pendant lequel l'accusateur et l'accusé devoient parler, étoit mesuré par une horloge d'eau; on en versoit autant pour l'un que pour l'autre. *Voyez* les antiq. de la Grèce de L. Bos; Aristophane et son Scholiaste; Acharn. *v. 693*; Eschine contre Ctésiph. *page 360*, dont le passage est remarquable; Lucien, dans la double accusation.

de grands manteaux, portant de larges barbes, et qui disoient arriver tout récemment de chez elle ; j'ai cru qu'ils sauroient sa demeure : je les ai interrogés ; mais ils la connoissoient encore moins que moi, ils ne me répondoient rien, de peur d'être convaincus d'ignorance, ou bien ils me montroient une porte pour l'autre ; en sorte que, jusqu'à ce jour, il m'a été impossible de découvrir en quel lieu habite cette déesse. Il est vrai qu'assez souvent, amené par mes propres conjectures, ou m'abandonnant, comme étranger, à la conduite d'un guide, je suis venu jusqu'à une porte où la foule immense de ceux qui entroient et qui sortoient, me faisoit croire fermement que j'avois enfin trouvé ce que je cherchois depuis longtemps. La gravité de ces personnages, la décence de leurs habillemens, leur air sérieux et pensif, tout me confirmoit dans cette idée. Plein d'espérance, je me suis plongé dans la foule, et j'ai pénétré dans l'intérieur de la maison. Là j'ai vu une espèce de femme qui n'avoit rien de simple, quoiqu'elle affectât, pour se donner plus de crédit, un certain désordre ; je me suis même apperçu que cette chevelure, qui paroissoit flotter négligemment, n'étoit pas si dépourvue d'ornemens, ni sa robe retroussée avec si peu de soins, qu'on ne vît aisément que cela lui servoit de parure, et que ce désordre apparent étoit mis en usage pour lui prêter des graces. Je m'apperçus encore qu'elle mettoit du fard. Quant à ses discours, ils étoient ceux d'une

courtisanne. Elle sourioit aux louanges que ses amans prodiguoient à sa beauté, recevoit avec avidité les présens qu'on lui offroit, faisoit asseoir les riches à ses côtés, et jettoit à peine un regard sur ceux qui n'avoient d'autre bien que leur amour pour elle. Plusieurs fois, sans y penser, elle se laissa voir à nud, et je lui découvris des colliers et des ceintures d'or plus épaisses que des anguilles; à cette vue je me retirai bien vîte, plaignant ces pauvres malheureux qui se laissoient entraîner vers elle, non par le nez, mais par la barbe, et qui, semblables à Ixion, au lieu de Junon ne caressoient qu'un fantôme.

PLATON.

Ce que tu dis est vrai; la véritable porte n'est pas facile à découvrir, et tout le monde ne sait pas la connoître. Mais nous n'aurons pas besoin d'aller trouver la Philosophie chez elle; et nous l'attendrons dans le Céramique (1). Tiens, la voilà qui arrive: elle revient sans doute de l'Académie, pour aller se promener au Pœcile (2); car elle a coutume d'y paroître

(1) Place d'Athènes, entourée d'un superbe portique sous lequel étoient placées les statues des grands hommes qui avoient rendu des services importans à la république. *Voyez* Pausanias, attiques, *page* 3.

(2) Autre portique orné de peintures, où Polygnote avoit représenté les batailles de Marathon et de Salamine; ce passage me paroît aussi contenir quelque trait satyrique contre l'Académie, que la Philosophie quitte

tous les jours. Mais elle est déja près de nous. Vois-tu cette femme au maintien décent, aux regards doux et modestes ? Sa démarche tranquille annonce les réflexions qui l'occupent.

LUCIEN.

J'en vois beaucoup qui lui ressemblent ; c'est le même maintien, la même démarche, le même habillement ; et cependant, il ne doit y en avoir qu'une seule, parmi tant d'autres, qui soit la vraie Philosophie.

PLATON.

Tu as raison, et ses discours suffiront pour nous la faire connoître.

LA PHILOSOPHIE.

Que vois-je ? Platon, Chrysippe, Aristote, et tous les principaux soutiens de mes enseignemens ! Qui vous fait revenir à la vie ? Quelqu'un dans les Enfers vous auroit-il fait affront ? Vous paroissez en colère. Quel est cet homme que je vois entre vos mains, et que vous entraînez ? Est-ce quelque voleur (1), un meurtrier, un sacrilège ?

PLATON.

Oui, Déesse (2), et le plus impie de tous les

pour aller se promener au Pœcile. Il faudroit savoir en quel état étoit alors l'Académie pour sentir la force de la plaisanterie.

(1) Proprement, voleur d'habits.

(2) Νὴ Δία, qu'emploie ici Lucien, est une expression très-fréquente chez Platon. J'ai mis *Déesse*, au lieu d'*ô Philosophie*, que le texte porte.

sacrilèges, puisqu'il a osé se répandre en injures contre toi-même, sainte fille du ciel; contre nous, et contre tous ceux qui se font gloire d'être tes disciples (1).

LA PHILOSOPHIE.

Quoi! vous vous mettez en colère parce que l'on vous dit des injures! Vous n'ignorez cependant pas combien la Comédie m'en dit à moi-même pendant les fêtes de Bacchus (2); cela ne m'empêche pas de la regarder comme une de mes meilleures amies: je ne l'ai jamais citée en justice pour de pareilles bagatelles; je ne lui en ai pas même fait des reproches. Je la laisse s'amuser comme bon lui semble, et comme elle a coutume de le faire en ces sortes de fêtes; car je suis convaincue que les plaisanteries ne sont pas capables de rendre méprisable ce qui ne l'est point par soi-même; au contraire, une chose vraiment belle, semblable à de l'or nouvellement incisé, en reçoit un nouvel éclat, et brille d'une beauté plus parfaite. Je ne sais comment vous êtes devenus si colères

(1) Le grec dit: *contre nous tous, qui, ayant appris quelque chose de toi, l'avons laissé à nos successeurs.*

(2) C'étoit pendant les grandes Bacchanales qui se célébroient dans la ville et arrivoient au printems, que l'on donnoit des spectacles au peuple et aux étrangers qui venoient dans ce temps à Athènes pour y apporter les tributs. Les petites fêtes de Bacchus se célébroient à la campagne: elles tomboient en automne; ce n'étoit autre chose que des vendanges fort gaies.

et si faciles à irriter, ni pourquoi vous serrez cet homme de si près.

PLATON.

Nous avons supplié le roi des Enfers de nous accorder un seul jour pour venir le punir de toutes ses scélératesses ; un bruit public nous avoit informés des discours insolens qu'il semoit contre nous parmi le peuple.

LA PHILOSOPHIE.

Et pour cela vous le ferez mourir sans lui permettre de se justifier ? On voit qu'il a envie de parler.

PLATON.

Ce n'est pas notre intention ; nous voulons nous en rapporter entiérement à toi-même, et ce que tu auras décidé nous servira de jugement.

LA PHILOSOPHIE.

Que dis-tu de cela, toi ?

LUCIEN.

C'est tout mon desir. Toi seule, ô Philosophie ! toi seule, ô ma souveraine ! peut découvrir la vérité, et ce n'a été qu'avec beaucoup de peine, qu'à force de supplications, que j'ai pu obtenir que la décision de cette affaire te fût réservée.

PLATON.

Ah, scélérat ! tu l'appelles à présent ta souveraine, cette Philosophie que derniérement tu regardois comme un objet méprisable, et

dont tu as vendu chaque secte pour deux oboles, après les avoir exposées à l'encan sur le plus infâme des théatres.

LA PHILOSOPHIE.

Prenez garde que ce ne soit pas à la Philosophie que s'adressent ses discours satyriques, mais à des hommes imposteurs, qui, couverts de notre nom, commettent les actions les plus abominables.

LUCIEN.

Tu le sauras bientôt, si tu veux entendre ma justification. Il ne s'agit que d'aller à l'Aréopage, ou plutôt de monter à la citadelle; car de-là, comme d'un observatoire, l'on pourra découvrir tout ce qui se passe dans la ville.

LA PHILOSOPHIE.

Pour vous, mes chers compagnes, promenez-vous, en attendant, dans le Pœcile; je reviendrai vous trouver après que j'aurai jugé cette cause.

LUCIEN.

Déesse, quelles sont ces femmes? elles me paroissent bien modestes.

LA PHILOSOPHIE.

Cette perſonne robuste est la Vertu. Voici la Tempérance, la Justice est à ses côtés, celle qui marche à leur tête est la Science. Quant à celle-ci, qui se cache dans l'obscurité, et dont la couleur est incertaine, c'est la Vérité.

LUCIEN.

Je ne vois pas celle dont tu me parles.

LA PHILOSOPHIE.

Quoi ! tu n'apperçois pas cette belle fille nue et sans ornemens, qui cherche toujours à s'enfuir et à s'échapper ?

LUCIEN.

Oui, je la vois actuellement, mais avec bien de la peine. Cependant, pourquoi n'emmènes-tu pas tes compagnes avec toi ? le tribunal en sera plus nombreux et plus complet ; d'ailleurs, je veux faire monter la Vérité sur la tribune, pour appuyer ma cause.

LA PHILOSOPHIE.

Tu as raison. Allons, vous autres, suivez-moi. Vous ne devez pas être fâchées de juger une seule cauſe, sur-tout lorsqu'elle a pour objet nos propres intérêts.

LA VÉRITÉ.

Allez-y, mes compagnes : pour moi, je n'ai pas beſoin de rien entendre ; il y a déja long-temps que je connois cette affaire.

LUCIEN.

Mais il m'importe que tu viennes, en un besoin tu t'asseoiras avec les juges, et leur feras connoître chaque chose.

LA VÉRITÉ.

J'amenerai donc avec moi ces deux compagnes qui m'ont voué le plus tendre attachement.

LUCIEN.

Très-volontiers, et autant d'autres qu'il te plaira.

LA VÉRITÉ.

Suivez-nous, la *Liberté* et la *Franchise*, et tâchons de sauver ce malheureux, qui a tant d'amour pour nous, et qui, sous le prétexte le plus injuste, est exposé à un grand danger.

LA PHILOSOPHIE.

Pour la *Conviction*, elle n'a qu'à rester ici.

LUCIEN.

Non, ma souveraine, non; qu'elle vienne aussi avec nous, et d'autres encore, s'il en est. Ce n'est point avec des bêtes féroces, telles que l'on en trouve souvent, que j'aurai à combattre, mais avec des hommes fiers de leur science, et difficiles à convaincre, qui trouvent toujours des moyens secrets d'éluder une question, en sorte que la *Conviction* est ici très-nécessaire.

LA PHILOSOPHIE.

Certainement; mais elle sera encore bien plus utile, si tu prends avec elle la *Démonstration*.

LA VÉRITÉ.

Allons, suivez-moi toutes, puisqu'on vous croit nécessaires à la cause.

ARISTOTE.

Tu le vois, Philosophie; il corrompra la Vérité contre nous.

LA PHILOSOPHIE.

Eh quoi! Platon, Chrysippe et Aristote craindroient-ils que la Vérité n'inventât quelque mensonge pour le protéger?

PLATON.

Non pas: mais il est si adroit, si flatteur, qu'il pourroit bien lui persuader des choses fausses.

LA VÉRITÉ.

Ne craignez point; on ne commettra jamais rien d'inique tant que la Justice sera présente. Mais allons: dis-moi cependant quel est ton nom.

LUCIEN.

Je m'appelle Parrhésiade (1), fils d'Alethion, d'Elenxiclée (2).

(1) Ce nom signifie, *qui parle avec franchise;* et le suivant veut dire, *fils de la vérité.*

(2) Les Athéniens, en déclinant leurs noms, avoient coutume d'y joindre le nom de la bourgade dont ils étoient; et Lucien feint d'être de la bourgade d'Elenxiclée, c'est-à-dire, convaincante: ce nom est formé d'ἔλεγχος, qui veut dire *conviction.*

LA PHILOSOPHIE.

Et ta patrie ?

LUCIEN.

Je suis Syrien, Déesse, né sur les bords de l'Euphrate. Mais que fait cela ? Je connois plusieurs de mes adversaires qui, par leur naissance, ne sont pas moins Barbares que moi : leurs mœurs et leur doctrine ne sont point, il est vrai, celles des Soléens, des Cypriotes, des Babyloniens, ni des Stagiréens (1). Mais, peu t'importe, Philosophie, que l'on soit Barbare par le langage, pourvu que la doctrine te paroisse conforme à la vertu et à la justice.

LA PHILOSOPHIE.

Tu as raison ; et je ne devois pas te faire cette

(1) Aratus étoit de Solis, ville de Cilicie ; il se distingua tellement dans les sciences des Grecs, qu'il s'attira l'admiration par ses phénomènes, qu'il écrivit en langue grecque ; Zénon, le fondateur et la gloire du portique, étoit sorti de Cittie, ville de Cypre ; Craton et Chrysippe étoient tous les deux de Solis, et se distinguèrent dans la philosophie, sur-tout Chrysippe ; sans parler d'Aristote, qui étoit de Stagire, de Démocrite et de Protagoras, qui étoient d'Abdère. On ne leur reproche pas leur naissance étrangère ; et, s'ils ne sont pas nés au milieu de la Grèce, on les admire encore plus pour s'être fait estimer presque autant que des Grecs par la politesse de leur langage. *Scholie grecque.* Ajoutez à ces Philosophes étrangers, dont le Scholiaste fait l'énumération, Diogène le Stoïque, surnommé le Babylonien ; et Posidonius, d'Apamée en Syrie.

question. Mais quelle est ta profession ? car il est nécessaire que je le sache.

LUCIEN.

Je fais profession de haïr la forfanterie, le mensonge, l'orgueil, tous les vices de cette espèce, et tous les hommes qui en sont infectés ; le nombre en est grand, tu le sais.

LA PHILOSOPHIE.

Par Hercule ! tu fais-là une profession bien sujette à la haine.

LUCIEN.

Il est vrai ; aussi, tu vois combien elle m'attire d'ennemis, et dans quels périls elle me jette. Cependant je connois encore parfaitement la profession opposée ; c'est-à-dire, celle dont l'amour est le principe (1). Je suis ami de la vérité, de l'honnêteté, de la simplicité, de la droiture, et de tout ce qui leur ressemble (2). Il y a cependant bien peu de gens qui méritent que l'on exerce pour eux cette dernière profession ; et le nombre de ceux qui se trouvent en opposition avec ces choses que j'aime, et en liaison intime avec

(1) Le grec dit : *je veux dire celle qui commence par le mot* φιλῶ, *j'aime ;* comme φιλαλήθης, *ami du vrai ;* φιλόκαλος, *ami de l'honnête.*

(2) Le grec : *et tout ce qui a de l'affinité au mot aimer,* et non pas, comme le traduit mal-à-propos Gesner, *tout ce qui est aimable de sa nature.*

celles que je hais, est si considérable, que je cours risque d'oublier la profession d'amour, faute de l'exercer, et de ne réussir que trop bien dans l'autre.

LA PHILOSOPHIE.

C'est ce qu'il ne faut pas faire ; car l'un et l'autre sentiment tient à la même profession (1). Ne les sépare donc point ; ils ne font qu'un seul art, quoiqu'ils paroissent en faire deux.

LUCIEN.

Tu le sais mieux que moi, ô Philosophie ! Tel est cependant mon caractère, qu'il me porte à haïr les méchans, à louer et à chérir les gens vertueux.

LA PHILOSOPHIE.

Allons, nous voilà arrivés ; tenons ici notre tribunal, sous le portique du temple de Minerve. Prêtresse, disposez-nous ici des sièges, pendant que nous adorerons la déesse.

LUCIEN.

Divinité protectrice de cette cité, viens me prêter ton secours contre des orgueilleux. Souviens-toi de tous les parjures qu'ils te font entendre chaque jour, des crimes dont toi seule es témoin, et des actions que ton œil vigilant découvre. Déesse, voici l'instant de t'en venger.

(1) Le grec dit : *ceci et cela se dit de la même chose ;* c'est-à-dire, aimer la vertu et haïr le vice, appartiennent tous deux à la même disposition de cœur.

Mais si tu me vois prêt à succomber; si les suffrages de condamnation (1) sont plus nombreux que les autres, ajoute le tien (2) à ces derniers, et je serai vainqueur.

LA PHILOSOPHIE.

Allons, nous sommes assises, et prêtes à vous entendre. Philosophes, choisissez parmi vous celui que vous croyez le plus capable de bien intenter l'accusation; car il n'est pas possible que vous parliez tous à la fois; exposez vos griefs, et donnez-en la preuve. Toi, Parrhésiade, tu te justifieras après.

LES RESSUSCITÉS.

Qui de nous seroit plus capable de plaider

(1) Le grec dit: *si les pierres noires sont en plus grand nombre que les autres, ayant ajouté la tienne, sauve-moi.* On sait que les suffrages se donnoient avec des fèves ou petits cailloux noirs et blancs. Les premiers qui étoient ceux de condamnation se mettoient dans une urne d'airain, appellée l'*urne de la compassion*; les autres dans une urne de bois, qui s'appelloit l'*urne de la mort*. *Voyez* les guêpes d'Aristoph. *v. 981 et suiv.*

(2) Quand le nombre des cailloux étoit égal dans les deux urnes, le crieur en ajoutoit un dans l'*urne de la compassion*, et ce cailloux surnuméraire s'appelloit le *suffrage de Minerve*; c'est à cet usage que Lucien fait ici allusion. L'origine de ce nom de *suffrage de Minerve*, vient de ce qu'au jugement rendu par l'Aréopage, sur le meurtre qu'Oreste avoit commis en la personne de Clytemnestre sa mère, les suffrages se trouvèrent égaux en nombre dans les deux urnes. Minerve ajoutant le sien dans l'urne de compassion, fit absoudre Oreste. *Voyez* Æschyle, en la tragédie des Euménides; et Ælius Aristide, *discours 2, page 24*, édition de Canterus.

cette cause que toi, Platon ? La noblesse admirable de tes pensées, la beauté d'un langage vraiment Attique, les graces si persuasives de l'élocution, jointes à la clarté, à l'exactitude, au charme attrayant des raisonnemens les plus justes (1), se trouvent en foule dans tes écrits : c'est donc à toi de parler, et de dire, pour la défense commune, ce que tu jugeras de plus convenable. Rappelle-toi maintenant tous ce traits éloquens dont tu frappois les Gorgias, les Prodicus, les Polus, les Hippias ; rassemble-les tous, car celui-ci est de tous tes ennemis le plus adroit et le plus subtil. Répands à pleines mains le sel de ton ironie ; emploie ces fréquentes interrogations, toujours agréables. Ensuite, quand tu le jugeras à propos, accumule les figures ; qu'on croie voir le grand Jupiter (2), poussant un char ailé, prêt à s'indigner si cet effronté ne porte la peine de son insolence.

PLATON.

Point du tout. Choisissons plutôt pour défenseur quelque orateur véhément : par exemple, un Diogène, un Antisthène, un Cratès, ou

(1) Le grec dit : *des démonstrations faites à propos.*

(2) Lucien se moque ici de Platon, en rapportant ces paroles ampoulées, qui se trouvent dans le Phèdre, *page 246, E.* édition de *Serranus.* Ὁ μὲν δὴ μέγας ἡγεμὼν ἐν οὐρανῷ Ζεὺς πτηνὸν ἅρμα ἐλαύνων, πρῶτος πορεύεται διακοσμῶν πάντα, καὶ ἐπιμελούμενος· τῷ δ' ἕπεται στρατιὰ θεῶν τε καὶ δαιμόνων κατ' ἕνδεκα μέρη κεκοσμημένη.

toi-même, Chrysippe. Ce n'est point ici le cas d'étaler la beauté et la délicatesse du style; il faut, au contraire, faire usage d'argumens convaincans, et de toute la science des subterfuges du barreau, puisque Parrhésiade est lui-même un habile orateur.

DIOGÈNE.

Hé bien, je serai son accusateur, moi; je n'aurai pas besoin, je pense, de parler longtemps pour le convaincre. D'ailleurs, j'ai été outragé par lui plus qu'un autre, puisqu'il m'a vendu pour deux oboles.

PLATON.

Déesse, Diogène parlera pour nous tous; et toi, brave homme, souviens-toi que ce ne sont pas tes seuls intérêts que tu es chargé de défendre en cette accusation; songe que tu parles au nom de tous les Philosophes; et si, dans nos enseignemens, nous différons sur quelques points, ce n'est pas à toi à examiner, ni à décider, en ce moment, lequel enseigne, ou non, la vérité. En un mot, ne fais porter tes plaintes que sur l'injure faite à la Philosophie, et sur les discours calomnieux de Parrhésiade. L'intérêt commun doit être seul la base de ton discours. Songe que, chargé par nous de notre défense, c'est de toi seul que dépend notre gloire; tu vas nous acquérir la plus grande estime, ou nous faire croire tels que nous a peints notre adversaire.

DIOGÈNE.

Ne craignez point ; je parlerai pour tout le monde, et je n'omettrai rien. Si même la Philosophie, naturellement douce et sensible, se laissoit émouvoir à ses discours, et se déterminoit à l'absoudre, je n'en serai pas plus embarrassé, et je ferai voir à notre homme que ce n'est pas inutilement que je porte un bâton.

LA PHILOSOPHIE.

Non pas ; c'est par le raisonnement, et non avec un bâton, qu'il faut le convaincre ; cela vaut beaucoup mieux. Ne tarde donc plus à parler ; l'eau est déja versée, et tout le tribunal a les yeux fixés sur toi.

LUCIEN.

Que les autres s'asseyent, et portent leurs suffrages avec les juges, et que Diogène reste seul pour m'accuser.

LA PHILOSOPHIE.

Tu ne crains donc pas qu'ils portent leurs suffrages contre toi.

LUCIEN.

Nullement : je veux, au contraire, en avoir davantage en ma faveur.

LA PHILOSOPHIE.

Tu agis bien noblement. Asseyez-vous, cela étant ; et toi, Diogène, parle.

DIOGÈNE.

Tu sais parfaitement, ô Philosophie ! quels hommes nous avons été pendant notre vie, et il n'est pas besoin de le dire. Quel est, en effet, celui qui ne connoît pas Pythagore, Aristote, Platon, Chrysippe, et tous les autres, pour ne point parler de moi-même ? Qui pourroit ignorer de quels grands avantages ils ont enrichi la société ? Je passe donc tout de suite aux outrages que ce Parrhésiade, ce scélérat abominable, nous a faits, sans respect pour ce que nous sommes. Après avoir exercé la profession d'orateur, comme on nous l'a appris, il a abandonné les tribunaux ; et renonçant à la gloire qu'il s'y étoit acquise par la force et la subtilité de son éloquence, il rassemble, il dirige aujourd'hui contre nous ses talens, et ne cesse de tenir sur nous les discours les plus insultans, de nous appeller *fourbes et imposteurs*. Il cherche à persuader à la multitude qu'elle doit se moquer de nous, et nous mépriser, comme indignes d'aucune estime. Bien plus, il est déja parvenu à inspirer à plusieurs de la haine pour nous et pour toi-même, divine Philosophie ; et ces préceptes si respectables que tu nous a enseignés, il les traite de sottises et de niaiseries ; il les récite avec un ris moqueur ; et les spectateurs, par les applaudissemens et les louanges qu'ils lui donnent, nous font les plus vifs outrages. Tel est, en effet, le caractère du peuple, qu'il se

plaît à entendre les railleries et les injures, surtout lorsqu'elles ont pour objet de rendre ridicules les choses qui passent pour très-respectables. C'est ainsi, par exemple, qu'il se plut autrefois à ces comédies dans lesquelles Eupolis et Aristophane, introduisant sur la scène ce Socrate ici présent, le livroient à la risée publique, et lui faisoient jouer un personnage qui lui étoit bien étranger. Cependant ces poëtes n'osèrent hasarder de pareilles plaisanteries que contre un seul homme ; encore fut-ce pendant les Bacchanales, temps où la chose est tolérée, et où la satyre semble faire partie de la fête et de l'amusement du dieu, ami des ris et de la joie : au lieu que cet homme attaque à la fois tous les personnages les plus vertueux ; c'est après y avoir long-temps réfléchi, après s'y être préparé, qu'il compose contre eux un épais volume d'injures et de blasphêmes. Il publie à haute voix ses calomnies contre Platon, Pythagore, Aristote, Chrysippe, contre moi-même et contre tous les autres, et cela, sans user du privilège d'aucune fête, sans avoir reçu de nous la moindre injure particulière. S'il n'eût agi ainsi que par un motif de vengeance, la chose portoit avec soi son pardon, puisqu'il n'eût point été l'agresseur. Mais ce qui met le comble à son impudence, c'est qu'en tenant une pareille conduite, il ose se couvrir de ton nom, ô Philosophie ! Bien plus, il a corrompu le Dialogue, autrefois notre ami ; il s'en sert contre nous-mêmes, et en fait le

complice et l'acteur de ses satyres. Il a su même engager Ménippe, l'un de nos camarades, à s'unir à lui pour jouer la plupart de ses infâmes comédies : aussi ce cynique est-il le seul qui, trahissant la cause commune, ne soit point présent à cette audience, et ne se joigne pas à notre accusation. Il est donc juste que Parrhésiade subisse la peine que méritent ses crimes. En effet, que pourroit-il répondre, après avoir déchiré par ses calomnies, devant une si grande foule de témoins, tout ce qu'il y a de plus respectable au monde ? Il seroit même important pour ces témoins qu'ils le fussent aussi de son supplice, pour empêcher qu'un autre n'ait encore la témérité de mépriser la Philosophie. Eh quoi ! garder le silence en cette occasion, et supporter une pareille offense, ne seroit pas montrer de la modération, mais s'exposer à passer, avec raison, pour des hommes sans courage et sans sentimens. Et qui pourroit le souffrir ? Un homme nous produit comme des esclaves dans une salle de vente, nous fait publier par un crieur, et nous vend, les uns pour beaucoup, les autres pour quelques mines attiques, et moi, le scélérat, pour deux oboles ; ce qui fit beaucoup rire ceux qui étoient là présens. Indignés de cette insulte, nous sommes revenus dans ce séjour pour te prier de venger l'affront que nous avons reçus.

LES RESSUSCITÉS.

A merveilles, Diogène ; tu as parlé comme

il falloit pour tout le monde, et tu as dit tout ce qu'il convenoit de dire.

LA PHILOSOPHIE.

Cessez ces acclamations. Que l'on verse de l'eau pour l'accusé. Parrhésiade, parle à présent à ton tour : l'eau coule déja pour toi, ne diffère donc plus.

PARRHÉSIADE.

Diogène, en m'accusant, n'a pas révélé tous mes crimes, ô Philosophie ! je ne sais par quelle distraction il en a omis le plus grand nombre ; et ceux dont il n'a point parlé sont les plus intolérables. Pour moi, loin de nier les discours qu'il me reproche d'avoir tenus ; loin de vouloir m'en justifier, je crois devoir ajouter à ce qu'il a dit, les choses qu'il a passées sous silence, et dont il ne vous a point parlé avant moi ; par-là, vous pourrez mieux connoître quels sont ceux que j'ai exposés à l'encan, ceux auxquels j'ai dit des invectives, et donné les noms de fourbes et d'imposteurs. Examinez seulement une chose, si je vais dire la vérité : mais si mon discours paroît avoir quelque chose de dur et d'offensant, ce n'est pas sur moi, chargé de confondre l'imposture, c'est sur ceux qui la commettent, que doit retomber ce que cette conviction a d'odieux.

A peine ai-je connu les abus et les désagrémens de la profession d'orateur, la fourberie, le mensonge, l'impudence, les cabales,

et tous les vices dont elle est ternie, que j'ai quitté le barreau; je le devois; mais ce ne fut que pour rechercher tes solides avantages, ô divine Philosophie! je ne formai plus d'autre vœu que de te consacrer et de mettre sous ta protection le reste de mes jours. Il me sembloit qu'échappé à l'agitation des flots d'une mer orageuse, j'entrois enfin dans un port agréable et tranquille. Je n'eus pas plutôt entrevu les objets dont vous vous occupez, que je fus saisi, comme cela devoit être, d'une admiration profonde, et pour la philosophie, et pour vous tous, qui, nous traçant le plan d'une vie plus excellente, présentez généreusement la main à tous ceux qui s'efforcent d'y parvenir, qui nous avertissez de ce qui est honnête et utile, dans la crainte que, détournés par l'erreur, nous ne franchissions les bornes de la vertu, et afin qu'attentifs aux règles que vous avez établies, nous puissions y conformer notre vie: eh! combien peu de gens s'y conforment aujourd'hui!

Mais je m'apperçus bientôt que plusieurs, moins épris de l'amour de la philosophie, que de la gloire qui résulte de sa profession, ressembloient parfaitement à des gens vertueux, par leurs actions publiques, par toutes les choses qui sont peu difficiles, et dont l'imitation est à la portée de tout le monde: je veux dire par la barbe, le manteau, la démarche; tandis que leurs actions particulières, et leur conduite privée, démentoient la gravité de

leur extérieur. Leurs goûts, leurs occupations contraires aux vôtres, déshonoroient en eux la dignité de l'emploi dont ils s'étoient chargés. A cette vue, je m'indignai, et leur impudence me parut égale à celle d'un acteur tragique, qui, mol et efféminé, voudroit représenter le fier Achille, Thésée, ou le fils d'Alcmène, et qui, loin d'avoir la démarche et la voix d'un héros, ne feroit, sous un masque si noble, que des gestes lascifs. Hélène ou Polyxène n'auroit jamais supporté un tel acteur, qui auroit eu avec elle une excessive ressemblance; et loin que Hercule, ce célèbre vainqueur, eût pu le voir tranquillement, je suis persuadé que, furieux de se voir indignement efféminisé par cet histrion, il auroit écrasé à coups de massue et le masque et l'acteur.

Quand je vis que de mauvais comédiens vous faisoient le même outrage, je ne pus supporter la manière honteuse dont ils vous représentoient, ni souffrir que des singes osassent s'imposer le masque des héros, ou imiter cet âne de Cumes, qui, couvert d'une peau de lion, vouloit passer pour un lion véritable aux yeux des Cuméens, qui ne le reconnoissoient pas. Il appuyoit sa fourbe d'un braire hardi et effrayant, jusqu'à ce qu'un étranger, qui se connoissoit en âne et en lion, découvrit sa ruse, et le chassa à coups de bâton. Mais ce qui, sur-tout, me parut révoltant, étoit que les hommes, lorsqu'ils voyoient quelqu'un de ces hypocrites tenir une conduite pleine de méchanceté, d'in-

décence et d'orgueil, en rejettoient la cause sur la Philosophie, sur Chrysippe, sur Platon, sur Pythagore, ou sur celui dont le coupable avoit usurpé le nom, et dont il prétendoit enseigner la doctrine. La vie corrompue de cet homme, leur donnoit la plus mauvaise opinion de vos maximes. On ne le jugeoit point en comparant sa conduite à votre vie; vous étiez morts depuis plusieurs siècles; vous étiez bien loin. On le voyoit faire publiquement les actions les plus honteuses, et faute de défenseur, vous étiez enveloppés dans sa condamnation, déchirés par les mêmes discours injurieux. Je ne pus souffrir une conduite si odieuse; je dévoilai leur imposture, et je les séparai de vous. Et lorsque vous devriez me récompenser du soin que j'ai pris de vous venger, vous me traînez au tribunal! Eh quoi! si je voyois un initié révéler les mystères de nos deux Déesses (1), et danser hors du lieu sacré (2); que, cédant à mon indignation, je lui en fisse de violens reproches, passerois-je dans votre esprit pour

(1) Cérès et Proserpine, dont les mystères se célébroient à Eleusis. Ces mystères étoient les plus saints de la religion des Grecs, à raison des vérités importantes qu'on révéloit aux initiés. Celui qui les divulguoit encouroit la peine de mort. Le poëte Eschyle fut sur le point d'être lapidé par le peuple d'Athène, pour avoir, par hasard, fait allusion à ces mystères, auxquels il n'étoit point initié.

(2) Cette manière de parler veut dire, *divulguer les mystères*. Lucien l'explique lui-même dans le traité de la Danse.

un impie? Rien ne seroit plus injuste. Les magistrats qui président aux jeux, ont coutume de faire punir à coups de fouet l'acteur qui, s'étant chargé de jouer le rôle de Minerve, de Neptune, ou de Jupiter, ne représente point ces dieux avec la noblesse et la dignité qui leur conviennent; et cependant ces mêmes dieux ne témoignent pas la moindre colère de ce qu'on a livré aux Mastigophores celui qui s'étoit couvert de leur masque, ou revêtu de leur costume. Je suis persuadé, au contraire, qu'ils doivent être très-contens de sa punition : car de mal jouer le rôle d'un esclave ou d'un héraut, la faute est de peu de conséquence; mais déshonorer aux yeux des spectateurs, par la bassesse de son jeu, Hercule ou Jupiter, c'est un sacrilège abominable autant que honteux. Ce qui me parut encore d'une extrême inconséquence, c'est que la plupart de ces hommes, parfaitement instruits de votre doctrine, semblent, par la manière dont ils vivent, ne la lire et ne l'étudier que pour en contredire tous les principes. En effet, ces maximes, qu'ils ont sans cesse à la bouche, sur le mépris qu'on doit avoir pour les richesses et la vaine gloire, sur ce qu'il faut *n'estimer utile que ce qui est honnête*, s'abstenir de la colère, n'avoir aucun respect pour les grands, et leur parler comme à ses égaux; toutes ces maximes, dis-je, sont véritablement pleines de sagesse, et tout-à-fait dignes d'admiration. Cependant ces mêmes hommes n'enseignent que pour un

salaire, ils s'extasient à la vue des gens riches, sont avides d'argent, d'ailleurs plus colères que les petits chiens, plus lâches que les lièvres, plus flatteurs que les singes, plus lascifs que les ânes, plus voleurs que les chats, et plus querelleurs que les coqs. Ils méritent bien qu'on rie à leurs dépens, lorsqu'on les voit courir avec empressement vers tout ce qu'ils défendent, se porter en foule à la porte des riches, rechercher les festins splendides, s'y livrer à la flatterie la plus intrépide, se remplir l'estomac plus que l'honnêteté ne le permet, faire éclater leur mauvaise humeur (1), philosopher au milieu des pots, de la manière la plus ridicule (2) et la plus déshonnête, et finir par ne pouvoir plus contenir l'excès du vin qu'ils ont bu (3). Cependant les convives éclatent de rire, ils insultent à la Philosophie (4), ils lui reprochent de former des nourrissons aussi abominables. Mais ce qui

(1) On pourroit encore traduire ceci, *paroissent mécontens de ce qu'on leur sert : μεμψίμοιρος*, veut dire à la lettre, *qui se plaint de sa portion;* il signifie aussi simplement, *chagrin, de mauvaise humeur.*

(2) Le grec dit : *dissonante*, pour marquer l'opposition de leurs discours avec leurs actions.

(3) Lucien dit cela en deux mots : *ἄκρατον οὐ φέροντες, ne portant plus le vin pur;* mais cette phrase peut recevoir deux sens, et signifier, ou *qu'ils tombent d'ivresse*, ou *que leur estomac rejette le vin qu'il ne peut plus contenir.* Je crois ces deux sens également bons; le lecteur choisira.

(4) Le grec dit à la lettre : *crachent sur la Philosophie, parce que, &c.*

est encore plus honteux, c'est que chacun de ces imposteurs ne manque pas de crier de toute sa force, *le seul Sage est le seul véritablement riche* (1); et un instant après, il s'avance pour demander quelque argent, et se met en colère si on ne lui donne rien : semblable à un homme qui, portant des habits royaux, la tête couverte d'une tiare élevée, le front ceint d'un diadême, et revêtu de toutes les marques de la royauté, demanderoit l'aumône, parce qu'il manqueroit de quelque bagatelle (2). Lorsque ces impudens veulent recourir à la libéralité publique, ils tiennent de longs discours pour prouver que les richesses doivent être communes entre les hommes, et que leur possession est fort indifférente. « Qu'est-ce, en effet, disent-ils, que l'or » et l'argent, et en quoi diffèrent-ils des cail- » loux qui bordent les rivages »? Cependant, qu'un de leurs anciens camarades, qu'un homme qu'ils traitent d'ami depuis plusieurs années, pressé par le besoin, les aborde en leur demandant quelque léger secours, alors ils gardent le silence, ils allèguent leur impossibilité, ils le brusquent et lui parlent d'un ton bien différent de celui d'autrefois (3); toutes

(1) Ceci est le sommaire de la philosophie stoïcienne : on a vu dans le Dialogue précédent, ce que Mercure dit en mettant Chrysippe en vente.

(2) Le grec : *des choses d'un moindre prix.*

(3) La brièveté du grec est remarquable : *le silence; l'impossibilité, la brusquerie, la palinodie en discours bien contraires;* sous-entendez, *voilà leur réponse.*

ces

ces belles maximes sur l'amitié, sur la vertu, sur l'honnêteté, s'envolent et vont je ne sais où. Ce sont, sans doute, de ces paroles fugitives et ailées (1) dont ils se servent dans leurs disputes scholastiques, pour combattre les fantômes qu'ils se créent. En effet, on peut aspirer à leur amitié tant qu'il ne sera pas question d'or ou d'argent; mais si quelqu'un vient à leur montrer seulement une obole, voilà la paix rompue; il n'est plus, avec eux, de traités ni d'accommodemens; leurs livres sont oubliés (2), et leur vertu disparoît. Rien ne leur ressemble mieux qu'une meute de chiens au milieu desquels on a jetté un os; ils s'élancent tous à la fois dessus, s'en disputent la possession à coup de dents, et aboient après celui qui s'en est saisi le premier. On dit, à ce propos, qu'un jour un souverain d'Égypte fit apprendre à des singes à danser la Pyrrhique (3); ces animaux imitent mieux, qu'aucun autre, les actions de l'homme; ils furent donc instruits en peu de temps, et bientôt revêtus d'habits magnifiques; et le visage couvert d'un masque, ils formèrent des danses. Ce spectacle eut pendant quelque

(1) Allusion à cette formule, qu'Homère emploie si souvent : *ἔπεα πτερόεντα προσηύδα, il lui adressa ses paroles volantes.*

(2) Le grec dit : *leurs livres sont effacés.*

(3) Espèce de danse militaire, qui s'exécutoit les armes à la main : nous en parlerons plus au long dans le traité de la *danse.*

temps la plus grande vogue, jusqu'à ce qu'un des spectateurs, homme plaisant, se fût avisé un jour de jetter au milieu du théatre des noix qu'il avoit dans son sein (1). Les acteurs ne les eurent pas plutôt apperçues, qu'oubliant la danse et leur rôle, ils firent voir qu'ils n'étoient que des singes, et non des danseurs, ils brisèrent leurs masques, déchirèrent leurs habits, et se battirent pour avoir les noix; le dessein de la danse fut rompu, et les spectateurs en rirent à gorge déployée.

Voilà précisément ce que font ceux dont je vous parle. Ce sont des philosophes semblables à ces singes, que j'ai vilipendés dans mes satyres, et jamais je ne cesserai de dévoiler leur hypocrisie, et de les couvrir de ridicule. Mais quant à vous, quant à ceux qui vous imitent (car il en est, oui, il est encore un petit nombre de vrais sectateurs de la Philosophie, qui sont solidement attachés à vos préceptes), serois-je assez insensé pour parler de vous en termes outrageans ou peu convenables? Mais, que vais-je ici vous dire, et qu'y a-t-il de commun entre vos mœurs et celles de ces imposteurs, de ces ennemis des dieux, dignes de toute notre haine? Dites-moi vous-mêmes, Pythagore, Platon, Chrysippe, Aristote, dites-moi, quel rapport ils peuvent avoir avec vous? En quoi

(1) Le grec dit: *dans son sein*, parce que les poches des habits grecs étoient sur le devant.

leur conduite peut-elle être comparée à la vôtre ? Grands dieux ! le singe veut imiter Hercule (1). Est-ce parce qu'ils portent de larges barbes, qu'ils tiennent des écoles de Philosophie (2), et qu'ils ont le regard sévère et farouche, qu'on doit les assimiler à vous ? Je le supporterois peut-être, s'ils pouvoient nous séduire par la justesse de l'imitation ; mais on verra plutôt un vautour imiter un rossignol, qu'eux des Philosophes. Voilà ce que j'avois à dire pour ma défense : toi, Vérité, que ton témoignage confirme à mes juges la véracité de mes discours.

LA PHILOSOPHIE.

Éloigne-toi, Parrhésiade ; encore un peu plus loin. (*Aux juges.*) Et bien, que ferons-nous ? Comment trouvez-vous que cet homme ait parlé ?

LA VERTU.

Pour moi, Philosophie, pendant tout son discours, j'aurois voulu pouvoir me cacher sous la terre, tant ce qu'il a dit est véritable. En l'entendant, je reconnoissois chacun de ceux qui se livrent à ces excès ; et à mesure qu'il faisoit l'énumération de leurs vices, je

(1) Proverbe qui se dit des choses qui n'ont aucune ressemblance, aucun rapport l'une à l'autre.

(2) J'ai traduit ainsi, parce que j'ai dans mon édition (la deuxième de Basle, 1555), φιλοσοφεῖν δοκοῦσι ; ceux qui lisent φάσκουσι, doivent traduire, *parce qu'ils prétendent être philosophes*.

faisois l'application à celui-ci d'une chose, d'une autre à celui-là qui s'en est rendu coupable : enfin il a produit ces hommes au grand jour, tels qu'ils sont, et comme s'il en eût tracé le portrait. Mais il n'a pas peint seulement leur extérieur, leurs ames y sont aussi représentées de la manière la plus exacte et la plus vraie.

LA PHILOSOPHIE.

J'ai eu beaucoup à rougir aussi, ma chère Vertu ; et vous, mes disciples, qu'en dites-vous ?

LES RESSUSCITÉS.

Et, que pourrions-nous dire, sinon qu'il faut l'absoudre de l'accusation, et l'inscrire au rang de nos amis et nos bienfaiteurs ? Nous avons éprouvé la même aventure que les habitans d'Ilion. Nous avons excité contre nous un acteur tragique à chanter les malheurs de la Phrygie (1). Qu'il chante donc et qu'il déclame contre ces hommes détestés des Dieux.

(1) Un acteur célèbre passant à Troye, les habitans l'engagèrent à jouer quelques tragédies : il se refusa long-temps à leurs instances ; mais enfin, obligé de s'y rendre, il représenta aux Troyens la prise de leur ville et leurs propres malheurs. Les philosophes disent qu'ils ont éprouvé la même chose que les Troyens, parce qu'ayant forcé Parrhésiade à parler, il leur a présenté le tableau des outrages faits à la Philosophie et à eux-mêmes. *Voyez* Dion Chrysotome, *in Tarsico primo, page 266 verso*, édition d'Aldé.

DIOGÈNE.

Quant à moi, Philosophie, je donne les plus grands éloges à Parrhésiade, je me désiste de mon accusation, et le regarde comme mon ami, parce que c'est un brave homme.

LA PHILOSOPHIE.

Nous te louons, Parrhésiade; nous te déclarons absous de l'accusation, et tu l'emportes de tous les suffrages : du reste, saches que tu es des nôtres.

PARRHÉSIADE.

J'ai déja gagné ma première cause (1); mais il me semble que je vais faire encore quelque chose de plus fort et de plus noble. O Victoire! déesse respectable, répands ton éclat sur ma vie, et ne cesse jamais de me couronner (2).

LA VERTU.

Allons, commençons la seconde libation (3). Citons à ce tribunal ces imposteurs,

(1) Je lis en cet endroit : προσνίκησα, au lieu de προσεκύνησα τὴν πρώτην, qui ne forme aucun sens raisonnable. Les commentateurs sont muets ici, parce que c'est une vraie difficulté : ils se dédommageront ailleurs.

(2) O victoire! &c., vers d'Euripide dans les Phéniciennes, 1752 : ce sont aussi les deux dernières de l'Oreste du même poëte.

(3) Métaphore tirée des sacrifices : on faisoit dans les sacrifices deux libations, l'une en commençant, l'autre en finissant. Le grec dit à la lettre : *versons du*

afin qu'ils portent la peine des insultes qu'ils nous font tous les jours. Parrhésiade sera leur accusateur.

PARRHÉSIADE.

C'est bien dit, ô Vertu! et toi, Syllogisme, ministre de la Philosophie, vas, et du haut de ce rempart (1), appelle tous les Philosophes à ce tribunal.

LE SYLLOGISME.

Silence. Écoutez. Que tous les Philosophes montent à la citadelle pour y rendre compte de leur conduite devant la Vertu, la Philosophie et la Justice.

PARRHÉSIADE, *à la Philosophie.*

Vois-tu combien il y en a peu qui s'approchent, après avoir entendu la proclamation. Ils craignent la présence de la Justice, et puis le plus grand nombre d'entre eux n'a pas le temps de venir; ils sont occupés à faire leur cour aux riches; mais si tu veux les voir tous accourir, le Syllogisme n'a qu'à faire la proclamation en ces termes.....

second vase, c'est-à-dire, *passons à la seconde partie de notre opération.* Remarquez que le verbe Καταρχεῖσθαι, est consacré aux cérémonies des sacrifices. *Voyez* Budée, *page 140*; Dusoul prétend que c'est une allusion à l'usage des anciens, de répandre en l'honneur des Dieux le premier vase de vin, et de ne boire qu'au second; mais je crois qu'il se trompe, et son explication ne me paroît pas assez naturelle pour être vraie.

(1) Le grec dit: *et penché sur la ville.*

LA PHILOSOPHIE.

Non, Parrhésiade, appelle-les toi-même, comme tu le jugeras à propos.

PARRHÉSIADE.

Cela n'est pas difficile. Écoute. Paix-là. Que tous ceux qui se disent philosophes, et ceux qui pensent que ce nom leur est dû, montent à la citadelle pour avoir part à la distribution. On donnera à chacun deux mines et un gâteau de Sésame (1); et quiconque étalera une barbe large et profonde, recevra en outre un petit panier de figues. Il n'est besoin d'avoir, ni Modération, ni Justice, ni Tempérance, et si on ne les a pas, toutes ces choses sont inutiles. Mais en revanche, il faut être muni de cinq Syllogismes de toutes les espèces; car il n'est pas possible sans cela d'être philosophe : on propose encore deux talens d'or,

A celui qui vaincra dans l'art de la dispute (2).

Ah ciel! comme le chemin qui monte ici, est rempli de gens qui se poussent les uns les autres! A peine ont-ils entendu parler des

(1) Ces sortes de gâteaux se faisoient avec de la graine pilée de Sésame, que les Botanistes françois appellent *Iugioline*, du miel et de la fleur de farine. *Voyez* Dalechamp, histoire des plantes, *t. 1, liv. 4, page 406.*

(2) Parodie de deux vers d'Homère, Iliade, *liv. 18, v. 507.*

deux mines, qu'ils sont accourus, les uns du Pélasgique (1); les autres du temple d'Esculape; un plus grand nombre encore de l'Aréopage (2), et quelques-uns du tombeau de Talus (3). D'autres, posant des échelles contre le temple de Castor et Pollux, l'escaladent pour venir à ma distribution (4). Leur troupe bruyante est réunie en grappe, *telle qu'un essaim d'abeilles* (5); et pour parler comme Homère, mille sortent de ce côté-ci, dix mille s'avancent de celui-là :

Et leur nombre est égal aux feuilles du printems (6).

En un instant la citadelle va être remplie de leur foule qui s'asseoit en tumulte. On ne voit par-tout que besace, barbe, flatterie, impudence, bâtons, gourmandise, syllogismes, ava-

(1) Le Pélasgique étoit ainsi nommé, à cause des cycognes qu'on y nourrissoit : cet oiseau s'appelle en grec, πελασγὸς ou πελαργός; on prétend qu'il nourrit son père dans la vieillesse. Il y avoit chez les Athéniens une loi qui obligeoit les enfans à nourrir leurs père et mère, et cette loi s'appelloit πελαργικὸς νόμος, *la loi des cycognes*.

(2) Pourquoi Lucien fait-il sortir de l'Aréopage le plus grand nombre des philosophes? C'est, je pense, pour mieux caractériser l'esprit de dispute et de procès qui les agitoit, et ce trait ne me paroît pas un des moins satyriques de notre auteur.

(3) Talus étoit un ancien héros qui avoit sa sépulture dans la citadelle, *Sch. gr.*

(4) Le grec dit : *à ma justice* : ἐς μὴν δίκην.

(5) J'ajoute ceci pour mieux faire sentir la comparaison tirée d'Homère, *liv. 2, v. 89*, Iliade.

(6) Iliade, *liv. 2, v. 468*.

rice. Le petit nombre de ceux qui étoient venus ici sur la première proclamation est disparu. Rien du moins ne les distingue ; ils sont confondus dans la foule, et leur extérieur semblable à celui des autres, empêche qu'on ne les remarque. C'est cependant une chose extraordinaire, Philosophie, et dont on pourroit te faire des reproches, que tu ne leur aies encore imposé aucun signe, aucune marque distinctive ; car les fourbes parviennent plutôt à se faire croire que les véritables philosophes.

LA PHILOSOPHIE.

Dans peu tu seras satisfait. Occupons-nous à présent à recevoir ceux-ci.

LES PLATONICIENS.

C'est à nous, comme Platoniciens, à recevoir les premiers.

LES PYTHAGORICIENS.

Point du tout, c'est à nous autres Pythagoriciens ; car Pythagore étoit avant Platon.

LES STOÏCIENS.

Vous plaisantez : les philosophes du Portique l'emportent sur tous les autres.

LES PÉRIPATÉTICIENS.

Cela n'est pas vrai, et quand il s'agit d'argent nous sommes les premiers, nous qui tirons notre nom de la promenade.

LES ÉPICURIENS.

Donnez les gâteaux et les figues aux enfans d'Épicure. A l'égard des deux mines, nous attendrons volontiers, dussions-nous être les derniers à les recevoir.

LES ACADÉMICIENS.

Où sont les deux talens ? c'est à nous autres Académiciens qu'ils appartiennent, puisque personne ne sait disputer aussi fortement que nous.

LES STOÏCIENS.

Oui, quand les Stoïciens n'y sont pas.

LA PHILOSOPHIE.

Cessez de vous quereller. Et vous, Cyniques, ne coudoyez pas ainsi les autres, et ne frappez personne de vos bâtons. Sachez qu'on vous a appellés ici pour toute autre chose qu'une distribution. Je vais moi-même, qui suis la Philosophie, juger avec la Vertu et la Vérité ici présentes, quels sont les véritables philosophes. Ceux dont les mœurs seront trouvées conformes à mes principes, et qui seront reconnus pour vertueux, recevront le gage de la félicité ; mais les imposteurs, ceux qui n'ont aucun rapport avec nous, seront punis d'une mort aussi cruelle qu'ils sont méchans, afin que des orgueilleux n'affectent plus un rôle au-dessus de leurs forces. Et quoi ! vous fuyez la plupart sans que la pente rapide du chemin

vous arrête ! Il n'y a plus personne dans la citadelle, que le petit nombre de ceux qui, ne redoutant point notre jugement, sont restés pour l'attendre. Valets, ramassez cette besace qu'un Cynique a laissé tomber en s'enfuyant. Voyons ce qu'elle contient. Sont-ce des pois chiches, des livres et du pain cuit sous la cendre (1) ?

PARRHÉSIADE.

Point du tout; c'est de l'or, des parfums, un petit couteau de sacrifice, un miroir et des dés (2).

LA PHILOSOPHIE.

Ah ! ah ! mon brave, voilà donc les instrumens de tes études philosophiques ? Et c'est avec cela que tu te croyois en droit d'invectiver tout le monde, et d'être le précepteur du genre humain !

PARRHÉSIADE.

Voilà quels ils sont tous. Examinons cependant par quel moyen nous pourrons faire connoître au plutôt ces abus, et à quel signe on distinguera désormais, parmi les Philosophes que l'on rencontre tous les jours, ceux qui

(1) Αρτος ἐυτετυρίτης, est un pain fait de farine dont on n'a point ôté le son, Henri-Etienne dans son trésor. Le Scholiaste dit que c'est un pain simple, cuit à la hâte au soleil ou sous la cendre ; qu'on l'appelle encore ἐγκρυφίας, qui signifie, *pain cuit sous la cendre.*

(2) Voilà qui caractérise les différens vices de ces philosophes.

sont honnêtes et vertueux, d'avec ceux dont les mœurs annoncent une vie bien différente. Vérité, cherche le moyen d'empêcher que le Mensonge, qui voudroit régner à ta place, ne triomphe de toi, et fais ensorte que les méchans, confondus avec les gens de bien, ne profitent pas plus long-temps de l'ignorance des hommes, pour rester inconnus.

LA VÉRITÉ.

Ce sera Parrhésiade lui-même à qui nous confierons cet emploi, s'il veut bien s'en charger. Sa probité, son amitié pour nous sont connues. Il est d'ailleurs un de tes plus grands admirateurs, Philosophie; il faut en conséquence, qu'accompagné de la Conviction, il aille trouver tous ceux qui se disent philosophes. Que celui qui sera reconnu par lui pour un enfant légitime de la Philosophie, reçoive une couronne d'olivier, et soit appellé au Prytanée (1). Mais qu'au contraire, à chaque imposteur, à chacun de ces hommes détestables, dont le nombre est si grand, et qui n'ont que le masque de la Philosophie, qu'il rencontrera, le manteau soit arraché, la barbe rasée jusqu'à la peau avec le fer dont on coupe la barbe des boucs : qu'on lui impose une marque sur le front, ou plutôt qu'on

(1) L'hôtel-de-ville d'Athènes, où l'on nourrissoit ceux qui avoient rendu quelque service important à la république.

lui brûle l'entre-deux des sourcils, et que l'empreinte de cette brûlure représente un renard ou un singe.

LA PHILOSOPHIE.

La Vérité a raison, Parrhésiade ; éprouvons-les, comme on dit que les aigles éprouvent leurs petits aux rayons du soleil. Cependant ce n'est pas en leur faisant fixer la lumière qu'il faut éprouver les philosophes ; mais en leur présentant de l'or, de la gloire, des voluptés. Celui que tu verras n'y point arrêter sa vue, et qui se montrera insensible à leur aspect, c'est celui-là qu'il faudra couronner ; mais quiconque regardera toutes ces choses d'un œil fixe, et tendra la main pour recevoir de l'or, qu'on lui coupe premiérement la barbe, et qu'on l'entraîne pour lui brûler le front.

PARRHÉSIADE.

Tes ordres seront suivis : tu verras bientôt un bon nombre de gens marqués d'un renard ou d'un singe, et bien peu de couronnés. Cependant, si vous vouliez, je pourrois en faire revenir quelques-uns devant vous.

LA PHILOSOPHIE.

Que dis-tu ? Tu ramenerois ici ces fugitifs ?

PARRHÉSIADE.

Sans doute : si la Prêtresse veut me prêter, pour un instant, la ligne et l'hameçon que le Pêcheur du Pyrée a consacrés à Minerve.

LA PRÊTRESSE.

Les voilà avec le manche de roseau, afin que tu aies tout.

PARRHÉSIADE.

Si tu voulois pousser jusqu'au bout la complaisance (1), et me donner des figues et un petit morceau d'or.

LA PRÊTRESSE.

Tiens. (*Parrhésiade s'éloigne.*)

LA PHILOSOPHIE, *à la Prêtresse.*

Quel est donc son dessein ?

LA PRÊTRESSE.

Il a mis à l'hameçon les figues et l'or pour servir d'appât, et après s'être assis sur le sommet du mur, il a jetté la ligne dans la ville.

LA PHILOSOPHIE.

Que fais-tu donc-là, Parrhésiade ? Veux-tu pêcher des pierres dans le Pélasgique.

PARRHÉSIADE.

Restez en silence, pendant que je pêcherai. Toi, Neptune, dieu des Pêcheurs, et toi belle Amphytrite, envoyez-moi un grand nombre de poissons. Ah ! j'apperçois un Sau-

(1) J'ai voulu par-là, rendre le mot ἀνίσασα.

mon (1) d'une taille prodigieuse, ou plutôt une Dorade (2).

LA CONVICTION.

Non, c'est un chat marin. Le voilà qui court, la gueule ouverte, sur l'hameçon. Il flaire l'or : il s'approche : il y a goûté : il est pris ; tirons.

PARRHÉSIADE.

Aide-moi à soutenir la ligne. Bon, le voilà en haut ; voyons un peu : qui es-tu, beau poisson ? C'est un requin (3). Ah dieux ! quelles dents ! Et quoi ! tu t'es laissé prendre au moment où tu léchois les pierres, sous lesquelles tu espérois apparemment pouvoir te cacher ! Mais nous allons t'exposer aux yeux de tout le monde, et te suspendre par les ouies. Arrachons-lui de la gueule l'hameçon et l'appât. Eh, eh ! il n'y a plus rien à l'hameçon. Le drôle a avalé la figue et l'or.

DIOGÈNE.

Par Jupiter ! il faut les lui faire rendre. Nous en avons besoin pour en prendre d'autres.

(1) On ne sait pas précisément quel est le poisson que les Grecs appelloient λάβραξ, et les latins *lupus* ; il m'a semblé, d'après la description qu'en fait *Ruisch*, dans son *theatrum piscium*, *t. 1*, *page 69*, que ce poisson avoit beaucoup de rapport à notre saumon.

(2) Elle s'appelle en grec, χρυσόφρυς, c'est-à-dire, *qui a les sourcils dorés.*

(3) Le mot κύων, qu'emploie ici Lucien, doit s'entendre du *chien marin*, que nous appellons *requin* ; la plaisanterie de cet endroit consiste en ce que ce mot signifie aussi *Cynique*.

PARRHÉSIADE.

Voilà qui est bien. Qu'en dis-tu, Diogène? sais-tu quel est celui-ci? Cet homme t'appartient-il?

DIOGÈNE.

Nullement.

PARRHÉSIADE.

Ça, combien crois-tu qu'il vaille? Pour moi je l'ai estimé derniérement deux oboles.

DIOGÈNE.

C'est beaucoup. On ne sauroit manger d'un tel poisson. Il est d'une laideur effroyable, et sa chair est coriace; cela ne vaut rien. Envoie-le, la tête la première, par-dessus le rempart. Jette la ligne, et tires-en un autre; mais prends garde, Parrhésiade, que le roseau trop courbé sous le poids, ne rompe dans tes mains.

PARRHÉSIADE.

Ne crains rien, Diogène, ils pèsent fort peu, et sont encore plus légers que des anchois (1).

DIOGÈNE.

Pardieu, ils valent encore moins. Tire toujours.

(1) Ces petits poissons appellés ἀφύαι, étoient fort méprisés des Athéniens, à cause de la grande quantité qu'en produisoient les côtes de l'Attique. C'est ce qui fait que Diogène répond à Parrhésiade, que les philosophes sont *très-anchois*, ἀφυέστατοι.

PARRHÉSIADE.

PARRHÉSIADE.

Regarde. Quel est cet autre poisson large qui s'avance ? Il a l'air d'une Plie, ou c'est quelque Carlet. Il vient, la gueule ouverte, sur l'hameçon : il l'a avalé : il est pris : qu'on le tire.

LA CONVICTION.

Quel est-il ?

DIOGÈNE.

Il se dit disciple de Platon.

PLATON.

Et toi aussi, scélérat, tu accours sur l'or ?

PARRHÉSIADE.

Qu'en dis-tu, Platon, que veux-tu que nous en fassions ?

PLATON.

Qu'il aille aussi par-dessus le rempart.

DIOGÈNE.

Jette encore l'hameçon pour en avoir un autre.

PARRHÉSIADE.

J'en apperçois un qui s'avance, et qui certes paroît d'une grande beauté. Autant que la profondeur me permet d'en juger, il me semble avoir le dos nuancé de diverses couleurs, et semé de taches d'or. Le vois-tu, Conviction ? Là : celui qui affecte les airs d'Aristote : il s'approche. Mais il s'éloigne en nageant : il

regarde attentivement autour de lui. Le voilà qui revient : il ouvre la gueule ; il est pris : tirons-le.

ARISTOTE.

Ne me demande pas quel il est, Parrhésiade, car je ne le connois pas.

PARRHÉSIADE.

Il ira donc aussi contre les pierres.

DIOGÈNE.

Ah ! ah ! voici une foule de poissons que j'apperçois. Ils sont tous de la même couleur, et couverts d'épines (1). Leur aspect a quelque chose de rebutant, et ils paroissent plus difficiles à saisir que des hérissons. Il faudroit un filet pour les prendre, et nous n'en avons pas. Il suffira d'en pêcher un de tout ce troupeau. Le plus hardi d'entre eux ne manquera pas de donner sur l'hameçon.

LA CONVICTION.

Jette la ligne, si tu le juges à propos ; mais auparavant garnis-la de fer à l'extrêmité, de peur que quelque poisson vorace ne coupe le fil avec ses dents, après avoir avalé l'or.

PARRHÉSIADE.

Voilà la ligne à l'eau. Neptune, donne à ma pêche un succès favorable. Ah, ciel ! ils

(1) Il entend ici les Stoïciens ; on sait de quelles épines ils ont semé leur philosophie.

se disputent l'appât ; les uns, en grand nombre, s'occupent à ronger la figue, d'autres s'attachent à l'or. A merveilles, en voilà un d'une belle taille qui vient de s'accrocher. Voyons : dis-nous un peu quel est ton nom. Eh mais ! je suis bien plaisant, moi, de vouloir faire parler un poisson : toute cette espèce est muette. Mais plutôt, apprends-moi toi-même, Conviction, quel est son maître.

LA CONVICTION.

C'est ce Chrysippe.

PARRHÉSIADE.

J'entends. Effectivement il y a de l'or dans ce nom-là (1). Et toi, Chrysippe, dis-nous, je t'en conjure par Minerve, si ces gens-là sont de ta connoissance, et si c'est d'après tes préceptes qu'ils agissent ainsi.

CHRYSIPPE.

Parrhésiade, tu me fais-là une question injurieuse, et tu m'insultes, si tu crois que de pareils hommes puissent m'appartenir.

PARRHÉSIADE.

Fort bien, Chrysippe, je te reconnois pour un galant homme. Celui-ci ira donc la tête la première, retrouver ses confrères. Aussi-

(1) Jeu de mots sur le mot χρυσίον, *or*, et le nom de Chrysippe. Ces sortes de plaisanteries ne peuvent se rendre.

bien ce poisson est rempli de trop d'arêtes; et il y auroit lieu de craindre que quelqu'un ne s'étranglât, en voulant en manger.

LA PHISOSOPHIE.

C'est assez de cette pêche, Parrhésiade. Je craindrois qu'à la fin, comme ils sont en grand nombre, que quelqu'un de ces poissons ne s'en allât avec l'or et l'hameçon, qu'il te faudroit payer à la Prêtresse. Allons à présent faire un tour de promenade. Il est temps d'ailleurs que vous retourniez d'où vous êtes venus, de peur que vous ne passiez les bornes de la permission que Pluton vous a donnée. Et toi, Parrhésiade, vas avec la Conviction faire la ronde chez tous les philosophes, couronne ou brûle leurs fronts, selon ce que je t'ai prescrit.

PARRHÉSIADE.

Tu seras obéie, Philosophie. (*Aux philosophes qui retournent aux enfers*) Adieux les plus vertueux des mortels. Pour nous, Conviction, songeons à accomplir les ordres que nous avons reçus. Vers quel endroit faut-il d'abord diriger nos pas? irons-nous à l'Académie, ou au Portique? Commençons d'abord par le Lycée. Peu importe, et je pense que par-tout où nous pourrions aller, nous aurons peu de couronnes à donner, et bien des brûlures à faire.

LE PASSAGE DE LA BARQUE,

OU

LE TYRAN.

CLOTHO, CARON, MERCURE, LE TYRAN MÉGAPENTHÈS, MICYLLE, MÉNIPPE, RHADAMANTHE, TISIPHONE.

CARON.

ALLONS (1), Clotho, ma barque est prête depuis long-temps. Tout est disposé pour faire le trajet ; la sentine est vuidée, le mât dressé, la voile étendue, les rames sont attachées au bord (2) ; rien ne m'empêche plus de lever l'ancre et de partir : cependant Mercure se fait bien attendre ; il devroit être ici : et déja ma barque vuide de passagers, comme tu le vois, auroit pu faire trois voyages aujourd'hui. Il est tard (3), et nous n'avons pas encore gagné

(1) Telle est ici la vraie signification du mot grec εἶεν, que le traducteur latin a rendu mal-à-propos par *satis de his.*

(2) L'expression grecque signifie : *chacune des rames est passée dans la courroie.* Cette courroie s'appelloit προτωνίς, et servoit à retenir la rame quand elle agissoit, de même que l'anneau que l'on met aujourd'hui aux rames de nos bateaux.

(3) Le texte dit : *il est à-peu-près l'heure où l'on délie les bœufs ;* c'est-à-dire, *voici le soir, l'heure où le laboureur quitte la charrue.*

une seule obole. Je crains bien que Pluton ne me soupçonne de m'acquitter avec négligence de mon emploi. Ce n'est cependant pas ma faute, c'est celle de Mercure : ce charmant, cet aimable conducteur des défunts, a peut-être, à leur exemple, bu là-haut de l'eau du Léthé, et il oublie de revenir nous voir. Peut-être aussi s'amuse-t-il à lutter avec les jeunes gens, à jouer de la cithare, à prononcer quelque discours, pour faire admirer son bavardage ; ou, le brave, en revenant ici, s'occupe sur la route à faire quelque tour d'escroc : c'est un de ses plus beaux talens. En vérité, il faut avouer qu'il en use bien librement avec nous, quoiqu'il ne soit tenu de rester dans notre demeure que la moitié de la journée.

CLOTHO.

Que sais-tu s'il ne lui est pas survenu quelqu'affaire, si Jupiter n'a pas eu besoin de son ministère plus long-tems que de coutume ? Ce Dieu est le maître.

CARON.

Oui. Mais il ne doit pas disposer, à notre préjudice, d'un bien dont la possession est commune. Nous ne l'avons jamais retenu, ce beau messager, quand le moment de s'en aller est venu. Oh ! je vois bien la cause de son retard. On ne trouve ici que de l'asphodèle, des libations funèbres, des gâteaux, quelques offrandes sépulcrales, le reste n'est que té-

nèbres et obscurité profonde; dans le ciel, au contraire, tout est lumineux et brillant, le nectar et l'ambroisie coulent en abondance: on voit bien qu'il préfère le séjour des Dieux au nôtre; quand il s'envole d'ici, c'est avec la vîtesse d'un prisonnier qui s'échappe de ses fers; mais faut-il revenir, il s'achemine lentement, pas à pas, et c'est tout ce qu'il peut faire que d'arriver.

CLOTHO.

Ne te fâche plus, Caron. Je le vois qui s'avance et nous amène un bon nombre de morts. Armé de sa verge, il chasse devant lui leur foule désolée, comme un berger qui chasse son troupeau. Mais, que vois-je? l'un d'eux est garotté; un autre rit de tout son cœur; un troisième porte une besace sur son épaule, et tient un bâton: il lance des regards sévères et fait hâter tout le monde. N'apperçois-tu pas Mercure lui-même couvert de sueur et les pieds blanchis par la poussière, haletant et pouvant à peine respirer. Qu'est-ce donc, Mercure; pourquoi marches-tu si précipitamment? te voilà bien agité.

MERCURE.

Ah! Clotho, peu s'en est fallu que je n'aie aujourd'hui déserté mon emploi, en courant après ce scélérat qui avoit pris la fuite.

CLOTHO.

Quel est ce téméraire? et quel motif le portoit à s'enfuir?

MERCURE.

Sans doute il vouloit prolonger ses jours. C'est un roi ou un tyran, à ce que j'ai pu comprendre par ses gémissemens et ses plaintes; il regrette une grande félicité qu'il a perdue.

CLOTHO.

Et cet insensé s'enfuyoit! Il croyoit donc pouvoir revenir à la vie. Avoit-il oublié que son fil étoit rompu?

MERCURE.

S'il s'enfuyoit, dis-tu? Tiens, sans ce brave homme qui tient un bâton, et qui m'a aidé à le reprendre et à le garotter, il nous auroit peut-être échappé. Depuis l'instant qu'Atropos l'a remis entre mes mains, il n'a fait que se débattre et se mutiner. Tantôt il roidissoit ses pieds contre terre, et ne vouloit point se laisser emmener; quelquefois il me supplioit, avec les plus vives instances, de vouloir bien le relâcher pour quelques momens. Il me faisoit les plus magnifiques promesses, mais inutilement; et comme tu peux penser, j'ai resté ferme dans mon devoir, voyant qu'il demandoit l'impossible. Enfin, nous sommes arrivés à la porte des enfers, où, suivant l'usage, j'ai rendu compte à Æaque du nombre des morts; mais pendant que celui-ci le vérifioit sur le bordereau que lui avoit envoyé ta sœur, mon détestable coquin s'est évadé sans que je m'en sois apperçu, en sorte qu'il manquoit un mort

à notre calcul. Alors Æaque fronçant le sourcil : Mercure, me dit-il, sache que tu n'as pas droit de tout dérober ; il doit te suffire d'exercer ton talent dans le ciel : mais chez les morts tout est compté avec exactitude, et l'on ne peut rien soustraire. Le bordereau, comme tu vois, porte quatre mille quatre morts ; il en manque un ; à moins que tu ne prétendes qu'Atropos t'a trompé par un faux calcul. A ce reproche, le rouge me monte au visage, je me rappelle aussi-tôt ce qui nous étoit arrivé pendant la route, je regarde autour de moi, et ne voyant plus mon scélérat, je comprends qu'il a pris la fuite ; je me mets à courir après lui de toutes mes forces, par la route qui conduit à la lumière ; ce galand homme s'offrit de lui-même à m'accompagner ; nous partons tous deux avec la rapidité des athlètes qui quittent la barrière, et nous joignons le déserteur au Ténare, où il étoit déja arrivé, tout prêt à nous échapper.

CLOTHO.

Et bien, Caron, nous accusions Mercure de paresse.

CARON.

Allons, que tardons-nous encore à nous embarquer, n'avons-nous pas déja perdu assez de temps.

CLOTHO.

Tu as raison ; qu'ils montent dans ta barque, et moi, mon livre à la main, assise sur

l'échelle, je vais procéder à la reconnoissance de chacun des passagers, m'informer quel il est, d'où il vient, et comment il est mort. Toi, Mercure, prends-les l'un après l'autre, et range-les ici. Commence par les enfans. Que pourroient-ils en effet me répondre ?

MERCURE.

Tiens, batelier, en voilà trois cents, y compris ceux qui ont été exposés (1).

CARON.

Ah ! ah ! la bonne prise ! C'est du fruit verd (2) que tu nous donnes-là.

MERCURE.

Veux-tu, Clotho, que nous embarquions avec eux, ceux qui n'ont point été pleurés ?

CLOTHO.

Ces vieillards, dis-tu ? Oui, fais-les entrer. Qu'ai-je besoin d'aller rechercher ce qui s'est fait avant Euclide (3). Allons, vous qui passez

(1) L'exposition des enfans étoit fréquente chez les Grecs, et permise par les loix. Les Thébains cependant rejettèrent constamment cet usage criminel et barbare : il étoit défendu chez eux, par une loi expresse, et sous peine de mort, d'exposer les enfans : mais quand le père étoit pauvre, il pouvoit porter son enfant au moment où il venoit de naître, chez le magistrat, qui les faisoit élever aux dépens du public. *Voyez* Elien, hist. div., *liv. 2, chap. 7.*

(2) Ὀμφακίας νεκρὸς, *des morts semblables à du raisin verd.*

(3) Ceci est un proverbe, dont voici l'origine. Dans

soixante ans, approchez. Et quoi ! ils ne m'entendent point ; la vieillesse les a rendus sourds : il faudra les enlever et les apporter ici.

MERCURE.

Tiens, en voilà quatre cents deux, tous bien desséchés et bien mûrs. Ceux-là, du moins, ont été moissonnés dans leur temps.

CLOTHO.

Par Jupiter ! ce sont des raisins secs. Mercure, amène à présent ceux qui sont morts de blessures. Dites-moi d'abord, vous autres, quel genre de mort vous a conduits ici. Mais je vais plutôt consulter ce que le Destin a écrit sur votre compte. Il a dû mourir hier huit cents quatre combattans dans les plaines de Médie, du nombre desquels est Gobarès, le fils d'Oxiaste.

la guerre du Péloponèse, les Lacédémoniens ayant vaincu les Athéniens, établirent dans Athènes trente tyrans, qui vexèrent les citoyens, et rendirent leur tyrannie si odieuse, que les Athéniens secouèrent leur joug, les chassèrent de la ville, rétablirent l'ancien gouvernement, et nommèrent Euclide pour Archonte. Comme plusieurs citoyens avoient participé aux violences des tyrans, et les avoient même favorisés, pour éviter les effets du ressentiment que pouvoient avoir contre eux ceux qu'ils avoient offensés, on rendit une loi, par laquelle on ordonna qu'il ne seroit fait aucune recherche de ce qui avoit pu se passer avant la nomination de l'Archonte Euclide. De-là est venu ce proverbe, qui s'emploie pour marquer un temps fort éloigné, comme ici, ou pour désigner une amnistie générale ; comme dans l'*Hermotime*, *page 819*, édition de Reitz.

MERCURE.

Les voici.

CLOTHO.

Sept autres, poussés d'un désespoir amoureux, se sont égorgés eux-mêmes; et le philosophe Théagènes (1) s'est tué pour une courtisane de Mégare.

MERCURE.

Tu le vois près de toi.

CLOTHO.

Où sont ceux qui se sont fait périr dans de mutuelles embûches, pour s'emparer de la royauté?

MERCURE.

Ils sont ici.

CLOTHO.

Et celui que sa femme et un adultère ont fait mourir?

MERCURE.

Le voilà.

CLOTHO.

Amène ici ceux que la justice a fait expirer sous le bâton ou sur la croix, et ceux que les voleurs ont assassinés : ils sont au nombre de seize. Où sont-ils, Mercure?

(1) Personnage imaginaire, à moins que ce ne soit le même que le philosophe Cynique, que Lucien tourne en ridicule dans le traité intitulé *la mort de Pérégrinus*.

MERCURE.

Tiens. Vois-tu leurs blessures. A présent, si tu le veux, je vais t'amener les femmes?

CLOTHO.

Sans doute. Amène aussi ceux qui ont péri dans les naufrages : car ils sont tous morts en même temps et de la même manière. De plus, ceux que la fièvre a emportés ; mets avec eux le médecin Agathocle. Où est ce philosophe Cynique, qui devoit mourir après avoir mangé le souper d'Hécate (1), un œuf lustral, et une sèche crue.

LE CYNIQUE.

Il y a déja long-temps que je suis auprès de toi, Clotho. Mais quel crime avois-je donc commis, pour me laisser là-haut si long-temps? Tu m'as filé presque tout un fuseau. J'ai souvent essayé de rompre mon fil, pour descendre plutôt ici-bas, mais rien ne le pouvoit casser.

CLOTHO.

Je te laissois sur la terre pour être le censeur des vices, et le médecin des ames ; mais puisque te voilà, monte dans la barque sous d'heureux auspices.

LE CYNIQUE.

De graces, attends un moment, que nous

(1) *Voyez* la remarque sur le premier Dialogue des Morts.

ayons fait monter cet homme qui a les pieds et les mains liés ; je craindrois qu'il ne te séduisît par ses prières et ses promesses.

CLOTHO.

Voyons un peu quel il est.

MERCURE.

C'est le tyran Mégapenthès, fils de Lacyde (1).

CLOTHO.

Allons, embarque-toi.

MÉGAPENTHÈS.

Non, Clotho, ma souveraine, laisse-moi retourner un instant sur la terre ; je reviendrai ensuite ici de moi-même, et sans me faire appeller.

CLOTHO.

Et pour quelle raison veux-tu remonter là-haut.

MÉGAPENTHÈS.

Permets-moi seulement d'achever mon

(1) Ce Mégapenthès est inconnu dans l'histoire : son nom, qui veut dire *grand deuil*, a vraisemblablement été imaginé par Lucien, pour indiquer que la tyrannie est le plus affligeant des maux qui puissent arriver à l'humanité. Homère, dans l'Odyssée, donne aussi le nom de Mégapenthès au fils de Ménélas. On trouve un Lacyde, philosophe Cyrénéen, qui vivoit sous Ptolémée Evergète, vers l'Olymp. 134 : mais on ne sait s'il eut un fils, et si ce fils devint tyran.

palais ; il n'étoit bâti qu'à moitié, quand je l'ai quitté.

CLOTHO.

Tu es fou..... Allons, monte.

MÉGAPENTHÈS.

Parque cruelle ! je te demande bien peu de temps. Accorde-moi seulement un jour, pour avertir ma femme des biens que je lui laisse, et lui montrer l'endroit où mes trésors sont enfouis.

CLOTHO.

Le Destin s'y oppose.

MÉGAPENTHÈS.

Tant d'or va donc être perdu !

CLOTHO.

Il ne le sera pas, ton cousin Mégaclès va s'en emparer.

MÉGAPENTHÈS.

Oh ! quel outrage ! un ennemi que mon indolence m'a trop fait épargner.

CLOTHO.

C'est lui qui te succédera ; il vivra encore quarante-quatre ans et un peu plus ; il jouira de tes maîtresses, de tes trésors, de tes habits somptueux.

MÉGAPENTHÈS.

Que tu es injuste, Clotho, de distribuer mes richesses à mes ennemis les plus cruels!

CLOTHO.

Et toi, ne t'es-tu pas rendu maître de celles de Cydimaque, que tu fis mourir après avoir égorgé ses enfans sous ses yeux!

MÉGAPENTHÈS.

Mais à présent, du moins, ses biens m'appartiennent.

CLOTHO.

Non, le temps de ta jouissance est passé.

MÉGAPENTHÈS.

Ecoute, Clotho; je veux te parler en particulier, et sans témoins.

CLOTHO.

Eloignez-vous, vous autres.

MÉGAPENTHÈS.

Si tu veux me laisser échapper, je te donnerai mille talens d'or monnoyé: tu les auras dès aujourd'hui.

CLOTHO.

Insensé, tu songes encore à l'or et aux talens!

MÉGAPENTHÈS.

J'y ajouterai, si tu veux, deux cratères, qui

qui pèsent chacune cent talens d'or pur : ce sont celles que je pris à Cléocrite, quand je l'eus fait assassiner.

CLOTHO.

Qu'on emporte ce tyran ; car il n'est pas disposé à s'embarquer de bon gré.

MÉGAPENTHÈS.

Ah ! je vous conjure.... il me reste encore à finir un rempart et un port commencés. Hélas ! je les aurois achevés, si j'eusse encore vécu cinq jours.

CLOTHO.

Il n'y faut plus penser ; un autre achevera ton rempart.

MÉGAPENTHÈS.

Ce que je vais te demander est du moins bien raisonnable.

CLOTHO.

Qu'est-ce que c'est ?

MÉGAPENTHÈS.

Laisse-moi vivre seulement jusqu'à ce que j'aie subjugué les Pisides, imposé un tribut aux Lydiens, et élevé à ma gloire un monument superbe, sur lequel je graverai les belles actions de mon règne.

CLOTHO.

Ce que tu demandes-là, n'est pas l'ouvrage

d'un jour ; c'est l'occupation de plus de vingt années.

MÉGAPENTHÈS.

Et bien, me voilà prêt à te donner caution d'un prompt retour ; si tu le veux, je te livrerai pour ôtage le favori (1) que je me destinois pour successeur.

CLOTHO.

Comment, scélérat ! celui que tu as si souvent souhaité pouvoir laisser vivant sur la terre ?

MÉGAPENTHÈS.

Il est vrai, c'est tout ce que je desirois alors ; mais à présent je considère mon intérêt.

CLOTHO.

Il descendra bientôt ici lui-même, massacré par le nouveau Roi.

MÉGAPENTHÈS.

Ah, ciel ! Et bien, Parque impitoyable, tu ne me refuseras pas du moins une chose.

CLOTHO.

Quelle est-elle ?

MÉGAPENTHÈS.

Je voudrois savoir ce qui doit arriver après ma mort.

(1) Ceux qui traduisent *mon fils unique*, décèlent qu'ils ont traduit sur le latin qui porte, *unicum filium meum* : mais le mot ἀγαπητὸς, ne signifie pas *un fils unique*.

CLOTHO.

Apprends-le donc, et que cette connoissance soit pour toi un supplice. Ton esclave Midas épousera ta femme, dont il jouit déja depuis long-temps.

MÉGAPENTHÈS.

Il seroit assez perfide ! lui que j'affranchis à la persuasion de ma femme.

CLOTHO.

Ta fille sera bientôt inscrite au rang des concubines du nouveau tyran. Les statues qu'on t'avoit dressées vont être renversées et seront l'objet du mépris et des insultes de tous ceux qui les verront.

MÉGAPENTHÈS.

Dis-moi, aucun de mes amis n'est-il donc indigné des outrages qu'on me fait ?

CLOTHO.

Tes amis ! Qui jamais fut le tien ? Comment auroit-on pu le devenir ? Ignores-tu que tous ceux que tu voyois tous les jours ramper à tes pieds, n'étoient que des esclaves guidés par la crainte ou l'espoir, qui n'aimoient en toi que l'empire et la fortune, et se ployoient aux circonstances ?

MÉGAPENTHÈS.

Cependant, lorsque dans les festins, mes sujets faisoient des libations, elles étoient tou-

jours accompagnées de vœux faits à haute voix pour ma prospérité, et chacun de mes courtisans paroissoit disposé à donner, s'il le falloit, sa vie pour la mienne. Enfin, ils ne juroient que par mon nom.

CLOTHO.

Ce fut, malgré cela, au sortir du souper que tu fis hier chez l'un d'eux, que tu as perdu la vie: et le dernier coup à boire qu'on te présenta, est celui qui t'a précipité sur ces bords.

MÉGAPENTHÈS.

C'est donc cela que j'y trouvai un certain goût amer : mais pour quelle raison m'a-t-on empoisonné ?

CLOTHO.

Oh ! tu en demandes trop : tu devrois déja être embarqué.

MÉGAPENTHÈS.

Il y a une chose qui me tourmente, Clotho, et pour laquelle je voudrois revoir la lumière, ne fut-ce que pour un moment.

CLOTHO.

Qu'est-ce que c'est ? cela me paroît d'une grande importance.

MÉGAPENTHÈS.

Hier au soir, Carion, mon valet, entre dans mon appartement, et voyant que j'étois sur le point de mourir et que personne ne

veilloit auprès de moi, il ferme la porte, prend Glycerion, ma concubine, (avec laquelle, sans doute, le drôle vivoit déja familiérement) et la déshonore sous mes yeux, comme s'il n'avoit point eu de témoins; ensuite, quand il eut satisfait sa passion, il jette les yeux sur moi: Ah, méchant homme! me dit-il, combien de fois m'as-tu fait battre injustement? A ces mots, il m'arrache la barbe, me donne vingt soufflets, et tirant du fond de sa poitrine un large crachat, il m'en couvre le visage, puis il sort en me disant: *va-t-en au séjour des impies.* Je brûlois de colère; mais je ne pus me venger; la force et la voix m'avoient abandonné. Pour ma perfide maîtresse, si-tôt qu'elle entendit le bruit de ceux qui venoient me voir, elle se mouille les yeux avec de la salive, pour faire croire qu'elle pleuroit ma perte, pousse des sanglots, et s'éloigne en prononçant tendrement mon nom. Oh! si je les tenois....

CLOTHO.

Cesse tes vaines menaces, et monte dans la barque; il est tems de te rendre au tribunal.

MÉGAPENTHÈS.

Et qui osera porter son suffrage contre un Roi?

CLOTHO.

Contre un Roi, personne; mais contre un mort, ce sera Radamanthe. Tu vas, tout-à-

l'heure, connoître sa justice et comme il sait rendre à chacun ce qu'il a mérité. Allons, plus de retard.

MÉGAPENTHÈS.

Ah ! Clotho, rends-moi, si tu veux, simple particulier, pauvre, esclave, au lieu de Roi; mais du moins laisse-moi revivre (1).

CLOTHO.

Où est l'homme au bâton ? Et toi, Mercure, tirez-le vous deux par les pieds jusques dans la nacelle, car il n'y montera jamais de lui-même.

MERCURE.

Allons, viens ici, fuyard. Tiens, Caron, empare-toi de ce coquin ; et pour plus de sûreté, attache-le au mât.

MÉGAPENTHÈS.

Je dois du moins m'asseoir à la place d'honneur.

CLOTHO.

Pour quelle raison, je te prie ?

MÉGAPENTHÈS.

Parce que j'étois Roi, que j'avois une garde nombreuse.

CLOTHO.

Et bien, ton valet n'avoit-il pas raison de

(1) Allusion au discours que l'ombre d'Achille tient à Ulysse, au dixième livre de l'Odyssée, *v. 488. Voyez* le quinzième Dialogue des Morts.

t'arracher la barbe ? Insensé ! je te rendrai la royauté amère, en te faisant tâter du bâton.

MÉGAPENTHÈS.

Comment ! un Cynique osera lever le bâton sur moi ! Ne te souvient-il plus que pour prix de ta hardiesse et de tes discours insolens, j'ai manqué de te faire empaler ?

CLOTHO.

C'est pour cela même que je t'ai fait attacher à ce mât.

MICYLLE.

Dis-moi donc, Clotho, ne feras-tu point d'attention à moi. Faut-il, parce que je suis pauvre, que je m'embarque le dernier ?

CLOTHO.

Et qui es-tu ?

MICYLLE.

Le savetier Micylle.

CLOTHO.

Et quoi ! un moment de retard te fait-il tant de peine ? Vois ce tyran, il offre des trésors, si l'on veut le laisser aller pour quelques instans. En vérité, je suis surprise que la grace qu'on te fait puisse si peu te plaire.

MICYLLE.

Sache, ô Parque puissante ! que la récom-

pense du Cyclope (1), et la promesse d'être mangé le dernier, ne me flatte aucunement. En effet, que ce soit le premier, que ce soit le dernier, il faut toujours être mangé. D'ailleurs ma condition est bien différente de celle des riches; et, comme dit le proverbe, il s'en faut d'un diamètre entier que nos genres de vie ne se touchent. Ce tyran, lorsqu'il étoit au monde, passoit pour un homme heureux; chacun avoit les yeux fixés sur lui, sa présence inspiroit le respect et la crainte : en mourant il a quitté de si grandes richesses, des habits si magnifiques, de si belles femmes, des mignons si charmans, des festins si délicats, que ce n'est pas sans raison qu'il gémit de se voir arraché du sein de ces délices. L'ame, en effet, par je ne sais quel charme, s'attache à tous ces biens, comme à une espèce de glu; elle ne peut consentir à en être séparée; il semble que le temps l'ait, en quelque sorte, identifiée avec eux (2). Bien plus, les riches croient indestructibles la chaîne dont ils se sont chargés; et lorsqu'une force supérieure les entraîne, ils poussent des cris douloureux; ces hommes qui autrefois paroissoient si fiers,

(1) Dans l'Odyssée, *liv. 9, v. 369*, Polyphême, pour remercier Ulysse du vin qu'il lui a donné à boire, lui promet de ne le manger que le dernier.

Οὖτιν ἐγὼ πύματον ἕδομαι μετὰ οἷς ἑτάροισι.

(2) Le grec dit : *comme si depuis long-temps elle étoit liquéfiée.*

si hardis, ne sont plus que des lâches, lorsqu'il s'agit de descendre dans la route qui mène aux enfers; ils regardent à tout moment derrière eux, semblables à ces amans qui quittent leur maîtresse (1), quelque éloignés qu'ils soient, ils veulent encore voir la lumière: c'est ce que faisoit tout-à-l'heure ce tyran insensé, qui avoit pris la fuite, et qui t'a fatigué de ses supplications. Mais moi, qui ne possédois rien dans le monde, qui n'avois ni campagne, ni maisons, ni trésors, ni meubles somptueux, ni gloire, ni statue, j'étois toujours prêt à partir. Au premier signal d'Atropos, j'ai jetté gaiement mon tranchet et mon cuir, et prenant un soulier dans mes mains (2), en deux sauts je suis accouru ici, nuds pieds, sans me donner seulement le tems de me débarbouiller; j'ai constamment suivi la Parque, ou plutôt je la précédois en regardant toujours devant moi; rien de ce que je laissois derrière ne me rappelloit, et ne m'obligeoit à retourner la tête. Par Jupiter! je vois qu'ici tout est au mieux! l'égalité la plus parfaite y règne, et personne ne diffère de son voisin: cela me paroît très-agréable. J'imagine encore que d'impitoyables créanciers ne viennent point ici redemander ce qui leur est dû; on n'y

(1) Le texte dit simplement: *tels que ces amans malheureux.*

(2) On enterroit toujours les morts avec quelque attribut qui désignoit leur talent ou leur métier. C'est à cet usage que Micylle fait allusion.

paie point d'impôt, sans doute, et le meilleur, c'est qu'on n'y gèle point de froid, qu'on n'y tombe point malade, qu'on ne craint pas d'être battu par les riches; tout se passe ici fort tranquillement, et c'est l'autre monde renversé: car nous autres pauvres hères, nous rions ici tout à notre aise, tandis que les riches se désolent.

CLOTHO.

Effectivement, Micylle, il y a long-temps que je te vois rire; qui peut donc te mettre si fort en gaieté?

MICYLLE.

Apprends, respectable Déesse, que là-haut je logeois auprès de ce tyran. Tous les jours j'étois témoin de sa pompe et de sa magnificence; il me paroissoit égal aux dieux: ses habits de pourpre, la foule de ses esclaves, ses vases enrichis de pierreries, l'or dont brilloit son palais, ses lits soutenus sur des pieds d'argent, me donnoit la plus haute idée de sa félicité; mais sur-tout la fumée délicieuse des mets que l'on apprêtoit pour ses festins, me chatouilloit vivement l'odorat: en un mot, son bonheur l'élevoit à mes yeux, au-dessus de la condition des hommes, et peu s'en falloit, à sa démarche altière, au respect et à la crainte qu'inspiroit sa présence, que je ne le crusse le plus beau des mortels; sa fortune sembloit accroître sa taille d'une coudée

royale (1)..... Mais, lorsqu'après sa mort je l'ai vu dépouillé de son faste, il ne m'a plus paru qu'un objet ridicule, et je n'ai pu m'empêcher de rire de ma simplicité, qui me faisoit admirer un scélérat, et juger de sa félicité par l'odeur de sa cuisine, et par la couleur de ses habits teints du sang de coquillages qu'on trouve dans la mer de Laconie. Cependant ce n'est pas-là le seul sujet de mes ris : et quand j'ai vu l'usurier Gniphon pleurer de désespoir de ce qu'il est mort sans avoir joui de ses richesses; quand je l'ai vu furieux de laisser malgré lui son héritage au débauché Rodocharès, son plus proche parent, que la loi appelle le premier à sa succession, je n'ai pu mettre de bornes à mes éclats de rire, sur-tout lorsque je me suis rappellé l'air pâle, crasseux et dégoûtant que lui donnoit autrefois sa sordide avarice, tous les soucis, toutes les inquiétudes dont son front étoit chargé. Ce vieux fou ne fut riche que du bout des doigts, qu'il occupoit sans cesse à compter ses talens et ses myriades (2), amassées obole à obole, et que bientôt l'heureux Rodocharès va répandre avec profusion. Mais pourquoi ne partons-nous pas; nous aurons assez de quoi rire pendant la traversée, en entendant leurs lamentations.

(1) La coudée ordinaire étoit de deux pieds et demi; la coudée royale avoit trois doigts de plus.

(2) La myriade valoit dix mille drachmes, et la drachme à-peu-près douze sols de notre monnoie actuelle.

CLOTHO.

Et bien, monte, le batelier va lever l'ancre.

CARON.

Oh ! l'ami ! où vas-tu ? ma barque est pleine. Reste-là jusqu'à demain matin, à la pointe du jour je te passerai.

MICYLLE.

Quelle injustice tu me fais, Caron ! laisser à bord un mort de la veille, et qui sent déja. Je te citerai au tribunal de Rhadamanthe. Hélas ! que je suis malheureux ! ils sont déja partis, et l'on m'abandonne seul sur ce rivage. Mais pourquoi ne les pas suivre à la nage. Je suis mort et je ne crains plus de me noyer, si les forces me manquent ; aussi-bien je n'ai pas une obole pour payer le droit du batelier.

CLOTHO.

Qu'est-ce que je vois ? Demeure, Micylle ; il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLLE.

Bon ! J'arriverai encore avant vous à l'autre bord.

CLOTHO.

Je te le défends.... Approchons-nous plutôt de lui pour le prendre. Toi, Mercure, tends-lui la main et le fais monter.

CARON.

Et où voulez-vous qu'il se place ; ne voyez-vous pas que tout est plein ?

MERCURE.

Et bien ! il se mettra sur les épaules du tyran.

CLOTHO.

L'idée de Mercure est excellente. Allons, Micylle, monte, et foule aux pieds la tête (1) de ce scélérat. Voguons sous d'heureux auspices.

LE CYNIQUE.

Ma foi, Caron, s'il faut t'avouer la vérité, je n'ai pas une obole pour payer mon passage. Je ne possède rien que cette besace et ce bâton. Mais en récompense, si tu veux accepter mes services, me voilà prêt à vuider la sentine, ou à ramer; et si tu me donnes de bons outils, tu n'auras pas à te plaindre de moi.

CARON.

Et bien, rame donc, je me contenterai de ce paiement.

LE CYNIQUE.

Ne faut-il pas aussi dire quelque chanson de vaisseau (2) ?

CARON.

Oui : en sais-tu quelqu'une qui soit bonne pour des Marins ?

(1) A la lettre : *le col.*

(2) Ces sortes de chansons s'appelloient *ὑποκελεύσματα*, du verbe *κελεῦσαι*, *encourager*; parce qu'elles servoient à encourager les rameurs. Chanter des chansons de cette espèce, se disoit *ὑποκελεῦσαι*.

LE CYNIQUE.

J'en sais une foule : mais tous ces gens-là chantent sur un ton bien différent, et leurs lamentations vont troubler ma musique.

UN RICHE.

Hélas ! mes biens !

UN AUTRE.

Ah ! mes belles campagnes ! Malheureux ! quelle maison j'ai quitté !

UN AUTRE.

Oh ! combien de talens je laisse à mon héritier, qui va les dissiper !

UN AUTRE.

Hé ! mes petits enfans !

UN AUTRE.

Qui vendangera les vignes que j'ai plantées l'année passée ?

MERCURE.

Et bien, Micylle, tu ne pleures pas ? Allons, allons, il n'est permis à personne de passer le Styx sans répandre des larmes.

MICYLLE.

Comment ! Je n'ai aucun sujet de me désoler : le trajet est si heureux !

MERCURE.

N'importe, il faut donner quelque chose à la coutume : allons, pleure.

MICYLLE.

Tu le veux, Mercure ; à la bonne heure, je pleurerai. Ah ! mes vieux cuirs ! mes vieux souliers, mes savates pourries ! Le malheureux Micylle ne restera plus du matin jusqu'au soir sans manger. Je ne passerai plus l'hiver sans chaussure ; l'on ne me verra plus courir les rues, vêtu à peine, et grelottant de froid. Qui héritera de mon halène et de mon tranchet ? Ma foi, c'est assez pleurer, et déja nous abordons.

CARON.

Ça, qu'on paie, avant de descendre, le droit du batelier. Toi, paie aussi. Bon, chacun m'a donné ; et toi, Micylle, donne aussi ton obole.

MICYLLE.

Tu plaisantes, je crois, Caron. Va, tu écrirois plutôt sur l'eau, que de tirer une obole de Micylle ; et sais-je seulement si une obole est ronde ou quarrée (1) ?

(1) L'obole Attique valoit la sixième partie d'une drachme ; c'est-à-dire, à-peu-près deux sols de France. La plaisanterie de Micylle nous donnera lieu de remarquer que la forme de l'obole a varié chez les Grecs. Dans l'origine elle étoit longue et faite comme une broche ; c'est de-là, qu'elle a tiré son nom ὀβολὸς, qui est le même qu'ὀβελὸς, comme le remarque Eustathe sur le premier livre de l'Iliade, et dont les paroles méritent d'être rapportées : ὀβολὸν δὲ λέγουσι σιδήρου τι ἔλασμα, σχῆμα μὲν πῶς ἔχων ὀβελοῦ, οὐ μὴν καὶ εἰς πάντη ὀξὺ λῆγον· οὕτω δὲ ἀδρὸν τῇ παχύτητι ὥστε ὀβολοὶ

CARON.

Oh ! la belle traversée ! j'ai fait aujourd'hui un gros gain ! Descendez toujours. Je vais à présent chercher les chevaux, les bœufs et les chiens : car il faut bien aussi qu'ils passent le fleuve.

CLOTHO.

Conduis ces ombres, Mercure, tandis que je vais retourner à l'autre bord chercher Indopate et Héramitre, deux frères qui se sont tués l'un l'autre en combattant pour les limites de leur pays.

MERCURE.

Avancez, vous autres, ou plutôt suivez-moi tous à la file.

MICYLLE.

Par Hercule ! quelle obscurité ! Où donc est le beau Mégille ? Comment distinguer ici Phrynée de Simmyque (1), et décider laquelle des deux est la plus belle ? Tout se ressemble en ces lieux : tous les objets y sont de la même couleur ; l'un n'y est pas plus beau que l'autre.

ἓξ τὴν δράκα ἐπληρῶν καὶ τὸ ἐλέγετο δραχμὴ ὀβολῶν τοιούτων ἓξὰς ὅσων ἐπιδέδραχθαι δύναται χεῖρ ; ce qui veut dire : *on appelle obole une plaque de fer, qui a à-peu-près la forme d'une broche, sans cependant finir absolument en pointe ; mais si épaisse, que six oboles remplissent la poignée : par cette raison, on appelloit drachme une sixaine de semblables oboles qui remplissoient la main.*

(1) Deux fameuses courtisannes de l'antiquité.

Ce

Ce méchant manteau, qui me paroissoit auparavant si vilain, est à présent aussi précieux que la pourpre de ce tyran : mes vêtemens et les siens sont également invisibles et plongés dans les ténèbres. Cynique, où es-tu donc ?

LE CYNIQUE.

Me voici, Micylle. Nous ferons route ensemble, si tu veux.

MICYLLE.

Volontiers. Donne-moi la main. T'es-tu jamais fait initier aux mystères d'Eleusis ? Ne trouves-tu pas que ce qui se passe ici leur ressemble assez (1) ?

LE CYNIQUE.

Tu as raison. Tiens, voilà une femme qui s'avance vers nous, un flambeau à la main ; son regard menaçant inspire l'effroi ; c'est sans doute quelque furie.

MICYLLE.

A sa démarche elle en a l'air.

MERCURE.

Tisiphone, reçois ceux-ci : il y en a mille quatre.

TISIPHONE.

En vérité ! il y a long-temps que Rhadamanthe vous attend.

(1) Voilà donc le secret des mystères d'Eleusis ; c'étoit une représentation des enfers poétiques.

RHADAMANTHE.

Amène-les ici, Tisiphone. Et toi, Mercure, appelle leur cause.

LE CYNIQUE.

Ah ! Rhadamanthe ! je te conjure par les mânes de ton père, de faire examiner la mienne la première.

RHADAMANTHE.

Pourquoi cela ?

LE CYNIQUE.

C'est que je veux me porter accusateur d'un homme dont je connois la vie et toutes les mauvaises actions : mon témoignage ne seroit d'aucun poids, si l'on ne savoit auparavant qui je suis et quelle a été ma conduite.

RHADAMANTHE.

Et qui es-tu ?

LE CYNIQUE.

Philosophe cynique de profession.

RHADAMANTHE.

Approche et présente-toi au tribunal. Mercure, appelle les accusateurs.

MERCURE.

Si quelqu'un a une accusation à intenter contre ce Cynique, qu'il s'avance.

RHADAMANTHE.

Personne ne paroît. Mais cela ne suffit pas, mon ami ; allons, dépouille-toi, que nous voyons tes taches.

LE CYNIQUE.

Et quelles taches puis-je avoir ?

RHADAMANTHE.

Chaque faute que vous commettez pendant la vie, imprime sur vous une tache invisible qui pénètre jusqu'à l'ame.

LE CYNIQUE.

Et bien, me voilà nud ; examine à présent si j'ai quelqu'une de ces marques dont tu parles.

RHADAMANTHE.

Il n'en a pas une. En voici cependant trois, quatre, que l'on apperçoit à peine. Mais, qu'est-ce ceci ? Voilà des traces de brûlures. Comment as-tu fait, Cynique, pour effacer ou plutôt pour extirper ces taches ? Par quel moyen es-tu parvenu à te rendre aussi pur ?

LE CYNIQUE.

Je te le dirai volontiers. Autrefois la jeunesse et l'ignorance me firent commettre bien des fautes et contracter un grand nombre de souillures ; mais du moment que j'ai commencé

à philosopher, j'ai fait tous mes efforts pour purifier (1) peu-à-peu mon ame.

RHADAMANTHE.

Tu as fait usage (2), mon ami, d'un excellent remède : il ne pouvoit manquer de réussir. Vas dans les isles des bienheureux, jouir de la société des gens de bien : mais reste un moment ici, pour porter ton accusation contre le tyran. Qu'on appelle la cause des autres.

MICYLLE.

Rhadamanthe, ma cause est bien courte : un instant d'examen suffira. Me voilà déja nud ; regarde.

RHADAMANTHE.

Qui es-tu ?

MICYLLE.

Le savetier Micylle.

RHADAMANTHE.

A merveilles, Micylle, ta pureté est parfaite ; tu n'as pas une seule tache. Vas avec le Cynique. Qu'on appelle le tyran.

MERCURE.

Mégapenthès, fils de Lacyde, approchez. Et bien ! où vas-tu donc ? C'est toi-même,

(1) Le grec : *et peu-à-peu j'ai lavé mon ame de toutes ses taches.*

(2) Au lieu de χρησάμενος, j'aimerois mieux lire χρισάμενος.

tyran, que j'appelle. Tisiphone, saisis-le au collet et fais-le venir de force. Toi, Cynique, commence ton accusation; convaincs-le de tous ses crimes : le coupable est devant toi.

LE CYNIQUE.

Je n'ai pas besoin de parler pour le convaincre ; aux taches dont il est couvert, vous connoîtrez aisément quel homme ce peut être. Je vais néanmoins le démasquer, et mettre en deux mots tous ses crimes au grand jour. Je crois devoir passer sous silence la conduite qu'il a tenue lorsqu'il n'étoit que simple particulier ; mais par la suite s'étant associé avec des gens hardis et déterminés à tout entreprendre, il leva l'étendard de la révolte; il assembla des satellites, s'érigea en tyran de sa propre patrie, et fit périr plus de dix mille citoyens, sans aucune forme de procès, uniquement pour les dépouiller de leurs biens. Parvenu, par ses scélératesses, au comble de la fortune, il se plongea dans les débauches les plus effrénées (1), traita ses concitoyens avec une cruauté inouïe, déshonora leurs femmes et leurs filles, corrompit les jeunes garçons, et fit à tous ses sujets les outrages les plus insultans. Il n'est point de supplice qui puisse égaler son orgueil, son faste, et les mépris qu'il affectoit envers ceux qui l'abordoient. On eût plutôt fixé le soleil dans tout son éclat, que ce tyran superbe. Il

(1) Le grec : *il n'omit aucune espèce de débauche.*

seroit impossible de dire combien de tourmens inouis jusqu'alors, sa barbarie lui fit inventer; ses plus proches parens mêmes n'étoient pas à l'abri de sa cruauté. Qu'on appelle à présent à ce tribunal tous ceux qu'il a fait mourir, et vous verrez si mon accusation est fondée; mais il n'est pas nécessaire de les appeller, ils accourent ici d'eux-mêmes. Voyez comme ils environnent ce tyran, comme ils le pressent (1)! Tous ont péri par les cruautés de ce monstre; les uns, parce qu'ils avoient de belles femmes, ont été victimes de ses artifices; et les autres, parce qu'ils n'ont pu voir sans indignation qu'il prostituât leurs enfans. Les richesses de ceux-ci furent leur seul crime, et il a tué ceux-là en haine de leur probité et de leur sagesse, qui les empêchoient d'applaudir à ses crimes.

RHADAMANTHE.

Que réponds-tu à cela, homme infame?

MÉGAPENTHÈS.

Je suis coupable, je l'avoue, des meurtres dont le Cynique m'accuse; mais les adultères, les vols, les débauches qu'il me reproche, sont autant de calomnies.

LE CYNIQUE.

Et bien, Rhadamanthe, je vais t'en produire des témoins.

(1) Le grec dit: *ils l'étranglent.*

RHADAMANTHE.

Quels sont-ils ?

LE CYNIQUE.

Mercure, fais venir ici le Lit et la Lampe de ce tyran (1), tous deux attesteront les crimes qu'il a commis en leur présence.

MERCURE.

Le lit et la lampe de Mégapenthès, approchez. Bien ; ils ont obéi.

RHADAMANTHE.

Dites-nous quelles actions vous avez vu faire à Mégapenthès : que le Lit parle le premier.

LE LIT.

Tout ce dont le Cynique l'accuse est véritable ; et j'aurois honte, seigneur Rhadamanthe, de vous rapporter toutes les infamies dont il m'a rendu le ministre involontaire (2).

(1) Selon le Scholiaste, Lucien n'introduit ici ces témoins ridicules, que pour se moquer de la plupart des Grecs, qui croyoient les plantes animées : mais sans avoir recours à cette explication assez forcée, nous croyons que l'auteur n'a voulu que faire une charge comique : elle pourra ne pas paroître de bon goût ; peut-être aussi a-t-il voulu tourner en ridicule l'usage de convaincre les criminels par la représentation des instrumens de leurs crimes, et ce qu'on appelle *les témoins muets*.

(2) Le grec : *qui se sont passés sur moi.*

RHADAMANTHE.

Ce témoignage est clair, quoiqu'il n'ose en dire davantage. La Lampe, parlez à présent.

LA LAMPE.

J'ignore ce qui s'est passé pendant le jour; j'étois absente alors; mais je n'oserois dire tout ce que je lui ai vu faire et souffrir durant la nuit, ni de combien d'horreurs il m'a rendu témoin. Mille fois j'ai voulu m'éteindre, et ce n'étoit qu'à regret que je consumois mon huile: car cet infame me forçoit à regarder de près ses abominations, et souilloit ma lumière en cent façons différentes.

RHADAMANTHE.

Ces témoignages suffisent. Dépouille-toi maintenant de ta pourpre, que nous puissions compter tes taches.... Grands dieux! il en est couvert; elles le rendent tout livide! Par quels tourmens pourra-t-on assez le punir? Dois-je le faire plonger dans le fleuve de feu, ou le livrer à Cerbère?

LE CYNIQUE.

Non, Rhadamanthe; mais, si tu veux, je vais te proposer un supplice d'un nouveau genre, et qui convient bien à ses crimes.

RHADAMANTHE.

Parle, et je t'aurai la plus grande obligation.

LE CYNIQUE.

On a coutume, je crois, de faire boire aux morts de l'eau du fleuve d'Oubli.

RHADAMANTHE.

Sans doute.

LE CYNIQUE.

Que lui seul soit condamné à n'en point boire.

RHADAMANTHE.

Pourquoi cela ?

LE CYNIQUE.

Le souvenir de sa puissance et de ses voluptés passées sera pour lui un supplice affreux.

RHADAMANTHE.

Tu as raison. Qu'il subisse ce châtiment. Qu'on l'attache auprès de Tantale, et qu'il se souvienne toujours de tout ce qu'il a fait durant sa vie.

DES GENS DE LETTRES QUI SE METTENT AUX GAGES DES GRANDS.

PAR où commencer, mon cher ami, par où finir, comme on dit communément (1), pour te faire l'énumération de tous les désagrémens qu'il faut subir, de toutes les complaisances qu'il faut avoir (2), quand on s'engage à vivre auprès des grands, et qu'on recherche l'amitié des gens riches, si toutefois on peut appeller amitié un si triste esclavage? Je connois la plus grande partie des maux attachés à cette condition, non pour les avoir éprouvés moi-même, je n'ai point encore été dans cette cruelle nécessité, et veuillent les dieux que je n'y sois jamais réduit; mais plusieurs personnes tombées dans ce précipice (3), m'en ont fait connoître tous les dangers; les unes encore plongées dans cet abyme, gémissoient des maux infinis dont elles étoient accablées; d'autres échappées de leurs fers, aimoient à se rappeller tout ce qu'elles avoient

(1) Proverbe tiré de l'Odyssée, *liv. 9, v. 14;* ou de l'Iliade, *liv. 5, v. 703.*

(2) Le grec dit simplement: *ce qu'il faut faire ou souffrir.*

(3) Le texte: *tombées dans ce genre de vie.*

eu à souffrir, et se livroient à un secret sentiment de joie, lorsqu'elles réfléchissoient de quels tourmens elles étoient enfin délivrées. Ces dernières me paroissoient les plus dignes de foi ; car elles avoient passé, pour ainsi dire, par tous les degrés de cette initiation douloureuse ; elles en avoient observé toutes les circonstances, depuis l'origine jusqu'à la fin. Je les écoutois donc avec une attention particulière, et ne me lassoie point de leur entendre raconter ce qu'elles appelloient leur naufrage, et le salut inespéré qui leur avoit rendu la vie. Tels sont à-peu-près ces infortunés que l'on rencontre en foule auprès des temples, et qui, la tête rasée, font aux passans la description des tempêtes qu'ils ont essuyées, leur peignent les vagues amoncelées (1), la tourmente, les écueils, les marchandises jettées à la mer, les mâts brisés, les gouvernails (2) mis en pièces. Vient ensuite l'apparition des Dioscures (3) ; car ce sont eux ordinai-

(1) Le grec dit : *les triples flots.*

(2) Les vaisseaux de l'antiquité avoient plusieurs gouvernails. Gardez-vous de traduire ἀποκαυλίσεις, comme a fait Gesner, par *gubernacula revulsa ;* ce mot signifie *une fracture faite de telle sorte, qu'un morceau ne reste point uni à l'autre ;* ce que les Grecs appelloient καυληδὸν κατακλᾶσθαι. *Voyez* la remarque du dernier éditeur d'Oppien, sur le vers 511 du second livre du poëme de la chasse, édition latine, Strasbourg 1785.

(3) Castor et Pollux, divinités protectrices des Nautoniers.

rement qui terminent cette tragédie, ou bien quelque divinité tutélaire, descendue sur sa machine (1), s'est assise au haut du mât, ou se tenant à la poupe, elle a dirigé vers un rivage tranquille le vaisseau qui voguoit légérement sur les flots; enfin les passagers sont descendus en sûreté, rendant graces au dieu de sa protection bienfaisante; ces gens prennent un ton tragique, ajoutent mille circonstances suggérées par le besoin qui les presse (2), et par l'espoir d'exciter la générosité de leurs auditeurs (3), qui verront en eux des infortunés, que les dieux chérissent encore.

Mais quelle différence d'entendre ceux qui ont éprouvé les orages domestiques, faire le tableau des tempêtes, et des montagnes de flots (4), s'il est permis de dire! Ecoutez-les. D'abord la mer calme et tranquille les

(1) Θεὸς ἐκ μηχανῆς; proverbe dont le sens est, *un dieu qui vient fort à propos.* Comme dans les tragédies, où le poëte ne pouvant terminer heureusement la catastrophe, fait descendre un dieu, qui met tout le monde d'accord. Ces sortes de dénouemens étoient très-usités chez les anciens, qui cependant s'en moquoient.

(2) Ces mots, πρὸς τὴν παρανλίκα χρείαν, sont susceptibles de deux sens, *pour le besoin pressant*, ou *pour l'usage du moment.* Gesner a préféré le dernier; mais je crois le premier plus véritable.

(3) A la lettre: *afin qu'ils reçoivent d'un plus grand nombre de personnes, en paroissant non-seulement malheureux, mais encore amis des Dieux.*

(4) Lucien dit: *des flots triples, quintuples et même décuples.*

invitoit à s'embarquer ; mais que n'ont-ils pas eu à souffrir durant le cours de la navigation ? La soif, le mal de cœur, les travaux de la sentine ; enfin ils ont vu leur malheureux navire se briser contre un écueil caché sous les eaux, ou contre un rocher escarpé sur lequel ils se sont sauvés à la nage, nuds et manquant des choses les plus nécessaires à la vie. Encore ai-je apperçu, à travers le récit de ces infortunés, que la honte leur faisoit passer sous silence une foule de détails qu'ils auroient voulu ensevelir dans un profond oubli ; mais j'en ai assez recueilli, pour connoître de quels inconvéniens la société des Grands est accompagnée, et je ne balancerai point, mon cher Timoclès, à vous en faire l'exposé fidèle ; car il me semble que depuis long-temps vous méditez en secret d'embrasser ce genre de vie. Si la conversation vient à tomber sur cette matière, si pour faire l'éloge de cette vie mercénaire, et vanter le bonheur de ceux qui s'y livrent, on s'écrie : « quelle félicité de com-
» pter parmi ses amis, les premiers citoyens de
» Rome ! Qu'il est doux de se voir logé somp-
» tueusement, de voyager à son aise, mollement couché sur un char attelé de chevaux
» blancs, de recevoir encore une riche récom-
» pense de votre amitié, et de votre complaisance à partager cette vie délicieuse, d'être
» enfin un de ces heureux mortels, pour qui
» tout croît sans soin et sans culture » ! Attentif à ces discours, déja vous ouvrez la bouche,

prêt à saisir cette amorce séduisante. Or, afin que mon amitié pour vous soit par la suite à l'abri de tout reproche ; afin que vous ne puissiez pas me dire un jour, que vous voyant prêt à dévorer l'hameçon et l'appât (1), je ne m'y suis point opposé ; que loin de vous avertir du danger, je vous ai vu d'un œil indifférent, entraîné par la nécessité, et me suis contenté de répandre sur votre sort des larmes inutiles ; afin, dis-je, que vous ne puissiez pas alléguer ces excuses plausibles, auxquelles je n'aurois rien à répondre (2) ; sachez avant tout, que le filet dans lequel vous voulez vous engager est sans issue ; examinez-le avec attention avant que d'y tomber (3). Prenez l'hameçon dans vos mains, touchez sa triple pointe (4),

(1) Le texte dit à la lettre : *que vous voyant prêt à dévorer un pareil hameçon avec la figue, je ne vous ai point arrêté ; je n'ai point retiré l'appât, avant qu'il fût descendu dans votre gosier ; mais que j'ai attendu que vous fussiez attiré hors de votre retraite* (telle est la force du mot ἐξελκομένῳ), *et enferré pour, &c.* On sent bien que ces détails ne peuvent que très-difficilement passer dans notre langue ; mais il eût été mal d'en priver le lecteur, qui veut connoître le véritable génie de Lucien.

(2) Le texte dit : *et si elles étoient alléguées, je ne pourrois les éviter ;* en disant, *que je ne vous ai fait aucun tort en ne vous avertissant pas d'avance.*

(3) A la lettre : *examinez-le à loisir de dehors, et non pas en dedans du fonds de la nasse.*

(4) Selon le grec : *prenez dans vos mains, et touchez le crochet de l'hameçon et la courbure qui est de l'autre côté.* Par ces mots, καὶ τὸ ἐς ἑμπαλιν τῆ σκόλοπος ἀναγροφὴν, Lucien entend *un hameçon à deux crochets :* σκόλοψ, signifie *un pieu aigu.* Je pense qu'ici c'est la partie

essayez-là sur votre joue, et si vous croyez qu'on puisse aisément l'éviter, si ses blessures vous paroissent peu douloureuses, si vous sentez enfin qu'elle n'entraîne point sa proie avec une force irrésistible, et qu'il est aisé de s'en débarasser; alors mettez-moi, j'y consens, au rang de ces hommes que leur lâcheté condamne à une faim perpétuelle; rappellez votre courage; poursuivez cette amorce, si vous le jugez à propos, et comme un loup marin (1), dévorez-la toute entière.

C'est à vous principalement que s'adresse ce discours; cependant les Philosophes et ceux qui ont embrassé comme vous, une profession grave et sérieuse, ne sont pas les seuls auxquels il pourra être utile; il le sera sans doute aussi aux Grammairiens, aux Rhéteurs, aux Musiciens, et en général à tous ceux qui croient devoir mettre leurs talens aux gages d'un homme riche. Comme ils éprouvent tous les mêmes désagrémens, il est évident que loin de jouir de quelque distinction, les Phi-

supérieure, le corps même de l'hameçon, la branche de fer qui se divise en deux crochets à son extrémité. Les mots suivans, *καὶ τῆς τριαίνης τὰς ἀκμὰς, les pointes d'un trident*, doivent s'entendre d'un trident avec lequel on harponnoit les gros poissons. Le grec dit ensuite, *essayez-les sur votre joue gonflée de vent.*

(1) Je lis Λάβραξ avec Worstius, au lieu de Λάρος, qui signifie *une mouette, un goiland*, espèce d'oiseau plongeur. Lucien ayant tiré de la pêche toutes les métaphores dont il s'est servi en cet endroit, il est bien plus naturel de croire qu'il emprunte sa dernière comparaison d'un poisson plutôt que d'un oiseau.

losophes éprouvent un sort encore plus honteux, lorsqu'ils consentent à se voir traités comme les autres ; et l'on s'apperçoit bien que ceux qui les tiennent à leurs gages, n'ont pas pour eux une plus haute estime. Ce que l'on pourra trouver d'odieux dans la suite de mon discours, doit retomber d'abord sur les auteurs de ces procédés révoltans, en second lieu sur ceux qui les endurent. Pour moi, l'on ne peut rien m'imputer, à moins que le langage de la franchise et de la vérité ne soit répréhensible. A l'égard de cette foule de maîtres d'exercices, de vils flatteurs, d'hommes qui font profession d'être bas et rampans, ils ne valent pas la peine qu'on cherche à les détourner de ces sociétés, et vainement voudroit-on leur persuader d'y renoncer; on ne peut même leur faire un crime de ne point quitter ceux qui les paient, quelque injure qu'ils en reçoivent; ils sont faits pour ce genre de vie, et ils en sont bien dignes. D'ailleurs, de quel autre côté pourroient-ils se tourner pour exercer leurs talens ? Qu'on leur enlève cette ressource, et les voilà sans emploi, réduits à vivre dans l'oisiveté, et devenus inutiles. Leur condition n'a donc rien de révoltant ; les riches ne paroissent point en user avec eux d'une manière injurieuse, et comme dit un proverbe, *ils se servent du vase pour satisfaire un besoin* (1).

(1) Le grec dit : *les riches ne doivent point paroître insultans en pissant, comme on dit, dans le pot-de-chambre ;*

N'est-

N'est-ce pas en effet avec la résolution de supporter tous ces outrages, que ces gens sont entrés dans les maisons opulentes ? Leur métier n'est-il pas de souffrir tout ce qui peut leur arriver ? Mais à l'égard des hommes instruits, dont je parlois tout-à-l'heure, il faut s'indigner de les voir traités de la sorte; il faut employer tous ses efforts à les faire changer d'état, et à les rappeller à la liberté.

Examinons d'abord les raisons qu'apportent ceux qui s'engagent dans ce genre de vie; montrons qu'elles ne sont ni fortes, ni pressantes; c'est ôter d'avance aux coupables tout moyen de justification, en prouvant que leur servitude est volontaire. La plupart allègue la pauvreté, le besoin urgent des choses nécessaires à la vie; c'est le voile dont ces transfuges cherchent à couvrir la honte de leur fuite : ils s'imaginent donner une excuse suffisante, en disant qu'ils sont bien dignes de pardon, quand ils cherchent à fuir l'indigence, le plus grand tourment de la vie; ils ont toujours à la bouche ces vers de Théognis;

> L'homme que sous son joug accable l'indigence,
> A les bras enchaînés, est réduit au silence (1).

ils ajoutent tous les passages de nos plus mau-

ce qui est aussi dégoûtant en grec qu'en françois. Les Grecs étoient bien éloignés de notre délicatesse; ils osoient tout dire.

(1) Théognis, *v.* 177.

vais poëtes sur la pauvreté. Si je les voyois du moins trouver dans ce commerce un asyle assuré contre l'indigence, peut-être ne leur ferois-je pas de si grands reproches de renoncer à une liberté dont ils ne peuvent supporter le poids. Mais, lorsqu'ils ne reçoivent qu'une récompense aussi modique, pour me servir des expressions d'un grand orateur (1), que la nourriture qu'on donne aux malades, par quel moyen feront-ils croire qu'ils n'ont pas pris un mauvais parti ? Leur condition est toujours la même, la pauvreté les poursuit sans cesse, ils sont obligés de recevoir un salaire, sans pouvoir ni rien mettre en réserve, ni économiser de superflu. Ce qu'on leur donne, quelque considérable qu'il puisse être, est aussi-tôt dépensé, pour des besoins toujours renaissans. Ils eussent fait sagement sans doute d'imaginer, non des ressources passagères contre la pauvreté, mais un moyen qui les en délivrât pour jamais. C'est pour fuir un pareil état qu'il falloit peut-être, comme tu le dis, Théognis, *se précipiter dans le vaste sein des flots, du haut d'une roche escarpée* (2); mais qu'un homme toujours tourmenté par l'indigence et le besoin, lorsqu'il est aux gages d'un riche, s'imagine avoir trouvé par-là le moyen d'éviter la pauvreté; je ne conçois pas comment on peut s'aveugler à ce point.

(1) Démosthène, troisième olynth. à la fin.
(2) *V.* 175.

D'autres nous disent que ce n'est point la pauvreté qu'ils craignent ; elle ne leur inspireroit aucun effroi, s'ils pouvoient, comme les autres hommes, se procurer leur subsistance par le travail ; mais la vieillesse et les maladies ont épuisé leurs forces, et ils sont obligés de recourir aux douceurs de la vie mercénaire, pour pouvoir vivre avec plus d'aisance. Et bien, voyons si ce langage offre quelque vérité, si c'est avec facilité qu'ils gagnent ce qu'on leur donne, et si au contraire ils n'ont pas plus de fatigues à essuyer que les autres hommes. Oui, ce seroit sans doute un bonheur égal à celui qu'on imagine dans les souhaits, que de recevoir un salaire considérable, sans l'acheter par le travail et la peine ; mais qu'il s'en faut que ces infortunés puissent atteindre à cette félicité ! ils trouvent dans la société des Grands tant de travaux et de fatigues, qu'ils ont besoin alors plus que jamais d'une santé ferme et vigoureuse ; les occupations multipliées qui les accablent chaque jour, les fatiguent au point de les jetter dans le désespoir. Mais nous traiterons cet objet en particulier, quand il en sera temps, et après que nous aurons fait l'énumération des autres désagrémens qui les attendent. Il me suffit, pour le moment, de montrer que ceux qui se couvrent du prétexte d'une foible santé, pour se vendre lâchement, ne disent point la vérité.

Il ne leur reste plus qu'un motif, le plus

vrai de tous, et celui dont ils parlent le moins: l'espoir de jouir de mille voluptés les précipite dans les maisons opulentes. Frappés de l'éclat dont elles brillent, ils se font une félicité de partager de splendides festins, de vivre au sein du luxe et de la mollesse; ils se flattent de boire à pleine coupe, et sans obstacle, les ruisseaux d'or qu'ils voient couler sous leurs yeux. Voilà ce qui les entraîne; voilà ce qui leur fait échanger la liberté, pour un honteux esclavage; ce n'est pas, comme ils le disent, le besoin du nécessaire, mais le desir du superflu, l'envie de jouir de toutes ces magnificences. Aussi les riches se conduisent-ils à l'égard de ces mercénaires, comme ces amans, qui, connoissant toutes les ruses de l'amour, traitent avec fierté celui qu'une malheureuse passion a mis au rang de leurs esclaves; pour en être toujours aimés et recevoir des soins, ils lui refusent constamment leurs faveurs, ne lui accordent pas même un baiser; car ils savent que la jouissance anéantit l'amour: cependant, pour laisser à cet amant quelque ombre d'espérance, et dans la crainte que l'excès des rigueurs ne le désespère, ou ne fasse évanouir son amour, ils le flattent d'un sourire, lui promettent de faire un jour tout ce qu'il voudra, de combler ses desirs, de le traiter avec les plus grands égards; insensiblement tous deux avancent en âge, et bientôt l'amour de l'un et les faveurs de l'autre ne sont plus de saison. Ainsi la vie de ceux qui

s'attachent aux Grands, s'écoule et se perd en de vaines espérances.

Qu'épris des charmes de la volupté, on s'expose à tout souffrir pour elle, on peut n'être pas tout-à-fait blâmable; peut-être excusera-t-on celui qui la sert pour obtenir ses faveurs; mais c'est une action honteuse, digne au plus d'un esclave, que de se vendre pour elle; les plaisirs de la liberté sont bien plus agréables que les siens. Je consens toutefois qu'on pardonne à ceux qui les obtiennent en effet; mais s'exposer à tous les désagrémens possibles sur le seul espoir de goûter quelque volupté, cette conduite n'est-elle pas ridicule, insensée? sur-tout lorsque les peines, les fatigues sont certaines et inévitables, et qu'on ne sait si ce que l'on espère est réellement agréable, si depuis un temps considérable on l'a jamais obtenu, et si, pour en parler avec vérité, il y a lieu de croire qu'on l'obtienne un jour. Lorsque les compagnons d'Ulysse, en mangeant le délicieux lotos, oublioient tout le reste, et que le plaisir présent leur faisoit négliger leur devoir, cet oubli, du moins, n'étoit pas absolument destitué de raison; la volupté remplissoit leur ame toute entière: mais qu'un homme tourmenté par la faim, se tienne auprès de celui qui se rassasie lui seul de lotos, et qu'attiré par la seule espérance qu'on lui permettra enfin d'y goûter, il oublie le devoir et l'honneur; par Hercule! ne mérite-t-il pas bien qu'on rie à ses dépens, et n'a-t-il pas réellement besoin

de la correction qu'Ulysse, suivant Homère (1), infligea à ses compagnons ?

Telles sont, à peu près, les raisons qui déterminent les gens de lettres à rechercher la société des Grands, à se livrer à eux sans réserve, et, pour ainsi dire, à discrétion. Je ne parle point (2) de ces hommes qui se laissent entraîner par la seule vanité de vivre avec des personnes illustres par leur naissance et leurs dignités. Il est, en effet, des gens qui croient s'attirer par-là beaucoup de considération, et s'élever au-dessus du vulgaire : pour moi, je ne voudrois pas même être admis dans la familiarité d'un Monarque, si je n'en devois retirer aucun autre avantage que d'être connu pour son commensal. Mais supposons-leur ce motif, et examinons ce qu'ils ont à souffrir, soit avant d'être admis dans l'intimité des Grands, soit après qu'ils y sont reçus, nous verrons ensuite quelle est la catastrophe de la pièce. D'abord, on ne peut pas dire que, si cette faveur est peu précieuse, elle est du moins facile à obtenir, que loin d'exiger de grands travaux, il suffit de la desirer pour voir réussir à l'instant tous vos vœux : que de courses, au contraire,

(1) Dans l'Odyssée, *liv. 9, v. 98*, Ulysse dit qu'il ramena dans ses vaisseaux ses compagnons, occupés à manger du lotos, et qu'il les ramena *malgré eux versant des larmes*. Lucien attribue ces larmes aux coups qu'Ulysse leur donna, plutôt qu'au regret de quitter le lotos ; mais le poëte ne s'explique point là-dessus.

(2) *A moins qu'on ne veuille que je parle aussi de ceux qui, &c.*

elle vous prépare ! que de nuits passées à la porte du patron ! Il faut se lever long-temps avant l'aurore, supporter patiemment les refus et la brutalité des valets, s'entendre traiter d'importun par un misérable portier Syrien (1), se faire inscrire par un nomenclateur Africain, auquel il faudra payer le prix de sa mémoire, afin qu'il se souvienne de votre nom. De plus, vous êtes obligé, par considération pour celui auquel vous faites la cour, de porter un vêtement au-dessus de vos facultés, de ne prendre que les couleurs qui lui plaisent (2), de peur

(1) Je suis la correction certaine de *Dusoul*, qui lit συριάζοντι, au lieu de συρίζοντι, et remarque qu'à Rome les riches avoient des portiers Syriens, comme chez nous ils ont des Suisses. Le nomenclateur étoit un esclave dont l'emploi étoit de nommer à son maître toutes les personnes que celui-ci rencontroit et qui le saluoient. Dans l'origine, les seuls Candidats avoient des nomenclateurs ; mais le luxe étendit cet usage à tous les patrons qui avoient une nombreuse clientelle.

(2) Dusoul voudroit inférer de ce passage, que les grands de Rome avoient une livrée qu'ils faisoient porter à leurs domestiques et à ceux qui étoient attachés à leur maison ; mais rien ne prouve que cet usage existât alors, aucun auteur n'en parle, et cet endroit de Lucien s'explique bien plus naturellement des couleurs affectées aux différentes factions qui partageoient Rome. Ces factions qui avoient pris leur origine aux jeux du cirque du temps de Néron, étoient distinguées par différentes couleurs ; la blanche et la rouge étoient les plus anciennes, la verte et la bleue s'y joignirent, ensuite la pourpre et la dorée. Le peuple et les grands se passionnèrent tellement pour ces factions, que souvent on en venoit aux mains dans le cirque. On affectoit de porter les couleurs de la faction qu'on favorisoit, et

de le choquer, si par hasard il daigne jetter les yeux sur vous, ou de paroître affecter des sentimens contraires aux siens. Bientôt, malgré la fatigue, il faut le suivre, ou plutôt le précéder, se faire coudoyer par ses esclaves, et former devant lui comme une pompe triomphale. Cependant plusieurs jours s'écouleront avant qu'il vous ait seulement apperçu.

Si toutefois vous êtes assez heureux pour qu'il arrête sur vous ses regards, vous ordonne d'approcher de lui, et vous fasse quelque question prise au hazard, c'est alors, mon ami, c'est alors que vous sentez la sueur vous monter au visage; il vous prend un vertige, un tremblement universel; vous voilà déconcerté, et votre embarras apprête à rire à ceux qui en sont témoins. Souvent, si l'on vous demande quel étoit le Roi des Grecs, vous répondez, *ils avoient mille vaisseaux*. Les honnêtes gens appellent cela de la pudeur; les audacieux, de la timidité; et les méchans, de l'ignorance. Après cette première et dangereuse épreuve de la politesse du patron, vous vous retirez en condamnant mille fois votre excessive timidité; et quand vous avez passé bien des nuits sans dormir, et autant de jours mar-

c'eût été sans doute un moyen de déplaire à un grand, que de paroître devant lui sous les couleurs d'une faction ennemie. Ceci explique parfaitement les mots qui suivent: *de peur de le choquer ou de paroître affecter des sentimens contraires aux siens.* Ces mots au contraire sont inintelligibles, avec l'idée de la livrée.

qués par le sang (1), non pour conquérir une Hélène, ou détruire la ville de Priam, mais pour obtenir l'espoir de gagner cinq oboles, vous rencontrez enfin quelque dieu de tragédie (2) qui vous réconforte. De ce moment commence votre examen ; on veut savoir si vous êtes instruit. Cet exercice n'a rien que d'agréable pour le patron, qui s'entend louer et féliciter : mais il est terrible pour vous, qui croyez, et avec raison, qu'il y va de votre vie et de toute votre existence ; vous sentez bien que jamais vous ne serez admis dans une autre maison, si vous êtes rejetté de celle-ci, et si vous ne sortez pas avec honneur de cette épreuve. Vous voilà donc en proie à mille réflexions accablantes, réduit à porter envie à vos concurrens : (car soyez sûr que d'autres briguent auſſi les mêmes avantages). Tout ce que vous dites vous paroît foible ; la crainte et l'espérance vous troublent tour-à-tour, et vos yeux inquiets sont sans cesse fixés sur le visage du maître. Paroît-il blâmer vos réponses, vous croyez être perdu ; sourit-il à vos discours, l'espérance et la joie renaissent dans votre ame.

Il est encore à croire que bien des gens auront des sentimens opposés aux vôtres ; que

(1) Parodie d'un vers d'Homère, Iliade, *liv. 9, v. 325.*

(2) C'est-à-dire, *vous trouvez quelque protecteur qui vient fort à propos à votre secours.* Le sens de ce proverbe rentre dans celui de *Deus ex machina.*

d'autres prendront parti contre vous, et chacun d'eux, en secret, décochera (1) sur vous des traits malins. Figurez-vous à présent un vieillard à large barbe, à cheveux blancs, qui subit un examen pour montrer qu'il sait quelque chose d'utile, et qui se voit approuvé des uns et blâmé par les autres. On laisse écouler quelque temps, après lequel on fait une recherche exacte de votre vie passée ; si quelqu'un de vos citoyens, par jalousie, ou un voisin, pour la plus légère offense, vous accuse d'adultère ou de pédérastie, on le croit comme un témoin irréprochable. Si au contraire ils s'accordent tous à louer votre conduite, ce sont des gens suspects, des témoins équivoques et corrompus. Il faut donc que vous soyez assez heureux pour ne rencontrer aucun obstacle ; c'est le seul moyen de triompher. Hé bien, obtenez ce bonheur; réussissez en tout, au-delà même de vos vœux ; le patron applaudit à vos discours, ses amis les plus distingués, ceux en qui il a mis toute sa confiance, ne cherchent point à le détourner de la bonne opinion qu'il a conçue de vous ; sa femme vous desire ; l'intendant, l'économe ne vous sont point contraires; personne n'a trouvé rien à blâmer dans votre conduite ; tout, en un mot, vous est favorable, et les victimes vous sont propices. Vous voilà donc vainqueur, ô fortuné mortel !

(1) Au lieu d'ἐκ λόγου, lisez ἐκ λόχου, *comme d'une embuscade.*

vous ceignez la couronne olympique, ou plutôt vous vous êtes rendu maître de Babylone ; vous avez conquis la citadelle de Sardes ; la corne d'Amalthée est en votre puissance, et vous allez boire le lait des poules (1). Il est bien juste, en effet, que de si grands travaux soient récompensés par les plus grands biens, et que votre couronne ne soit pas de simple feuillage (2). On doit aussi vous assigner un salaire considérable, vous le payer sans difficulté au moment précis où vous en aurez besoin, et vous accorder des distinctions particulières, qui vous élèvent au-dessus des autres commensaux de la maison. Vous allez enfin vous reposer de toutes vos fatigues, de vos courses pénibles, de vos veilles continuelles, et dormir, comme on dit, les deux pieds étendus. Vous n'aurez d'autre emploi que celui pour lequel on vous a choisi, et pour lequel on vous paie. Cela devroit être, cher Timoclès, et alors ce ne seroit pas un si grand mal de courber la tête sous un joug si doux, si léger : que dis-je ? sous un joug d'or. Mais il s'en faut de beaucoup, ou plutôt il s'en faut du tout, qu'il en soit ainsi. Une foule de désagrémens intolérables à un homme libre, vous attend dans cette société. Ecoutez-en le détail, et examinez si l'on peut les supporter,

(1) Ce proverbe signifie, *jouir d'un bonheur extrême et inespéré.*

(2) Comme celles des Athlètes, qui n'étoient que d'olivier franc, de laurier, d'ache, de chêne ou de pin.

pour peu qu'on ait vécu dans le commerce des Muses.

Je commencerai, si vous le voulez, par le premier festin dont vraisemblablement on vous régalera : ce sont les prémices de la nouvelle société que vous allez former. D'abord on vient vous inviter : c'est un esclave, qui ne manque pas de politesse ; pour vous le rendre favorable, ou ne pas passer pour incivil, il faut lui glisser dans la main au moins cinq dragmes. Lui, feignant l'homme désintéressé, *cessez*, dira-t-il : *que je reçoive quelque chose de vous ! Par Hercule ! il n'en sera rien.* Cependant il se laisse bientôt fléchir, et sort en riant la bouche ouverte, et en se moquant de vous. Bientôt, vous prenez votre plus belle robe, et paré le plus élégamment qu'il vous est possible, vous vous rendez, après le bain, dans la salle du festin. Observez toutefois de ne pas arriver avant tous les autres, ni le dernier ; l'un seroit une impolitesse, l'autre une grossiéreté : mais choisissez, pour entrer, un juste milieu. On vous reçoit avec distinction ; on vous prend par la main, et l'on vous fait asseoir un peu au-dessus du maître (1),

(1) Ce mot *au-dessus*, doit se prendre localement. Les tables des anciens étoient rangées sur trois lignes, le long de la muraille du fond et sur les deux murailles latérales. La place d'honneur, toujours réservée au patron, étoit au milieu de la table du fond, et ceux qui étoient assis à sa gauche, étoient censés placés au-dessus, dans un sens local. Le haut de la table est le bout, qui n'est pas la place la plus honorable ; ainsi

entre-deux de ses anciens amis. Déja vous vous croyez dans le palais de Jupiter ; vous admirez, et chaque objet excite votre étonnement. En effet, tout est nouveau pour vous ; tout ici vous est inconnu. Les valets ont les yeux fixés sur votre personne, et chacun des convives observe vos actions. Le maître lui-même n'est pas, à votre égard, sans quelque curiosité ; mais son plus grand soin est de recommander à un esclave d'examiner avec attention de quel œil vous regarderez sa femme et ses enfans, si votre vue s'arrête fréquemment sur eux. Les valets des convives remarquent votre étonnement ; ils rient de votre embarras, et concluent que vous n'avez jamais mangé chez aucun riche, de ce que l'usage d'une serviette vous semble extraordinaire. Il est aisé d'imaginer jusqu'où va votre perplexité ; la sueur vous en monte au visage. Vous n'osez demander à boire, malgré la soif qui vous presse ; vous craindriez qu'on ne vous soupçonnât d'aimer le vin. De tous les mets différens qui sont placés et rangés avec symmétrie devant vous, vous ne savez sur lequel vous devez d'abord porter la main ; il vous faudra regarder votre voisin à la dérobée, le prendre pour modèle, et apprendre de lui l'ordre qu'on doit observer dans un repas. Le reste ne vous cause pas

il ne faut point admettre la correction de Dusoul, qui, au lieu d'ὑπὲρ τὸν πλουσίον, veut lire ὑπὸ τῷ πλουσίῳ, fondé sur ce qu'il n'est pas croyable que l'homme de lettres soit placé au-dessus du patron.

moins de trouble et d'incertitude. Tantôt, à la vue de l'or, de l'ivoire et de tout le luxe qui environne le patron, son bonheur vous paroît extrême. Tantôt vous soupirez sur votre sort, et vous dites en secret, hélas ! je ne suis rien, et je croyois vivre. Un instant après, vous faites réflexion que cette vie heureuse va devenir la vôtre ; que vos jours couleront désormais au milieu de toutes ces délices, également partagées entre le maître et vous : vous croirez même que vous célébrerez sans cesse les fêtes de Bacchus ; et ces jeunes et beaux esclaves, qui servent avec tant de graces, dont le sourire est si doux, vous peignent l'idée de la condition la plus délicieuse ; peu s'en faut que vous ne vous écriez avec Homère :

On ne sauroit blâmer les Grecs ni les Troyens (1)
De souffrir tant de maux

pour une pareille félicité. Mais voici le moment où l'on porte les santés. Le patron demande une large coupe ; il vous salue en vous appellant son *maître* (2), ou vous donnant quelque autre épithète honorable. Vous recevez la coupe d'un air interdit, vous ne savez que répondre, et votre silence vous fait passer pour un homme incivil.

(1) Parodie du vers 156 du troisième livre de l'Iliade.
(2) *Son précepteur.* L'usage étoit, quand on saluoit quelqu'un, de goûter à la coupe et de la lui envoyer pour qu'il l'achevât.

Bientôt ce salut du patron vous rend un objet de jalousie pour la plupart de ses anciens amis, déja secrétement irrités contre vous, à cause de la place distinguée où l'on vous a fait asseoir. Ils voient avec peine, qu'arrivé de ce jour, vous l'emportez déja sur eux, qui ont épuisé tous les désagrémens d'une longue servitude. Vous devenez à l'instant le sujet de leur conversation. Il ne manquoit plus à nos maux, dira l'un, que de voir les nouveaux venus préférés à nous dans cette maison. La ville des Romains n'est plus ouverte aujourd'hui qu'à ces Grecs : et pourquoi nous les préfère-t-on ? parce qu'ils savent débiter quelques misérables discours : c'est un talent, en vérité, fort utile ! S'imaginent-ils par-là rendre de grands services ? Un autre dit à cela : avez-vous remarqué combien il a bu, comme il s'est emparé de tout ce qu'on a servi devant lui, comme il l'a dévoré ? C'est un homme grossier, un affamé, qui jamais n'a mangé de pain blanc, même en songe. Jamais il n'avoit goûté de l'oiseau du Phase ou de la poule de Numidie ; à peine nous a-t-il laissé les os. Que vous êtes simples, reprend un troisième : attendez seulement cinq jours, et vous le verrez se plaindre, comme nous, de ses maux. Aujourd'hui c'est une chaussure neuve, on en fait cas, on en a soin ; mais à peine sera-t-elle déformée ou tachée par la boue, qu'on la jettera avec dédain sous le lit : il sera bientôt, comme nous, livré à la vermine. Tels sont les discours qui

se tiennent sur votre compte, et peut-être déja l'on vous prépare des calomnies.

Ainsi, ce festin est entiérement à votre honneur, car on n'y parle, pour ainsi dire, que de vous. Cependant, pour avoir un peu trop bu d'un petit vin aigrelet, auquel vous n'êtes point accoutumé, il y a déja quelque temps que certain besoin urgent vous met à la torture.

Il ne seroit pas décent de vous lever de table avant les autres, et il n'est pas trop sûr pour vous d'y rester plus long-temps. Mais on continue toujours de boire en causant; un discours en amène un autre; différens spectacles se succèdent (1) (car le patron est jaloux d'étaler à vos yeux toute sa magnificence), et vous éprouvez les plus cruelles peines. Vous ne voyez rien de ce qui se passe sous vos yeux; vous n'entendez point cet aimable enfant qui chante ou joue de la cithare, et dont on fait le plus grand cas. Vous l'applaudissez toutefois; mais c'est malgré vous, et dans le fond du cœur vous souhaitez qu'un tremblement de terre, ou que la nouvelle subite de quelque incendie, rompe à la fin l'assemblée.

Voilà donc quel est ce premier festin qui

(1) C'étoit un usage de l'antiquité d'introduire dans la salle du festin, vers la fin du repas, des histrions, des danseurs, des musiciens, qui amusoient les convives et représentoient de petites pièces et des pantomimes. On en voit un exemple remarquable dans le banquet de Xénophon.

vous

vous paroît si agréable. Il ne le seroit guère pour moi, qui préfère manger quelques oignons avec du sel blanc, quand il me plaît et en toute liberté ; je passe sous silence les rapports aigres que causent ces repas, les indigestions qui, pendant la nuit, troublent votre sommeil. Le lendemain matin il faudra convenir entre vous du prix et des époques de l'année auxquelles il doit vous être payé. Le patron vous fait venir en présence de deux ou trois amis ; il vous prie de vous asseoir, et commence à vous tenir ce discours : « vous avez » vu quelle est notre manière de vivre ; elle » n'a rien de fastueux ni de magnifique ; elle » est simple et populaire. C'est ainsi que vous » allez vivre désormais, et tout va devenir » commun entre nous. En effet, il seroit ridi- » cule que je vous confiasse ce que j'ai de plus » précieux, mon ame et celle de mes enfans, » (s'il y en a qui aient besoin d'éducation), » et que je fisse difficulté de vous regarder » comme le maître absolu de mes autres biens. » Cependant il est bon de déterminer ce qu'il » convient de vous donner. Je vois bien, à la » simplicité de vos mœurs, que vous savez » vous contenter de peu, et je comprends » parfaitement que c'est moins l'espoir du gain » qui vous attire dans ma maison, que celui de » notre amitié, et de la considération que vous » obtiendrez ici de tout le monde. Néanmoins, » arrêtons-nous à quelque chose ; dites vous- » même ce que vous desirez : mais souvenez-

» vous, mon cher ami, des présens que nous » sommes dans l'usage de faire les principales » fêtes de l'année ; nous ne vous oublierons » point dans cette distribution, quoiqu'elle » n'entre pour rien dans nos conventions ac- » tuelles. Vous le savez, ces occasions re- » viennent souvent dans le cours d'une année, » et j'espère que cette considération vous fera » exiger un salaire plus modique : d'ailleurs, » il convient à des philosophes de se montrer » supérieurs à toute espèce d'intérêt ».

En tenant ce langage insidieux, il vous émeut par les plus belles espérances, et vous rend docile au joug qu'il veut vous imposer. Vous qui, d'abord, ne rêviez que talens et myriades, qui déja possédiez en idée des campagnes immenses, des bourgades entières, insensiblement vous vous appercevez de l'avarice du patron ; malgré cela, flatté de ses promesses (1), vous croyez pouvoir y compter, et ce mot, *tout sera commun entre nous*, vous semble devoir être le gage certain de votre bonheur.

(1) Ici le texte est corrompu : σαίνεις δὲ ὅμως τὴν ὑπόσχεσιν, n'est pas une construction grecque : σαίνειν, signifie *flatter, caresser ;* il se dit proprement des chiens qui flattent en remuant la queue. Or, on dit : σαίνειν τινα, *flatter quelqu'un ;* mais non σαίνειν τι ; il faut donc lire, ἀινεῖς δὲ ὅμως τὴν ὑπόσχεσιν, *vous approuvez, vous paroissez content de sa promesse ;* ou bien, σαίνει δέ σε ὅμως τὴν ὑπόσχεσιν, sous-entendu κατὰ ou διὰ, *il vous flatte par sa promesse ;* mais peut-être valoit-il mieux conserver l'ancienne leçon, ἐπαινεῖς δὲ ὅμως τὰς ὑπόσχεσεις, *vous paroissez content de ses promesses.*

Hélas ! vous ignorez que de pareils discours, (semblables à la coupe d'Astyanax,)

Des levres seulement mouillent l'extrémité,
Mais le fond du palais n'en est point humecté (1).

Enfin, la pudeur vous saisit ; vous vous en rapportez entiérement à sa décision : mais il se défend de rien prononcer ; il prie un de ses amis de décider entre vous deux, et de fixer lui-même une somme, qui ne soit pas trop onéreuse, attendu les dépenses qu'il est obligé de faire pour d'autres objets, et qui ne soit pas non plus trop au-dessous du mérite de celui qui la doit recevoir. Cet ami, de même âge que votre vieillard, élevé dès l'enfance dans l'art de flatter, ne manque pas de vous dire : « ô mon cher ! vous êtes bien le plus » fortuné des citoyens de cette ville, d'obtenir, » dès le premier abord, un bonheur après » lequel mille autres soupirent, et qu'ils ose- » roient à peine demander à la Fortune ! Que » je vous trouve heureux ! On vous juge digne » de partager la table et la société du patron, » d'être admis dans une des premières maisons » de l'empire Romain ; c'est pour vous un » trésor plus considérable que ceux de Crésus

(1) Vers 495 du vingt-deuxième livre de l'Iliade, j'ai ajouté ces mots, *semblables à la coupe d'Astyanax*, pris de la circonstance où Homère fait dire ce vers à Andromaque, afin d'adoucir la métaphore de Lucien ; car on ne pourroit pas dire en françois que *des discours mouillent le bord des lèvres ;* mais la comparaison rend cette manière de parler plus supportable.

» et de Midas, si vous en usez avec modéra-
» tion. Je connois une foule de gens distingués
» qui voudroient bien acheter, à quelque prix
» que ce fût, l'honneur seul d'être admis dans
» la société de cet excellent homme, d'être
» vus en sa compagnie, et de passer pour ses
» amis. Je ne sais, en vérité, comment vous
» féliciter de votre heureux sort, puisque vous
» allez joindre à tant d'avantages celui de rece-
» voir une récompense pécuniaire. Je pense
» donc que telle somme (il exprime une somme
» fort modique) doit vous être plus que suffi-
» sante, sur-tout eu égard aux espérances
» dont on vous parloit tout-à-l'heure ».

Malgré vous il faut paroître satisfait. Vous ne pouvez plus échapper; vous voilà tombé dans le filet: en conséquence vous recevez le frein dans la bouche, et dès le premier pas vous vous montrez docile à votre maître. Il n'a pas besoin de vous serrer beaucoup la bride, ni de vous faire sentir la pointe de l'aiguillon; et sans vous en appercevoir, vous vous accoutumez parfaitement à sa main. Les étrangers cependant vous portent envie, lorsqu'ils vous voient habiter l'intérieur de la maison, entrer et sortir avec la facilité de ceux qui, depuis long-temps, y font leur séjour. Pour vous, vous ne savez encore quel est ce bonheur qu'on admire en vous: toutefois vous vous réjouissez; et cherchant à vous tromper vous-même, vous vous flattez d'un avenir plus heureux. Mais les choses vont, comme

dit le proverbe, *à la manière de Mandrabule* (1), et chaque jour, pour ainsi dire, ce prétendu bonheur diminue et recule d'un pas.

Insensiblement, et comme à la faveur d'une lueur obscure, vous appercevez la réalité de votre sort; vous commencez à connoître que ces riches espérances n'étoient que des bulles d'eau dorées par les rayons du soleil. Les travaux, au contraire, sont réels, accablans, inévitables, perpétuels. « Mais quels sont donc » ces travaux? me demandrez-vous peut-être; » je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de si » pénible dans la société des riches, et je ne » comprends pas de quelles fatigues accablantes, » intolérables vous voulez parler ». Hé bien, écoutez, mon ami, et l'examen vous fera connoître que cet emploi n'entraîne pas seulement avec lui des fatigues, mais qu'il est honteux, qu'il est vil; en un mot, qu'il ne convient qu'à un esclave. Donnez-moi toute votre attention.

Vous devez vous souvenir, avant tout, que du moment où vous avez accepté cette condition, il ne vous est plus permis de vous croire libre, ni descendu d'une famille honnête. Votre naissance, votre liberté, vos ancêtres, vous avez tout déposé sur le seuil de la porte, lorsque vous

(1) C'est-à-dire, *de mal en pis*; ce Mandrabule, qui a donné lieu à ce proverbe, ayant trouvé un trésor dans l'isle de Samos, consacra la première année une brebis d'or à Junon; l'année suivante une brebis d'argent, et un an après une brebis d'airain.

êtes entré dans cette maison pour vous vendre vous-même au prix de la plus honteuse servitude. La liberté auroit-elle voulu vous suivre lorsque vous alliez embrasser une profession déshonorante? Vous voilà donc esclave: en vain ce nom vous blesse, vous l'êtes; mais non pas d'un seul homme; la nécessité vous donne une foule de maîtres; et du matin au soir, courbé sous le joug, vous remplissez les fonctions pénibles de votre servitude, pour gagner un salaire vil et modique. N'étant pas né pour l'esclavage, il est bien tard pour vous y former; vous n'en apprendrez les devoirs que dans un âge avancé; votre maître, en conséquence, fera peu de cas de vos services, et vous ne serez pas d'un grand prix à ses yeux. Le souvenir de votre liberté perdue se présentant sans cesse à votre esprit, ne fait de vous qu'un mauvais serviteur, qui se révolte quelquefois contre le joug, et s'acquitte mal de sa tâche. Suffit-il, pour se croire libre, de n'être point le fils d'un Pyrrhius ou d'un Zopyrion, de n'avoir pas été mis à l'encan, comme un Bythinien, par le crieur public? Et venir, à la fin de chaque mois, avec Pyrrhius et Zopyrion, tendre la main, comme les autres valets, pour recevoir un salaire, quel qu'il puisse être, n'est-ce pas-là un véritable encan? On n'a pas besoin d'un crieur public quand on se vend soi-même, et qu'on emploie, à se procurer un maître, le temps et les soins qu'un amant met à la recherche d'une épouse. Eh quoi, homme méprisable (dirois-je à celui qui,

dans le sein de l'esclavage, aspireroit encore au nom de philosophe), si quelque pirate, vous ayant rencontré sur mer, vous eût fait son prisonnier et vous eût vendu, vous gémiriez de la rigueur de votre sort: qu'un audacieux eût mis la main sur vous, et vous eût entraîné comme son esclave, vous auriez réclamé les loix, et pris, dans votre indignation, le ciel et la terre à témoins de ce cruel outrage; et cependant vous allez, pour quelques oboles, vous vendre, vous, votre sagesse et votre vertu; et cela dans un âge où vous devriez songer à vous affranchir, si vous étiez né dans l'esclavage. Avez-vous donc perdu toute pudeur, ou ne vous souvient-il plus des nobles discours de Platon, de Chrysippe et d'Aristote, des éloges qu'ils donnent à la liberté, de leurs déclamations contre la servitude, et ne rougissez-vous pas d'être mis en parallèle avec de vils flatteurs, des charlatans et des bouffons? Seul étranger, osez-vous paroître revêtu du manteau des Grecs au milieu d'une foule de Romains, dont vous parlez le langage d'une manière barbare; assister à des festins bruyans, où sont rassemblés des convives de toute espèce, et dont le plus grand nombre est perdu de débauche? Là vous prodiguez les éloges les plus outrés; vous buvez sans mesure; le lendemain le son importun d'une sonnette vous réveillant avant l'aurore, il faut vous arracher aux douceurs du sommeil, et les jambes encore salies du jour

précédent, recommencer vos courses dans les différens quartiers de la ville. Eh quoi ! étiez-vous donc réduit à manquer de lupins (1) et de légumes ? les sources d'eau fraîche étoient-elles entiérement taries, pour que vous prissiez ce parti désespéré ? Mais il est évident que ni l'eau fraîche, ni les légumes n'excitoient vos desirs ; il vous falloit des gâteaux, des ragoûts délicats, des vins parfumés : aussi vous voilà pris comme un loup-marin, qui, devorant l'appât avec avidité, s'est enfoncé dans le gosier la pointe de l'hameçon ; et c'est bien fait : vous recueillez le fruit de votre gourmandise. Tel qu'un singe enchaîné par le col, vous faites rire à vos dépens, et vous croyez vivre dans les délices, parce qu'on vous donne quelques figues à ronger. Mais la liberté a fui pour jamais loin de vous ; vos concitoyens, vos amis ont disparu, et sont effacés de votre mémoire.

Votre sort seroit encore assez tolérable, si la honte d'avoir perdu votre liberté étoit le seul inconvénient attaché à cette condition, et si vous n'aviez point à supporter des travaux comparables à ceux des esclaves. Mais considérez si l'on vous impose des devoirs moins pénibles qu'aux Dromons et aux Tibius. Ces belles connoissances pour lesquelles votre maître, à l'entendre, vous prenoit auprès de lui, sont ce qui l'intéresse le moins. En effet,

(1) Espèce de légume qui approche du pois chiche.

qu'y a-t-il de commun, comme on dit, entre l'âne et la lyre ? Ne voyez-vous pas comme il se consume d'amour pour la sagesse d'Homère, la véhémence de Démosthène, la sublimité de Platon ? Otez à la plupart de ces riches l'or et l'argent, qui les rendent si fiers, il ne leur reste plus qu'un sot orgueil, une ame amollie par la volupté, des mœurs corrompues, une fierté ridicule, et une profonde ignorance. Mais la longue barbe que vous portez, vous donne un air vénérable ; vous êtes revêtu décemment du manteau Grec ; on vous connoît pour un grammairien, un rhéteur, un philosophe : c'en est assez pour votre patron ; il pense qu'il sera honorable pour lui qu'on voie un homme de votre sorte parmi les gens qui précèdent son cortège ; cela lui donnera la réputation d'un amateur des sciences de la Grèce, qui chérit les arts et les lettres. En vérité, je crains bien qu'au lieu de vos beaux discours il n'achète de vous que la barbe et le manteau. Il faudra donc qu'on vous voie sans cesse auprès de lui, sans qu'il vous soit permis de vous absenter un instant. Vous devez vous montrer dès le matin parmi les valets qui l'entourent, et ne jamais abandonner ce poste honorable. Quelquefois appuyé familiérement sur vous, il vous entretient de toutes les inepties qui lui viennent à l'esprit ; il veut faire voir à ceux qu'il rencontre, que, même en marchant par les rues, il s'occupe des Muses, et que, dans la promenade, il occupe savam-

ment son loisir. Pour vous, infortuné, il faut l'accompagner par-tout, soit en courant, soit en gravissant ou descendant à pied les hauteurs dont vous savez que la ville est remplie. Vous voilà tout en sueur, et la respiration vous manque. Il entre enfin chez un de ses amis, auquel il alloit rendre visite; et tandis qu'il cause avec lui dans l'intérieur des appartemens, vous restez dans le vestibule : là, ne sachant où vous asseoir, ni à quoi vous occuper, vous prenez un livre et lisez debout. Cependant la nuit arrive, et vous trouve encore à jeun. Après avoir pris le bain à une heure indue, vous vous mettez à table au milieu de la nuit. Ne vous attendez plus aux honneurs, aux considérations que l'on avoit pour vous la veille; si quelque nouveau venu s'est introduit dans la maison, vous voilà mis à l'écart, et relégué dans un coin, à la place la moins honorable. Vous ne vous asseyez que pour être témoin de la bonne chère des autres; vous n'avez, comme les chiens, que des os à ronger, si toutefois ils arrivent jusqu'à vous; ou bien l'on vous abandonne quelques feuilles de mauve desséchées, dont personne n'a voulu, et qui servoient à envelopper un morceau délicat. Trop heureux encore, dans la faim qui vous presse, de pouvoir les obtenir. Ce n'est pas le seul outrage qui vous attend : vous n'aurez pas un œuf entier pour vous seul. On n'a plus besoin de vous traiter avec les égards dus à un étranger; ne les attendez plus, vous

seriez dans l'erreur. On ne vous sert point, comme aux autres, une volaille délicate; c'est devant le patron qu'on met une poule grasse et charnue : tout ce qu'on vous présente, c'est un poulet entamé, ou un pigeon desséché. Quelle injure ! quel outrage ! Souvent, s'il survient un convive que l'on n'attendoit pas, et que le dîner ne soit pas suffisant, un valet vient enlever les plats qui étoient devant vous, pour les servir à l'étranger, et vous dit entre les dents : *pour vous, vous êtes de la maison.* Découpe-t-on un ventre de truie (1), ou un morceau de cerf, il faut que vous soyez bien avant dans les bonnes graces de celui qui distribue les viandes, ou vous n'avez que la portion de Prométhée, c'est-à-dire, des os couverts de graisse. Voir servir devant votre voisin un plat qu'il se hâte d'engloutir avant vous, et qu'il ne vous abandonne que quand il est bien rassasié, quel homme libre pourroit le supporter, fût-il moins bilieux que les cerfs (2). Je ne parle point encore de ce que tous les convives s'abreuvent d'un vin délicieux, et qui compte plusieurs années, tandis que vous seul buvez un vin dur et grossier : aussi vous avez soin de ne boire que dans des coupes d'or ou d'argent, de peur que la couleur ne décèle la

(1) Morceau délicat de la cuisine des Grecs.

(2) Le cerf n'a point de vésicule de fiel, suivant la remarque d'Aristote, *hist. an., liv. 2, ch. 15*, et *de part. anim., liv. 4, chap. 2 :* de-là est venue cette façon de parler proverbiale.

qualité de cette liqueur épaisse, et le mépris qu'on a pour vous. Encore, si vous pouviez en boire à votre soif! mais souvent, lorsque vous demandez à boire, l'échanson fait semblant de ne pas vous entendre.

Enfin, vous éprouvez une foule de désagrémens de toute espèce, ou plutôt tout est pour vous désagrément. Mais n'en est-ce pas un extrême, de se voir préférer un complaisant infame, un danseur ou un chanteur Ionien, un méprisable bouffon d'Alexandrie? Et comment prétendriez-vous à vous asseoir l'égal de ces ministres d'amour, toujours chargés de quelque galant message (1)? Le seul parti qui vous reste est de vous retirer dans un coin de la salle du festin, pour y cacher votre honte; d'y gémir en secret sur votre sort, et d'accuser la rigueur de la fortune, qui ne laisse pas tomber sur vous la plus légère (2) de ses faveurs. Vous voudriez bien, je pense, être poëte de chansons amoureuses, ou du moins, pouvoir chanter agréablement celles qu'un autre auroit composées, quand vous êtes témoin des honneurs et des applaudissemens qu'on prodigue à ce talent. Vous ne feriez pas même difficulté de jouer, en un besoin, le rôle de devin ou de mage, et comme eux, de promettre de riches successions, des dignités, des richesses immenses, lorsque vous voyez ces imposteurs

(1) Le texte dit: *qui portent de petites lettres.*
(2) A la lettre: *quelque goutte de ses faveurs.*

s'insinuer avec facilité dans l'amitié des grands et en obtenir toute sorte de faveurs et de distinctions. Oui, vous consentiriez à faire quelqu'un de ces personnages, pour ne point rester dans le mépris, et ne pas passer pour un homme inutile et superflu dans la maison : mais, malheureusement vous n'êtes propre à aucun de ces métiers : il faut donc, malgré vous, rester dans votre néant, supporter votre infortune en silence, et vous contenter de gémir en secret du peu de cas que l'on fait de vous.

Mais si quelque valet, s'approchant de l'oreille de sa maîtresse, vous accusoit d'avoir été le seul qui n'ait pas applaudi son jeune esclave lorsqu'il dansoit, ou jouoit de la cithare, vous courriez le plus grand danger : criez donc comme une grenouille altérée, faites en sorte que vos acclamations percent au-dessus de celles des autres ; et quand on se taira, ayez toujours un compliment tout prêt, et marqué au coin de la flatterie la plus intrépide. C'est une chose assez plaisante, d'exhaler l'odeur des parfums, de se couronner de fleurs, lorsqu'on meurt de faim et de soif. En vérité, c'est ressembler aux colonnes sépulcrales ; on les charge d'offrandes funèbres, on les couronne de guirlandes, on les arrose d'huile odoriférante ; mais ce sont les ministres de ces cérémonies qui boivent le vin et mangent les mets qu'on avoit préparés pour le défunt.

Pour peu que le patron soit jaloux, qu'il ait une jeune femme ou de beaux enfans, et que

vous ne soyez pas tout-à-fait ennemi de Vénus et des graces, il n'est plus de paix pour vous, et le danger qui vous menace n'est point à mépriser. Les oreilles et les yeux du Roi (1) sont en grand nombre, la vérité n'échappera point à tant de témoins, qui, pour paroître vigilans, ont soin d'ajouter quelque calomnie à leurs fidèles rapports. Vous êtes donc obligé, comme dans les festins des Perses (2), de tenir la tête et les yeux baissés, de peur qu'un Eunuque ne s'apperçoive que vous regardez furtivement une jeune concubine. D'ailleurs, un autre depuis long-temps tient un arc bandé sur vous; et si vous regardiez ce qu'il ne vous est pas permis de voir, il puniroit à l'instant votre témérité, en vous perçant la joue d'un trait, pendant que vous buvez.

Au sortir du festin, vous allez, mais pour

(1) Ceci renferme une double allusion; 1°. au commencement du festin on élisoit un Roi, ou l'on déféroit la royauté à quelque personne distinguée; 2°. les Perses appelloient les ministres de leurs souverains, *les yeux et les oreilles du Roi.*

(2) Comme il n'est parlé de cet usage barbare des Perses, dans aucun auteur, Paulmier de Grentménil, croit que le sens de cette phrase est tout allégorique, et que cet esclave, qui tient un arc prêt à frapper d'une flèche le premier convive indiscret, n'est qu'une image des traits de la calomnie; mais ce que Lucien dit plus haut, *comme dans les festins des Perses*, ne permet pas de douter qu'il ne fasse allusion à un usage réellement existant chez les Perses. Au lieu de διαπείρας, qui nuit au sens, lisez διαπείρᾳ, *perce celui qui regarde, &c.*

peu de temps, vous livrer au sommeil. Bientôt éveillé par le chant du coq: malheureux que je suis! vous écriez-vous: ah! pourquoi ai-je quitté mon ancienne manière de vivre, mes amis et ma douce oisiveté? qu'est devenu ce sommeil qui n'avoit d'autres bornes que celles de mes desirs, ces promenades ou j'errois en liberté? dans quel abîme me suis-je précipité! et pourquoi? quelle est cette brillante récompense qui m'étoit promise? ne pouvois-je pas me procurer une aisance plus grande en conservant ma liberté, en restant maître absolu de moi-même? A présent, tel qu'un lion qu'on tient en laisse, comme on dit en proverbe, on me promène de tous côtés. Mais le plus affligeant pour moi, c'est que je ne puis ni m'attirer de la considération, ni me rendre agréable. Je suis inepte et sans talent pour le métier de flatteur, sur-tout si l'on me compare à ces hommes qui en font profession. Convive sans gaîté, je n'ai pas le talent de faire rire; je sens que plus je m'efforce de plaire, plus ma présence devient à charge; je passe aux yeux du patron pour un homme triste et sévère; en un mot, je ne sais comment m'accommoder à ses desirs, si je conserve la gravité qui convient à mon personnage, je parois maussade, insupportable, je suis un homme à fuir; si je ris, au contraire, si je prends un air agréable et gai, on n'a pour moi que du mépris, on me traite avec dédain: et mon rôle est en effet aussi ridicule

que si je jouois la comédie sous un masque tragique. Insensé ! quelle autre vie menerai-je pour moi-même, quand j'aurai consumé celle-ci pour les caprices d'autrui ?

Au milieu de ces réflexions, la sonnette se fait entendre, il faut reprendre vos occupations accoutumées, recommencer vos courses, vous tenir continuellement sur vos jambes ; en vérité, vous auriez besoin, pour soutenir cette fatigue, de vous oindre les reins et les genoux. Ensuite vient un souper semblable à celui du jour précédent, et qui se prolonge jusqu'à la même heure. Une manière de vivre si contraire à votre ancien régime, les veilles, les sueurs, les fatigues, vous minent insensiblement, et engendrent la phthisie, la péripneumonie, les douleurs d'entrailles, ou vous procurent les douces faveurs de la goutte. Vous résistez d'abord à ces maux, et souvent, lorsque vous auriez besoin d'aller vous mettre au lit, on ne vous le permet pas. Votre maladie paroît un prétexte imaginé pour ne pas remplir vos devoirs. Tant de fatigues vous rendent pâle ; on vous prendroit pour un homme qui est sur le point de mourir.

Tel est le genre de vie que vous menez à la ville : mais faut-il voyager ; souvent, pour ne pas parler du reste, obligé par le sort de partir le dernier par un temps pluvieux, vous attendez que le char vienne vous prendre, et vous l'attendez si long-temps, que bientôt il n'y a plus de voiture. Alors on vous entasse avec

avec le cuisinier et le coëffeur, dans un chariot où l'on ne vous donne pas même assez de paille pour l'étendre sous vous.

Je veux te raconter une aventure assez plaisante arrivée à Thesmopolis le Stoïcien. Je la tiens de lui-même ; elle est en vérité très-croyable, et tout autre peut s'attendre à en essuyer une pareille. Thesmopolis vivoit chez une femme opulente des plus illustres de la ville, et qui aimoit le luxe ; un jour qu'il fallut se mettre en voyage, la première disgrace qu'il eut à éprouver, fut de voir placer à côté d'un grave philosophe comme lui, un petit efféminé dont les jambes étoient épilées, et la barbe rasée jusqu'à la peau ; ce cinæde jouissoit, comme on peut croire, d'une grande faveur auprès de la maîtresse ; son nom, que Thesmopolis n'avoit pas oublié, étoit Chelidonion (1). D'abord, quel risible contraste ! un vénérable vieillard d'une physionomie sévère, portant une longue barbe blanche (et tu sais quelle étoit celle de Thesmopolis), assis auprès d'un jeune voluptueux, dont les joues peintes étoient chargées de fard et de vermillon ; ses yeux toujours en mouvement, sa tête penchée, le faisoient moins ressembler à une hirondelle, qu'à un vautour à qui l'on a plumé le cou. Il auroit gardé la coëffe (2) dont il avoit la tête cou-

(1) Ce nom signifie *hirondelle*, ce qui explique la comparaison suivante.

(2) Κεκρύφαλος, est une espèce de capote, faite comme

verte, si on ne l'eût instamment prié de l'ôter. Pendant tout le voyage, il causa mille désagrémens à Thesmopolis par ses fredons et ses sifflemens continuels. Peut-être même eût-il dansé dans la voiture, si le philosophe ne l'en n'eût empêché. Mais voici un ordre tout nouveau que l'on donne à celui-ci. La maîtresse s'adressant à lui, mon cher Thesmopolis, dit-elle, rendez-moi, de grace, un service important, ne me refusez pas, je vous en conjure : il promit, comme on peut croire, de faire tout ce qu'elle voudroit. Vous avez un si bon cœur, reprit-elle, vous êtes si complaisant, si attentif que je vous prierai de prendre dans votre voiture Myrrhine, ma petite chienne; gardez-moi-la, ayez bien soin qu'elle ne manque de rien; elle est pleine, et, pour ainsi-dire, prête à mettre bas. Ces misérables valets sont si désobéissans ; ils n'ont, dans les voyages, aucun égard pour moi, bien loin d'en avoir pour elle. Soyez sûr que vous m'obligerez infiniment en prenant soin de cette jolie petite bête, qui fait toutes mes délices. Thesmopolis ne put résister à des instances si vives, et auxquelles il ne manquoit que de les accompagner de quelques larmes. Il se chargea de l'animal. C'étoit une chose tout-à-fait risible de voir la petite chienne avancer le museau hors de la robe du philosophe, lui lécher la

un capuchon, que portoient les femmes; on l'appelloit aussi ἄρκυς.

barbe où quelque reste de sauce s'étoit arrêtée de la veille, et de l'entendre japper d'une voix aigre, comme l'ont presque tous les chiens de Mélite (1). Je suis sûr que de temps en temps, quoique Thesmopolis ne m'en ait rien dit, il sentoit une douce rosée couler dans son sein, et j'ai su depuis (2) que la chienne avoit fait ses petits sur son manteau; le petit efféminé qui, quelquefois pendant le repas, railloit les convives avec assez de délicatesse, lançant aussi ses sarcasmes sur Thesmopolis: je n'ai rien, dit-il, à reprocher à notre philosophe, sinon que de Stoïcien il est devenu Cynique.

C'est ainsi que les riches se plaisent à insulter les infortunés qui vivent dans leur société, et qu'ils les rendent peu-à-peu dociles et insensibles aux outrages. J'ai connu un de ces rhéteurs intrépides, à qui, dans un repas, on ordonna de déclamer: il le fit, non pas en ignorant, mais avec beaucoup d'habileté et de véhémence; on ne lui donna d'autre éloge que de lui dire qu'il ne mesuroit pas ses discours à la clépsydre, mais sur une amphore de vin (3). Deux cents dragmes, dit-on, lui don-

(1) Isle située dans la mer Adriatique, sur les côtes de la Dalmatie; elle produisoit de petits chiens fort recherchés par les Dames.

(2) Cette phrase est plus bas dans l'original, mais elle m'a paru mieux placée ici.

(3) C'étoit lui reprocher qu'il aimoit à boire. Le temps qu'on accordoit aux orateurs pour plaider, se mesuroit avec une clépsydre, ou horloge d'eau.

noient le courage de dévorer cet affront. C'est peu de chose encore que cela : mais si notre riche a la manie d'être poëte ou historien, et de lire à table ses productions, votre devoir est alors de le flagorner, de le louer à outrance, dussiez-vous, à force de crier, vous rompre les poumons ; inventez, s'il se peut, des éloges nouveaux. (Il est d'autres patrons qui veulent qu'on admire leur beauté, qu'on leur prodigue les noms d'Adonis et d'Hyacinthe, quoique souvent ils aient un nez long d'une coudée) (1). Car si vous gardez le silence, ces nouveaux Denys vous feront bientôt descendre dans les carrières, sous prétexte que vous êtes un envieux qui leur dressez de secrètes embûches. Il faut les appeller sophistes (2) et rhéteurs, et de quelques solécismes dont leurs discours soient hérissés, dites que leur langage est l'atticisme même ; qu'il a la douceur du miel de l'hymette, et qu'il sera désormais la règle du beau style.

(1) Cette phrase que j'ai renfermée dans une parenthèse, me paroît tout-à-fait déplacée en cet endroit. Ce qui suit *ces nouveaux Denys, &c.* ne peut s'appliquer qu'à des gens jaloux de leurs productions littéraires, et non pas à ceux qui sont amoureux d'eux-mêmes. Je pense donc qu'il faut mettre cette réflexion immédiatement après l'alinéa suivant.

(2) Ce terme, du temps de Lucien, ne se prenoit pas toujours en mauvaise part ; il ne signifioit qu'habile, éloquent, versé dans les sciences subtiles. Lucien lui-même, au traité suivant, se donne le nom de Sophiste.

Ce ridicule est peut-être assez tolérable dans un homme, mais il ne l'est pas dans une femme; il en est cependant qui, pour se donner la réputation de savantes, soudoient des gens de lettres, dont elles veulent être toujours accompagnées et suivies, lorsqu'elles sortent en litière : elles croient que rien ne relève plus leurs attraits que s'entendre dire qu'elles sont érudites et philosophes, que leurs vers et leurs chansons le cèdent de bien peu à celles de Sapho. En conséquence, elles promènent partout la troupe des mercenaires qu'elles tiennent à leurs gages, et leur cortège n'est composé que de rhéteurs, de grammairiens, et de philosophes. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'elles ne prennent de leçons qu'au moment de la toilette, pendant qu'on tresse leur chevelure : le reste de la journée elles n'auroient pas assez de loisir. Souvent, tandis que le philosophe traite à fond quelque question de morale, survient une jeune esclave qui s'approche de sa maîtresse et lui remet un billet de la part de quelque galant. Les discours sur la sagesse demeurent suspendus, et ce n'est qu'après avoir fait réponse à son amant qu'elle revient les entendre.

Vous attendez long-temps l'effet des promesses qu'on vous a faites; enfin, on vous envoie à l'approche des Saturnales ou des Panathenées, temps auquel le patron étale la magnificence de son cortège; on vous envoie, dis-je, un mauvais manteau, ou quelque tunique moisie

de vétusté. Le premier valet qui aura entendu le maître délibérer sur le présent qu'il se propose de vous faire, accourt aussi-tôt vous apprendre cette bonne nouvelle, et reçoit de vous une honnête récompense de son zèle. Le lendemain, treize autres valets viennent vous apporter le présent du maître; chacun fait valoir ce qu'il a dit en votre faveur, les conseils qu'il a donnés, le soin qu'il a pris de choisir ce qu'il y avoit de plus beau. Ils ne se retirent qu'après avoir reçu quelque gratification; encore ont-ils l'insolence de murmurer sur ce que vous ne leur donnez pas davantage.

Vos honoraires ne vous sont payés que obole à obole, et si vous les demandez, on vous traite d'importun : pour les toucher, il faut employer la flatterie et les supplications, courtiser l'économe, et bien autrement que le maître (1). Ne négligez pas non plus l'ami dont le patron prend les conseils; mais ce que vous touchez est dû au tailleur (2), au médecin, au cordonnier; ainsi, les dons qu'on vous fait n'en sont point pour vous, et vous n'en tirez aucun avantage. Cependant, la jalousie s'éveille contre vous; on sème en secret des bruits qui vous sont défavorables;

(1) A la lettre : *et ce genre de flatterie est bien différent de l'autre*; c'est-à-dire, *qu'elle est plus basse, plus humiliante.*

(2) Le terme grec, ἱματιοκαπήλῳ, répond juste à notre mot *frippier.*

ils viennent aux oreilles du patron, qui les accueille d'autant plus volontiers, qu'il s'apperçoit que vous êtes usé par vos fatigues journalières; vous ne volez plus que d'un aîle (1) à vos fonctions, les forces vous manquent, et la goutte vous menace. Enfin, après qu'il a cueilli la fleur de vos plus belles années, et les fruits de votre jeunesse; après qu'il a ruiné vos forces par des travaux excessifs, vous n'êtes plus à ses yeux (2) qu'un vêtement déchiré que l'on jette avec ignominie sur un fumier: déja, il songe à vous donner un successeur capable de supporter les fatigues de votre emploi. On vous accuse d'avoir sollicité le fils du patron, ou, malgré votre vieillesse, d'avoir fait violence à quelque jeune esclave. Sur cette seule dénonciation on vous chasse à l'instant. Vous voilà dans la rue, au milieu de la nuit, enveloppé dans votre manteau, abandonné de tout le monde, ne sachant que devenir, n'emportant avec vous que la vieillesse et la goutte. Vous avez eu le temps d'oublier tout ce que vous aviez appris; et pour surcroît de malheur, votre estomac élargi par la bonne chère est un tyran insatiable, un ennemi que vous ne pouvez conjurer, il vous redemande

(1) Littéralement: *que vous boitez pour votre service.*

(2) Le grec dit: *et après qu'il a fait de vous un haillon tout déchiré, il regarde autour de lui sur quel tas de fumier il vous jettera, et comme il en prendra un autre de ceux qui sont en état de supporter les travaux.*

sa portion accoutumée, et ce n'est qu'en grondant qu'il s'en déshabitue. Quel autre patron voudroit désormais vous recevoir chez lui ? vous êtes vieux, semblable à ces chevaux ruinés par l'âge et par la fatigue, et dont, jusqu'à la peau, tout est inutile ; d'ailleurs, les bruits désavantageux occasionnés par votre sortie s'accroissent et prennent quelque couleur de vraisemblance ; vous passez pour un adultère, un empoisonneur ou quelque chose de semblable. On en croira jusqu'au silence de votre accusateur, et l'on dira de vous : « c'est un de » ces Grecs, dont le caractère souple est disposé » à toute espèce de crime » ; car telle est l'opinion qu'on a de notre nation en général ; elle n'est pas sans fondement, et je crois en avoir deviné la cause. Lorsque l'on voit une foule d'aventuriers dépourvus de talens utiles s'introduire auprès des riches, sous le titre de devins et d'enchanteurs, leur promettre de les faire aimer par le moyen d'un philtre des objets de leur passion, de détourner les malheurs qui les menacent sur la tête de leurs ennemis, et qu'on remarque que ces hommes s'annoncent pour savans, qu'ils sont revêtus d'un manteau, qu'ils portent une barbe vénérable, n'est-il pas naturel qu'on prenne de nous tous l'idée qu'on a prise de ces gens-là ? on les croyoit vertueux ; mais en les observant, on découvre qu'ils se livrent à la flatterie la plus basse, soit dans les festins, soit dans le commerce de la vie privée, et que

l'appât du gain les fait courber sous le joug de l'esclavage.

Dès qu'une fois les Grands ont chassé quelqu'un de chez eux, ils le haïssent, ils cherchent tous les moyens de le perdre sans ressource, et ce n'est pas sans raison. Comme ils savent qu'on les connoît parfaitement, qu'on les a vus sans voile, et nuds, pour ainsi dire, ils craignent qu'on ne divulgue le secret honteux de leurs mœurs. Je ne puis mieux les comparer qu'à ces livres magnifiquement reliés, dont le centre est d'or, et la couverture de pourpre : ouvrez-les, et vous y verrez Thyeste dévorant ses enfans, Œdipe commettant un inceste avec sa mère, Terée violant ses deux sœurs : telle est l'image des Grands. L'éclat dont ils brillent à l'extérieur attire tous les regards ; mais sous ces riches vêtemens ils couvrent les vices les plus tragiques ; sous chaque pli, l'on trouveroit, en le déroulant, quelque scène digne d'Euripide ou de Sophocle : mais la pourpre et le centre d'or sont tout ce qui paroît à nos yeux. La conscience de leurs vices est donc la source de cette haine qu'ils déclarent à ceux qui, les ayant connus à fond, les quittent, et les produisent sur la scène du monde en publiant leur turpitude.

Je veux à présent, comme un autre Cébès (1),

(1) Nous possédons encore aujourd'hui un ouvrage intitulé : *Tableau de Cébès ;* c'est, certainement, celui dont Lucien veut parler ici ; mais il est bien douteux que ce morceau soit réellement de celui auquel on l'at-

te tracer un tableau du genre de vie qu'on mène chez les Grands; en le considérant, tu jugeras si tu dois embrasser cette condition. J'aurois besoin ici du pinceau d'un Apelle, de Parrhasius, d'Aétion ou d'Euphranor, mais au défaut de ces grands maîtres de l'art et de leurs talens sublimes, je me contenterai de te présenter une esquisse légère.

Sur le sommet d'une colline s'élève un superbe portique doré, on n'y peut arriver que par un chemin étroit, escarpé, difficile, et si glissant, que souvent ceux qui le gravissent, au moment où ils se flattent d'atteindre à la cime, font un faux pas, le pied leur manque,

tribue. Voici quelques-unes des raisons sur lesquelles ce doute est fondé. Cébès, philosophe Pythagoricien, disciple de Philaüs, contemporain de Platon, étoit de Thèbes, et le tableau qui porte son nom est écrit en langue commune, tandis qu'il devroit l'être en Dorien. Diogène de Laërce ne cite point le tableau parmi les ouvrages de Cébès, et Lucien est le plus ancien des auteurs de l'antiquité qui parlent de cet ouvrage. Est-il possible que ce petit traité, qui n'est pas sans mérite, ait été ignoré pendant près de cinq siècles ? D'ailleurs il est parlé dans le tableau de choses qui n'existoient pas du temps de Cébès. Le mot χαρτης, *papier*, s'y trouve, et cependant il n'a été en usage, comme on sait, qu'au siècle d'Alexandre. L'auteur du tableau déclame contre des sectes qui ne se sont élevées que long-temps après Cébès; les Péripatéticiens, les Epicuriens, les Critiques plus modernes encore, y sont nommés : on fait dire à un Pythagoricien, que la musique et l'arithmétique sont des sciences vaines et futiles, tandis qu'elles étoient la base de la doctrine de Pythagore. Ce trait seul est suffisant pour prouver que jamais le tableau ne fut l'ouvrage de Cébès.

ils tombent et roulent au fond de la vallée. Dans l'intérieur du temple, Plutus lui-même est assis sur un trône, il paroît entiérement d'or; sa beauté parfaite attire tous les cœurs. Celui qui en est amoureux et qui parvient, à force de peines, à s'approcher de la porte du temple, est d'abord frappé d'étonnement à la vue des richesses qui brillent en ce lieu. Bientôt l'Espérance au visage riant vient lui tendre la main, le revêt d'une robe éclatante, et l'introduit dans le sanctuaire; c'est-là que son étonnement redouble; de ce moment elle guide ses pas et marche devant lui; elle le remet entre les mains des deux femmes, l'Erreur et la Servitude, qui le livrent au Travail. Celui-ci, après avoir épuisé les forces de cet infortuné, lorsqu'il a perdu ses couleurs et sa santé, le donne à la Vieillesse; bientôt l'Outrage vient s'en emparer et l'entraîne vers le Désespoir; alors l'Espérance s'évanouit et s'envole : on chasse le malheureux, non par cette porte d'or qui lui servit d'entrée, mais par une porte secrète et détournée. Il sort nud, chargé d'un embonpoint incommode (1); la pâleur réside sur son visage, où la vieillesse a gravé ses rides; son attitude est celle de la honte et du désespoir (2); le Repentir en pleurs

(1) Le grec dit : *ayant un gros ventre, étant pâle et vieux.*

(2) A la lettre : *d'une main il crouvre ses parties honteuses, de l'autre il s'étrangle.*

vient enfin à sa rencontre ; mais il ne lui sert qu'à le rendre plus malheureux (1).

Tel est mon tableau, cher Timoclès ; jettez-y un coup-d'œil attentif ; examinez-en toutes les parties, et voyez s'il vous convient d'entrer dans cette vie dont je vous ai tracé l'image, par la porte dorée, et d'en sortir honteusement par l'autre. Mais quelque parti que vous preniez, souvenez-vous de ce que dit un sage : *ce n'est point aux Dieux, c'est à nous que nous devons imputer notre choix* (2).

(1) *Qu'à le perdre davantage.*
(2) Platon, république, *liv. 10, page 520.*

APOLOGIE

POUR un Engagement auprès des Grands.

DEPUIS long-temps, mon cher Sabinus, je me demande ce que tu peux penser de moi, lorsque tu lis mon petit Traité sur les Gens de Lettres qui se mettent aux gages des Grands. Tu ne peux y jetter les yeux sans rire à mes dépens, j'en suis bien sûr. Je veux cependant essayer de concilier dans ton esprit ma conduite avec mes principes. Il me semble, si je ne suis pas un mauvais devin, que je t'entends dire : eh quoi ! cet homme qui déclame avec tant de force contre la condition des Gens de Lettres mercenaires, oublie tout-à-coup ses maximes, *la coquille s'est retournée* (1), comme

(1) C'est un proverbe, et je n'ai pas dû le changer : il s'emploie pour marquer une fuite précipitée, un changement subit et inopiné. Cette manière de parler tire son origine d'un jeu qui étoit fort en usage parmi les enfans d'Athènes, et qui s'appelloit ὀστρακίνδα. Voici les règles de ce jeu, tirées de Pollux, *Onomast. liv. 9, seg. 3*; et d'*Eustathe*, sur le dix-huitième livre de l'Iliade; les enfans se divisoient en deux bandes, et traçoient une ligne qui séparoit chaque parti : un des enfans s'avançoit sur la ligne, tenant à la main une petite coquille, dont la partie creuse étoit remplie de poix, et s'appelloit à raison de sa couleur, νύξ, *nuit*; l'autre côté étoit blanc, et se nommoit ἡμέρα, *jour*. L'enfant la jettoit en l'air, en demandant, *jour* ou *nuit*; si elle tomboit sur le côté qu'il avoit demandé, alors tous

on dit en proverbe, et voilà notre censeur qui se précipite de lui-même dans une servitude si manifeste et si publique ! Quels trésors immenses (1) lui a-t-on donc promis pour le faire renoncer à cette précieuse liberté avec laquelle il a vécu dès sa plus tendre enfance ? Au moment de paroître devant Æaque, et lorsqu'il a, pour ainsi dire, un pied dans la barque, se livrer à cet esclavage ! se laisser mettre un collier doré, comme les riches en mettent à leurs singes et à leurs écureuils (2) ! Sa conduite actuelle s'accorde bien peu avec ses écrits. En vérité, *les fleuves remontent vers leurs sources* (3), et tout est renversé. C'est chanter une palinodie plus triste que celle qu'un poëte chanta jadis pour Hélène et les Troyens (4);

ceux de son parti poursuivoient les autres qui fuyoient à toutes jambes, et le premier que l'on prenoit s'appelloit Ὄνος, *l'âne;* il étoit obligé de s'asseoir, et de faire tout ce qu'on lui commandoit.

(1) Selon le texte : *combien de Midas, de Crésus, de Pactoles entiers lui ont persuadé :* ces façons de parler sont d'autant plus dignes d'être remarquées, qu'elles annoncent l'imagination vive d'un peuple qui aimoit à tout personnifier, et à ne parler que par figures. Que la sagesse de nos langues modernes est froide, en comparaison de la hardiesse des langues antiques !

(2) Κυρδάλια, est un mot corrompu, à la place duquel les doctes commentateurs de Lucien proposent, les uns πορδάλια, d'autres κυνάρια, d'autres κωραλλία, Gesner σκιυράλια, qui me paroît assez probable.

(3) Proverbe tiré de la Médée d'Euripide, *v.* 410.

(4) Stésichore, poëte lyrique : son véritable nom étoit Tisias ; on lui avoit donné celui de Stésichore, parce qu'il avoit inventé les chœurs de danse au son

c'est démentir par ses actions des principes que l'on avoit d'abord approuvés comme excellens.

Voilà, si je ne me trompe, le langage que tu tiens en toi-même. Mais peut-être, à ces réflexions, ajouteras-tu quelque conseil, qui, pour être tardif, n'en sera pas moins celui d'un ami, et digne d'un philosophe tel que toi. Si, revêtu de ton masque, je joue bien ton personnage, j'aurai tout lieu de m'applaudir, et je sacrifierai au dieu de l'éloquence. Si, au contraire, je m'acquitte mal de mon rôle, tu suppléeras à ce que j'aurai omis. Voyons: il est temps de changer de costume et de scène. C'est à moi maintenant à garder le silence, à souffrir patiemment la main du médecin, qui coupe, brûle à son gré, ouvre les chairs avec sa lancette, et cautérise quand il le faut, pour opérer la guérison. C'est à présent toi qui prends la parole; et voici, cher Sabinus, ce que tu me dis.

Votre Ouvrage, mon cher ami, vous a fait autrefois tout l'honneur que vous pouviez en attendre; il a été fort applaudi, soit comme je l'ai su de quelques-uns de vos auditeurs, par l'assemblée nombreuse devant laquelle

de la cithare; il avoit écrit des invectives contre Hélène; pour la venger, Castor et Pollux le rendirent aveugle; mais pour les appaiser, Stésichore chanta les louanges de leur sœur, et ils lui rendirent la vue. *Voyez* Hésychius Illustris, *de sapientibus*, page 36; Suidas, et sur-tout Isocrate, *in encomio Helenæ*, page 370, tome 2, édition de M. l'abbé Auger.

vous l'avez récité ; soit par les personnes instruites qui l'ont lu en particulier, et se sont fait un plaisir de l'avoir souvent entre les mains. La diction en est pure ; il annonce une foule de connoissances, une grande expérience du monde ; tout y est présenté d'une manière solide et claire. Le point essentiel, c'est qu'il peut être fort utile à tous les citoyens, principalement aux Gens de Lettres qui, par imprudence, pourroient se laisser entraîner dans cet esclavage. Mais, puisque vous changez d'opinion ; puisque vous dites pour jamais adieu à la liberté, pour adopter cette lâche maxime,

Quand le gain nous appelle, il faut porter des fers (1),

gardez-vous bien d'aller lire votre Ouvrage à qui que ce soit, encore moins à ceux qui connoîtroient le genre de vie que vous menez actuellement ; priez plutôt le messager des Enfers (2) de faire boire de l'eau du Léthé aux personnes qui l'ont déja lu, ou bien l'on vous appliquera la fable de Corinthe ; l'on dira que, comme un autre Bellerophon, vous avez écrit contre vous-même (3) : car, en

(1) Vers d'Euripide dans les Phéniciennes, *v. 398.*

(2) Mercure des Enfers.

(3) La fable de Corinthe est celle de Bellerophon, racontée par Homère, au sixième livre de l'Iliade, *v. 160.* Antia, femme de Prœtus, amoureuse de Bellerophon, et ne pouvant le faire consentir à sa passion, l'accusa, auprès de son mari, d'avoir voulu lui faire

vérité

vérité, je ne vois pas de quelles raisons spécieuses vous pourriez colorer votre conduite aux yeux de vos censeurs, sur-tout si, en approuvant l'Ouvrage et cet air de liberté qu'il respire, ils regardoient avec un souris malin l'auteur humblement courbé sous un joug qu'il s'est imposé lui-même.

Assurément, diront-ils, et ce ne sera pas sans raison, cet ouvrage est d'un autre écrivain, dont l'ame est plus noble et plus fière. Pour toi, tu n'es qu'un geai paré des plumes du paon; ou si cet écrit est le tien, tu as agi comme Salæthus (1), qui, après s'être fait admirer des Crotoniates, par les loix rigoureuses qu'il porta contre l'adultère, fut, peu de temps après, surpris lui-même entre les bras de sa belle-sœur. La comparaison est assez juste, dira-t-on; mais Salæthus étoit encore plus excusable; il pouvoit alléguer la violence de sa passion, comme il le fit dans sa défense: néanmoins il eut le courage de se précipiter lui-même dans le bûcher, quoique les Crotoniates, émus de compassion, voulussent adoucir son supplice, et le commuer en un exil. Votre conduite est mille fois plus contradictoire. Vous employez tout votre talent à tracer dans un

violence; Prœtus, qui redoutoit le courage de Bellerophon, ne voulut point le faire mourir; mais il l'envoya en Lycie chez son beau-père, et le chargea de lettres qui lui devoient être funestes, puisqu'elles contenoient l'ordre de faire mourir celui qui en étoit porteur.

(1) C'est le même que Zaleucus.

écrit le tableau de cette condition servile ; vous dénoncez comme un lâche quiconque entre dans la maison d'un riche, s'enferme dans cette espèce de prison, supporte avec patience mille désagrémens, et bientôt l'on vous voit, malgré votre âge avancé, et lorsque vous touchez, pour ainsi dire, au seuil de la vieillesse, l'on vous voit, dis-je, subir cet indigne esclavage : peu s'en faut même que vous n'en fassiez gloire. Mais plus vous croirez tirer de considération de votre nouvel état, et plus vous paroîtrez ridicule, par la contradiction qui règne entre votre conduite et votre livre. Qu'est-il besoin de chercher de nouvelles raisons de vous blâmer, quand ce vers d'une excellente tragédie prononce votre condamnation : *je hais le sage qui ne l'est pas pour lui-même* (1). Vos accusateurs ne seront pas embarrassés pour trouver d'autres comparaisons. Les uns vous assimileront à ces acteurs tragiques qui, sur la scène, sont Agammenon, Créon ou Hercule ; mais hors du théatre, lorsqu'ils ont mis bas le masque, on ne voit plus en eux qu'un Polus ou un Aristodème, histrions à gages, que l'on siffle à la moindre faute, et que l'on punit à coups de fouet quand les spectateurs le jugent à propos. D'autres

(1) On attribue ce vers à Euripide : Cicéron le cite comme tiré de la Médée de ce poëte ; mais il n'existe point dans celle qui nous reste, Platon, *Hippias major, page 283, B*, fait allusion à ce vers, qui étoit devenu proverbe.

diront que vous ressemblez au singe de la fameuse Cléopatre. Il avoit appris à danser en mesure et avec grace ; on l'admiroit sur-tout pour la gravité avec laquelle il soutenoit son personnage, pour la justesse de ses mouvemens toujours d'accord avec les flûtes et les voix. Un jour il apperçoit malheureusement des figues ou des amandes posées à l'autre bout de la salle : adieu la flûte, adieu la mesure et la danse ; il jette son masque, ou plutôt il le brise, et se précipite avec avidité sur les fruits.

Et vous, diront-ils, qui n'êtes pas seulement acteur, mais auteur d'une pièce excellente, vous qui vous érigez en législateur, il suffit donc qu'une figue paroisse pour montrer à l'instant que vous n'êtes qu'un singe ; que votre philosophie n'est que sur le bord de vos lèvres ; que vous tenez un langage opposé à vos sentimens secrets (1). C'est de vous que l'on peut dire, avec raison, que ces discours dont vous vous êtes fait tant d'honneur, *n'ont*, comme la coupe d'Astianax, *mouillé que l'extrémité de vos lèvres, sans humecter votre palais* (2). Ainsi, cette témérité audacieuse, avec laquelle vous braviez les besoins de l'humanité, a bientôt été punie par l'abjuration, presque solemnelle (3),

(1) A la lettre : *que vous cachez dans votre cœur une chose, et que vous en dites une autre :* c'est une allusion à un vers d'Homère, Iliade, *liv. 9, v. 313.*

(2) *Voyez* le traité précédent, *page 16.*

(3) A la lettre : *ayant abjuré presque par le ministère*

de votre liberté. Il semble qu'au moment où l'on vous combloit d'éloges pour ce libelle, dans lequel vous accusez les autres, il semble, dis-je, qu'Adrastie (1), debout derrière vous, rioit en elle-même de tous vos discours : comme déesse, elle prévoyoit votre prompt changement. Sans doute elle s'est indignée que, sans avoir craché trois fois dans votre sein (2), vous vous soyez porté l'accusateur des malheureux que la rigueur de la Fortune oblige à supporter tous les maux attachés à cette condition. Si l'on écrivoit pour argument à votre déclamation, *Æschine, après avoir accusé Timarque, est convaincu d'avoir commis les mêmes crimes*, quels ris la vue de ce titre n'exciteroit-elle pas, sur-tout si sa jeunesse pouvoit faire excuser Timarque, tandis que son accusateur, déja vieux, seroit aussi coupable que lui ? En un mot, vous ressemblez à ce charlatan

des crieurs : allusion à l'usage de crier les esclaves qu'on vendoit à l'encan.

(1) Déesse de la vengeance, qui punissoit sur-tout l'orgueil et l'amour-propre.

(2) J'ai conservé précieusement ce trait, que les gens qui se disent délicats ne manqueront pas sans doute de blâmer ; mais je l'ai conservé, parce qu'il tient aux mœurs et aux usages. Les Grecs, pour détourner la vengeance d'Adrastie, qui punissoit les discours orgueilleux, pour détruire l'effet des sortilèges et des enchantemens, crachoient trois fois dans leur sein : c'est ainsi que dans Théocrite, *Idyle 6, v. 39*, Polyphème dit :

ὡς μὴ βασκανδῶ δὲ, τρὶς εἰς ἐμὸν ἔπτυσα κόλπον.

qui annonçoit un remède pour la toux, promettoit une guérison subite à ceux qu'elle incommodoit, et cependant paroissoit lui-même sur le point de rendre l'ame, à force de tousser.

Voilà sans doute les reproches que l'on peut me faire. Un accusateur tel que toi pourroit aisément en ajouter beaucoup d'autres semblables ; la matière est abondante ; elle peut fournir plus d'un argument. Mais il est temps d'examiner par quel moyen je pourrai me justifier. Sera-t-il plus avantageux pour moi de trahir volontairement ma propre cause en gardant le silence ? Dois-je m'avouer coupable, et recourir à des excuses vulgaires ? Dois-je alléguer les décrets de la Fortune, de la Parque et du Destin ? Demanderai-je grace à mes censeurs, en leur disant qu'ils savent bien que nos actions ne dépendent pas de nous, mais d'une puissance supérieure, ou plutôt de l'une de ces divinités dont je parlois tout-à-l'heure ; qu'elle nous gouverne à son gré, nous entraîne malgré nous ; que nous ne sommes responsables ni de nos discours, ni de nos démarches ? Non, mon ami ; cette manière de me défendre est trop vulgaire : tu ne souffrirois pas que je te présentasse une pareille apologie, et vainement m'appuierois-je de l'autorité d'Homère, en disant, comme lui :

Nul mortel à son sort ne sauroit échapper (1) ;

(1) Iliade, *liv. 6, v. 488.*

et cet autre vers :

La Parque à sa naissance a filé ses destins (1).

Si, d'un autre côté, renonçant à ces excuses, comme trop frivoles, je disois : ce n'est point l'appât des richesses qui m'a séduit ; aucun espoir de cette nature ne m'a déterminé à me soumettre à mon nouvel état ; mais plein d'admiration pour la sagesse, la grandeur d'ame, la noblesse des sentimens de celui que je sers, j'ai voulu participer à ses belles actions ; j'aurois tout lieu de craindre alors de me voir chargé d'une nouvelle accusation, et taxé de flatterie ; ce seroit, comme on dit, *chasser un clou avec un autre* (2), et celui-ci seroit d'autant plus gros, que la flatterie est le plus bas de tous les vices, et par cette raison le plus odieux.

Mais si je ne veux alléguer ni ce motif, ni les autres, que me reste-t-il, sinon d'avouer sans détour que je ne puis donner de prétexte légitime ? Cependant, je n'ai point encore jetté la dernière ancre en mer (3) ; je pourrois dé-

(1) Iliade, *liv. 20, v. 128.*

(2) Ce proverbe est trop connu et trop fréquent dans Lucien, pour avoir besoin d'être expliqué.

(3) C'est-à-dire : *il me reste encore une ressource.* Cette façon de parler vient de ce que les vaisseaux des anciens avoient une ancre beaucoup plus forte que les autres. On ne la jettoit en mer que lorsque l'on étoit en danger de faire naufrage, et pour cela on l'appelloit *l'ancre sacrée :* Lucien fait encore allusion à cet usage à la fin du *Jupiter le tragique. Voyez* notre remarque à cet endroit.

plorer les infirmités de ma vieillesse, et les maux de l'indigence qui nous engage à tout faire et à tout souffrir. Je pourrois, en cette circonstance, appeller à mon secours la Médée d'Euripide, qui, paroissant fort à propos, répéteroit ces vers, en y faisant un léger changement :

Je connois tous les maux dont je suis menacé,
Mais la voix du besoin fait taire ma sagesse (1).

Et quand je ne citerois pas l'autorité de Théognis, qui ne sait que ce poëte permet qu'on se précipite *dans le vaste sein des flots*, et même *du haut de quelque roche élevée* (2), si l'on espère y trouver la fin de sa misère ?

Telles sont les raisons que je pourrois employer à me justifier. Elles ne sont pas, il est vrai, très-spécieuses : mais, mon ami, rassurez-vous ; je n'en veux faire aucun usage. Les Argiens ne sont point tellement pressés par la famine, qu'ils soient réduits à labourer leur gymnase (3), et je ne me vois point forcé par la disette d'excuses légitimes, à me refugier dans

(1) Euripide, Médée, *v.* 1077. Dans le poëte, le sens des vers est, *je sais quels crimes j'ose entreprendre ; mais ma colère l'emporte sur tous les conseils.*

(2) Théognis, *v.* 176.

(3) Ceci fait allusion à un trait historique. Les habitans d'Argos, assiégés par les Lacédémoniens, et réduits à la plus grande famine, n'eurent d'autre ressource que d'ensemencer leur Gymnase, qui s'appelloit *Cyllabaris*. De-là est venue cette façon de parler proverbiale, dont le sens est très-clair.

l'asyle des Crétois (1), pour éviter l'effet de cette accusation. Fais seulement réflexion à la différence extrême qui se trouve entre le mercenaire qui consent à vivre dans la maison d'un riche, à devenir son esclave, à souffrir tous les maux dont j'ai parlé dans mon livre, et l'homme public chargé d'une partie de l'administration, qui exerce l'autorité qu'on lui a confiée, et reçoit de l'empereur la récompense de ses travaux. Examine ces deux conditions; compare-les, et tu verras qu'elles sont éloignées, comme disent les musiciens, *de plus de deux octaves* (2); elles se ressemblent à-peu-près comme le plomb ressemble à l'argent, le cuivre à l'or, l'anémone à la rose, le singe à l'homme. Dans l'une et l'autre, il est vrai, on reçoit un salaire; on est soumis aux ordres d'un supérieur: mais quelle distance entre les fonctions de ces deux états! Ici, la servitude est manifeste, et ceux qui la subissent ne diffèrent en rien des esclaves que l'on achète à prix d'argent, et que l'on emploie aux plus vils ministères de la maison. Là, ce sont des hommes qui tiennent dans leurs mains les rênes de la république, qui se rendent à chaque

(1) Quand Minos se fut rendu maître de la Crète, les Crétois se retirèrent dans une ville, qui, à cette occasion, fut appellée Κρητῶν φύγετα, *asyle des Crétois*: c'est ainsi qu'un Scholiaste de Lucien explique ce proverbe.

(2) A la lettre: *deux fois à travers toutes les cordes*. Ce proverbe indique la plus grande distance possible.

instant utiles à des villes, à des provinces entières ; l'on ne peut raisonnablement leur faire un crime du salaire qu'ils reçoivent, et les ranger dans la classe des mercenaires, autrement on ne tarderoit pas à rendre méprisables toutes les places importantes qui sont de même nature que la mienne ; et les gouverneurs des provinces, les préfets des villes, les commandans des légions, les généraux d'armée, seroient également blâmables, puisqu'il n'est aucun d'eux dont les services ne soient payés. Il ne faut pas tout détruire d'un seul coup, et ranger dans la même classe tous ceux qui reçoivent des appointemens. Enfin, je n'ai point dit, dans mon ouvrage, que l'on fût malheureux précisément parce qu'on touchoit le revenu d'un emploi ; mais j'ai déploré le sort de ces infortunés qui, sous le nom d'instituteurs, se font esclaves chez les Grands. Ma position est toute autre. Dans les détails de la vie privée, je suis aussi libre qu'auparavant, et par mes fonctions publiques, j'exerce une partie de l'autorité suprême ; et si tu y fais attention, tu verras que je n'ai pas peu d'influence sur le gouvernement de l'Egypte. Mon emploi consiste à tirer les causes au sort (1), à leur assigner le

(1) A la lettre : *à introduire les causes, et à établir entre elles un ordre convenable ;* mais selon Budée, *comment. ling. gr. page 23*, l'expression εἰσαγεῖν τὰς δίκας, appliquée au juge, répond à κληροῦσθαι τὰς δίκας, *tirer les causes au sort*, parce que le juge mettoit dans une urne le nom des plaideurs, et le premier dont le nom sortoit avoit droit de faire plaider sa cause la première.

rang qu'elles doivent avoir, à faire tenir des registres exacts de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait, à contenir les orateurs dans la décence, à publier et à conserver dans toute leur fidélité les décrets de l'Empereur, à veiller à leur durée et à leur exécution. Ce n'est point d'un particulier que je reçois le prix de mes travaux, c'est de l'Empereur lui-même; et ce prix, loin d'être modique, monte à des sommes considérables. Ajoutez que je ne me nourris point d'espérances frivoles; il peut arriver que j'obtienne la préfecture de la nation entière, ou quelque charge supérieure. Il y a plus, et pour user de toute la confiance que m'inspire la bonté de ma cause, pour aller au-devant de tous les reproches, en poussant ma justification à l'excès, je vous dirai qu'il n'est personne qui ne travaille dans l'espoir d'un salaire : les hommes élevés aux dignités les plus éminentes, l'Empereur lui-même attend le sien. Je n'entends point par-là les tributs et les impôts que ses sujets lui paient tous les ans; le plus beau salaire d'un grand Roi consiste dans les louanges et dans les adorations de son peuple comblé de ses bienfaits; les statues, les temples et les autels que ses sujets lui consacrent, sont la récompense des soins qu'il se donne pour procurer la félicité publique; or, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, et si vous voulez descendre du faîte de l'autorité suprême à chacune des parties qui la composent, vous verrez que nous ne diffé-

rons que du petit au grand, et que d'ailleurs nous sommes tous également mercenaires.

Si j'avois posé pour principe que personne ne doit travailler, je serois sans doute coupable d'avoir enfreint mes propres loix; mais si je n'ai point tenu dans mon livre un pareil langage, si, au contraire, il est du devoir d'un homme de bien d'être toujours occupé, que peut-il faire de mieux que de s'unir à ses amis pour remplir une tâche utile, de se produire au grand jour, de donner publiquement des preuves de sa fidélité, de son exactitude, de son zèle à remplir les fonctions qui lui sont confiées, afin d'éviter le reproche qu'Homère fait aux gens oisifs, qu'il appelle

Inutile fardeau de la terre?

Je voudrois, avant tout, que mes censeurs se ressouvinssent que leurs reproches ne s'adressent point à un Sage (si toutefois il en est), mais à un homme fort ordinaire, qui a cultivé le talent de la parole, qui s'y est même acquis un peu de gloire, mais qui n'a jamais prétendu atteindre à la vertu sublime des Coryphées de la philosophie: eh, par Jupiter! je ne crois pas devoir en être plus fâché, car je n'ai jamais rencontré personne qui tînt tout ce que promet ce grand nom de Sage. D'ailleurs, je serois fort étonné que tu blâmasses ma condition actuelle, puisque tu sais depuis long-temps quels salaires considérables j'ai retirés des leçons publiques d'éloquence que je donnois dans les Gaules, où tu m'as connu lorsque tu allois voir l'océan occidental. Tu sais qu'on

me comptoit alors au rang des Sophistes (1), dont le talent étoit le mieux récompensé.

Voilà, cher ami, ce qu'au milieu de mes occupations multipliées, j'ai cru devoir t'écrire pour me justifier à tes yeux ; car il ne m'est point indifférent d'obtenir ton suffrage (2). A l'égard des autres, quand ils réuniroient toutes leurs accusations, il me suffira de leur répondre, *Hippoclide* (3) *ne s'en soucie guère.*

(1) Ce nom doit ici se prendre en bonne part, car il avoit chez les Grecs deux acceptions.

(2) A la lettre : *de recevoir la pierre blanche et pleine.* Les Athéniens portoient leur suffrage avec des petites pierres ; les blanches servoient à absoudre ; celles qui servoient à condamner, étoient noires et percées. *Voyez* la double accusation, à la fin.

(3) Ce proverbe dont le sens est facile à saisir, tire son origine de l'histoire suivante, rapportée par Hérodote, *Erato*, *chap.* 129. Clisthènes, tyran de Sicyone, voulant marier sa fille Agariste, fit publier aux jeux olympiques, auxquels il venoit de remporter le prix de la course des chars, que ceux qui pouvoient prétendre à la main de sa fille, n'avoient qu'à se rendre chez lui dans soixante jours, et que, l'année révolue, il choisiroit un gendre ; il vint une foule de prétendans, parmi lesquels on distinguoit Hippoclide, fils de Tisandre, un des plus nobles et des plus riches Athéniens. Le jour même où Clisthènes devoit nommer son gendre, les prétendans ayant long-temps disputé sur la musique et sur la danse, Hippoclide, pour faire connoître ses talens, se mit à danser *l'emmélie*, danse honnête ; mais bientôt il s'échauffe, et demande qu'on dresse une table ; On l'apporte, il monte dessus, et exécute d'abord une danse Lacédémonienne ; ensuite il pose la tête sur la table, se soutient sur les mains et gesticule avec les pieds. Clisthènes qui l'observoit, conçut une opinion peu favorable des mœurs d'Hippoclide, et lui dit : fils de Tisandre, votre danse a rompu votre mariage ; l'autre lui répondit : *Hippoclide ne s'en soucie guère.*

SUR UNE FAUTE COMMISE EN SALUANT (1).

IL est bien difficile à un homme d'éviter l'influence d'un mauvais génie ; mais il l'est plus encore de se justifier d'une faute commise par inadvertence et par l'inspiration de quelque dieu. J'ai éprouvé l'une et l'autre. Je venois te saluer le matin, et au lieu de te donner, comme je l'aurois dû, le salut accoutumé, je t'ai souhaité *la santé*. Ce dernier souhait n'est cependant pas d'un mauvais augure ; mais il n'étoit pas fait à propos, car il ne convient point au matin. A peine j'eus lâché ce mot, que,

(1) Ce petit traité est un de ceux que d'Ablancourt n'a point traduits, *à cause*, dit-il, *des diverses allégations qui sont renfermées dans la propriété des termes grecs, et qui n'ont point de rapport à notre façon.* Cependant nous avons cru que ce morceau n'étoit pas absolument impossible à rendre en notre langue ; et comme il renferme des allusions à certains usages de la vie privée des Grecs, qu'il contient des traits d'histoire, des anecdotes que l'on chercheroit vainement ailleurs, nous nous sommes fait un devoir de n'en pas priver les amateurs de l'antiquité. Pour l'intelligence de cette apologie, il suffit de savoir que les Grecs employoient pour se saluer différentes formules ; le matin ils se donnoient le bonjour, en disant χαῖρε, *réjouissez-vous, soyez joyeux ;* le soir en se quittant, ils se souhaitoient une bonne santé, ὑγιαίνε. Il arriva à Lucien, en entrant le matin chez un homme de haute distinction, de le saluer avec la formule usitée pour le soir ; c'est de cette faute qu'il cherche à se disculper.

rempli de confusion, je rougis, la sueur me monta au visage; je me sentis dans un embarras extrême. Ceux qui étoient présens s'imaginèrent, avec assez de vraisemblance, les uns, que j'étois fou; les autres, que la vieillesse me faisoit radoter : quelques-uns crurent que j'avois encore le cerveau troublé des fumées du vin que j'avois bu la veille. Pour toi, tu témoignas assez d'indulgence; à peine par un léger sourire me fis-tu connoître mon erreur. J'ai pensé que je ferois bien, pour me consoler, de composer un petit traité sur cette matière; c'est peut-être un moyen de diminuer le chagrin que me cause ma faute, et d'adoucir la peine que je ressens d'avoir manqué au *décorum* dans un âge avancé, en présence d'un si grand nombre de témoins. Du reste, je ne pense pas avoir besoin de justifier une erreur de ma langue, qui, en se trompant, n'a rien fait entendre que de très-favorable.

En commençant cet écrit, je m'attendois à rencontrer dans mon sujet des difficultés considérables; mais à mesure que je suis avancé, ce que j'avois à dire est venu s'offrir de lui-même à mon esprit. Cependant je n'entrerai point en matière que je n'aie auparavant parlé de ces trois souhaits, *joie*, *santé*, *prospérité* (1) Le

(1) Outre les mots χαίρειν, *être joyeux*, et ὑγιαίνειν, *être en santé*, les Grecs disoient encore εὖ πράττειν, *bien faire, prospérer*, εὖ ἔχειν, *bien avoir, se bien trouver*; ainsi les Allemands disent, *comment se trouvent-ils soi?* et les Anglois? *comment faites-vous faire?*

premier étoit le salut ordinaire des anciens ; ils s'en servoient non-seulement le matin et à la première rencontre, mais ceux qui ne s'étoient jamais vus l'employoient, comme dans ce vers :

Soyez toujours joyeux, souverain de Tirynthe (1).

Après le repas, lorsque la conversation étoit animée par le vin. Exemple :

Soyez joyeux, Achille; on goûte à votre table,
Le plaisir d'un repas égal..... &c. (2),

dit Ulysse en s'acquittant de l'ambassade que lui avoit confiée Agamemnon.

Lorsqu'on se quittoit, on usoit de la même formule :

Soyez joyeux; pour moi je ne suis plus un homme;
Je deviens immortel, et j'habite les cieux (3).

On n'avoit point encore assigné un temps particulier pour cette salutation, et elle n'étoit pas, comme à présent, réservée au matin ; on s'en servoit en toute occasion, et même dans les momens les plus funestes ; ainsi Euripide fait dire à Polynice prêt à quitter la vie :

Soyez joyeux, déja je descends chez les ombres (4).

Ce n'étoit pas seulement un témoignage d'ami-

(1) L'auteur de ce vers m'est inconnu.
(2) Homère, Iliade, *liv. 9, v. 225.*
(3) Vers d'Empédocle ; on prétend que ce fut les adieux qu'il fit à ses disciples avant de mourir et de se précipiter dans le cratère du mont Ætna.
(4) Euripide, Phœniciennes, *N.* 1464.

tié, c'étoit aussi une expression de haine, et par laquelle on renonçoit à toute société, à tout commerce. En effet, dire à quelqu'un, *je vous souhaite bien de la joie* (1), signifie qu'on ne se soucie pas d'être avec lui.

Le premier qui employa cette formule, fut, dit-on, Philippides l'Hémérodrome (2), qui, venant annoncer la victoire de Marathon, dit aux Archontes assis sur leurs sièges, et inquiets de l'issue de ce combat : *réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs :* en disant ces mots il expira. Cléon, démagogue des Athéniens, commençoit par ce mot une lettre qu'il leur écrivoit de Sphacterie, et par laquelle il annonçoit l'heureuse nouvelle de sa victoire et de la prise des Lacédémoniens. Après Cléon, Nicias écrivant de Sicile, se conforma, dans ses lettres, à cet ancien usage, et prit occasion de ses succès pour dire aux Athéniens de se réjouir.

(1) Le texte dit à la lettre : *dire un long réjouissez-vous, signifie qu'on ne soucie plus ;* ainsi nous disons en francois dans le même sens, *je vous souhaite bien du plaisir.*

(2) Son véritable nom est Phidippide, suivant Hérodote, *liv. 6, chap. 105 ;* c'étoit sans doute un surnom tiré de ce qu'il étoit un excellent coureur, et qu'il n'avoit pas besoin de cheval pour faire promptement une longue course. Dusoul remarque judicieusement que Lucien ne prétend pas dire que cette formule fut inventée par Phidippide, puisqu'on la trouve fréquemment employée dans Homère ; mais elle étoit tombée en désuétude ; elle fut renouvellée par Phidippide, et ne devint un usage général chez les Athéniens, qu'à l'époque du combat de Sphacterie, où Cléon remporta l'avantage.

L'admirable

L'admirable Platon, digne législateur en ces matières, veut bannir le *réjouissez-vous ;* il le rejette comme peu convenable et n'offrant rien d'assez sérieux : à sa place il introduit cette autre formule, *soyez heureux ;* il la trouve conforme à la bonne disposition du corps, et à celle de l'ame. Ecrivant à Denis, il le blâme de ce que, dans un hymne en l'honneur d'Apollon, le Tyran saluoit le Dieu, en lui disant, *soyez joyeux :* salutation indigne d'Apollon Pythien, et peu convenable à des hommes, loin de l'être à des dieux.

Quoique le divin Pythagore n'ait daigné nous laisser aucun de ses ouvrages (1), on sait néanmoins, autant qu'on en peut juger par les écrits d'Ocellus de Lucanie (2), d'Archytas, et de

(1) Pythagore laissa, dit-on, tous ses ouvrages à sa fille Damo, lui recommandant de ne les communiquer à personne ; et Damo, quoique fort pauvre, ne voulut jamais s'en dessaisir, quelques sommes considérables qu'on lui offrît : ainsi périrent les écrits, sans doute fort singuliers, du plus mystérieux des Philosophes ; Diogène de Laërce, *page 594*, édition de Henri Etienne. Cependant quelques auteurs ont prétendu que Pythagore n'avoit jamais rien dicté, ni rien écrit. Jamblique, *vita Pythag. cap. 13.*

(2) Il nous reste, sous le nom d'Ocellus de Lucanie, un petit traité grec sur la nature de l'univers, dans lequel l'auteur soutient l'éternité du monde. Nous devons la conservation de ce morceau vraiment précieux par son antiquité, au philosophe Archytas, qui, à la prière de Platon, se rendit en Lucanie chez les descendans d'Ocellus, où il trouva plusieurs autres traités du même philosophe, *sur la loi naturelle, sur la royauté, sur la religion.* Ces traités son perdus ; ils furent envoyés

quelques autres de ses disciples ; on sait, dis-je, qu'il ne mettoit jamais en tête de ses lettres, ni *réjouissez-vous*, ni *soyez heureux*, mais *portez-vous bien.* En effet, tous ceux qui sont sortis de son école, lorsqu'ils s'écrivent sur quelque matière sérieuse, commencent par se souhaiter une bonne santé, comme ce qui convient le plus à l'ame et au corps, et renferme en général tous les biens que l'homme peut desirer ; et ce triple triangle enlacé (1), formé de cinq lignes, qui servoit de symbole à tous ceux de sa secte, étoit nommé par eux le signe de la santé. Enfin, ils pensoient que la santé renfermoit l'idée de joie et de bonheur ; au lieu que ni le bonheur, ni la joie ne renferment l'idée de santé. Quelques-uns regardoient comme son symbole le quaternion, qui est leur

par Archytas à Platon, lequel faisoit un cas tout particulier des ouvrages d'Ocellus. Nous apprenons ces détails par deux lettres d'Archytas à Platon, et par les réponses de ce dernier, que nous a conservées Diogène de Laërce. Le traité sur la nature de l'Univers, que l'on attribue à Ocellus, pourroit cependant ne pas être de lui ; car ce philosophe étoit Dorien, et c'est en langue commune qu'est écrit cet ouvrage ; d'un autre côté, il est possible qu'on l'ait traduit dans des temps postérieurs, et lorsque le dorien n'étoit plus entendu que d'un petit nombre de personnes.

(1) Cette figure n'est pas un triple triangle, mais un pentagone, dont les angles sont prolongés ✡, une espèce d'étoile ; on l'appelloit aussi *le pentagramme*, *le pentalpha*, comme composé de cinq A. Les disciples de Pythagore s'en servoient au commencement de leurs lettres, comme un symbole de reconnoissance.

grand serment, et forme leur nombre parfait; d'autres l'appelloient le principe de la santé, et parmi eux est Philolaüs.

Mais qu'ai-je besoin de citer les anciens, lorsqu'Epicure lui-même, cet homme pour lequel la joie avoit tant de charmes, et qui regardoit la volupté comme le bien suprême, dans ses lettres sérieuses (car il nous en reste quelques-unes), et en écrivant à ses amis, commençoit toujours par leur recommander de se bien porter (1)? Dans la tragédie et dans l'ancienne comédie, l'on trouve souvent le souhait de bonne santé, fait dès le premier abord. Par exemple,

Vivez sain et joyeux (2);

et c'est avec sagesse que l'on donne à la santé

(1) Epicure avoit composé un très-grand nombre d'écrits; il ne nous reste de lui que trois lettres, conservées par Diogène de Laërce: deux contiennent un abrégé de sa doctrine physique; l'une est adressée à un certain Hérodote, peu connu d'ailleurs; et l'autre à Pythoclès, aussi peu célèbre. Quoiqu'elles traitent de matière sérieuse, elles sont cependant dans la forme ordinaire, c'est-à-dire, qu'elles commencent par ces mots, Ἐπίκουρος τῷ Ἡροδότῳ χαίρειν. τῷ Πυθοκλεῖ χαίρειν, et non pas ὑγιαίνειν, comme le prétend Lucien. Il y a plus, Diogène de Laërce, qui remarque qu'Epicure employoit quelquefois la formule ἓυ πράττειν, et celle εὖ διάγειν, dont il étoit l'inventeur, ne dit pas un mot d'ὑγιαίνειν; ne pourroit-on pas soupçonner que ce dernier mot est corrompu dans Lucien, et qu'il faut lire à sa place ἓυ διάγειν?

(2) Homère, Odyssée, *liv.* 24, *v.* 401.

le pas avant la joie. C'est ainsi qu'Alexis a dit :

Mon maître, soyez sain ; vous revenez bien tard (1),

Achée :

J'ai fait un crime affreux ; mais toi, sois toujours sain (2);

Et Philémon :

Le premier de mes vœux seroit pour la santé,
Le second, cher ami, pour la félicité.
Ensuite, si des Dieux la faveur est complette,
Je vivrai dans la joie, et n'aurai point de dette (3).

L'auteur de la Scolie, cité par Platon (4), que

(1) Alexis, poëte de la nouvelle comédie : il ne nous reste de lui que des fragmens conservés la plupart dans Athenée.

(2) Achée étoit un poëte tragique, postérieur à Sophocle. Dans ce vers, le mot ὑγιαίνε, signifie, moins *conserver sa santé* que *sa raison.*

(3) Philémon, poëte de la seconde comédie : ses fragmens ont été recueillis avec ceux de Ménandre, par Jean le Clerc.

(4) Une scolie, σκολιὸν, est une chanson de table : on la chantoit en tenant une branche de myrte à la main ; celui qui avoit chanté la première strophe, passoit la branche à son voisin, celui-ci à un autre, ainsi de suite jusqu'à la fin de la chanson. Mais si nous en croyons Plutarque, *quest. de table, liv. 1, quest. 1*, on n'observoit pas toujours cet ordre, et le premier convive du premier lit, après avoir chanté, envoyoit le myrte à la première personne du second lit, celle-ci à la première du troisième, et à cause de cette marche oblique, ces chansons furent appellées *scolies.* Il y a d'autres opinions sur l'origine de ces noms ; mais les bornes d'une simple remarque, ne nous permettent pas de les rapporter. *Voyez* Suidas, au mot σκολιὸν, Athenée, *liv. 11, chap. 15,*

dit-il ? *la santé est le premier des biens, la beauté le second, et le troisième la richesse.* A l'égard de la joie, il n'en dit pas le moindre mot. Rappelle-toi ces vers si connus,

O santé ! des humains la première déesse,
Jusqu'aux derniers momens accompagne mes jours (1).

Or, si la Santé est la première des déesses, le bien qu'elle procure doit être le premier des biens.

Je pourrois te citer des milliers de passages tirés des poëtes, des historiens, des philosophes, qui tous donnent le premier rang à la santé ; je n'en ferai rien cependant, pour ne pas donner à cet écrit un ton ridicule et puérile, et ne pas m'exposer à chasser un clou avec un autre (2) : mais quelques traits choisis de l'histoire ancienne, qui me reviennent en mémoire, et qui ont un rapport direct à notre sujet, seront, je pense, placés ici fort à propos.

et *liv. 15, chap. 14* : le Scholiaste d'Aristophane, sur *les grenouilles, v. 1337* ; et sur *les guespes, v. 1231*. L'auteur de la scolie dont parle ici Lucien, et que Platon cite dans son Gorgias, *page 451, E*, édition de Serranus, est Simonide, selon Clément d'Alexandrie, *Stromates, liv. 4, page 483*, édition de Sylburge.

(1) C'est ainsi que commence le Pœan d'Ariphron de Sicyone, en l'honneur de la déesse Santé ; Athenée nous l'a conservé tout entier à la fin de son quinzième livre.

(2) Ce proverbe est connu, les latins l'employoient. Lucien veut dire qu'il ne cherchera pas à excuser une faute en en commettant une autre.

Eumènes de Cardie (1), dans une de ses lettres à Antipater, rapporte qu'Alexandre étant sur le point de livrer la bataille d'Issus, Héphæstion entra le matin dans sa tente, et, soit oubli, soit distraction, ou qu'il y fût contraint par quelque dieu, il lui dit, ainsi que je l'ai fait : *portez-vous bien, ô Roi ! voici l'instant de ranger vos troupes en bataille.* La plupart des courtisans, étonnés de cette étrange manière de donner le bon jour, et Héphæstion lui-même, honteux de sa méprise, Alexandre reprit : j'accepte cet augure, qui me promet de revenir sain et sauf du combat.

Antiochus-Soter, prêt d'en venir aux mains avec les Galates, eut un songe dans lequel il lui sembla voir Alexandre qui se présentoit à lui, et lui ordonnoit de prendre pour cri de guerre le mot *Santé.* Il le fit, et remporta une célèbre victoire (2).

(1) Cardie étoit une ville de Thrace, située à l'entrée de la Chersonèze. Dans toutes les éditions de Lucien, antérieures à celles de Reitz, on lisoit Εὐμενὴς σαρδιανός. Le premier qui ait corrigé cette faute, est Paulus Leopardus, dans ses *emendationes et miscellanea, lib. 11, chap. 12.* J'aurois voulu que les commentateurs de Lucien en eussent averti, et que Dusoul ne se fût pas attribué une correction qui ne lui appartient pas. Cet Eumènes, dont Plutarque et Cornélius Népos nous ont laissé la vie, avoit écrit, comme le remarque Dusoul, d'après Athenée, *liv. 10, chap. 9*, l'histoire d'Alexandre-le-Grand, sous le titre d'*Ephémérides.*

(2) Il la dut à Théodotes de Rhodes, un de ses capitaines, et aux Eléphants qu'il avoit dans son armée; ces animaux inconnus aux Galates, les effrayèrent au

Ptolémée, fils de Lagus (1), écrivant à Séleucus, changeoit manifestement l'usage établi. Il commençoit ses lettres par lui souhaiter une bonne santé ; et au lieu de finir par ces mots, *portez-vous bien*, il les terminoit par ceux-ci, *soyez joyeux*. C'est ce que nous apprenons de Dionysodore (2), qui a recueilli les lettres de Ptolémée.

Il ne sera pas hors de propos de citer ici l'exemple de Pyrrhus, roi d'Epire, ce Héros qui a mérité de passer, après Alexandre, pour le plus grand guerrier, et qui a si souvent éprouvé les vicissitudes de la fortune. Lorsqu'il sacrifioit ou consacroit quelque offrande aux dieux, jamais il ne leur demandoit la victoire, un plus vaste empire, une réputation brillante, ou d'immenses richesses ; tous ses vœux se bornoient à souhaiter la santé, persuadé que s'il en jouissoit, il obtiendroit bientôt tous les autres biens : c'étoit, à mon avis, penser très-sagement. De quelle utilité sont, en effet, tous les biens sans la santé ?

Mais aujourd'hui, me dira peut-être quelqu'un, l'usage a fixé le sens de ces mots, et

point qu'ils prirent la fuite, quoique beaucoup plus forts et plus nombreux que leurs ennemis. Lucien dans le traité intitulé : *Zeuxis* ou *Antiochus*.

(1) Le même que le Philadelphe.

(2) Je crains que ce nom ne soit corrompu, et qu'il ne faille lire Dionysiodore. Celui-ci étoit Béotien ; il composa une histoire grecque, qui s'étendoit jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre ; quant à Dionysodore, il m'est inconnu.

le temps auquel il convient de les employer ; et vous, en les changeant, quoique d'ailleurs vous n'ayez rien dit de choquant, néanmoins, si l'on en juge sainement, vous n'êtes pas exempt de faute. Vous ressemblez à un homme qui s'attacheroit un casque à la jambe, ou qui mettroit un brodequin sur sa tête. Fort bien, mon ami, lui répondrois-je, et vous auriez raison s'il étoit quelque moment où la santé ne nous fût pas nécessaire ; mais nous en avons besoin à chaque instant du jour : le matin, à midi, la nuit même. Mais c'est sur-tout au commencement de nos entreprises et durant nos travaux, que nous avons besoin des forces du corps. Celui qui nous dit, *réjouissez-vous*, ne fait que dire une parole de bon augure ; c'est un vœu qu'il forme en notre faveur. Mais celui qui nous recommande la santé, nous rend un véritable service ; il nous fait souvenir de tout ce qu'il faut faire pour la conserver. Ce n'est pas seulement un souhait, c'est un avertissement qu'il nous donne.

Eh quoi ! dans les ordres que vous recevez continuellement de l'Empereur (1), n'y trouvez-vous pas pour premier précepte, d'avoir soin de votre santé ? Et ce précepte est sage : car de quelle utilité vous seroit le reste, si vous n'étiez en bonne disposition ? Et vous-même, si j'entends un peu la langue des Romains, ne

(1) Il paroît par ce mot, que la personne à laquelle Lucien adresse cette apologie, étoit préteur de quelque province.

répondez-vous pas aux politesses de ceux qui vous saluent, en leur souhaitant la santé (1) ?

En disant ceci, je ne prétends pas avoir eu intention de supprimer la formule *réjouissez-vous*, pour y substituer celle de *portez-vous bien ;* tout mon dessein est de prouver que j'ai commis cette faute par inadvertence ; autrement j'eusse été ridicule de vouloir innover et changer le temps assigné à ces salutations. Cependant, je rends graces aux dieux d'une faute qui a produit un souhait plus favorable ; peut-être même cette erreur n'est-elle arrivée que par une volonté particulière d'Esculape, ou de la déesse Santé, qui s'est servie de moi pour te promettre ses faveurs. Et comment cela me fût-il arrivé sans la volonté d'un dieu, moi qui, dans le cours d'une longue vie, n'ai jamais éprouvé de pareil trouble ?

S'il faut cependant, pour me justifier, alléguer une excuse tirée de la foiblesse humaine, je te dirai qu'il ne doit pas paroître étrange que, cherchant à me faire connoître de toi d'une manière avantageuse, l'excès de mon desir m'a nui, et m'a fait tomber dans une erreur opposée. Peut-être aussi n'est-il pas facile de conserver son sang-froid à la vue de cette foule de soldats qui défendent l'entrée de ta maison, et qui saluent d'une manière un peu extraordinaire.

(1) Les Romains disoient en effet, *Valeas.*

Mais les autres dussent-ils attribuer mon erreur à un manque de jugement et d'éducation, ou au délire de mon âge, je suis bien persuadé que, toi, tu la regarderas comme une preuve de mon respect et de la simplicité de mon ame, peu faite au tumulte du barreau. C'est-là, en effet, que l'on prend cette hardiesse qui n'est pas éloignée de la témérité et de l'impudence. Qu'il ne m'arrive cependant jamais de tomber dans une pareille faute, à moins qu'on ne puisse en tirer un favorable augure.

Sous l'empire du premier Auguste, il arriva, dit-on, un fait à-peu-près semblable. Cet Empereur venoit de rendre un jugement fort équitable, et d'absoudre un homme faussement accusé d'un crime capital; celui-ci, pour lui témoigner sa reconnoissance, s'écria : *je vous remercie, César, d'avoir jugé si mal et si injustement.* Les courtisans indignés, vouloient qu'on punît sévérement cet homme : ne lui en voulez-vous point, reprit l'Empereur? il faut juger son intention et non sa langue. Voilà ce que dit Auguste : mais toi, que tu juges ma langue ou mon intention, tu n'y trouveras rien que de favorable.

A présent il me reste encore, ce me semble, une autre chose à craindre; c'est que quelques personnes ne s'imaginent que j'ai commis cette faute exprès, afin de composer cette apologie. Hé bien, cher Asclépius, je consens volontiers que ce discours paroisse moins une justification, qu'un prétexte pour faire montre de mes talens.

HERMOTIME,

OU

LE CHOIX DES SECTES.

LYCINUS ET HERMOTIME.

LYCINUS.

SI j'en puis juger par ce livre et par ta marche précipitée, il me semble, Hermotime, que tu vas chez ton maître de philosophie : tout en marchant, tu parois plongé dans des réflexions profondes ; tu remues les lèvres et murmures tout bas ; tes mains agitées se portent çà et là, et l'on diroit que tu composes quelque discours, que tu prépares quelque argument tortueux (1), ou une question sophistique. Tu ne veux pas prendre de relâche, même pendant le chemin ; toujours occupé, toujours agissant ou étudiant, tu penses par-là profiter d'autant dans les sciences.

HERMOTIME.

Il est vrai, Lycinus, et c'est mon intention. Chemin faisant, je cherchois à me rappeller ce que le maître nous a dit dans la conférence

(1) Nom d'une espèce d'argument qu'employoient les Stoïciens.

d'hier. Le temps est trop précieux pour en perdre un seul instant. Tu sais combien est vraie la maxime du médecin de Cos (1) : *la vie est courte, et l'art est long.* C'est ce qu'il disoit de la médecine, et la médecine est bien plus aisée à apprendre que la philosophie, à laquelle on ne parvient pas même en beaucoup de temps : il faut encore des veilles, des travaux continuels, et ne cesser d'avoir les yeux fixés sur elle. Il est vrai que nous avons, à l'étudier, le plus grand intérêt. Il s'agit, en effet, ou d'être confondu toute sa vie dans la foule des malheureux humains, ou de parvenir à la félicité parfaite, en se livrant à la philosophie.

LYCINUS.

Voilà, Hermotime, une bien belle récompense, et je crois que tu n'es pas éloigné de l'obtenir ; du moins, à juger par le temps que tu étudies la philosophie, et par le travail immodéré auquel il me paroît que tu te livres. Si ma mémoire ne me trompe pas, il y a près de vingt ans que je ne te vois faire autre chose qu'aller assiduement chez ton maître, te courber sur les livres, et transcrire, sans relâche, l'analyse de ses conférences. Tes pensées profondes t'ont rendu tout pâle, et le travail a desséché ton corps. Je suis persuadé que la nuit même tu ne prends point de repos, tant tu es profondément pénétré de ton objet ; et je pense, d'après cela, que tu ne

(1) Hippocrate, Aphorisme premier.

dois pas être éloigné de posséder la félicité, à moins qu'à mon insu tu n'en jouisses déja depuis long-temps.

HERMOTIME.

Eh, comment cela se pourroit-il, ô Lycinus! Je ne fais encore qu'appercevoir la route qui y conduit. La Vertu, comme le dit Hésiode (1), habite sur un mont escarpé; le chemin qui y mène est long, roide et difficile; il prépare de grandes sueurs à ceux qui entreprennent d'y marcher.

LYCINUS.

Quoi! tu n'as donc pas encore sué suffisamment, ni assez marché?

HERMOTIME.

Non vraiment, Lycinus. Rien ne m'empêcheroit de jouir du souverain bonheur, si j'étois parvenu au sommet de la montagne; mais je ne

(1) Hésiode, *opéra*, *v. 288 et suiv.* Q. Calaber, *liv. 5*, *v. 49*, prétend que cette montagne étoit représentée sur le bouclier d'Achille. Homère cependant n'en parle pas: voici les vers de Q. Calaber, dont le poëme est assez rare:

Αἰπύτατον δὲ τέυχλο θεοδμήτῳ ἐπὶ ἔργῳ
καὶ τραχὺ ζαβέης Ἀρετῆς ὄρος· ἐν δὲ καὶ αὐτῇ, *lisez*, αὐτὴ
εἰσήκει φοίνικος ἐπεμβεβαυῖα κατ' ἄκρης,
ὑψηλὴ, φάυσα πρὸς ἠρανὸν· ἀμφὶ δὲ πάντες
ἀτραπιτοὶ θαμέεσι διερχόμενοι σκοπέλοισι,
ἀνθρώπων ἀπέρυκον ἕϋν πάτον· ἕνεκα πολλοὶ
εἰσαπίσω χάζοντο, τεθηπότες ἀιπὰ κέλευθα,
παῦροι δ' ἱερὸν οἶμον ἀνήϊον ἱδρώοντες.

fais encore que commencer à entrer dans la route.

LYCINUS.

Cependant, selon ce même Hésiode, *un bon commencement est la moitié du tout;* par conséquent, de ton propre aveu, tu es à la moitié du chemin.

HERMOTIME.

Point du tout ; je serois déja bien avancé si cela étoit.

LYCINUS.

Où dirons-nous, du moins, que tu es parvenu ?

HERMOTIME.

Au pied de la montagne, Lycinus. Je m'efforce actuellement d'y monter ; mais comme le chemin est glissant et difficile, j'ai besoin de quelqu'un qui me tende la main.

LYCINUS.

Hé bien, c'est à ton maître à le faire, lui qui est parvenu au sommet : tel que le Jupiter d'Homère, qu'il jette en bas une chaîne d'or, image de ses préceptes, et qu'il t'élève à lui et à la Vertu, avec laquelle il habite depuis long-temps.

HERMOTIME.

Voilà justement ce qu'il fait ; s'il ne dépendoit que de lui, je serois depuis long-temps élevé à ce sommet, et je vivrois avec les Sages

qui l'habitent : mais par moi-même je ne puis rien.

LYCINUS.

Il faut prendre courage, et espérer tout de ses conseils. Tu apperçois déja le terme de ta route, et la félicité qui t'appelle du haut de son séjour. Cependant, ton maître t'a-t-il dit quand tu pourrois te flatter d'y arriver ? Sera-ce l'année prochaine ? Célébreras-tu avec elle les mystères ou les panathenées ?

HERMOTIME.

Ce terme est bien court, Lycinus.

LYCINUS.

Ce sera donc à l'olympiade prochaine ?

HERMOTIME.

C'est encore bien peu de temps pour s'exercer à la vertu, et prendre possession du bonheur.

LYCINUS.

Hé bien, après deux olympiades révolues. On pourroit vous taxer de paresse si ce temps ne vous suffisoit pas, puisqu'on pourroit aisément, pendant cet intervalle, aller et revenir des colonnes d'Hercule (1) aux Indes, quand on ne tiendroit pas la route la plus droite, que l'on ne marcheroit pas continuellement, et qu'on visiteroit les peuples qui sont entre ces

(1) C'est ainsi que les anciens appelloient Gibraltar.

deux pays. Je suppose encore que le sommet où tu fais habiter la Vertu, soit plus élevé que le rocher d'Aorne, qu'Alexandre cependant a pris de vive force en peu de jours (1).

HERMOTIME.

Ah, Lycinus! que cela est différent, et qu'il s'en faut que l'on puisse, comme tu l'imagines, franchir ce sommet, et s'en emparer en si peu de temps! Des milliers d'Alexandres l'attaqueroient en vain. Beaucoup de gens se sont efforcés d'y monter; plusieurs, marchant avec courage, se sont avancés, les uns plus, les autres moins : mais parvenus au milieu de la route, la plupart rebutés des obstacles qu'ils rencontroient, sont revenus sur leurs pas, haletans, couverts de sueur, et harassés de fatigue. Ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin, sont arrivés au sommet, où ils ont trouvé la félicité. Le reste de leur vie a été digne d'admiration, et du haut de la montagne, les autres hommes leur paroissoient comme des fourmis.

LYCINUS.

Comme tu nous rends petits, Hermotime! nous voilà moindres que des pygmées, et tu nous fais rentrer sous la croûte de la terre. Cela n'est pas étonnant; tes idées sont devenues sublimes, et tu planes déja dans les cieux :

(2) *Voyez* Arrien, de l'expédition d'Alexandre, *liv. 4, page 191*; et sur l'étymologie du nom d'Aorne; Philostrate, vie d'Apollonius de Thyane, *liv. 2, chap. 5.*

pour

pour nous, vile multitude, nous vous adorerons désormais comme des dieux, vous qui voyez les nuages à vos pieds, et qui êtes arrivés depuis long-temps au but où tendoient vos desirs.

HERMOTIME.

Plût au Ciel que j'y fusse arrivé, Lycinus! Ah! il me reste encore bien du chemin à faire.

LYCINUS.

Combien, à-peu-près? Je jugerai par-là du temps qu'il te faut.

HERMOTIME.

Je ne le sais pas au juste, Lycinus; mais je crois que dans une vingtaine d'années je serai sur le sommet.

LYCINUS.

Certes, c'est beaucoup.

HERMOTIME.

Un grand prix demande de grands travaux.

LYCINUS.

Cela est vrai, et apparemment que ton maître t'a promis que tu vivrois encore au-delà de vingt ans : car sans doute, ce n'est pas seulement un Sage, il connoît encore l'art de la divination : il est peut-être prophète, ou versé dans la science des Chaldéens, qui, dit-on, sont très-savans sur ces matières. Il ne seroit pas prudent à toi, incertain de vivre assez pour

parvenir jusqu'à la Vertu, de t'engager dans des travaux immenses ; de te tourmenter le jour et la nuit sans savoir si, sur le point d'arriver au sommet, la Parque se présentant tout-à-coup, ne viendra pas te tirer par le pied, et t'arracher du milieu de tes espérances.

HERMOTIME.

Eloignons cette pensée, Lycinus ; tes paroles sont d'un mauvais augure. Ah ! puissé-je parvenir au faîte de la sagesse, et ne survivre que d'un seul jour à mon bonheur !

LYCINUS.

Quoi ! un seul jour seroit suffisant pour te faire oublier tant de travaux ?

HERMOTIME.

Un seul moment.

LYCINUS.

Eh, comment peux-tu savoir que le bonheur qui t'attend là-haut, mérite que l'on endure pour lui tant de fatigues ? car jamais tu n'as monté à sa demeure.

HERMOTIME.

Oh, je crois tout ce que m'en dit mon maître ; il le sait, lui qui habite déja depuis long-temps au sommet.

LYCINUS.

Par les Dieux ! que t'a-t-il dit là-dessus ? Quelle est cette félicité qu'on y trouve ? Sont-ce

des richesses immenses, de la gloire, des plaisirs indicibles ?

HERMOTIME.

Parle mieux, je te prie, et sache que toutes ces choses sont comptées pour rien quand on vit avec la vertu.

LYCINUS.

Mais enfin, quels sont donc ces biens qu'elle promet à ceux qui arriveront à sa demeure ?

HERMOTIME.

C'est la sagesse, le courage, le beau, le juste, la science certaine de toutes choses. On laisse au pied de la montagne les richesses, la gloire et les plaisirs; en un mot, tout ce qu'il y a, de corporel et de grossier. On s'avance nud (1), et semblable à Hercule, qui fut élevé au rang des dieux après s'être brûlé sur le mont Œta. En effet, lorsque ce héros eut dépouillé tout ce qu'il avoit contracté de mortel dans le sein de sa mère, il monta dans l'Olympe, purifié par la flamme; de même ceux dont je te parle, délivrés par la philosophie, comme par un feu céleste, de toutes les choses qu'admirent les

(1) Porphyre, περὶ ἀπόχης, §. 32, *page* 52, édition de Jean de Rhoer, dit de même: γυμνοὶ δὲ καὶ ἀχίτωνες ἐπὶ τὸ στάδιον ἀναβαίνωμεν, ἐπὶ τὰ τῆς Ψυχῆς Ὀλύμπια ἀγωνισόμενοι· ἀρχὴ δὲ τὸ ἀποδύσασθαι καὶ ἓ οὐκ ἄνευ τὸ ἀγωνίζεσθαι γένοιτο; *quittons nos vêtemens, et montons dans le stade, pour y combattre aux jeux olympiques de l'ame. Il faut avant tout commencer par se dépouiller, on ne peut autrement y combattre.*

hommes qui en portent un faux jugement, s'avancent vers le sommet, et jouissent, en arrivant, de la suprême félicité ; ils ne se souviennent plus ni des richesses, ni de la gloire, ni des plaisirs, et ils rient de ceux qui croient que ces choses existent.

LYCINUS.

Par Hercule Œthéen ! tu me fais-là un magnifique tableau du courage et du bonheur de tes héros ! Mais dis-moi, je te prie, si ces hommes ne descendent pas quelquefois de la montagne pour faire usage des dépouilles qu'ils ont laissées en bas, et s'il est nécessaire qu'étant une fois montés, ils demeurent toujours avec la Vertu, se moquant des richesses, de la gloire et des plaisirs.

HERMOTIME.

Bien plus, Lycinus, un homme qui est initié à la Vertu, que la Vertu a perfectionné, cesse d'être l'esclave de la colère, de la crainte et de ses desirs ; il ne connoît plus la tristesse : en un mot, les passions n'ont plus sur lui d'empire.

LYCINUS.

Cependant, s'il faut te dire la vérité, et qu'elle ne te fasse pas de peine..... mais il vaut mieux ne rien dire qui te puisse blesser : d'ailleurs, il n'est pas permis d'éclairer la conduite des Sages.

HERMOTIME.

Non, je ne m'en offenserai point; parle sans contrainte.

LYCINUS.

Prends garde, mon ami; je crains.....

HERMOTIME.

Ne crains rien, mon cher; je suis le seul ici qui puisse t'entendre.

LYCINUS.

Je suivois tout-à-l'heure ton discours, et je croyois facilement à tes paroles, lorsque tu me disois que ces hommes étoient sages, courageux, justes, prudens, je prenois, à t'écouter, un plaisir extrême : mais lorsque tu m'as dit qu'ils méprisoient les richesses, ne faisoient aucun cas de la gloire et des plaisirs, qu'ils n'éprouvoient jamais ni tristesse, ni colère, alors..... nous sommes seuls..... alors je me suis souvenu de ce que j'ai vu faire à.... veux-tu que je le nomme? ou dois-je taire son nom?

HERMOTIME.

Point du tout; je te prie de me le dire.

LYCINUS.

A ton maître lui-même, homme d'ailleurs respectable par son âge avancé.

HERMOTIME.

Hé bien, qu'a-t-il fait?

LYCINUS.

Tu connois cet étranger d'Héraclée, qui suit depuis long-temps ses leçons de philosophie, ce blondin qui aime tant la dispute.

HERMOTIME.

Je connois celui dont tu parles; il s'appelle Dion.

LYCINUS.

C'est lui-même : faute d'avoir payé, à l'échéance du terme, le prix dont il étoit convenu avec ton maître, celui-ci le traîna devant l'archonte, en l'étranglant presque avec sa courroie, qu'il lui avoit passée au col. Il crioit bien fort, et paroissoit vivement en colère; et si quelques-uns des amis de ce jeune homme, qui se trouvoient dans la place, ne fussent venus l'arracher des mains de ton maître, sache que ce vieillard lui auroit emporté le nez, qu'il lui serroit, tant il paroissoit furieux.

HERMOTIME.

Mais ce Dion est un mauvais sujet, un ingrat, qui ne paie point ce dont il est convenu. Mon maître n'a jamais traité de la sorte aucun de ceux auxquels il prête de l'argent à usure, (et ils sont en grand nombre,) parce qu'ils sont exacts à lui payer les intérêts au temps promis.

LYCINUS.

Eh, que feroit-il donc s'ils ne les lui payoient

pas ? Sont-ce-là les sentimens d'un homme purifié par la philosophie ? a-t-il encore besoin des dépouilles qu'il a laissées sur le mont Œta ?

HERMOTIME.

S'il paroît s'y intéresser, sois sûr que ce n'est pas pour lui-même : mais il a des enfans en bas âge, et il ne veut pas les laisser dans la misère.

LYCINUS.

Que ne les fait-il monter au séjour de la Vertu ; ils partageroient son bonheur en méprisant les richesses.

HERMOTIME.

Je n'ai pas le temps, Lycinus, de m'entretenir davantage avec toi ; je cours entendre la leçon de mon maître : je crains de laisser passer l'heure.

LYCINUS.

Rassure-toi, mon ami, c'est aujourd'hui congé ; ainsi je te dispense du reste du chemin.

HERMOTIME.

Que dis-tu ?

LYCINUS.

Que tu ne verras pas ton maître aujourd'hui, s'il en faut croire l'affiche. On a attaché à la porte une planche, sur laquelle est écrit en gros caractère : ON NE PHILOSOPHERA POINT AUJOURD'HUI. On m'a dit qu'hier il avoit soupé

chez Eucrates, qui célébroit l'anniversaire de la naissance de sa fille ; qu'on avoit beaucoup parlé de philosophie pendant le repas, et que ton maître s'étoit mis fort en colère contre Euthydême le péripatéticien, qui disputoit avec lui sur des matières où le Portique et le Lycée sont de sentimens opposés, et qu'à force de crier, il avoit gagné un grand mal de tête ; que la dispute ayant duré jusqu'à la moitié de la nuit, il avoit beaucoup sué. De plus, on m'a dit qu'il avoit un peu trop bu et trop mangé, pour un vieillard, et cela par complaisance pour les convives ; en sorte que, m'a-t-on dit, il avoit beaucoup vomi en rentrant chez lui ; qu'ensuite il avoit reçu par compte les viandes qu'il avoit glissées en cachette à son valet, qui se tenoit debout derrière lui pendant le repas, les avoit marquées soigneusement, et s'étoit allé coucher après avoir ordonné qu'on ne laissât entrer personne. J'ai appris cela de son esclave Midas, qui le racontoit à plusieurs des disciples de ton maître, dont la plupart s'est en allée.

HERMOTIME.

Lequel des deux, Lycinus, est sorti vainqueur de la dispute ? est-ce mon maître, ou Euthydême ? Que t'en a dit Midas ?

LYCINUS.

Il m'a dit que d'abord le combat s'étoit soutenu, pendant quelque temps, avec égalité ;

mais la victoire vous est demeurée, et le vieillard est resté maître du champ de bataille. Euthydême a été obligé de se retirer tout ensanglanté, après avoir reçu, m'a-t-on dit, une large blessure à la tête. Cet impertinent, ce disputeur ne vouloit point se laisser persuader, et ne permettoit pas qu'on pût le convaincre aisément; mais ton brave maître, saisissant une coupe digne de Nestor et qui étoit sous sa main, la lança à la tête d'Euthydême assis à table à côté de lui : par ce moyen il détermina la victoire en sa faveur.

HERMOTIME.

C'est bien fait; il ne faut pas traiter autrement ces impertinens, qui ne veulent jamais céder à ceux qui leur sont supérieurs.

LYCINUS.

Tu as raison, Hermotime. Eh, de quoi s'avisoit Euthydême, d'aller irriter un vieillard qui ne sait ce que c'est que la colère, qui commande à sa bile, et qui, sur-tout, tient une pareille coupe dans sa main ? Mais puisque nous n'avons aujourd'hui rien à faire, apprends-moi, comme à ton ami, de quelle manière tu as été initié à la philosophie, afin que, s'il est encore possible, je commence de ce moment à marcher avec vous dans le chemin qui mène à la félicité. L'amitié qui nous unit ne te permet pas de me refuser cette grace.

HERMOTIME.

Ah, Lycinus ! si tu voulois, tu surpasserois

bientôt tous les autres. Sache qu'ils ne seroient que des enfans auprès de toi, tant tes idées s'éléveroient au-dessus des leurs.

LYCINUS.

Oui, je crois bien que vingt années pourroient me suffire pour arriver au point où tu en es.

HERMOTIME.

Sans doute. Lorsque je commençai à philosopher, j'avois près de quarante ans: c'est aussi, je crois, ton âge.

LYCINUS.

Oui, Hermotime. Sers-moi donc de guide, et me conduis par la main. Mais auparavant, dis-moi, je te prie, si vous permettez à vos disciples de faire des objections, lorsqu'ils croient qu'on ne leur a pas parlé conformément à la raison, ou si vous n'accordez cette licence qu'à ceux qui sont encore jeunes.

HERMOTIME.

Point du tout. Tu peux, quand il te plaira, m'interroger et me contredire; tu t'instruiras, par ce moyen, avec plus de facilité.

LYCINUS.

Par Hermès (1), dont tu portes le nom, mon cher Hermotime, voilà qui est tout-à-fait

(1) C'est le nom grec de Mercure; mais si on l'eût traduit, le jeu de mots étoit perdu.

gracieux. Dis-moi donc si la route que suivent les Stoïciens est la seule qui mène à la philosophie, ou s'il est vrai, comme je l'ai entendu dire, qu'il y ait plusieurs autres Philosophes.

HERMOTIME.

Il y en a plusieurs, tels que les Péripatéticiens, les Epicuriens, ceux de l'école de Platon, les disciples de Diogène, d'Antisthène, de Pythagore, et beaucoup d'autres.

LYCINUS.

Il est vrai qu'il y en a beaucoup; mais leurs préceptes sont-ils semblables ou différens?

HERMOTIME.

Oh! absolument différens.

LYCINUS.

Cela étant, tous n'enseignent pas également la vérité.

HERMOTIME.

Sans contredit.

LYCINUS.

Fort bien, mon cher; continue de me répondre. Lorsque, pour la première fois, tu as eu envie de philosopher, toutes les portes étoient également ouvertes pour toi; qui a donc pu t'engager à passer toutes les autres pour entrer chez les Stoïciens? Qui t'a fait croire que par cette porte tu arriverois plus

certainement à la Vertu, qu'elle étoit seule celle de la Vérité, qu'elle en montroit la route, et que les autres ne menoient qu'à l'erreur et à l'aveuglement ? Comment l'as-tu pu deviner alors ? Toutefois, en me répondant, ne songe point aux progrès que tu as faits depuis dans la sagesse (soit que tu n'aies encore fait que la moitié du chemin, ou que tu sois parvenu à son faîte, d'où tu juges de tout bien plus sûrement que nous autres, qui sommes confondus dans la multitude) : réponds-moi comme un homme ordinaire, tel que tu étois alors et que je suis à présent.

HERMOTIME.

Je ne comprends pas, Lycinus, ce que tu veux dire.

LYCINUS.

Je ne t'ai cependant pas fait un argument tortueux. Il y a une foule de philosophes, tels que Platon, Aristote, Antisthène, Chrysippe, Zénon, fondateurs de votre Ecole, et mille autres ; pourquoi, donnant ta confiance aux uns, au mépris de tous les autres, as-tu choisi, comme tu l'as fait, et t'es-tu déterminé à philosopher de cette manière ? Apollon t'a-t-il ordonné, comme à un autre Chéréphon (1), de

(1) Platon fait dire à Socrate, dans son apologie, que Chéréphon ayant été consulté l'oracle de Delphes, pour savoir s'il y avoit quelque mortel plus sage que Socrate, la Pythie lui répondit qu'il n'y en avoit point ; en conséquence il se détermina à suivre les leçons de Socrate.

suivre les principes des Stoïciens, en les déclarant préférables à tous les autres ? En effet, ce Dieu est assez dans l'usage d'engager l'un à s'attacher à une secte, l'autre à une autre : il connoît parfaitement celle qui convient à chacun.

HERMOTIME.

Il ne m'est rien arrivé de semblable, et je n'ai point consulté Apollon là-dessus.

LYCINUS.

Quoi donc ! as-tu cru que la chose ne méritoit pas la peine de demander conseil au Dieu ? ou as-tu pensé pouvoir tout seul, sans consulter l'oracle, faire le meilleur choix ?

HERMOTIME.

En effet, je l'ai cru.

LYCINUS.

Cela étant, tu m'enseigneras, avant tout, comment, au premier coup-d'œil, je pourrai connoître quelle est la meilleure secte de philosophie, celle qui dit la vérité, et dont on peut faire choix sans avoir égard aux autres ?

HERMOTIME.

Je te l'apprendrai volontiers. Celle vers laquelle j'ai vu le plus de monde se porter, m'a paru la meilleure.

LYCINUS.

Mais quelle est la secte qui a plus de disciples que celle des Epicuriens, des Platoni-

ciens, des Péripatéticiens ? Les as-tu comptées comme on compte les suffrages (1) ?

HERMOTIME.

Je n'en ai pas fait le calcul ; j'en ai jugé par conjecture.

LYCINUS.

Ah, je vois bien que tu me trompes, et que tu refuses de m'instruire, puisque tu me dis que tu t'es déterminé par une conjecture : tu ne veux pas, sans doute, me découvrir la vérité.

HERMOTIME.

Mais, Lycinus, ce n'a pas été-là le seul motif qui m'ait décidé. J'avois entendu dire à tout le monde que les Épicuriens étoient adonnés à la mollesse et à la volupté ; que les Péripatéticiens aimoient l'argent et la dispute, les Platoniciens la gloire et le faste : au lieu qu'on disoit des Stoïciens qu'ils étoient courageux ; qu'ils avoient des connoissances universelles ; que celui qui suivoit leur doctrine étoit le seul roi, le seul riche, le seul sage, et possédoit toutes les qualités.

LYCINUS.

C'étoit sans doute d'autres que des Stoïciens qui parloient ainsi ; autrement, tu n'aurois pas ajouté foi aux éloges qu'ils se seroient donnés à eux-mêmes.

(1) C'est-à-dire, *avec exactitude.*

HERMOTIME.

Certainement ; c'est à d'autres que je l'ai entendu dire.

LYCINUS.

Ceux qui enseignoient une doctrine opposée n'étoient pas, vraisemblablement, ceux qui tenoient ce langage ; mais ceux-là sans doute qui suivent des sentimens différens.

HERMOTIME.

Point du tout.

LYCINUS.

Etoit-ce le peuple ?

HERMOTIME.

Oui, Lycinus.

LYCINUS.

Tu vois bien que tu me trompes encore, et que tu me déguises la vérité. Tu penses apparemment t'entretenir avec quelque *Margitès* (1). En effet, comment croire qu'un

(1) Margitès étoit un fou, sur lequel on prétend qu'Homère composa un poëme satyrique. Zénon, le philosophe, qui avoit écrit sur l'Iliade et l'Odyssée, regarde le poëme de Margitès comme un ouvrage de la jeunesse d'Homère, par lequel il essayoit ses forces et son génie poétique. *Voyez* Dion, *Chrys. disc. 53.* L'auteur du combat d'Homère et d'Hésiode dit que les habitans de Colophon montroient le lieu où Homère enseignoit les lettres, et avoit commencé ses poésies en faisant le poëme de Margitès. Cependant Suidas, au mot *πίγρης*, dit que plusieurs savans attribuoient ce

homme aussi sensé qu'Hermotime, âgé de près de quarante ans, s'en soit rapporté à l'opinion de la multitude sur la philosophie, et sur ceux qui la professent, pour déterminer son choix? Non, quand tu me l'assurerois, je ne pourrois le croire.

HERMOTIME.

Cependant, apprends, Lycinus, que je n'ai pas uniquement déféré à l'opinion d'autrui; je me suis aussi consulté moi-même; et quand j'ai vu les Stoïciens modestes dans leur maintien, décens dans leurs habits, annoncer par leurs regards la profondeur de leurs pensées, et la sévérité de leurs mœurs, raser leurs cheveux jusqu'à la peau, et évitant également la mollesse et tout excès contraire (1), comme un cynisme révoltant, observer toujours un juste milieu, où tout le monde place la Vertu, (j'ai pris alors la résolution de m'attacher à eux).

LYCINUS.

Mais savois-tu qu'ils pratiquoient aussi

poëme à Pigrès, que l'on soupçonne être aussi l'auteur de la *Batrachomyomachie*. Plutarque, vie de Démosthène, parle du poëme de Margitès, et en cite quelque vers, que Démosthène applique à Alexandre. La folie de Margitès avoit passé en proverbe, comme le dit Harpocration à ce mot.

(1) Tel est le vrai sens de ces mots: *πάνυ ἐς τὸ ἀδιάφορον ὑπὲρ ἐκπίπτον, ce qui excède trop l'indifférence*; c'est-à-dire, *la mal-propreté, l'extrême négligence dans ses habillemens*.

toutes

toutes les choses que je te disois tout-à-l'heure avoir vu faire à ton maître, comme prêter à usure, exiger leurs dettes avec amertume, disputer avec entêtement et colère dans la conversation, et commettre toutes les sottises dont ils nous rendent témoins tous les jours ? ou, comptes-tu cela pour rien, pourvu que le manteau soit rejetté décemment, que la barbe soit profonde, et la tête rasée jusqu'à la peau ? Alors nous aurions, par la suite, pour asseoir nos jugemens, cette règle infaillible, et cette juste balance, HERMOTIME L'A DIT (1), et l'on doit reconnoître les gens vertueux à leur habillement, à leur démarche, et sur-tout à leurs cheveux rasés. Celui auquel il manqueroit quelqu'un de ces signes, qui n'auroit point la figure rébarbative, et l'air d'un profond penseur, n'est pas digne de la moindre estime, ni de la plus petite considération. Ah ! je vois bien, Hermotime, que tu me badines, et que tu veux éprouver si je pourrai m'appercevoir du piège que tu me tends.

HERMOTIME.

Pourquoi dis-tu cela ?

LYCINUS.

C'est que la règle que tu me proposes, de juger par l'extérieur, n'est applicable qu'aux statues. En effet, celles dont le maintien est

(1) Allusion à ce mot des disciples de Pythagore, Αὐτὸς ἔφα, *le maître l'a dit.*

le plus noble, la draperie le plus élégante, sont les ouvrages de Phidias, d'Alcamène ou de Miron, qui les ont modelées sur les formes les plus parfaites ; mais si, dans les matières dont nous parlons, il falloit juger suivant ta règle, que feroit un aveugle auquel il prendroit envie de philosopher ? Par quel moyen reconnoîtroit-il celui qui a choisi la meilleure secte, ne pouvant voir ni l'habillement, ni la démarche ?

HERMOTIME.

Mais, Lycinus, il ne s'agit point ici d'aveugles ; je m'embarrasse fort peu de cette sorte de gens.

LYCINUS.

Il faut cependant, mon cher, que des choses d'une aussi grande importance, et d'une utilité si générale, aient un signe commun qui les fasse reconnoître. Toutefois, si tu le juges à propos, que les aveugles, puisqu'ils ne voient rien, soient à jamais exclus de l'étude de la sagesse, quoiqu'il leur fût plus nécessaire qu'à tous autres de philosopher, pour ne pas se laisser entiérement accabler par leur infortune. Mais du moins, comment ceux qui ont de bons yeux, et même une vue perçante, pourront-ils appercevoir les qualités de l'ame par le maintien, qui est purement extérieur ? Je m'explique. Ce n'est pas par amour pour la sagesse de ces philosophes que tu t'es appliqué à entendre leurs leçons, c'est par amour pour la

sagesse elle-même, et dans l'espérance qu'elle te rendroit meilleur.

HERMOTIME.

Assurément.

LYCINUS.

Hé bien, comment as-tu pu distinguer, par le moyen des signes dont tu parlois tout-à-l'heure, celui qui philosophoit selon la vérité, d'avec celui qui s'en écartoit ? De pareilles choses ne sont pas faciles à appercevoir; elles sont secrètes et cachées dans l'obscurité. Ce n'est que par les discours, par la conversation, par les actions conformes aux discours, qu'on parvient, avec beaucoup de temps et de peines, à les découvrir. Tu sais sans doute le reproche que Momus faisoit à Vulcain : si tu l'ignores, je vais te l'apprendre.

On dit que Minerve, Neptune et Vulcain, disputèrent, un jour, d'adresse et d'industrie. Neptune forma un taureau; Minerve inventa l'art de construire les maisons, et Vulcain donna naissance à l'homme. Ils allèrent ensuite trouver Momus, qu'ils avoient choisi pour juge. Celui-ci, ayant considéré leurs ouvrages, leur fit à chacun des reproches qu'il seroit inutile de rapporter ici. Mais quand il vint à considérer l'homme, il blâma celui qui l'avoit fait, de n'avoir pas placé une petite fenêtre sur sa poitrine, afin qu'en l'ouvrant tout le monde pût connoître quels étoient ses desirs et ses

pensées, s'il mentoit ou s'il disoit la vérité : voilà ce qu'imaginoit Momus pour remédier à cet inconvénient. Mais ta vue, plus perçante que celle de Lyncée, pénètre notre intérieur ; tu vois à travers notre poitrine ; rien ne t'est caché, et tu connois non-seulement les desirs et les pensées de chacun, mais encore ce qui est meilleur et ce qui est pire.

HERMOTIME.

Tu te moques de moi, Lycinus ; mais un dieu m'a guidé dans mon choix. Je ne me repens pas de celui que j'ai fait ; j'en suis même fort content.

LYCINUS.

Hé bien, ne pourrois-tu pas me dire comment tu l'as fait, et me laisseras-tu, sans pitié, périr au milieu de la multitude ?

HERMOTIME.

De tout ce que je pourrois te dire, rien ne sauroit te contenter.

LYCINUS.

Tu te trompes, mon cher ; mais tu ne veux rien me dire de satisfaisant. Hé bien, puisque tu t'obstines à me cacher la vérité, et que tu crains qu'en me livrant à la philosophie, je ne vienne à te surpasser, je tâcherai de trouver seul le moyen de juger sainement de ces choses, et de faire un choix exempt de tout inconvénient. Ecoute à présent, si tu le veux.

HERMOTIME.

Très-volontiers, Lycinus; tes discours seront sans doute lumineux.

LYCINUS.

Ne te moques point de moi; si mes recherches ont quelque chose de vulgaire, c'est toi qui me réduis à cette nécessité, en ne voulant pas me faire part de tes lumières, ni me parler clairement.

Je compare la Vertu à une ville dont tous les citoyens jouissent d'un bonheur parfait, et sont tels que te l'a pu dire ton maître, qui en est arrivé depuis peu; parvenus au faîte de la sagesse, courageux, justes, prudens, et presque semblables à des dieux. Tous les crimes qui se commettent parmi nous, les vols, les violences, l'avarice, &c., sont inconnus dans cette ville fortunée. Tout le monde y vit en paix et dans la concorde. Cela doit être; car tout ce qui, dans les autres villes, excite les séditions et les disputes, et porte les citoyens à se dresser de mutuelles embûches, est méprisé dans celle-ci. On n'y voit ni or, ni volupté, ni vaine gloire qui puissent occasionner des dissentions; depuis long-temps on a chassé toutes ces choses de la ville, comme inutiles à ses citoyens, qui mènent une vie paisible et fortunée sous des loix équitables, au sein de l'égalité, de la liberté, et de mille autres avantages.

HERMOTIME.

Quoi donc, Lycinus! n'est-il pas juste qu'on

desire d'être citoyen d'une telle ville, et doit-on compter pour quelque chose la fatigue de la route, ou se laisser décourager par la longueur du temps qu'il faut pour y arriver, si l'on doit aussi-tôt être inscrit au nombre de ses habitans, et obtenir le droit de bourgeoisie ?

LYCINUS.

Sans doute, Hermotime; on ne doit avoir rien de plus pressé; il faut négliger toute autre affaire, compter pour rien la patrie présente qui voudroit vous retenir, être insensible aux larmes et aux gémissemens de vos enfans et de vos parens, et les engager, s'il se peut, à marcher avec vous dans la même route. S'ils ne le veulent point, ou qu'ils ne le puissent pas, il faut s'arracher de leurs bras; si, pour vous retenir, ils saisissent votre manteau, rejettez-le loin de vous, et avancez d'un pas ferme vers cette cité bienheureuse, sans craindre qu'on vous en refuse l'entrée, parce que vous seriez nud. J'ai entendu autrefois un vieillard raconter tout ce qui s'y faisoit; il m'exhorta même à entreprendre avec lui le chemin de cette ville, me promit de me servir de guide, de me faire inscrire au rang des citoyens aussi-tôt que je serois arrivé, de me faire classer dans une tribu, et de partager avec moi son foyer et ses pénates, afin que je pusse jouir de la félicité commune. Je ne les crus pas; ma jeunesse et mon étourderie, sans doute, en furent cause : je n'avois

alors que quinze ans. Hélas ! peut-être serois-je déja arrivé dans les fauxbourgs ou aux portes de la ville. Ce bon vieillard, autant que je puis m'en souvenir, en disoit encore bien d'autres choses, entr'autres que tous les habitans étoient étrangers, que personne n'y avoit pris naissance, qu'elle étoit peuplée par un grand nombre de Barbares, d'esclaves, de gens contrefaits, petits ou pauvres ; qu'enfin, on y acquéroit le droit de cité quand on vouloit ; que les loix ordonnoient d'inscrire tout le monde au rang des citoyens, sans avoir égard à la dignité, aux richesses, à l'habit, à la taille ou à la beauté, non plus qu'à la naissance et à la noblesse des aïeux ; qu'on y comptoit tout cela pour rien ; qu'il suffisoit, pour devenir citoyen, d'avoir de l'intelligence et le desir des choses honnêtes, d'être laborieux et persévérant, de ne point céder ni se laisser amollir aux difficultés nombreuses qui se trouvent sur la route ; que celui qui, avec ces qualités, entreprenoit le voyage, n'étoit pas plutôt arrivé, qu'il devenoit citoyen, et étoit estimé à l'égal des autres, quel qu'il fût, pauvre ou riche, noble ou de naissance obscure, esclave ou libre ; qu'aucune de ces distinctions n'existoient dans cette ville, où l'on n'en parloit jamais.

HERMOTIME.

Tu vois, Lycinus, que mes travaux ne tendent point à un but chimérique, ou de peu de conséquence, lorsque je m'efforce de

devenir citoyen de cette heureuse et belle ville.

LYCINUS.

Je le desire moi-même autant que toi, et je voudrois, avant tout, qu'un pareil bonheur pût m'arriver. Si cette ville étoit proche, ou qu'elle fût visible pour tout le monde, sache que sans balancer un moment je serois déja parti pour y aller, et que je l'habiterois depuis long-temps. Mais puisque, ainsi que vous le dites, Hésiode et toi, elle est très-éloignée, il faut, de toute nécessité, chercher le chemin qui peut y conduire, et prendre un bon guide. Ne penses-tu pas que ce soit-là ce qu'on doit faire ?

HERMOTIME.

Et comment pourroit-on y arriver autrement ?

LYCINUS.

Il est vrai qu'une foule de gens promettent de vous y conduire ; ils disent tous qu'ils en connoissent la route. Le plus grand nombre se donne pour habitans du pays ; ils sont prêts à vous y mener. Chacun, à l'entendre, en arrive ; cependant la route qu'ils indiquent n'est point unique, n'est point la même ; au contraire, il y en a beaucoup, et toutes sont différentes, et n'ont aucun rapport commun (1). En effet, l'une

(1) Le grec dit : *et n'ont rien de semblable les unes aux autres* ; c'est-à-dire, *ne conduisent pas au même but.*

semble mener à l'orient, une autre au septentrion; celle-ci au midi, celle-là à l'occident. L'une passe à travers les prairies et les bois, sous les ombrages frais, le long des ruisseaux d'eau vive (1) : elle est délicieuse; on n'y rencontre point de pierres qui puissent rendre la marche pénible. L'autre, au contraire (2), est raboteuse, hérissée de cailloux, exposée au soleil, elle prépare aux voyageurs la soif et les travaux. Quoi qu'il en soit, on dit que toutes ces routes, qui aboutissent à des points opposés, conduisent à cette ville que nous cherchons, et qui est unique. Me voici à présent dans le plus grand embarras; car, quelle que soit la route à laquelle je me présente, j'y trouve un homme qui, se tenant debout à l'entrée du sentier, me tend la main d'une manière capable d'exciter ma confiance, et m'engage à suivre son chemin, en me disant que lui seul connoît la véritable route; que les autres s'égarent; qu'ils ne sont jamais parvenus à la ville, et qu'ils n'ont pu y conduire ceux qui les ont suivis. Si je m'adresse à son voisin, ce sont les mêmes discours et les mêmes promesses; il dit du mal des autres, un autre en dit de lui, et tous, l'un après l'autre, tiennent le même langage : en sorte que le nombre des chemins et leur différence m'embarrassent également, et me jettent dans la plus grande

(1) Il désigne la philosophie douce et commode d'Épicure.

(2) Emblême de l'austère Stoïcisme.

incertitude, sur-tout lorsque j'entends chacun des conducteurs soutenir, avec opiniâtreté, que son chemin est le véritable, et lui donner les plus grands éloges : alors je ne sais plus de quel côté me tourner, ni quel guide je dois suivre pour arriver à la ville de la Vertu.

HERMOTIME.

Ah! je te délivrerai bientôt de cette incertitude, Lycinus; et pour peu que tu te fies à ceux qui ont déjà fait la route, tu ne saurois être trompé.

LYCINUS.

Et à qui veux-tu que je me fie? Quelle route ont-ils faite, ou quel guide ont-ils suivi? Le même embarras se représente encore à nous sous une autre forme, lorsque nous passons des choses aux hommes.

HERMOTIME.

Comment cela?

LYCINUS.

Parce que celui qui, prenant Platon pour guide, est entré dans sa route, ne manquera pas d'en faire l'éloge; un Epicurien vantera la sienne; un autre me parlera de même de son chemin, et toi du tien; et comment n'en seroit-il pas ainsi?

HERMOTIME.

Mais pourquoi non?

LYCINUS.

Cependant tu n'as point dissipé mon incertitude, et j'ignore encore auquel des voyageurs je dois préférablement donner ma confiance. En effet, je vois chacun d'eux, et toi-même et ton maître, après n'avoir tenté qu'une seule route, en faire l'éloge, et assurer qu'elle est l'unique qui conduise à la ville ; mais je ne puis savoir s'il dit la vérité. Je veux bien croire qu'il est arrivé à un but, qu'il a vu une ville ; mais qu'il ait vu celle qu'il falloit voir, et dont nous voudrions être citoyens, toi et moi, voilà ce qui n'est pas prouvé. Devant aller à Corinthe, il aura pu aller à Babylone, et s'imaginer avoir vu Corinthe. Car qui a vu une ville, n'a pas pour cela vu Corinthe, puisque cette ville n'est pas la seule qui soit au monde. Mais ce qui me plonge dans un embarras encore plus grand, c'est que je sais qu'il est d'une nécessité absolue que le véritable chemin soit unique, puisque Corinthe l'est aussi. Toutes les autres routes conduisent par-tout ailleurs qu'à cette ville, et il faudroit avoir perdu l'esprit pour croire que l'on y peut aller en prenant le chemin des nations hyperborées, ou celui des Indes.

HERMOTIME.

Et comment cela se pourroit-il, toute autre route conduisant ailleurs ?

LYCINUS.

Eh, voilà, mon cher Hermotime, la raison

pour laquelle il faut bien réfléchir sur le choix de la route et du guide. Nous ne nous conformerons pas à ce proverbe, *allons jusqu'où nous porteront nos pieds*, puisque nous ignorons si, au lieu de la route qui mène à Corinthe, nous ne prendrions pas celle qui conduit à Babylone. D'ailleurs, il ne seroit pas sage de se fier au hasard, et de croire que, sans examen, nous choisirons d'abord le meilleur de tant de chemins opposés. Il est cependant possible que cela arrive; peut-être même est-il déja arrivé depuis un long espace de temps. Mais je ne crois pas qu'il faille s'exposer témérairement quand il s'agit de choses aussi importantes; ni, comme le dit un proverbe, *renfermer son espoir dans un bateau d'osier, lorsque l'on veut traverser la mer Egée ou la mer d'Ionie* (1). Nous n'aurions, en effet, aucune raison d'accuser la Fortune, si, lui laissant le soin de diriger nos traits, elle ne les faisoit pas frapper juste au but de la Vérité, lequel est unique et environné d'une foule de mensonges. Teucer, cet habile archer d'Homère, n'eut pas lui-même cet avantage, puisque, au lieu de frapper la colombe qu'il visoit (2), il ne fit que couper la ficelle dont elle étoit attachée. Il seroit bien plus raisonnable d'espérer frapper, et faire tomber sous nos coups plusieurs oiseaux qu'un seul, sur une grande quantité: et

(1) Le sens de ce proverbe est qu'il ne faut pas s'abandonner témérairement à la fortune.

(2) Iliade, *liv. 23, v. 865.*

nous courons le danger le plus manifeste de nous égarer, si, dans l'espérance que la Fortune fera pour nous le meilleur choix possible, nous tombions, par notre ignorance, dans une des routes qui mènent à l'Erreur, au lieu de prendre celle qui conduit droit à la Vérité. Je fais une comparaison. Lorsqu'un homme s'est embarqué, et que l'ancre est levée (1), il ne lui est pas facile de revenir sur ses pas, et de retourner au port sain et sauf : il est obligé de supporter les fatigues de la mer, malgré les frayeurs, le mal de tête, et les nausées que lui fait éprouver l'agitation des flots. Il devoit, auparavant de s'embarquer, monter sur un lieu élevé, et de-là examiner si la mer étoit navigable, et si le vent étoit favorable à ceux qui veulent aller à Corinthe. Il devoit sur-tout faire choix d'un excellent pilote, et d'un navire bien construit, et capable de résister aux efforts de la tempête.

HERMOTIME.

C'est-là certainement le parti le plus sûr ; mais je suis bien persuadé, Lycinus, qu'après les avoir tous examinés, tu ne pourras trouver de pilotes plus expérimentés que les Stoïciens ; et si tu veux jamais arriver à Corinthe, tu suivras Chrysippe et Zénon, et marcheras sur leurs traces, autrement tu n'aborderas jamais.

(1) Le grec, *les cables déliés* ; quoique les anciens eussent l'usage de l'ancre, ils attachoient le plus souvent les navires au rivage avec des cordes.

LYCINUS.

Tu vois bien, Hermotime, que tu tiens ici le langage de tous les philosophes. Un disciple de Platon, d'Epicure, ou d'un autre, me diroit la même chose, et prétendroit aussi que je ne puis arriver à Corinthe qu'en suivant les traces de son maître; en sorte qu'il faut les croire également tous, ce qui est le comble du ridicule, ou se défier de tous, et c'est le plus sûr: jusqu'à ce que nous trouvions quelqu'un qui nous promette la Vérité (1). Mais poursuivons. Si ignorant encore, comme à présent, quel est parmi tant de philosophes, celui qui dit la vérité, je me déterminois sur ta parole et par amitié pour toi qui n'as étudié que les dogmes des Stoïciens, et n'as voyagé que dans une seule route; si je me déterminois, dis-je, à embrasser ta secte, qu'ensuite un dieu rappelât à la vie Platon, Pythagore et Aristote, et que ces philosophes, venant à m'entourer,

(1) Cette réflexion ne me paroît point appartenir à Lucien; elle détruit entiérement son raisonnement, puisque les mêmes difficultés renaîtront, quand il s'agira d'examiner si la promesse de cet homme n'est pas téméraire, et que d'ailleurs il faudra toujours se défier de lui, jusqu'à ce qu'il ait prouvé qu'il possède réellement ce qu'il promet. Il est évident que cette phrase est interpollée; on sait que les ouvrages des anciens ont souvent éprouvé des additions et des retranchemens, que suggéroit une pieuse fraude; il n'est pas étonnant qu'on ait traité de même celui-ci, où règne le plus vigoureux scepticisme: mais il l'est qu'on ne l'ait pas totalement supprimé.

m'interrogeassent, qu'ils me traînassent même au tribunal pour me demander raison de l'injure que je leur aurois faite, et que là ils me dissent : « pourquoi, Lycinus, et sur la foi de qui, » donnez-vous à Chrysippe et à Zénon, la » préférence sur nous qui sommes bien plus » anciens qu'eux, dont la naissance ne date que » de quelques jours. Pourquoi vous être dé- » terminé sans avoir écouté nos leçons, sans » avoir pris la moindre connoissance de notre » doctrine » ? S'ils m'adressoient un tel discours, que pourrois-je leur répondre ? Me suffiroit-il d'alléguer la confiance que j'avois dans mon ami Hermotime ? « Nous ne connoissons pas cet » Hermotime, me répondroient-ils, nous ne » savons quel il est, et il ne nous connoît pas » mieux ; mais il ne falloit pas nous dédaigner » tous et nous condamner sans nous avoir » entendus, encore moins vous en rapporter à » un homme qui ne connoît qu'une des routes » qui mènent à la philosophie, et qui peut-être » ne la connoît pas bien. Les législateurs n'ont » point prescrit aux juges de n'entendre qu'une » seule des parties, et de ne pas permettre à » l'autre de se défendre et d'exposer ce qu'elle » croit être avantageux à sa cause. Au contraire, » ils veulent que les deux contendans soient » écoutés, afin qu'en comparant leurs discours, » on puisse plus aisément discerner de quel » côté est la vérité ou le mensonge ; et lors- » que les juges en usent autrement, la loi » donne aux parties la faculté d'en appeller à

» un autre tribunal pour y plaider leur cause.

Mais si l'un de ces philosophes me proposoit cette question. « Dites-moi, je vous » prie, Lycinus, si un Ethiopien, qui n'auroit » jamais vu d'autres hommes que ceux de sa » nation, affirmoit au milieu d'une assemblée » d'Ethiopiens qu'il n'y a dans aucun endroit » de la terre des hommes blancs, jaunes ou » d'une autre couleur, mais que tous sont éga- » lement noirs, croiroit-on un tel homme? » Certainement quelque vieillard lui répon- » droit: d'où savez-vous cela, homme témé- » raire? Vous n'avez jamais voyagé nulle part, » et vous ne pouvez savoir quels sont les » hommes en d'autres lieux ». Et bien, Hermotime, répondrois-je que le vieillard a parlé sensément? Qu'en penses-tu?

HERMOTIME.

Oui, le reproche du vieillard me paroît fort juste.

LYCINUS.

Il me le semble aussi; mais je ne sais si tu approuveras de même ce qui va suivre.

HERMOTIME.

Qu'est-ce que c'est?

LYCINUS.

Notre homme insistera, et me dira, « par » conséquent, Lycinus, votre ami Hermotime » qui n'a étudié que la doctrine des Stoïciens, » est

» est à notre égard ce qu'est l'Ethiopien ; il n'a
» jamais voyagé ni vers Platon, ni vers Epicure,
» ni vers aucun autre, et lorsqu'il assure qu'il
» n'y a rien dans toutes les autres sectes d'aussi
» beau et d'aussi vrai que ce qu'enseigne le
» Portique, sa décision doit vous paroître
» absolument téméraire, puisqu'il ne connoît
» qu'une secte, et n'a jamais mis le pied hors
» de l'Ethiopie ». Que veux-tu que je réponde à cet homme ? Il est bien vrai, lui dirai-je, que nous connoissons assez à fond la doctrine des Stoïciens pour philosopher suivant leur méthode, mais nous n'ignorons pas non plus les principes des autres philosophes, et notre maître nous en propose quelquefois dans ses conférences ; mais il les renverse bientôt par ses raisonnemens. Penses-tu qu'ici les disciples de Platon, de Pythagore ou d'Epicure garderoient le silence ? qu'ils ne me diroient pas, en éclatant de rire, « quelle est donc la conduite de votre
» ami Hermotime ? Il croit devoir ajouter foi à
» ce que disent contre nous nos adversaires, et
» il pense que nos principes, qu'ils ignorent ou
» qu'ils altèrent, sont tels qu'ils les lui exposent.
» Mais s'il voyoit un Athlète qui, pour s'exercer
» au combat, donneroit des coups de pied en
» l'air et porteroit des coups de poing comme
» s'il combattoit un antagoniste, et qu'un ins-
» tant après cet Athlète se proclamât vainqueur
» se servant à lui-même d'Agonothète, ne
» jugeroit-il pas que de pareilles fanfaronnades
» sont aisées, et n'exposent à aucun danger,

» puisqu'on n'a ni contradicteur, ni juge qui
» décerne la victoire, et décide si l'on a ter-
» rassé son adversaire, si on l'a vaincu, et si
» celui-ci a succombé ? Or, parce que les
» maîtres d'Hermotime combattent en notre
» absence, qu'il ne s'imagine pas pour cela
» qu'ils sont nos vainqueurs, et que nos prin-
» cipes sont faciles à renverser; car on en
» pourroit dire autant de ces petites maisons
» que construisent les enfans, et qu'ils détrui-
» sent avec autant de facilité qu'ils les ont
» bâties. Nous comparons ces maîtres à des gens
» qui, voulant s'exercer à tirer de l'arc, lient
» une botte de paille, la fichent sur une perche,
» et se tenant un peu éloignés, y dirigent
» leurs traits. S'il arrive qu'ils atteignent le but,
» et transpercent la botte de paille, ils font
» aussi-tôt retentir l'air de leurs cris, comme
» s'ils avoient fait la plus belle chose du monde,
» en traversant cette botte de paille de leurs
» flèches. Cependant les Perses, les Scythes
» et tous les peuples qui se servent de l'arc
» en usent autrement; ils commencent à lancer
» leurs traits de dessus leurs chevaux et pendant
» qu'ils s'agitent. Lorsqu'ils veulent que le but
» auquel ils visent ne reste pas immobile, et
» n'attende pas le trait, mais fuie avec vîtesse,
» alors ils tirent contre les bêtes féroces et les
» oiseaux qu'ils rencontrent; s'ils veulent es-
» sayer sur un but la violence de leurs coups,
» ils élèvent un morceau de bois, ou un bou-
» clier fait de peau de bœuf, ils y décochent

» leurs flèches et s'assurent par-là si leurs traits » peuvent passer à travers les armes. Dites donc » de notre part à votre Hermotime, Lycinus, » que ses maîtres élèvent une botte de paille sur » laquelle ils lancent leurs traits, et après cela » se vantent d'avoir vaincu des hommes ar- » més : qu'ils dessinent notre portrait, luttent » contre cette image, et après l'avoir terrassée » (ce qui n'est pas fort difficile), s'imaginent » nous avoir terrassés nous-mêmes. Cependant » chacun de nous pourroit leur adresser ce » qu'Achille disoit d'Hector, *il ne soutiendroit* » *pas la vue de mon casque* (1) ».

Voilà ce qu'ils me diroient tous : mais Platon pourroit, en outre, me raconter quelque anecdote de Sicile (2), il en sait beaucoup ; celle-ci, par exemple. Gélon de Syracuse avoit, dit-on, l'haleine mauvaise ; mais, comme il étoit roi, personne n'osoit l'en avertir. Cependant une femme étrangère, dont il étoit amoureux, eut la hardiesse de le lui dire. Gélon, de retour chez lui, se fâcha bien fort contre sa femme, de ce qu'elle ne l'avoit pas averti d'un défaut qu'elle devoit connoître mieux que personne ; celle-ci le pria de lui pardonner, disant que, n'ayant jamais eu affaire, ni parlé de près à

(1) Iliade, *liv. 16, v. 70.*

(2) Platon avoit vécu quelque temps à la cour de Denis, tyran de Syracuse. Cette anecdote est rapportée par Plutarque, au traité intitulé : *comment on peut retirer utilité de ses ennemis, page 90 B ;* seulement il attribue à Hiéron, le défaut que Lucien donne ici à Gélon.

un autre homme, elle croyoit que tous avoient l'haleine forte; de même, ajoutera Platon, Hermotime qui n'a fréquenté que les Stoïciens, ignore apparemment quelle est l'haleine des autres philosophes. Chrysippe me tiendroit aussi un pareil langage, et m'en diroit peut-être encore plus (1), si, sans l'avoir connu, j'étois passé du côté de Platon, sur la foi de quelqu'un des disciples de ce philosophe, dont il auroit suivi les seules leçons; et pour tout dire en un mot, tant qu'on est incertain en philosophie qu'elle est la secte qui enseigne la vérité, on n'en doit choisir aucune, autrement c'est faire injure à toutes les autres.

HERMOTIME.

Par Vesta, mon cher Lycinus, laisse-là, de grace, Platon, Aristote, Epicure, et tous les autres. Il ne m'est pas possible de combattre contre tant d'adversaires; contentons-nous de rechercher ensemble si la philosophie est telle que je le prétends. Qu'étoit-il besoin d'appeller ici les Ethiopiens, et de faire venir de Syracuse la femme de Gélon?

LYCINUS.

Et bien qu'ils s'en aillent, à la bonne heure, j'y consens, si tu les crois inutiles à notre entretien; mais parle, tu me parois avoir quelque chose de bon à dire.

(1) Parce qu'il étoit d'une humeur querelleuse.

HERMOTIME.

Il me semble, Lycinus, qu'il est très-possible à un homme qui n'a appris que la doctrine des Stoïciens, de connoître s'ils disent la vérité, par le moyen de ces mêmes Stoïciens, sans avoir besoin de parcourir toutes les autres sectes, ni d'étudier leurs différens principes. Par exemple, si quelqu'un te disoit, *deux fois deux complètent le nombre quatre*, faudroit-il que tu parcourusses tous les auteurs qui ont traité du calcul, pour t'informer s'il n'y en a pas quelqu'un qui ait dit que *deux fois deux* faisoient *cinq* ou *sept* ? ne pourrois-tu pas t'appercevoir à l'instant que cet homme te dit vrai ?

LYCINUS.

A l'instant même, Hermotime.

HERMOTIME.

Comment donc te semble-t-il impossible qu'un homme qui ne fréquente que les Stoïciens, puisse apprendre d'eux-mêmes s'ils disent la vérité, sans avoir besoin de le demander à d'autres, puisqu'il sait bien que quatre ne peuvent jamais être cinq, quand dix mille Platons et autant de Pythagores l'affirmeroient ?

LYCINUS.

Je n'ai rien à répondre à cela, Hermotime ; tu compares des choses unanimement reconnues pour vraies, avec des choses contestées, la différence est extrême ; as-tu jamais ren-

contré quelqu'un qui dise que deux fois deux fissent sept ou dix ?

HERMOTIME.

Non, et il faudroit être fou pour ne pas avouer que cela fait quatre.

LYCINUS.

Et bien, as-tu jamais aussi rencontré (je te supplie de me dire la vérité) quelque Stoïcien et quelque Epicurien dont les principes et la morale ne fussent point différens ?

HERMOTIME.

Jamais.

LYCINUS.

Prends donc garde de me jetter dans l'erreur par un mauvais calcul, moi qui suis ton ami; nous cherchons quels sont en philosophie ceux qui disent la vérité, et toi, par une décision prématurée, tu juges en faveur des Stoïciens, en disant, que ce sont eux qui posent quatre pour deux fois deux, il est cependant incertain que cela soit vrai. En effet, les Epicuriens ou les Platoniciens pourroient dire que ce sont eux-mêmes qui calculent ainsi, et que vous autres vous comptez cinq ou sept : et ne paroissent-ils pas le faire ? en effet, lorsque vous pensez que l'*honnête seul est le beau*, les Epicuriens soutiennent qu'il n'y a que *la volupté qui soit le seul beau;* et lorsque vous dites *que tout est corporel*, Platon pense qu'il y a dans les êtres quelque chose d'*incorporel*. Malgré cela, comme je le disois tout à l'heure, tu t'empares

de ce qui est en question, pour l'attribuer sans examen aux Stoïciens comme une chose qui leur seroit propre, nonobstant la réclamation des autres qui soutiennent que cela leur appartient. Or, c'est ici principalement qu'il faut une décision ; si l'on peut prouver que ce sont les seuls Stoïciens qui pensent que deux fois deux font quatre, alors les autres doivent garder le silence : mais tant qu'il y aura sur cet objet quelque contestation entre les philosophes, il faudra les écouter tous également pour savoir en faveur desquels nous pourrons juger.

HERMOTIME.

Tu ne me parois pas, Lycinus, avoir bien compris ce que je voulois dire.

LYCINUS.

Cela étant, parles plus clairement, si tu as quelque chose de nouveau à me dire ; mais tu ne diras rien que de semblable.

HERMOTIME.

Tu le sauras dans un moment. Je suppose que deux hommes sont entrés dans le temple d'Apollon ou dans celui d'Esculape, qu'ensuite une coupe consacrée au dieu s'est perdue. Il faudra fouiller ces deux hommes, pour savoir lequel tient la coupe cachée dans son sein.

LYCINUS.

Celá est vrai.

HERMOTIME.

Certainement l'un des deux la possède.

LYCINUS.

Pourquoi ? quoiqu'elle soit perdue (1).

HERMOTIME.

Mais si on la trouve sur le premier, on n'aura pas besoin de dépouiller l'autre.

LYCINUS.

Cela est clair.

HERMOTIME.

Et si on ne la trouve point dans le sein du premier, il est certain que le second est le voleur, et il n'est pas nécessaire de pousser plus loin ses recherches.

LYCINUS.

Parce qu'il l'a, n'est-ce pas ?

HERMOTIME.

Et nous, si nous trouvions la coupe chez les Stoïciens, nous n'aurions plus besoin de faire de nouvelles perquisitions sur les autres : possédant ce que nous cherchions depuis long-temps, pourquoi nous fatiguer davantage ?

LYCINUS.

La peine seroit très-inutile, sans doute, si nous le trouvions en effet, ou si, l'ayant trouvé, nous pouvions savoir que c'est-là ce qui a

(1) Ce n'est pas une conséquence ; elle peut être perdue sans qu'aucun de ces deux hommes l'ait prise.

été perdu, et que le vase sacré (1) fût très-reconnoissable à nos yeux ; mais il en est autrement. D'abord ce ne sont point deux hommes seuls qui sont entrés dans le temple, de manière qu'il faille absolument que l'un des deux ait dérobé la coupe ; mais une foule d'autres personnes sont entrées avec eux : ensuite on n'est pas certain de ce qui a été perdu ; est-ce une coupe, une tasse, une couronne ? tous les prêtres n'en sont pas d'accord ; ils varient même sur la matière ; les uns disent que le vase dérobé est d'airain, d'autres prétendent qu'il est d'argent, ceux-ci qu'il est d'or, d'autres encore veulent qu'il soit d'étain ; il faudra donc dépouiller tous ceux qui sont entrés dans le temple, si l'on veut retrouver l'objet perdu ; et quand même on trouveroit sur le premier une coupe d'or, il n'en faudra pas moins dépouiller les autres.

HERMOTIME.

Et pour quelle raison ?

LYCINUS.

C'est qu'il n'est pas certain que la chose perdue soit une coupe ; et quand tous les prêtres en conviendroient, tous n'assurent pas que la coupe soit d'or, et quand même

(1) Lucien se sert ici du terme d'*ἀνάθημα*, Anathême, dont l'ancienne signification est celle de chose consacrée. A la lettre, *suspendue*, parce qu'on suspendoit autrefois à la voûte des temples les objets que l'on consacroit aux Dieux.

encore il seroit reconnu que l'on a perdu une coupe d'or, si l'on en trouvoit une de cette matiere sur le premier qu'on fouilleroit, il n'en faudroit pas moins continuer ses recherches sur tous les autres, puisque rien ne prouve que la coupe trouvée soit celle du Dieu ; autrement il faudroit croire qu'il ne peut pas exister plusieurs coupes d'or (1).

HERMOTIME.

Sans doute.

LYCINUS.

En conséquence, il faudra fouiller tout le monde, et après avoir déposé au milieu du temple, tout ce qui aura été trouvé sur chacun, conjecturer quel est de tant d'objets, celui qu'il convient de regarder comme appartenant au dieu. Et en effet, ce qui nous jette dans la plus grande incertitude, c'est que chacun de ceux qu'on a fouillés avoit sur lui quelque chose ; l'un cachoit une tasse, un autre une coupe, un troisième une couronne ; la tasse est d'airain, la coupe d'or et la couronne d'argent ; mais laquelle de ces choses est celle qui appartient au dieu ? Voilà ce qui est absolument inconnu : nous voilà réduits à ne pouvoir dire quel est le sacrilège, et jusques-là, eût-on trouvé sur tous le même vase, l'homme qui a dérobé le dieu, seroit

(1) Le grec : *autrement, ne penses-tu pas qu'il y a plusieurs coupes d'or ?*

tout aussi incertain ; car il est possible que ces vases appartiennent à des particuliers. La cause de notre ignorance vient, j'imagine, de ce que la coupe perdue ne porte point de marque particulière ; en effet si le nom du dieu, ou de celui qui la lui a consacrée, y eût été gravé, nous aurions bien moins de peine à la reconnoître ; et, ayant une fois trouvé celle qui porte l'inscription, nous cesserions de dépouiller et de fatiguer les autres personnes. Je pense, Hermotime, que tu as quelquefois assisté aux combats gymniques.

HERMOTIME.

Tu as raison, je les ai vus souvent et en bien des endroits.

LYCINUS.

Ne t'es-tu jamais assis auprès des Agonothètes.

HERMOTIME.

Si vraiment, et dernièrement encore, aux jeux olympiques, j'étois placé à la gauche des Hellanodices (1). Evandride, fils d'Eléus, m'avoit invité à ce spectacle, avec quelques-

(1) Les mêmes que les Agonothètes, magistrats qui présidoient aux jeux. Dans l'origine, les Eléens chez lesquels se célébroient les jeux olympiques, n'établirent qu'un hellanodice ; Aristote, cité par Harpocration, nous l'apprend : puis ils en créèrent deux, et après cela neuf ; et suivant Aristodème d'Elée, cité par le même auteur, le nombre des hellanodices fut porté jusqu'à dix : on les prenoit chacun dans une tribu différente. *Voyez* Harpocration, au mot Ἑλλανοδίκαι.

uns de ses concitoyens. J'avois grande envie de voir de près tout ce que font les magistrats.

LYCINUS.

Tu sais par conséquent de quelle manière on tire au sort les athlètes qui doivent lutter l'un contre l'autre.

HERMOTIME.

Oui.

LYCINUS.

Cela étant, tu pourrois le dire mieux que personne, puisque tu l'as vu de près.

HERMOTIME.

Autrefois lorsqu'Hercule présidoit à ces jeux, les feuilles de laurier.....

LYCINUS.

Je ne te demande pas ce qui se pratiquoit autrefois, mais ce que tu as vu.

HERMOTIME.

On apporte une urne d'argent consacrée à Jupiter, dans laquelle on jette de petits sorts de la grosseur d'une fève, et qui portent quelque chose d'écrit. Sur les deux premiers est un A; sur les deux suivans un B; sur les deux autres un G; et ainsi de suite, s'il y a un plus grand nombre d'athlètes; deux sorts portent toujours la même lettre: alors chacun des combattans s'avance et après avoir adressé ses vœux à Jupiter, il plonge la main dans l'urne;

aussi-tot un Mastigophore (1) se tenant auprès de lui, lui arrête la main et l'empêche de lire la lettre qu'il a tirée. Lorsque tous les athlètes ont tiré leur lettre, l'Alytarche (2), je crois, ou l'un des Hellanodices (je ne me le rappelle pas bien) se lève, et marchant à l'entour des combattans, qui sont rangés en cercle, il inspecte le sort de chacun, et désigne celui qui a tiré l'*alpha* pour lutter ou combattre au pancrace avec celui qui a aussi tiré un *alpha*; il en est de même de ceux qui ont amené le *bêta*, et de tous ceux dont les lettres sont semblables. Voilà ce qui se pratique, quand les combattans sont en nombre pair; tel que huit, quatre, douze: mais s'ils sont en nombre impair, comme cinq, sept, neuf, on jette dans l'urne un sort dont la lettre n'a point de correspondante, et l'athlète auquel elle échoit, s'assied en attendant que les autres aient combattu, par la raison qu'il n'a point de lettre qui réponde à la sienne. Or, c'est pour cet athlète un avantage considérable de devoir entrer en lice, frais et reposé, avec des antagonistes dejà fatigués.

LYCINUS.

Arrêté, voilà tout ce dont j'avois le plus

(1) Les *Mastigophores* étoient une espèce d'appariteurs ou d'huissiers, qui portoient à la main un fouet, d'où ils ont tiré leur nom. Nos huissiers portent encore des baguettes.

(2) L'*Alytarche* étoit le grand-maître des cérémonies des jeux olympiques; il avoit sous lui des officiers, qui s'appelloient *Alytes*.

besoin. Il y a neuf athlètes ; tous ont tiré leur sort, et l'ont dans la main. A présent, au lieu de spectateur, je veux te faire hellanodice. Fais le tour des combattans, et inspecte leur lettre ; tu ne pourras pas, je pense, connoître celui qui doit s'asseoir (1), que tu n'ayes auparavant vu tous les sorts et accouplé les combattans.

HERMOTIME.

Que dis-tu-là, Lycinus ?

LYCINUS.

Qu'il est impossible de trouver sur le champ la lettre qui désigne l'*Ephèdre*. Tu trouveras bien une lettre, mais tu ne sauras pas si c'est celui qui l'a tirée qui doit s'asseoir : en effet, il n'a pas été dit auparavant que c'étoit un K, un M, ou un T qui devoit le faire connoître ; au contraire, si tu trouves un A, tu chercheras celui qui a l'autre A, et quand tu l'auras

(1) Cet athlète est appellé *Ephèdre* dans le grec : nous lui donnerons le même nom, qui signifie, *qui est assis*, pour éviter les circonlocutions trop gênantes ; remarquez en outre, que de cet usage sont venus plusieurs façons de parler grecques, comme *rencontrer un Ephèdre*, pour dire, *trouver un nouvel adversaire frais et reposé*. Euripide, dans le Rhésus, *v. 119*, en offre un exemple : *quand vous triompheriez des Grecs*, dit Ænée à Hector, *vous trouverez un Ephèdre dans le fils de Pelée*. Chariton, dans les amours de Chæréas et de Callirrhoë, *liv. 4, chap. 4, page 69*. *μιθριδάτης δὲ ἔχαιρεν ἐλπίζων ὅτι κατάπερ ἐν τοῖς ἀγῶσι τοῖς γυμνικοῖς ἔφεδρος μὲν ὢν μεταξὺ Χαιρέου τε καὶ Διονυσίου, αὐτὸς ἀκονιτὶ τὸ ἆθλον Καλλιῤῥόην ἀποίσεται.*

trouvé, tu accoupleras ces deux athlètes; ensuite, après avoir rencontré le B, tu chercheras encore où peut être l'autre B, l'adversaire de celui que tu as déjà trouvé; il en sera de même de toutes les autres lettres, jusqu'à ce qu'il ne te reste plus que l'athlète auquel est échue cette lettre unique, qui ne doit point lui donner d'antagoniste.

HERMOTIME.

Mais si tu rencontrois cette lettre dès la première ou la seconde fois, que ferois-tu?

LYCINUS.

Je n'en sais rien; mais toi, qui est hellanodice, je veux savoir ce que tu ferois; dirois-tu aussi-tôt que c'est-là celui qui doit rester dans l'inaction; ou faudroit-il que tu eusses fait le tour du cercle des athlètes et regardé s'il y a une lettre pareille à celle-là, ne pouvant connoître l'Ephèdre qu'après avoir vu tous les sorts.

HERMOTIME.

Certainement, Lycinus; sur neuf sorts il ne me seroit pas difficile, si, dès la première fois, je rencontrois l'E, de savoir que celui qui l'a tiré est l'Ephèdre.

LYCINUS.

Et comment cela, Hermotime?

HERMOTIME.

Parce que l'*Alpha* a été tiré par deux athlètes;

le *Bêta* également par deux autres, et des quatre combattans qui restent, deux ont le *Gamma* et deux autres le *Delta;* les quatre premières lettres ont donc été prises par huit athlètes : or, la cinquième qui reste et qui est unique, est l'*Epsilon;* donc celui qui l'a tiré est l'Ephèdre.

LYCINUS.

Que dois-je faire, Hermotime ? te louerai-je de ton intelligence ? ou veux-tu me permettre de te faire une objection, quelle qu'elle puisse être ?

HERMOTIME.

Certainement, Lycinus, j'ignore ce que tu peux répondre de raisonnable à un pareil argument.

LYCINUS.

Tu énonces les lettres dans l'ordre alphabétique, en donnant à l'*Alpha* la première place, la seconde au *Bêta*, ainsi du reste, jusqu'à ce que le nombre des athlètes soit rempli. Je veux bien que ce soit l'usage aux jeux olympiques ; mais si l'on prenoit cinq lettres sans avoir égard à l'ordre de l'alphabet. Par exemple, le *Xi*, le *Sigma*, le *Zêta*, le *Kappa*, et le *Têta :* quatre de ces lettres sont écrites deux fois sur huit sorts, le *Zêta* reservé pour le neuvième est unique et doit servir à nous faire connoître quel sera l'Ephèdre. Que feroistu actuellement, si, du premier coup, tu tombois

sur

sur le *Zéta* ? comment pourrois-tu savoir que celui qui le tient, est l'Ephèdre, à moins qu'après avoir regardé tous les sorts, tu n'en trouvasses aucun qui correspondît à celui-là ? en effet, tu ne peux plus tirer aucune conséquence de l'ordre des lettres.

HERMOTIME.

Tu me fais-là une question à laquelle il n'est pas facile de répondre.

LYCINUS.

Fais-y réflexion, et considère-la sous une autre face. Si ce n'étoit point des lettres qui fussent gravées sur les sorts, mais des figures, des caractères semblables à ceux que les Egyptiens emploient à la place des lettres (1), tels que des cynocéphales, des hommes àtête de lion ? ou plutôt, abandonnons ces signes comme étrangers, et dessinons sur les sorts des figures simples et uniformes ; par exemple, deux hommes ressemblans sur les deux premiers, deux chevaux sur les deux suivans, deux coqs pour les deux autres, deux chiens pour le septième et le huitième, et qu'un lion fût la marque du neuvième ; si tu rencontrois d'abord le sort sur lequel est gravé le lion, comment

(1) C'est une grande question de savoir si les Egyptiens n'avoient pas une écriture alphabétique, outre leurs hiéroglyphes. Ce passage de Lucien favorise ceux qui soutiennent la négative.

pourrois-tu dire que c'est là celui qui désigne l'Ephèdre, à moins que tu n'eusses examiné tous les sorts, pour voir s'il n'y en a point quelqu'autre qui porte aussi un lion ?

HERMOTIME.

Je ne sais que te répondre, Lycinus.

LYCINUS.

Je le crois, Hermotime ; car il n'y a rien de plausible à répondre à cela. Si donc nous voulons découvrir celui qui a pris la coupe sacrée, celui qui doit rester assis, ou celui qui pourra le mieux nous mener à Corinthe, il faudra nécessairement nous approcher de tous les conducteurs, les interroger, les examiner, faire sur eux les recherches les plus exactes, les dépouiller et les considérer attentivement : et encore, par ce moyen nous ne parviendrons qu'avec peine à nous instruire de la vérité. S'il falloit mettre ma confiance en quelqu'un, et lui demander des conseils sur le genre de philosophie que je dois embrasser, je ne m'en rapporterois qu'à celui qui seroit bien instruit de ce que disent là-dessus tous les philosophes : tout autre ne seroit point écouté, n'ignorât-il qu'une seule secte. En effet, c'est peut-être la meilleure. Si quelqu'un nous présentoit un bel homme, en disant que c'est le plus beau de tous les hommes, nous ne le croirions pas, à moins que nous ne sussions qu'il a vu toute l'espèce humaine. Cet

homme qu'on nous présente est réellement très-beau ; mais qu'il soit le plus beau de tous, c'est ce qu'on ne peut savoir sans les avoir tous vus. Ce n'est point un bel homme qu'il nous faut, c'est le plus beau ; et si nous ne le trouvons point tel, nous croirons n'avoir rien trouvé (1). Nous ne nous contenterons pas d'une beauté quelconque, car nous cherchons la beauté la plus parfaite, qui est nécessairement unique (2).

HERMOTIME.

Il est vrai.

LYCINUS.

Comment donc peux-tu soutenir qu'il existe quelqu'un qui ait tenté toutes les routes de la philosophie, qui soit instruit des dogmes de Pythagore, d'Aristote, de Chrysippe, d'Epicure, et de tous les autres philosophes ; qui, de tant de chemins, en ait choisi un qu'il sait, par expérience, être le seul qui conduise droit au bonheur ? Si nous pouvions trouver un tel homme, nous serions délivrés de bien des embarras.

HERMOTIME.

Il n'est pas facile de le trouver.

(1) Le grec porte à la lettre : *nous croirons que rien n'a été fait pour nous.*

(2) Cette dernière comparaison est d'autant plus concluante contre un Stoïcien, que ces philosophes prétendoient que leur philosophie menoit au vrai beau, et procuroit la beauté la plus parfaite.

LYCINUS.

Que ferons-nous donc, Hermotime ? Faut-il se désespérer, si nous ne trouvons pas de conducteur en ce moment ? Ne vaudroit-il pas mieux, ne seroit-il pas plus courageux et plus sûr en même temps, de parcourir nous-mêmes toutes les sectes, et d'examiner avec attention les principes de chacune ?

HERMOTIME.

Il me le semble, d'après ce que nous venons de dire. Cependant, il se présente un obstacle. Tu disois, il y a un instant, qu'il étoit très-difficile de revenir sur ses pas, lorsqu'une fois on s'est mis en mer, et que la voile est déployée; comment donc pourrons-nous revenir dans les autres routes, si nous sommes retenus dans la première ?

LYCINUS.

Je vais te le dire. Nous imiterons Thésée; quelque Ariane nous donnera un fil, au moyen duquel nous pénétrerons dans chacun de ces labyrinthes, et en le dévidant ce fil, nous n'aurons aucune peine à sortir.

HERMOTIME.

Qui nous servira d'Ariane ? et comment nous procurer ce fil ?

LYCINUS.

Sois tranquille, mon cher; je crois en avoir

trouvé un, à l'aide duquel nous pourrons trouver une issue.

HERMOTIME.

Quel est-il ?

LYCINUS.

L'invention ne m'en appartient pas ; elle est d'un Sage qui a dit : *soyez sobre, et souvenez-vous de n'être point crédule* (1). Effectivement, si nous n'ajoutons foi qu'avec circonspection à tout ce que nous entendrons dire ; si nous suivons ce qui se pratique au barreau, et laissons chacun parler à son tour, nous échapperons peut-être aisément aux détours de ces labyrinthes.

HERMOTIME.

Tu as raison ; faisons cela.

LYCINUS.

Soit. Mais vers lequel des philosophes irons-nous d'abord ? Est-il indifférent de commencer

(1) Cette maxime est d'Epicharme, poëte Sicilien, inventeur de la comédie à Syracuse : il vivoit six ans avant l'expédition des Perses contre les Grecs. Ptolemée Héphœstion, dans Photius, *biblioth.* n°. CXC, *page* 473, fait remonter jusqu'à Achille la généalogie d'Epicharme. Voici le vers qui contient cette belle maxime qu'on devroit se graver profondément dans l'esprit :

Νᾶφε καὶ μέμνασο ἀπιστεῖν, ἄρθρα ταῦτα τᾶν φρενᾶν.

Soyez sobre et souvenez-vous de ne pas croire, c'est le nerf de la raison.

par qui nous voudrons ? Par exemple, si nous nous adressons à Pythagore, combien penses-tu qu'il nous faille de temps pour apprendre toute sa doctrine ? Fais-moi grace de cinq années de silence, et trente autres jointes à celles-là, pourront, je crois, nous suffire ; sinon..... Mais ce sera bien assez de vingt.

HERMOTIME.

A la bonne heure.

LYCINUS.

Nous en donnerons ensuite autant à Platon; et il n'en faudra pas moins à Aristote.

HERMOTIME.

Certainement.

LYCINUS.

Je ne te demanderai pas à présent combien il en faut pour écouter Chrysippe ; je t'ai entendu dire que quarante années sont à peine suffisantes.

HERMOTIME.

Cela est vrai.

LYCINUS.

Il en est de même d'Epicure et des autres. Mais, pour n'en pas mettre davantage, tu pourrois t'informer combien il y a de Stoïciens, d'Epicuriens ou de Platoniciens octogénaires qui avouent qu'ils ne sont pas instruits de tous les dogmes de leur secte, au point de n'avoir

plus besoin d'étudier. A leur refus, Chrysippe, Aristote et Platon, te feront cet aveu; et Socrate, qui les vaut bien, te l'apprendra avant eux, lui qui répétoit sans cesse, à tout le monde, que, loin de tout savoir, il ne savoit qu'une chose, c'est qu'il ne savoit rien. Faisons à présent notre calcul; mettons vingt années pour Pythagore, vingt autres pour Platon, &c.; combien aurons-nous au total, si nous supposons qu'il n'y ait que dix sectes en philosophie?

HERMOTIME.

Deux cents ans, Lycinus.

LYCINUS.

Veux-tu que nous en retranchions le quart, et supposer que quinze ans nous suffiront pour étudier chaque secte; ou aimes-tu mieux réduire le tout à la moitié?

HERMOTIME.

Tu dois savoir ce qu'il convient de faire. Quant à moi, je n'y vois qu'une chose; c'est que très-peu de personnes pourroient parcourir toutes les sectes, quand on commenceroit à étudier depuis le moment de sa naissance.

LYCINUS.

Hé bien, Hermotime, s'il en est ainsi, quel parti prendrons-nous? faut-il détruire ce qui a été déja été démontré, qu'il est impossible, sans les avoir tous éprouvés, de choisir le

meilleur guide dans un si grand nombre ; et que celui qu'on prendroit sans le connoître, auroit été choisi plutôt par divination que par discernement ? N'est-ce pas-là ce que nous disions ?

HERMOTIME.

C'est cela même.

LYCINUS.

Or, il est absolument nécessaire que nous vivions assez long-temps, si nous voulons faire un choix judicieux et dicté par l'expérience, philosopher après l'avoir fait, et arriver à la félicité par la philosophie. Mais, avant que d'y parvenir, *nous danserions dans l'obscurité*, comme le dit certain proverbe, et nous ferions des mauvais pas contre tout ce que nous rencontrerions, prenant ce qui, d'abord, nous tomberoit sous la main, pour l'objet de nos recherches, parce que nous ignorerions quel est véritablement celui que nous cherchons. Si même, par un heureux hasard, nous venions à le rencontrer, nous ne pourrions être certains que ce soit lui ; car il y a beaucoup d'autres choses qui lui ressemblent, et chacune d'elles assure qu'elle a la Vérité en sa faveur.

HERMOTIME.

Je ne sais, Lycinus ; mais ce que tu dis me paroît bien vraisemblable ; et pour t'avouer la vérité, tes discours et tes raisonnemens

trop exacts, me causent un violent chagrin. Il faut qu'aujourd'hui je sois sorti de chez moi sous de mauvais auspices, puisque je t'ai rencontré, et qu'au moment où je croyois toucher au but de mes espérances, tu m'as précipité dans l'incertitude, en me prouvant que la recherche de la Vérité est impossible à l'homme, à cause de la longueur du temps qu'elle exige.

LYCINUS.

Mais, mon cher, tes reproches seroient plus justes s'ils s'adressoient à ton père Ménécrate, et à ta mère dont j'ignore le nom, ou plutôt à la Nature. Querelle-la de ne t'avoir pas accordé la longue vie de Tithon, et de ce qu'elle en a borné le cours le plus étendu à cent ans; enfin, de ce qu'elle t'a fait homme. Quant à moi, je n'ai fait que tirer la conséquence des principes que nous avons posés pour notre examen.

HERMOTIME.

Non, tu cherches continuellement à nous insulter, et je ne sais pourquoi tu hais la philosophie, et railles les philosophes.

LYCINUS.

Hermotime, vous autres Sages, ton maître et toi-même, pourriez peut-être définir au mieux la Vérité. Moi, je sais seulement qu'elle n'est pas agréable à entendre, et que le Mensonge en triomphe aisément. Ce dernier est

d'un aspect bien plus gracieux, et par conséquent bien plus flatteur. Mais la Vérité ne se permet aucun mêlange impur ; elle parle aux hommes avec hardiesse ; et c'est ce qui fait qu'ils la haïssent. Toi-même, à présent, tu te fâches contre moi, parce que j'ai découvert avec toi la Vérité dans les matières qui nous occupent, et t'ai fait voir que sa recherche entraînoit des difficultés extrêmes. C'est à-peu-près comme si, tu devenois amoureux d'une statue : persuadé que la femme qu'elle représente est animée, tu desires sa jouissance ; moi je viens à connoître que ce n'est qu'une pierre ou une masse d'airain, je t'avertis, par amitié, que ton amour n'en peut obtenir aucun soulagement, et tu penses à cause de cela que je suis mal intentionné à ton égard, parce que je ne t'ai pas laissé dans l'erreur, livré à des espérances ridicules.

HERMOTIME.

Tu prétends donc, Lycinus, que nous ne devons point étudier la philosophie, mais qu'il faut nous livrer à la paresse, et vivre comme le vulgaire imbécille.

LYCINUS.

Eh, quand m'as-tu jamais entendu tenir un pareil langage ? Je ne dis point qu'il faille renoncer à la philosophie ; mais que, si l'on veut philosopher, il se présente un grand nombre de chemins qui prétendent chacun au privi-

lège de mener droit à la philosophie et à la vertu, et que parmi tant de routes, la véritable n'étant pas connue, il faut n'en choisir une qu'après l'examen le plus rigoureux. D'abord, il nous paroissoit impossible, sur une multitude de routes qui se présentoient, de choisir la meilleure, à moins de les parcourir toutes afin de les connoître par expérience. Ensuite, cette expérience nous a paru bien longue *à acquérir*. Que veux-tu donc faire? Je te le demande encore une fois; suivras-tu les leçons du premier *maître* que tu rencontreras, et philosopheras-tu avec lui? Il te regardera comme l'objet d'un lucre facile, qui lui est envoyé par Mercure (1).

HERMOTIME.

Que te répondrois-je encore? Tu prétends que personne n'est capable de juger par soi-même, à moins qu'il n'ait vécu les années d'un phénix, qu'il n'ait parcouru tour-à-tour toutes les différentes sectes, qu'il ne les ait connues toutes par sa propre expérience, et tu ne veux pas qu'on s'en rapporte à ceux qui les ont expérimentées avant nous, ni à la foule de ceux qui en font l'éloge, et en rendent un témoignage favorable.

(1) Mercure présidoit aux gains inopinés, aux trouvailles; et pour retenir sa part d'une chose trouvée, on disoit, *Mercure est commun*; comme les écoliers disent, *part à nous deux*, ou *j'en retiens part.*

LYCINUS.

Eh, quels sont ceux qui les connoissent toutes, et qui les aient toutes expérimentées ? s'il existe un tel homme, il me suffit, fût-il unique ; je n'ai pas besoin qu'il y en ait une foule. Mais si tu parles de ceux qui ne les connoissent pas, quelque nombreuse que soit leur multitude, elle ne pourra jamais m'amener à avoir en eux la moindre confiance, tant que, ne connoissant aucune secte, ou n'en connoissant qu'une, ils parleront cependant de toutes d'une manière affirmative.

HERMOTIME.

Tu es le seul, apparemment, qui connoisse la Vérité, et tous les autres qui s'adonnent à la philosophie, n'ont pas le sens commun.

LYCINUS.

Tu me calomnies, Hermotime, lorsque tu dis que je me mets, en quelque sorte, au-dessus des autres, ou que je me place au rang de ceux qui savent quelque chose. Tu ne te rappelles pas ce que j'ai dit ; et loin de prétendre connoître mieux la Vérité qu'un autre, j'ai avoué, au contraire, que je l'ignorois avec tout le monde.

HERMOTIME.

La nécessité de suivre toutes les sectes, de connoître par expérience ce qu'elles enseignent, et l'impossibilité de connoître autre-

ment quelle est la meilleure, ont été, sans doute, assez bien établies par toi; mais il est ridicule de consacrer un si grand nombre d'années à prendre connoissance de chaque secte; comme s'il n'étoit pas possible de connoître le tout par la partie. Quant à moi, cette connoissance me paroît très-facile à acquérir, et n'a pas besoin, ce me semble, d'un temps fort considérable. On dit, en effet, qu'un certain statuaire, Phidias, je pense, en voyant seulement l'ongle d'un lion, jugeoit par-là de la grandeur que devoit avoir tout le lion, formé proportionnellement à l'ongle (1); et toi-même, si l'on te montroit seulement la main d'un homme, et que le reste de son corps te fût caché, tu connoîtrois, je pense, sur le champ, que l'objet caché est un homme, quand même tu ne verrois pas la totalité du corps: par conséquent il nous est facile de connoître en une petite portion de jour les points capitaux des sectes, ceux dont parle tout le monde; quant aux points trop subtils, et qui exigeroient une longue recherche, ils ne sont pas fort nécessaires à connoître pour faire choix de la meilleure secte, et d'ailleurs on en peut juger par les premiers.

LYCINUS.

J'admire, Hermotime, la force de ton rai-

(1) De-là est venu le proverbe grec: *connoître le lion à son ongle*, expliqué par Érasme dans ses adages. *Chil. 1, cent. 9, n°. 34.*

sonnement, lorsque tu dis que, par les principales parties, l'on connoît toutes les autres. Cependant je me rappelle de t'avoir entendu dire, que celui qui *connoissoit* le tout, pouvoit bien connoître la partie; mais que celui qui ne connoissoit seulement que la partie, ne connoissoit pas pour cela le tout: réponds-moi donc, en conséquence, à cette question. Phidias, en voyant l'ongle d'un lion, eût-il pu savoir que c'étoit celui d'un lion, s'il n'eût jamais vu cet animal entier? ou toi, en voyant la main d'un homme, pourrois-tu dire que c'est celle d'un homme, si auparavant tu n'eusses vu et connu un homme? Pourquoi gardes-tu le silence? veux-tu que je réponde à ta place ce qu'il faudroit dire: *tu ne le pourrois pas*, ton Phidias court risque, sans avoir rien prouvé, et ayant inutilement formé le lion, de s'en aller, en te disant: *petit garçon, cela n'a aucun rapport à Bacchus* (1). Quelle ressemblance il y a-t-il en effet, entre ton raisonnement et les choses dont il s'agit?

(1) Ce proverbe s'applique à ceux qui disent ou font des choses étrangères au sujet. Suidas, au mot οὐδὲν, dit que ce proverbe doit son origine à ce qu'un certain Epigènes de Sicyone, ayant fait une tragédie de *Bacchus* fort ridicule, un des spectateurs se leva et se mit à dire, οὐδὲν πρὸς Διόνυσον τοῦτο, *cela n'a nul rapport à Bacchus*. Si les savans commentateurs de Lucien eussent rapporté cette petite anecdote, ils se seroient épargné la peine d'imaginer des corrections assez risibles à cet endroit, qui n'en a pas besoin; et ils méritent qu'on leur dise aussi, *cela n'a nul rapport à Bacchus*.

Phidias et toi vous n'avez d'autre moyen de connoître la partie, que celui que vous fournit la connoissance que vous avez déja du tout : je veux dire de l'homme et du lion ; mais en philosophie, dans la secte des Stoïciens, par exemple, comment pourrois-tu connoître la totalité d'après une partie ; et affirmer que leurs dogmes sont entiérement beaux, puisque tu n'en connois point la totalité, et que ceux que tu connois n'en forment qu'une partie ?

A l'égard de ce que tu dis, qu'on peut apprendre en une petite portion de jour les principaux points de la philosophie, (tels que les principes des philosophes, et la fin *qu'ils se proposent*, ce qu'ils enseignent sur la nature des dieux et sur celle de l'ame, quels sont ceux qui disent que tout est corporel, ceux qui prétendent qu'il y a des êtres incorporels, que les uns mettent le souverain bien dans la volupté, que les autres le font consister dans le beau et l'honnête), oui, on peut aisément et sans peine, après les avoir entendus, énoncer ces principes ; mais pour connoître quel est (parmi ces philosophes) celui qui dit la vérité, prends garde qu'il ne faut pas seulement une petite portion de jour, mais un grand nombre de jours entiers : et en effet, pour quel motif tant de philosophes auroient-ils écrit des centaines ou plutôt des milliers de volumes ? c'est je pense pour établir la vérité de ces mêmes principes, qui te paroi-

sent si simples et si faciles à apprendre. Il te faudroit ici consulter un devin, si tu ne peux souffrir aucun retardement (pour philosopher), afin que tu pusses faire un excellent choix, dicté par la connoissance de chaque secte : c'est un moyen fort court, qui n'entraîne aucun embarras, aucun retard, que d'envoyer chercher un devin, de le consulter sur tous les principaux points de la philosophie, et d'égorger pour chacun une victime. Le dieu t'exemptera bien des peines, en te montrant, dans le foie d'une victime, ce que tu dois choisir : toutefois, si tu veux, je te vais fournir un expédient sujet à moins d'inconvéniens, et sans offrir ces sacrifices, sans consulter des victimes, ni faire venir un de ces prêtres qui vendent bien cher leur ministère : jette dans une urne des tablettes sur lesquelles soient écrits les noms de tous les philosophes, et ordonne à un jeune enfant fortuné (1) de s'approcher

(1) Le grec, ἀμφιθαλὴς, signifie à la lettre, *qui fleurit des deux côtés*, c'est-à-dire, *qui a père et mère ;* et il s'oppose à ὀρφανὸς, *orphelin ;* Homère l'emploie dans ce sens au vingt-deuxième livre de l'Iliade, *v. 497 ;* il signifie aussi *heureux, fortuné.* Au surplus, je ne l'ai traduit que pour ne rien omettre de mon auteur ; d'ailleurs ceci fait allusion à la manière dont on tiroit les sorts. Tibulle, dans sa troisième Elégie, *v. 11*, dit :

Delia non usquam quæ me quum mitteret urbe,
Dicitur ante omnes consuluisse Deos.
Illa sacras pueri sortes ter sustulit : illi
Rettulit è trinis omina certa puer.

Ces sorts s'appelloient, *sortes prænestinæ*, parce que c'étoit de

de l'urne, et d'en tirer la première des tablettes qui se trouvera sous sa main; et suivant celle qu'amenera le sort, quelle qu'elle puisse être, livre-toi à la philosophie.

HERMOTIME.

Ce que tu dis-là, Lycinus, est injurieux et ne convient nullement à ton caractère; mais dis-moi, as-tu jamais acheté du vin?

LYCINUS.

Sans doute, et souvent.

HERMOTIME.

Est-ce que tu parcourois tour-à-tour tous les cabaretiers de la ville pour goûter leurs vins, en faire la comparaison et l'examen?

LYCINUS.

Nullement.

HERMOTIME.

Tu te contentois, je pense, de faire emporter le premier que tu trouvois à bon marché et de bonne qualité.

LYCINUS.

Certainement.

HERMOTIME.

Et après en avoir goûté une petite portion, tu as pu dire de quelle qualité étoit la totalité du vin.

de la ville de Preneste qu'ils s'étoient répandus dans toute l'Italie.

LYCINUS.

Je l'ai pu.

HERMOTIME.

Or, si tu allois chez des marchands de vin et que tu leur disses : *comme je veux acheter une cotyle* (1) *de vin, donnez-moi, mes amis, chacun un tonneau du vôtre pour le boire, afin qu'ayant bu de tous vos vins, je sache quel est celui de vous qui possède le meilleur et de qui je dois en acheter.* Si tu leur tenois un pareil langage, ne crois-tu pas qu'ils se moqueroient de toi; et si tu les fatiguois davantage de tes demandes ridicules, tu pourrois bien te faire arroser avec de l'eau (2).

LYCINUS.

Je le pense, et j'aurois ce que je mériterois.

HERMOTIME.

Il en est de même de la philosophie : qu'est-il besoin de boire un tonneau entier, lorsqu'on peut, en goûtant une petite quantité, connoître la qualité de tout le vin qu'il contient ?

(1) Cette mesure que les Grecs appelloient *cotyle*, étoit la même que l'*hémine* ou *demi-septier*. Athenée, *liv. II, page 479;* elle contenoit neuf onces romaines de liquide.

(2) Le traducteur latin, Gesner, a passé cette phrase; elle est cependant d'une plaisanterie assez digne de Lucien.

LYCINUS.

Que tu es glissant, Hermotime, et que tu échappes avec facilité de mes mains! toutefois tu m'aides à te vaincre; car en voulant t'enfuir, tu es tombé dans la nasse.

HERMOTIME.

Comment cela?

LYCINUS.

C'est que tu compares une chose qui s'accorde parfaitement avec elle-même, que tout le monde peut aisément connoître, telle que le vin, avec des objets qui n'ont entre eux aucune ressemblance, et sur lesquels tout le monde est en dispute, à cause de leur obscurité. Je ne vois pas quel rapport tu peux trouver entre le vin et la philosophie, à moins que ce ne soit, en ce que semblables aux cabaretiers, les philosophes vendent leurs enseignemens, que la plupart les falsifient, usent de supercherie, et font mauvaise mesure. Examinons un peu ton raisonnement: tu dis que le vin contenu dans un tonneau est entiérement semblable à lui-même. Par Jupiter! cela n'est point absurde: tu dis encore que si l'on en puise une petite quantité, et qu'on la goûte, on saura à l'instant de quelle qualité est tout le tonneau, cela est encore très-conséquent et je n'ai rien à y repliquer; mais voyons ce qui suit. La philosophie et les philosophes ont-ils un langage uniforme?

Ton maître, par exemple, vous dit-il tous les jours les mêmes choses, et sur les mêmes objets? ou bien varie-t-il ses leçons : car il y a beaucoup de matières différentes; sans doute que cela est ainsi, mon cher, autrement tu n'aurois pas employé vingt années à l'entendre avec assiduité, engagé comme un autre Ulysse, dans de longues erreurs, et d'immenses circuits; si ton maître disoit toujours la même chose, il t'auroit suffi de l'entendre une seule fois.

HERMOTIME.

Comment cela ne seroit-il pas?

LYCINUS.

Et comment donc est-il possible de connoître tous ces objets à la première dégustation, puisqu'ils ne sont pas les mêmes, qu'à d'autres nouveaux, il s'en joint continuellement de nouveaux encore? il n'en est pas d'eux comme du vin qui est le même; en sorte, mon cher Hermotime, que si tu ne bois le tonneau entier, tu pourrois assez inutilement t'enivrer et aller de travers : en effet, il me paroît que c'est au fond du tonneau et sous la lie même, que Dieu a placé ce qu'il y a de meilleur dans la philosophie; il faut donc le vuider jusqu'à la dernière goutte, ou jamais tu ne trouveras ce breuvage comparable au nectar, dont tu m'as paru ci-devant avoir une si grande soif. Cependant tu t'imagines qu'il est

de telle nature, que si tu le goûtois seulement, et en puisois quelque peu, tu deviendrois subitement un sage parfait ; tel que la prophétesse de Delphes, qui, dit-on, n'a pas plutôt bu de l'eau de la source sacrée, que, remplie de l'esprit du Dieu, elle donne des oracles à tous ceux qui la viennent consulter : toutefois il ne paroît pas qu'il en soit ici de même ; du moins, toi qui as déja bu plus de la moitié du tonneau, tu m'as dit que tu n'étois encore qu'au commencement de la sagesse : prends donc garde que la philosophie ne ressemble plutôt à ce que je vais te dire. Gardons encore ton tonneau et ton marchand ; mais qu'il n'y ait plus de vin dans le tonneau ; mettons à sa place un tas de différentes semences : du froment occupe la partie supérieure, ensuite sont des fèves, puis de l'orge, au-dessous des lentilles, puis après des pois-chiches, et en outre différentes graines : or, si tu voulois acheter de ces semences, et que le marchand, prenant du bled à l'endroit où il est, t'en mît dans la main pour échantillon, est-ce que tu pourrois dire, en examinant ce bled, si les pois sont nets, si les lentilles sont faciles à cuire, et si les fèves ne sont pas vuides ?

HERMOTIME.

Nullement.

LYCINUS.

Donc tu ne pourrois pas, d'après un seul

point, et comme on pourroit le dire, sur la première dégustation, connoître quelle est la philosophie dans sa totalité ; elle n'a point, comme le vin, d'échantillon auquel tu puisses la comparer, pour exiger qu'elle soit semblable à ce que tu en aurois goûté d'abord. D'ailleurs il m'a semblé qu'il y avoit encore une autre différence, qui exige un sérieux examen : c'est qu'on ne risque que deux oboles à acheter du mauvais vin ; au lieu que, *se perdre dans la vile multitude*, comme tu le disois au commencement de notre conversation, n'est point un malheur léger : et puis celui qui voudroit boire un tonneau entier, pour n'acheter qu'une cotyle, feroit tort au marchand par ce singulier essai ; mais la philosophie ne peut rien éprouver de semblable : au contraire, plus tu en boiras, et moins le tonneau sera diminué, le marchand n'en recevra aucun dommage : cette liqueur coule, selon le proverbe, à mesure qu'on l'épuise : c'est le contraire du tonneau des Danaïdes ; celui-là ne retenoit rien de ce qu'on y versoit ; mais celui-ci, plus on y tire et plus il en reste.

Je veux encore te donner une autre comparaison sur la dégustation de la philosophie : cependant ne vas pas me traiter de blasphémateur, si je dis qu'elle ressemble à un poison mortel, par exemple à de la ciguë, à de l'aconit, ou à quelque autre venin de ce genre : en effet ces poisons, quoique mortels, ne donneroient pas la mort, si on ne faisoit qu'en goûter,

sur le bout de l'ongle, une particule indivisible qu'on en auroit grattée, et certainement tu ne mourrois pas en n'en prenant que ce qu'il faut, de la manière et avec les correctifs qu'ils exigent : or, tu veux que la plus petite partie soit suffisante pour te donner une connoissance complète du tout..... (1).

HERMOTIME.

Que cela soit ainsi qu'il te plaira, Lycinus; mais qu'est-il besoin de vivre cent ans, de supporter tant de fatigues ? est-ce qu'ils n'y a pas d'autre manière de philosopher ?

LYCINUS.

Non, Hermotime, et cela ne doit point te paroître étrange, si ce que tu as dit en commençant cet entretien, est vrai ; que *la vie est courte et l'art très-long :* à présent tu te fâches, je ne sais pourquoi, de ne pouvoir, avant le coucher du soleil, devenir un Chrysippe, un Platon, ou un Pythagore.

HERMOTIME.

Tu m'enveloppes, Lycinus ; et tu me pousses dans des difficultés extrêmes, sans avoir jamais

(1) Ici le sens doit être interrompu ; ce que n'ont pas remarqué les éditeurs ni les traducteurs. L'impatience d'Hermotime ne lui permet pas de laisser achever la comparaison, dont il est aisé d'ailleurs de sentir la suite et la justesse. En effet, à goûter du poison de cette manière, on ne pourra jamais savoir si c'est du poison, puisqu'il n'aura pas d'effet.

reçu de moi le moindre mal, et sans doute par jalousie de ce que je t'ai surpassé dans les sciences, tandis qu'à l'âge où te voilà, tu as toujours négligé de t'instruire.

LYCINUS.

Sais-tu quel parti tu dois prendre, Hermotime? ne fais pas plus d'attention à moi qu'à un Corybante, laisse-moi extravaguer, et toi, poursuis dans les mêmes sentimens la route que tu as entreprise; achève-la selon les principes que tu as adoptés en la commençant.

HERMOTIME.

Mais tu ne me permets pas, homme violent, de faire un choix, sans avoir éprouvé toutes les sectes.

LYCINUS.

Non, certainement, et tu dois être persuadé que je ne tiendrai jamais un autre langage: en vain tu m'appelles *violent*, tu ne fais qu'*accuser un innocent*, comme dit Homere: cherche plutôt quelqu'autre raisonnement qui combatte en ta faveur, et vienne te délivrer de cette violence qui t'entraîne: cependant la raison te dira des choses encore bien plus fortes, et peut-être que, sans faire attention à la raison, tu en rejetteras sur moi la faute.

HERMOTIME.

Et que me dira-t-elle? (*à part*) Je serois

bien étonné qu'il lui restât encore quelque chose à dire.

LYCINUS.

Elle te dira qu'il ne suffit pas de connoître toutes les sectes, en les parcourant nous-mêmes, pour être en état de choisir la meilleure; mais que nous manquons encore de la chose principale.

HERMOTIME.

Et de laquelle?

LYCINUS.

D'une méthode de critique et d'examen, d'un esprit pénétrant, d'un jugement juste et incorruptible, et tel qu'il le faut, pour prononcer sur de pareilles matières: autrement nous aurions en vain tout vu de nos propres yeux. La raison dit encore qu'il faut employer à cet examen un temps considérable, mettre devant soi toutes les sectes, puis différer encore son choix, tarder à le faire, examiner souvent, et agir sans égard pour l'âge, l'extérieur, la réputation de sagesse des enseignans; mais imiter les sénateurs de l'aréopage qui jugent pendant la nuit, au milieu des ténèbres, afin de ne pas faire attention aux personnes qui leur parlent, mais seulement aux choses qu'on leur dit: alors tu pourras, avec quelque assurance, faire un choix et philosopher.

HERMOTIME.

Après cette vie donc ; car, selon ce que tu viens de dire, je ne crois pas que celle d'aucun homme puisse être suffisante, pour parcourir toutes les sectes, les examiner chacune soigneusement, juger après l'examen, choisir après le jugement, et philosopher après avoir choisi : c'est en effet de cette seule manière que nous pouvons, dis-tu, trouver la vérité ; autrement cela n'est pas possible.

LYCINUS.

J'ai peine à te dire, Hermotime, que tout cela ne suffiroit point encore ; mais il me semble que nous nous sommes trompés, en croyant avoir trouvé quelque chose d'assuré, tandis que nous n'avons rien trouvé du tout. Semblables à ces pêcheurs, qui, après avoir jetté plusieurs fois leurs filets, se flattent d'avoir pris une grande quantité de poissons, parce qu'en le tirant ils y sentent une certaine pesanteur, ensuite quand ils se sont bien fatigués à l'amener hors de l'eau, ils y trouvent une pierre, ou un vase de terre chargé de sable : prends garde que nous n'ayons aussi tiré quelque chose de semblable.

HERMOTIME.

Je ne comprends pas ce que tu veux dire avec tes filets, et je vois clairement que tu m'en enveloppes.

LYCINUS.

Et bien, tâche de t'en tirer : car, graces à Dieu, tu sais nager aussi-bien qu'un autre (1). Pour moi, je pense que quand nous aurons parcouru toutes les sectes pour les connoître par notre propre expérience, après un si grand travail, jamais il ne sera évident que quelqu'une possède la vérité que nous cherchons, ou si toutes l'ignorent également.

HERMOTIME.

Que dis-tu ? De tant de sectes, aucune ne la possède ?

LYCINUS.

Cela n'est pas évident : te paroît-il donc impossible que toutes soient dans l'erreur ? que la vérité soit toute autre chose que ce qu'elles pensent, et qu'elle n'ait jamais été trouvée par aucun philosophe ?

HERMOTIME.

Comment cela pourroit-il être ?

(1) Outre le sens naturel de cette phrase, on peut encore la regarder comme une allusion à un mot dit par Socrate à Euripide, qui lui demandoit un jour ce qu'il pensoit des ouvrages d'Héraclite : *ce que j'en comprends*, répondit Socrate, *me paroît beau, je veux croire que ce que je n'entends pas l'est aussi ; mais cet auteur a besoin d'un lecteur qui sache bien nager* : voulant dire que sa philosophie étoit une mer sans borne, où la raison couroit risque de se noyer.

LYCINUS.

De cette manière : supposons que la verité soit le nombre vingt. Qu'un homme, par exemple, prenne dans sa main vingt fèves, et que la main fermée il demande à dix personnes combien il tient de fèves ; les uns, parlant au hasard, diront, celui-ci sept, celui-là cinq, un autre trente, un quatrième dix ou quinze ; enfin, l'un dira un nombre, un autre en nommera un autre. Il se peut faire, toutefois, que quelqu'un rencontre la vérité, n'est-ce pas ?

HERMOTIME.

Oui.

LYCINUS.

Mais il n'est pas non plus impossible que tous disent des nombres différens, et cependant faux et non vrais, et que personne ne dise que c'est vingt fèves que notre homme a dans sa main : qu'en dis-tu ?

HERMOTIME.

Cela n'est pas impossible.

LYCINUS.

Il en est de même des philosophes ; ils cherchent tous le bonheur et en quoi il consiste ; les uns disent que c'est dans une chose, les autres que c'est dans une autre ; celui-ci nomme la volupté, celui-là l'honnête, un autre en parle différemment. Or, il est possible

que dans toutes ces choses il y en ait une qui soit le bonheur ; mais aussi il n'est pas invraisemblable que ce soit une chose toute différente de celles-là. Nous avons l'air de nous hâter d'aller à notre but par un chemin contraire à celui qu'il falloit prendre, et avant d'en avoir trouvé l'entrée ; car il falloit, je pense, avant tout, qu'il fût évident que la vérité a été connue, et que quelqu'un des philosophes l'a vue et la possède entiérement. Après cela, il falloit chercher auquel des philosophes nous devons donner notre confiance.

HERMOTIME.

En conséquence tu prétends, Lycinus, que quand nous aurions parcouru toutes les sectes de philosophie, nous ne pourrions encore trouver la vérité ?

LYCINUS.

Ne me demandes pas cela, mon cher ; mais interroge de nouveau la raison elle-même, et peut-être qu'elle te répondra que cela est impossible, tant qu'il sera incertain qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce que disent les philosophes.

HERMOTIME.

Jamais, d'après tes principes, nous ne pourrons trouver la vérité, ni nous livrer à la philosophie. Il nous faudra vivre comme le vulgaire, et renoncer à l'étude de la sagesse ; du moins il faut conclure de tout ce que tu

as avancé, qu'il est impossible de philosopher, et qu'aucun homme ne peut y réussir. En effet, tu exiges de celui qui veut se livrer à la philosophie, qu'il choisisse la meilleure; mais ce choix ne peut, à ce qu'il te semble, se faire avec justesse, qu'autant que nous aurons parcouru toutes les sectes pour choisir la plus véridique. Ensuite, après avoir fait le calcul des années nécessaires à l'examen de chacune, tu excèdes de beaucoup le nombre de celles de la vie humaine et tu prolonges ta recherche jusqu'à plusieurs générations, en sorte que la vérité tardive ne se montre qu'au-delà des bornes de notre vie. Enfin, tu avances que la vérité elle-même n'est point hors de doute, en disant qu'il n'est pas évident qu'elle ait été jamais trouvée par les philosophes.

LYCINUS.

Mais toi, Hermotime, pourrois-tu m'assurer avec serment qu'elle ait été trouvée par eux?

HERMOTIME.

Non, je ne voudrois pas le jurer.

LYCINUS.

Eh! combien il y a encore de choses que j'ai passées exprès sous silence, et qui exigeroient un plus long examen!

HERMOTIME.

Et quelles sont-elles?

LYCINUS.

N'as-tu jamais entendu dire à ceux qui se donnent pour Epicuriens, Stoïciens ou Platoniciens, qu'il y en a plusieurs parmi eux qui connoissent tous les points de leur doctrine, et qu'il y en a d'autres qui ne les connoissent pas tous, quoique d'ailleurs ils méritent la plus grande confiance ?

HERMOTIME.

Cela est vrai.

LYCINUS.

Et bien, discerner et reconnoître les vrais savans de ceux qui ne le sont pas, et cependant se donnent pour tels, ne te semble-t-il pas une chose très-difficile ?

HERMOTIME.

Certainement.

LYCINUS.

Il faudra donc, si tu veux choisir le plus habile des Stoïciens, aller les trouver, sinon tous, du moins la plupart, les sonder, prendre le meilleur maître, après cependant t'être exercé (à bien choisir) et avoir acquis la faculté de juger sainement de pareilles matières; de peur que, par ignorance, tu ne choisisses le plus ignorant. Or, fais attention à ceci, combien te faudra-t-il de temps pour faire ce choix ? Je ne t'en ai point parlé dans la crainte que tu ne te misses en colère. Cependant cette seule chose

est la plus considérable et la plus nécessaire pour bien juger de pareils objets qui sont obscurs et sujets à des contestations infinies, et ce n'est qu'avec le temps qu'on peut raisonnablement espérer de trouver avec assurance la vérité; vainement espérerois-tu pouvoir autrement discerner le mensonge du vrai, l'en éloigner, et être en état de le distinguer comme les essayeurs d'argent séparent les pièces pures et au titre d'avec celles qui sont altérées. Mais (tu réussiras plutôt) si, après t'être procuré un art et une faculté semblable à la leur, tu procèdes à l'examen de ce que l'on te dira; sinon, saches que rien n'empêchera le premier venu de te mener par le nez : tel qu'un mouton, tu suivras quiconque te présentera un feuillage, ou plutôt tu ressembleras à de l'eau versée sur une table et de quelque côté qu'on te veuille attirer, on t'y menera avec le bout du doigt : ou, par Jupiter! tel qu'un roseau né sur le bord d'un fleuve, tu courberas la tête à tous les vents, et le moindre souffle te mettra dans une agitation extrême.

Or, si tu pouvois trouver un maître qui possédât l'art de mettre en démonstration et de discerner les choses les plus incertaines, et qu'il t'enseignât cet art, tu serois sans doute délivré par-là d'un grand embarras. Le souverain bien se découvriroit aussi-tôt à tes yeux; et la vérité étant soumise à cet art démonstratif, le mensonge seroit à l'instant reconnu; tu ferois avec assurance un choix judicieux, après lequel

tu

tu te livrerois à la philosophie ; et possesseur de cette félicité si desirée, tu passerois avec elle le reste de ta vie, jouissant de tous les biens à la fois.

HERMOTIME.

A merveilles ! Lycinus ; ce que tu dis-là est bien préférable, il fait concevoir de grandes espérances. Hâtons-nous donc de chercher au plutôt cet homme qui doit nous mettre en état de juger, de discerner, et, qui plus est, de démontrer ; car après cela, le reste devient facile, n'offre aucun embarras et n'exige pas beaucoup de travail ; je te sais déja tout le gré possible de m'avoir découvert cette route abrégée et sans contredit la meilleure.

LYCINUS.

Oh ! tu n'as pas de remercîmens à me faire, et, selon les apparences, je ne t'ai rien découvert ; car je n'ai rien trouvé qui puisse te donner des espérances si prochaines. Nous sommes peut-être bien plus loin de notre but qu'auparavant ; et pour parler le langage de ceux qui se servent de proverbes, *après avoir bien pris de la peine, nous en sommes toujours au même point.*

HERMOTIME.

Que dis-tu-là ? Ce langage me semble fâcheux et désespérant.

LYCINUS.

C'est, mon cher, que lors même que nous trouverions un homme qui se flatteroit de savoir

un art de démontrer, et qui promettroit de l'enseigner à un autre, nous ne lui accorderons pas, je crois, sur le champ, notre confiance; mais nous en chercherons quelqu'autre qui soit en état de juger du savoir de cet homme, et de connoître s'il dit la vérité. Et quand nous trouverions facilement le second, il est encore fort incertain pour nous, si celui-ci, qui doit nous faire connoître le mérite de l'autre, est lui-même en état de discerner celui qui sait juger sainement de ces choses: en sorte que nous aurons encore besoin, je pense, d'un nouvel examinateur pour connoître le premier. Comment, en effet, pourrions-nous autrement discerner celui qui est capable de juger sainement de ces objets? Vois-tu jusqu'où cela s'étend, et comme l'impossibilité d'établir un jugement et de comprendre quelque chose se prolonge à l'infini? De plus tu appercevras bientôt que toutes les démonstrations que l'on pourroit trouver, sont incertaines et n'ont rien d'assuré. La plus grande partie de ces démonstrations en emploient d'autres fort équivoques pour nous forcer à croire que nous savons quelque chose. Les autres joignent des raisons évidentes à des raisons fort obscures, qui n'ont avec les premières aucune connexion, et dont cependant on assure qu'elles sont la preuve: comme si quelqu'un, par exemple, prétendoit prouver qu'il y a des dieux, parce qu'on voit leurs autels. En sorte, mon cher Hermotime, que, semblables à des gens qui courent dans un lieu

circulaire, nous sommes revenus, je ne sais comment, au point d'où nous étions partis, et nous voilà retombés dans notre première incertitude.

HERMOTIME.

Ah! que m'as-tu fais, Lycinus, *tu m'as converti mon trésor en charbons.* Et tant d'années d'un travail opiniâtre seront donc à jamais perdues pour moi?

LYCINUS.

Ta douleur sera moins vive, Hermotine, quand tu réfléchiras que tu n'es pas le seul qui reste privé des biens qu'il s'étoit flatté d'obtenir; mais que tous ceux, pour ainsi dire, qui se sont abandonnés à la philosophie, ont combattu pour *l'ombre de l'âne* (1). Hé! qui pourroit faire le moindre pas, par le moyen de

(1) Démosthène haranguoit un jour les Athéniens, avec cette véhémence qui fait le caractère propre de son éloquence; mais *l'animal aux têtes frivoles*, le peuple, ne l'écoutoit pas. Que fait l'orateur? il s'interrompt, et quittant le sujet de son discours, il se met à conter une fable. *Un jour*, dit-il, *un homme avoit loué un âne pour aller à Mégare: pendant la route, la chaleur violente l'obligea de s'arrêter et de chercher quelque endroit couvert, où il fût à l'abri du soleil; n'en trouvant point, il voulut s'asseoir sous l'âne pour être garanti par son ombre; mais le conducteur à qui l'âne appartenoit, ne voulut jamais le permettre, disant qu'il avoit bien loué l'âne, mais non pas son ombre.* Ici l'orateur s'arrêta: le peuple, curieux, lui demanda quelle fut l'issue de cette querelle: *eh quoi!* reprit Démosthène, *vous écoutez avec avidité des contes d'enfans, et ne faites pas l'attention la plus légère aux affaires les plus graves.* Ce trait d'éloquence réveilla l'assemblée: ce proverbe s'applique aux choses vaines et de néant.

ces prétendues démonstrations dont je viens de parler ? Tu conviens toi-même que cela est impossible. A présent tu me parois agir comme un homme qui accuseroit, en pleurant, la fortune, de ce qu'il ne pourroit pas s'élever dans les cieux, ou se plonger dans la mer sur les côtes de Sicile, pour aller reparoître et sortir de l'eau près les bords de Cypre ; ou bien de ce qu'il ne pourroit pas s'envoler sur des aîles, et arriver en un même jour de la Grèce dans les Indes. La cause de son chagrin viendroit, sans doute, d'un fol espoir qu'auroit fait naître en lui un songe de cette espèce, ou de ce qu'il auroit formé dans son esprit ce projet insensé, sans examiner auparavant si ce qu'il souhaite peut jamais être obtenu, et s'il est conforme à la nature de l'homme. Il en est de même de toi, mon ami. La raison te piquant de son aiguillon, te réveille en sursaut, au moment où tu voyois en rêve une foule de biens admirables ; tu te fâches contre elle de ce qu'à peine tu as ouvert les yeux, que tu te vois arracher à ces biens ; et ce n'est pas sans un pénible effort que tu dissipes un sommeil, pendant lequel un songe te montroit tant de voluptés (1).

La même chose arrive à ceux qui se forment,

Il faut observer cependant qu'il est plus ancien que Démosthène, puisqu'on le trouve dans les Guespes d'Aristophane, *v. 191. Voyez* le Scholiaste à cet endroit.

(1) Le tour grec est un peu différent : *ne dissipant pas facilement ton sommeil, à cause du plaisir que te causoient les objets que tu voyois.*

à l'aide de leur imagination, une félicité chimérique (1). Si, dans le moment où ils s'enrichissent, où ils deviennent rois, et jouissent de toutes sortes de plaisirs (tels qu'en crée avec facilité le dieu qui préside à nos souhaits, dieu libéral et magnifique dans ses dons, qui jamais ne contredit nos desirs, soit qu'on veuille, comme un oiseau, planer dans les airs, soit qu'on desire acquérir la grandeur d'un colosse, ou trouver des montagnes entières d'or); si, dis-je, dans le moment où ils se livrent à ces pensées, un valet les aborde, et leur demande quelqu'une de ces choses de première nécessité, par exemple de quoi acheter du pain, ou ce qu'il faut répondre à celui qui vient demander le loyer de la maison, et qui attend depuis long-temps; alors il se fâche, comme si ce valet, en leur faisant cette demande importune, leur enlevoit réellement tous ces biens imaginaires, et dans l'excès de leur colère, peu s'en faut qu'ils ne lui arrachent le nez.

Mais toi, mon ami, ne sois pas, à mon égard, dans de pareils sentimens, si, tandis que tu découvrois des trésors, que tu t'élevois sur des aîles, que tu te livrois à des pensées extraordinaires et surnaturelles, à des espérances impossibles à réaliser, je n'ai pas voulu, étant ton ami, te laisser consommer le reste de ta vie dans un rêve, agréable il est vrai, mais qui n'en est

(1) Le grec dit à la lettre : *une* (*isle*) *fortunée*, *vuide* (*de réalité*).

pas moins un rêve; si je t'ai reveillé, si je t'ai demandé de faire quelqu'une de ces choses nécessaires qui te feront passer commodément le reste de ta vie, et de songer aux besoins communs et ordinaires. En effet, ce que tu faisois tout-à-l'heure, les pensées auxquelles tu te livrois, ne diffèrent en rien des Hippocentaures, des Chimères, des Gorgones et de toutes les extravagances qu'enfantent les songes et qu'imaginent les poëtes et les peintres libres dans leurs fictions, mais dont il n'a jamais rien existé, ou dont l'existence est même impossible. Cependant la multitude croit à ces êtres ridicules, elle aime à les voir représenter, elle est charmée lorsqu'elle en entend parler, par cela même qu'ils sont étranges et absurdes.

Et toi-même aussi, tu as entendu dire à un conteur de fables, qu'il existoit une femme d'une beauté surnaturelle et supérieure à celle des Grâces et de Vénus Uranie; et, sans examiner si cet homme dit la vérité, et s'il existe une pareille femme en quelque lieu de la terre, tu es devenu tout-à-coup amoureux d'elle, comme on dit que Médée le devint de Jason, en le voyant en songe. Ce qui a le plus contribué à t'engager dans cet amour, toi et tous les autres qui sont épris de cette beauté phantastique, c'est, autant que je puis le conjecturer, que, du moment où vous avez cru que l'homme qui parloit de cette belle femme disoit la vérité, ce qu'il en a ajouté vous a paru conséquent; c'est à cela seul que vous

faisiez attention. C'est par ce moyen même qu'il vous menoit, comme on dit, par le nez : une fois que lui vous aviez donné prise sur vous, il vous conduisoit vers votre maîtresse, par la route qu'il disoit être la plus courte. Le reste lui fut fort facile, aucun de vous ne rétrogradoit vers l'entrée de la route, pour examiner si c'étoit bien là la véritable, et si, sans s'en appercevoir, il n'auroit pas pris celle qu'il ne falloit pas prendre ; mais chacun suivoit les traces de ceux qui avoient marché avant lui, à-peu-près comme les moutons suivent leur guide, tandis qu'il auroit fallu d'abord commencer par examiner l'entrée, pour voir si l'on devoit suivre ce chemin.

Une comparaison te rendra ce raisonnement plus facile à comprendre. Qu'un de ces poëtes, dont l'imagination hardie ose tout, te dise qu'autrefois il existoit un homme qui avoit six mains ; si tu admets sans difficulté cette fiction, et que, sans en examiner la possibilité, tu la croies, le poëte pourra, par une juste conséquence, ajouter que cet homme avoit six yeux, six oreilles, qu'il faisoit entendre trois voix ensemble, qu'il mangeoit avec trois bouches, que ses mains avoient trente doigts, comme les nôtres en ont dix, que lorsqu'il devoit combattre, trois de ses mains portoient chacune un bouclier de différente espèce (1);

(1) Le grec nomme chacun de ces boucliers par trois noms différens ; l'un s'appelle πελτης, *et est un bouclier*

et des trois autres, l'une frappoit à coup de hache, l'autre lançoit un javelot, et la troisième se servoit d'une épée. Eh ! qui pourroit refuser sa croyance au poëte qui nous feroit une pareille description, où tout est conséquent au principe ? C'étoit ce principe qu'il falloit d'abord examiner, pour juger s'il étoit admissible, et si l'on pouvoit y accéder : car, si une fois on l'accorde, le reste suit avec une force irrésistible (1) ; et quoiqu'il ne puisse subsister par lui-même, il n'est pas facile cependant de se refuser à le croire, puisqu'il est conséquent au principe dont on est d'abord convenu.

Voilà positivement ce qui vous arrive. Aveuglés par l'amour et par la passion, sans examiner aucun des chemins où l'on vous fait entrer, ni comment ils peuvent vous conduire à votre but (2), vous avancez toujours entraînés par les conséquences ; vous ne faites point réflexion qu'il seroit possible que ce qui est fort conséquent, fût évidemment faux. Par exemple, si quelqu'un disoit que deux fois cinq font sept, et que tu le crusses, sans en

carré ; l'autre γέρρον, *est un bouclier fait en demi-lune ;* et le troisième ἀσπὶς, *est de forme ronde ;* mais notre langue n'a malheureusement que le mot générique de *bouclier*, sans pouvoir désigner chaque espèce.

(1) Mot à mot : *le reste vient avec affluence*, ἐπιῤῥεῖ τὰ λοιπά.

(2) Le grec porte à la lettre : *ni comment ils ont avec vous* ou *à votre égard ;* atticisme très-fréquent qui ne signifie que ce que je lui fais dire.

avoir fait le calcul en toi-même, il ajoutera, avec vraisemblance, que quatre fois cinq font en tout quarante ; et il poussera cette conséquence jusqu'où il voudra. C'est ce que fait aussi la Géométrie, cette science admirable, qui, posant des principes absurdes, qui ne peuvent nullement subsister, et qu'elle veut cependant qu'on lui accorde, tels que *des points indivisibles*, *des lignes sans largeur*, et d'autres de cette espèce, bâtit sur des fondemens aussi ruineux un édifice qui leur ressemble, et prétend néanmoins mettre la vérité en démonstration, quoiqu'elle soit partie d'un faux principe (1).

De même, vous autres philosophes, vous accédez aux principes de chacune de vos sectes : vous ajoutez foi à ce qui en résulte, et vous regardez cette conséquence, quoiqu'elle renferme une fausseté, comme un signe de leur vérité. Ensuite plusieurs de vous meurent au milieu de leurs espérances, auparavant de connoître la vérité, et de pouvoir condamner

(1) Il est certain que la définition de ces élémens de géométrie sont ridicules, et qu'il ne faut pas dire que la ligne, par exemple, n'a ni largeur, ni profondeur ; mais qu'on la considère, abstraction faite de ces dimensions, et seulement par rapport à sa prolongation ; d'ailleurs, pour être mal définis, ces principes n'en sont pas moins vrais, et les conséquences devant l'être aussi, forment un édifice très-solide et la base des plus précieuses connoissances de l'homme. Aristote, avant Lucien, s'étoit déja moqué de cette définition des lignes géométriques, dans son traité *de insecabilibus lineis*, *page 1223*, édition de Duval.

ceux qui les ont trompés. D'autres, qui s'apperçoivent qu'on les a jettés dans l'erreur, ne s'en apperçoivent que fort tard, et lorsqu'ils sont devenus vieux ; ils ont de la peine à revenir sur leurs pas ; ils rougiroient d'avouer qu'ils n'ont point compris, à leur âge, qu'ils s'occupoient sérieusement à des bagatelles d'enfans. Retenus par cette honte, ils restent attachés aux mêmes principes ; ils en font l'éloge, et font tous leurs efforts pour engager tous ceux qu'ils peuvent à adopter les mêmes sentimens, afin que, n'étant pas les seuls dans l'erreur, ils aient au moins la consolation de voir une foule d'autres hommes éprouver un sort semblable au leur. D'ailleurs ils considèrent une chose ; c'est que s'ils avouent la vérité, ils ne seront plus aux yeux de la multitude, comme ils le sont à présent, des personnages vénérables ; elle n'aura plus tant de respect pour eux : or, jamais ils n'avoueront de plein gré, quand ils le sauroient, de quels avantages ils sont déchus, et de combien peu ils diffèrent des autres. Peut-être cependant en trouveras-tu un petit nombre qui auront assez de courage pour oser avouer qu'ils ont été trompés, et qui détourneront les autres de tenter la route qu'ils ont suivie. Si tu rencontres un pareil homme, donnes-lui les noms d'ami de la vérité, d'honnête homme, de juste, de philosophe, si tu le veux. Je ne suis point jaloux que ce nom lui soit donné, pourvu qu'il le soit à lui seul. Les autres ignorent la vérité,

croyant la connoître ; ou, s'ils la connoissent, ils la cachent par lâcheté, par une fausse honte, et par un violent desir de se voir priser au-dessus de leurs égaux.

Toutefois, je t'en supplie par Minerve, laissons-là tout ce que je viens de dire, et oublions-le, comme on oublia ce qui s'étoit passé avant l'archonte Euclide (1). Supposons au contraire que la philosophie des Stoïciens est la seule véritable, qu'il n'y en a même aucune autre ; et voyons si l'on peut espérer de l'atteindre, et s'il est possible d'exécuter ce qu'elle enseigne. Je sais les magnifiques promesses de félicité qu'elle fait à ceux qui parviendront à son sommet ; eux seuls doivent posséder tous les véritables biens réunis. Quand à l'effet de ces promesses, tu dois savoir mieux que moi ce qu'il en est, si tu as jamais rencontré quelque Stoïcien, tel qu'on dit être celui qui est arrivé au faîte du stoïcisme, invincible à la douleur, incapable de se laisser entraîner à la volupté, inacces-

(1) Les Lacédémoniens ayant vaincu les Athéniens dans la guerre du Péloponèse, établirent à Athènes quarante tyrans : quelques-uns d'eux ayant maltraité plusieurs citoyens, lorsque la tyrannie fut détruite, les Athéniens, pour éviter que par ressentiment, ceux qui avoient été offensés ne fissent du mal aux autres, convinrent qu'on ne feroit aucune recherche de ce qui s'étoit passé pendant le règne des quarante. Euclide fut nommé Archonte immédiatement après la destruction des tyrans, la deuxième année de la quatre-vingt-quatorzième olympiade, et c'est de-là qu'est venu ce proverbe, τὰ πρὸ Εὐκλείδου, pour désigner une *amnistie*.

sible à la colère, au-dessus de l'envie, plein de mépris pour les richesses, heureux, en un mot et tel que doit être le modèle d'une vie réglée sur la vertu. En effet, celui auquel il manqueroit la moindre de ces qualités, possédât-il éminemment toutes les autres, ne sauroit être heureux, s'il n'a point celle-ci.

HERMOTIME.

Je n'ai jamais vu personne de semblable.

LYCINUS.

Fort bien, Hermotine; tu n'as pas du moins intention de faire un mensonge. Quel est donc le but que tu te proposes en philosophant? Puisque tu n'as jamais vu personne atteindre à cette sagesse parfaite, par laquelle on arrive au souverain bonheur, ni ton maître, ni aucun de ses disciples, ni celui qui l'a précédé, ni aucun autre enfin, quand tu remonterois à la dixième génération, tu ne saurois raisonnablement dire qu'il te suffit d'approcher le plus près possible de la félicité: cette proximité ne te seroit d'aucun avantage; car, celui qui est hors du seuil de la porte, et celui qui est en plein air, ont un sort semblable. C'est une même chose d'être près de la porte, mais en dehors, ou d'en être fort loin. La seule différence, peut-être, c'est qu'on éprouve un plus violent chagrin, en voyant de plus près les biens dont on est privé. Et quoi! pour approcher seulement du bonheur (car je veux

bien t'accorder que tu le puisses), tu te consumes en des travaux si considérables ! La plus grande partie de la vie s'est écoulée pour toi dans les soucis, les fatigues, l'étude et les veilles ; tu travailleras encore, à ce que tu dis, au moins vingt années, afin qu'âgé de plus de quatre-vingt ans (et qui t'a promis de vivre aussi long-temps ?) tu parviennes enfin à être un de ceux qui ne jouissent point encore du bonheur ; à moins que tu ne t'imagines être le seul qui doive l'obtenir, et, qu'à force de le poursuivre, tu pourras le saisir ce bonheur, qu'une foule d'hommes vertueux, et plus légers à la course, ont poursuivi avant toi, sans le pouvoir atteindre.

Mais atteins-le, si tu veux, et le possèdes tout entier. Premiérement, je ne vois pas quel peut être ce bien qu'il procure, pour que je puisse juger s'il mérite d'être acheté par tant de peines. En second lieu, combien de temps te restera-t-il pour en jouir ? Je te le demande à toi, qui, devenu vieux, n'es plus dans la saison de goûter aucun plaisir, et qui déja, comme on dit, *as un pied dans la fosse.* Mais peut-être, homme admirable, que, te destinant à une autre vie, tu te prépares à être plus heureux, lorsque tu y seras parvenu, en apprenant dans celle-ci de quelle manière il faut vivre. Une telle conduite ressembleroit à celle d'un homme, qui, pour mieux souper, feroit tant de préparatifs et de si grands apprêts, qu'insensiblement il se laisseroit mourir d'inanition.

Certes! tu n'as jamais réfléchi, ce me semble, que la vertu consiste principalement dans les actions et dans la pratique de la justice, de la sagesse, du courage. Vous autres, au contraire (quand je dis *vous*, j'entends les coryphées de la philosophie), vous négligez de pratiquer ces vertus, pour vous exercer à de misérables jeux de mots, à des syllogismes, à des questions embarrassantes; vous employez, à ces puérilités, la plus grande partie de votre vie; celui qui s'y montre supérieur aux autres, passe à vos yeux pour un vainqueur illustre; et c'est par-là, je pense, que vous admirez le plus ce vieillard qui est votre maître: c'est parce qu'il sait jetter dans l'incertitude ceux avec lesquels il converse, qu'il connoît la manière dont il faut interroger, dont on peut déguiser une question, employer à propos la ruse, et envelopper un adversaire dans un argumeut inextricable. Ainsi vous négligez de cueillir le fruit, que vous auriez trouvé dans la pratique, pour vous amuser à l'écorce, et dans vos conférences, vous vous jettez mutuellement des feuilles à la tête. Et bien, Hermotime, faites-vous autre chose du matin au soir?

HERMOTIME.

Non. C'est cela même.

LYCINUS.

Ne pourroit-on pas dire avec raison, que vous abandonnez le corps pour courir après

l'ombre ; que vous poursuivez la dépouille du serpent sans songer au serpent même (1) ? ou plutôt, n'est-ce pas agir comme un homme qui, versant de l'eau dans un mortier (2), chercheroit à la broyer dans un pilon de fer, et s'imagineroit faire une œuvre bien nécessaire et fort utile ignorant, qu'en vain *il se romproit*, comme on dit, *les épaules*, l'eau ne sera jamais autre chose que de l'eau ? A présent permets-moi de te demander si, la science exceptée, tu voudrois ressembler dans le reste à ton maître ; être aussi irascible, aussi disputeur, aussi avare, aussi voluptueux même, quoiqu'aux yeux de la multitude il paroisse tout autre.

HERMOTIME.

Sur quoi ? Du moins....

LYCINUS.

Veux-tu bien, Hermotine, que je te raconte ce que j'ai derniérement entendu dire en faveur de la philosophie, à certain vieillard, auprès duquel les jeunes gens vont se rendre en foule pour apprendre la sagesse ? Il redemandoit à un de ses disciples le

(1) Σῦφαρ, *est la dépouille du serpent ;* et ὅλκος, *l'orbe qu'il décrit dans sa course ;* ce dernier se prend aussi pour le corps entier du serpent.

(2) Il fait allusion au proverbe grec : *piler de l'eau dans un mortier*, qui s'applique à ceux qui se donnent inutilement beaucoup de peines. *Voyez* Érasme, Adag. cent. 1 de la deuxième chiliade, *n°. 59.*

salaire de ses leçons, et lui reprochoit avec aigreur d'être en retard, et de n'avoir point encore payé une dette qu'il auroit déja dû avoir acquittée depuis plus de seize jours, et qui étoit échue le premier du mois. Telles avoient été, disoit-il, leurs conventions; en un mot il étoit fort courroucé, lorsque l'oncle du jeune homme entra. C'étoit un personnage rustique, un homme du commun, à le juger d'après vos principes. Cessez, a-t-il dit au philosophe, cessez, homme admirable, de dire que vous éprouvez une grande injustice, si, pour avoir acheté de vous quelques misérables paroles, nous ne vous en avons pas encore payé le prix. N'avez-vous pas encore ce que vous nous avez vendu? votre science en est-elle diminuée? Au surplus, quant à l'objet auquel je desirois le plus que vous formassiez ce jeune homme, il n'y a fait aucun progrès: car il a enlevé, il y a quelque temps, la fille d'Echécrates, un de nos voisins, et lui a ravi sa virginité. A peine a-t-il pu se dérober à la condamnation prononcée contre les ravisseurs; il l'eût subie, si je n'eusse racheté son crime en donnant un talent à Echécrates qui est fort pauvre. Derniérement il a souffleté sa mère qui le surprit emportant sous sa robe un baril de vin, sans doute pour avoir de quoi payer son écot. A l'égard de la colère, de l'emportement, de l'impudence, de la hardiesse et du mensonge, il étoit bien meilleur sujet l'année passée qu'à présent. C'étoit cependant

cependant à diminuer ces vices que nous voulions qu'il fût aidé par vous, plutôt que d'en apprendre toutes les inepties qu'il nous récite tous les jours pendant le repas, et dont nous n'avons que faire. *Qu'un crocodile* (1), par exemple, *a enlevé un enfant, et qu'il promet de le rendre à son père, si celui-ci lui répond*, je ne sais quoi; ou, *qu'il est nécessaire, quand il est jour, qu'il ne soit pas nuit.* Le brave quelquefois nous plante des cornes (2), par je ne sais quel raisonnement entortillé. Nous rions de tout cela, et principalement, lorsque se bouchant les oreilles, il médite en lui-même *des habitudes, des relations* (3), *des compréhensions, des imaginations*, et mille autres sottises dont il nous répète les noms. Nous lui entendons dire que *Dieu n'habite point dans le ciel, mais qu'il pénètre par-tout, dans le bois, dans les pierres, dans les animaux, et jusques dans les objets les plus vils* (4); et lorsque sa mère lui demande pourquoi il s'occupe de ces inepties, il lui répond

(1) Quelques recherches que j'aie faites, je n'ai pu trouver la suite de ce bel argument, dont Chrysippe est cru l'auteur, ainsi que du suivant.

(2) Par ce raisonnement: *vous avez ce que vous n'avez pas perdu: or, vous n'avez pas perdu de cornes, donc; &c.*

(3) Il y a ici en χέσεις et ἕξεις, un jeu de mots impossible à rendre.

(4) Ce système est celui de Spinosa, qui n'en étoit pas, comme on voit, l'inventeur. Il est bon de remarquer que ce système est encore plus ancien que le stoïcisme, et remonte jusqu'aux Egyptiens, chez lesquels, vraisemblablement, les Grecs l'ont puisé.

avec un ris moqueur : « si je puis les appren-
» dre parfaitement ces inepties, rien n'empê-
» chera que je ne devienne le seul riche, le seul
» roi, et que tous les autres hommes ne soient
» en comparaison de moi, que des esclaves
» et des êtres méprisables ».

Quand cet homme eut ainsi parlé, le philosophe lui fit cette réponse ; considère-la, je te prie, Hermotime, et vois combien elle est digne d'un vieillard : « si ce jeune homme,
» dit-il, ne se fût pas rangé au nombre de
» mes disciples, croyez-vous qu'il ne fût pas
» devenu encore plus méchant ? Peut-être
» même eût-il été livré entre les mains du
» bourreau. A présent du moins la philosophie
» lui a imposé un frein, et le respect qu'il a
» pour elle, fait qu'il se conduit avec plus de
» modération envers vous, et qu'il est encore
» tolérable. C'est elle qui lui inspire quelque
» pudeur, et l'empêche de se montrer indi-
» gne de l'habit et du nom de philosophe,
» qui, l'accompagnant par-tout, lui servent
» pour ainsi dire de Pédagogue : et ne l'eus-
» sai-je pas rendu plus vertueux (1), je n'en
» ai pas moins droit à recevoir de vous ma
» récompense pour les crimes qu'il n'a point
» commis par respect pour la philosophie. En
» effet, les nourrices ont coutume de dire, en
» parlant des enfans qu'elles élèvent, *qu'il*
» *faut les envoyer chez le maître, que s'ils ne sont*

(1) La tournure du grec est un peu différente.

» *pas en état d'y rien apprendre de bon, du moins* » *ils n'y feront pas de mal.* Du reste, il me semble » que j'ai parfaitement rempli toutes mes obli- » gations. Vous n'avez qu'à faire venir ici de- » main matin, qui vous voudrez de ceux qui » sont instruits de notre doctrine, et vous » verrez comme ce jeune homme interroge, » comme il sait répondre ; combien de choses » il a déja apprises, combien de livres il a » lus et sur les *axiomes*, et sur les *syllogismes*, » et sur les *captalepses*, et sur les *offices*, et » sur bien d'autres de différente espèce. Il a » battu sa mère, il a ravi des vierges ; et que » m'importe à moi ? vous ne m'avez pas fait » son Pédagogue (1) ».

Ainsi parloit ce vieillard en faveur de la philosophie. Mais toi, cher Hermotime, ne dirois-tu pas que si nous philosophons, c'est afin de savoir nous abstenir de toute mauvaise action ? Ou bien, seroit-ce dans une autre espérance que nous avons desiré d'étudier la sagesse, et pour pouvoir nous promener avec

(1) Précepteur et Pédagogue étoient deux choses bien différentes chez les anciens ; le premier, comme chez nous, enseignoit les sciences ; le second, n'étoit le plus souvent qu'un valet chargé de conduire le jeune homme ou la jeune fille (car les filles d'un certain rang avoient aussi des Pédagogues, comme le prouve la seconde scène des Phéniciennes d'Euripide); sa charge, dis-je, étoit de le conduire par-tout où il alloit ; le Pédagogue n'étoit responsable que de l'extérieur, et, pour ainsi dire, du physique de ses élèves. *Voyez* Xénophon *de Lacedem. Polit. page 394*, édition d'Henri Etienne.

plus de décence que le vulgaire ? D'où vient que tu ne réponds rien ?

HERMOTIME.

Et par quelle autre raison, si ce n'est que les pleurs que je suis prêt à répandre m'empêchen tde parler ? La vérité de ton raisonnement m'a fait une impression si profonde, que je gémis sur le temps immense que j'ai perdu, et sur les sommes considérables dont j'ai acheté tant d'inutiles peines. Semblable à un homme qui recouvre sa raison après une longue ivresse, je vois aujourd'hui de quelle nature sont ces objets dont je fus amoureux, et combien j'ai souffert pour en jouir.

LYCINUS.

Eh qu'est-il besoin de verser des larmes, honnête Hermotime ? Certaine fable d'Esope renferme un conseil, à mon avis, très-sensé; un homme, dit-il, assis sur le bord de la mer agitée, s'occupoit à compter les flots; mais s'étant trompé dans son calcul, il en étoit pénétré de chagrin; lorsqu'un renard se présentant à lui, lui tint ce langage : pourquoi te fâcher, mon ami, d'avoir omis ces flots, tu n'as qu'à recommencer ton calcul, en comptant de celui-ci; ne fais plus attention aux autres. Et toi, par la même raison, Hermotime, tu feras beaucoup mieux, si telle est ta résolution, de songer à vivre comme le commun des hommes, de rentrer dans la classe ordinaire des citoyens,

et de renoncer à ces espérances étranges et pleines d'orgueilleuses fumées. Ne rougis point, si tu es sensé, de changer d'opinion dans un âge avancé, pour passer du côté de la sagesse.

Ne t'imagines pas, mon cher, qu'excité par une haine particulière contre les Stoïciens, j'aie préparé ces raisonnemens contre le Portique : tout ce que j'ai dit regarde tous les philosophes en commun, et je t'aurois tenu le même langage, si tu eusses embrassé la secte de Platon, ou celle d'Aristote au mépris de toutes les autres que tu aurois par-là condamnées sans les entendre ; mais, parce que tu as choisi celle des Stoïciens, je te parois peut-être avoir dirigé mes discours contre eux seuls, avec qui cependant ils n'ont rien de particulier.

HERMOTIME.

Tu as raison, Lycinus, et je m'en retourne de ce pas précisément dans le dessein de me défaire de tout ce costume. Tu ne me verras plus, ni cette longue barbe hérissée, ni cette rigidité de mœurs ; tout en moi sera libre et aisé ; peut-être même vêtirai-je la pourpre, afin d'apprendre à tout le monde que je n'ai plus rien de commun avec ce radottage ridicule : et plût à Dieu, que je pusse vomir toutes les inepties que j'ai entendues dans leurs écoles. Sache que je ne balancerois point à prendre de l'ellébore, mais pour une raison contraire

à celle de Chrysippe (1), et afin de ne plus jamais songer à toutes ces sottises. Je ne te sais pas peu de gré, cher Lycinus, de m'avoir retiré de ce torrent fangeux et hérissé de rochers, lorsque cédant à sa violence, j'étois emporté par le courant de l'eau ; tu es survenu à mon secours, comme un dieu de tragédie, qui descend de sa machine. Toutefois, j'aurois quelque raison, ce me semble, de me raser la tête, à l'exemple de ceux qui se sont sauvés d'un naufrage ; et après avoir dissipé l'obscurité dont mes yeux étoient couverts, je veux aujourd'hui même célébrer mon heureuse délivrance. Si désormais je rencontre, par hasard, et malgré mes précautions, un philosophe sur mon chemin, je m'en détournerai, et l'éviterai comme on évite les chiens enragés.

(1) On dit que Chrysippe, quand il vouloit disputer contre un certain philosophe, dont je ne me rappelle pas le nom, mais qui étoit grand dialecticien, se purgeoit trois fois avec de l'ellébore blanc, afin d'avoir le cerveau libre et la conception plus vive et plus nette. Pétrone dans sa satyre, *chap. 88 ; et Chrysippus ut ad inventionem sufficeret, ter helleboro animum detersit.* Carnéade l'académicien en faisoit autant quand il vouloit écrire contre Zénon le Stoïcien, *Aulugelle, liv. 17, chap. 15.*

HÉRODOTE,

OU

AÉTION.

QUE ne puis-je imiter Hérodote ! je ne dis pas en tout, ce seroit trop desirer ; mais, que ne m'est-il permis d'atteindre à quelques-unes de ses perfections ! que n'ai-je en partage les graces de son style, l'harmonie et la douceur particulière à son dialecte ionien, la richesse de ses pensées et mille autres beautés que cet admirable écrivain a su réunir, et qui feront à jamais le désespoir de ceux qui voudroient le prendre pour modèle. Il est du moins plus facile de l'imiter en ce qu'il fit pour publier ses ouvrages et se faire connoître en peu de temps. Quand il quitta sa patrie, et qu'il vint de Carie en Grèce, il chercha comment il pourroit illustrer promptement son nom et ses écrits. Parcourir tour-à-tour toutes les villes pour y lire ses ouvrages ; aller tantôt à Athènes, tantôt à Corinthe, puis à Argos, ensuite à Lacédémone, lui parut un moyen trop long et trop pénible ; il résolut d'en prendre un plus prompt et plus efficace. Au lieu de recueillir peu-à-peu une réputation lente et pour ainsi dire éparse, il voulut, s'il étoit possible, se trouver tout-à-coup au milieu de

tous les Grecs réunis. Les jeux olympiques approchoient ; il pensa qu'ils lui fourniroient l'occasion favorable qu'il avoit tant desirée. Ce fut au milieu de cette assemblée nombreuse, à laquelle s'étoient rendus les hommes les plus distingués, qu'Hérodote se fit voir sous le portique du temple, non comme un simple spectateur des jeux, mais comme un athlète qui vient disputer la couronne. Il lut son histoire, et ses auditeurs en furent tellement charmés, qu'ils donnèrent le nom de muses aux neuf livres qui la composent. De ce moment Hérodote fut plus connu que les vainqueurs olympiques eux-mêmes ; son nom n'étoit ignoré de personne : les uns l'avoient entendu à Olympie, les autres le connoissoient par le récit de ceux qui avoient assisté aux jeux, et par-tout où il paroissoit on se le montroit du doigt, et l'on s'écrioit *le voilà ;* c'est cet Hérodote qui a écrit en Ionien les événemens de la guerre des Perses, et qui a célébré nos victoires. Tel fut le fruit qu'il recueillit de son histoire : il obtint dans une seule assemblée le suffrage de toute la Grèce, et son nom fut proclamé, non par un seul héraut, mais par toutes les villes dont les citoyens s'étoient trouvés à l'assemblée.

Quelque temps après, instruits par cet exemple qu'il n'est point de route qui mène plus promptement à la célébrité, Hippias d'Elide, Prodicus de Céos, Anaximène de Chio, Polus d'Agrigente et une foule d'orateurs, ont pro-

noncé des discours en présence de tous les Grecs assemblés, et se sont illustrés en peu de temps.

Mais qu'est-il besoin de citer ici des sophistes, des historiens, des orateurs de l'antiquité, lorsque tout récemment Aétion, après avoir peint le mariage d'Alexandre et de Roxane, se rendit aux jeux olympiques, pour exposer aux yeux de tous les spectateurs ce tableau, dont l'art merveilleux enchanta tellement Proxénide, alors Hellanodice (1), qu'il voulut que le peintre devînt son gendre.

Mais, me dira-t-on peut être, qu'y avoit-il donc de si merveilleux dans ce tableau, pour qu'un Hellanodice se soit déterminé à donner sa fille en mariage à un étranger ? Ce tableau est en Italie, je l'ai vu, et je puis vous en faire la description. Dans une chambre magnifique, s'élève un lit nuptial; on y voit Roxane assise; c'est une jeune vierge d'une beauté parfaite; elle a les yeux baissés, et la présence d'Alexandre qui est debout auprès d'elle, excite sa pudeur: une troupe riante de petits amours les accompagne; l'un placé derrière la jeune épouse soulève le voile qui lui couvre la tête, et fait voir Roxane à son époux: un autre, esclave officieux, est à ses pieds; il s'empresse de délier sa chaussure, et semble hâter le moment du bonheur; un troisième tient Alexandre par la robe, et l'en-

(1) Président des jeux Olympiques.

traîne avec violence (1) auprès de Roxane, à laquelle ce prince présente une couronne: près de lui on voit Héphæstion ; un flambeau à la main, il conduit l'époux, et s'appuie sur un beau jeune homme que je crois être l'Hymenée, car son nom n'étoit pas écrit (2). Dans une autre partie du tableau, on apperçoit d'autres amours qui jouent avec les armes d'Alexandre ; les deux premiers portent sur leurs épaules la lance du héros (3), et semblent ployer sous le fardeau ; deux autres traînent par les courroies le bouclier, sur lequel est assis un troisième, qui sans doute est leur souverain, et qu'ils promènent comme en triomphe ; celui-ci, plus malin, s'est glissé sous la cuirasse (4), où il attend, comme en embuscade, que les autres arrivent près de lui pour leur faire peur.

Ces épisodes ne sont point des hors-d'œuvres inutiles, ce ne sont point des ornemens superflus ; ils servent, au contraire, à faire connoître les inclinations guerrières d'Alexandre, et que son amour pour Roxane ne lui a point fait oublier celui qu'il avoit pour les combats.

(1) Cet amour est l'emblême de la passion d'Alexandre.

(2) Les anciens écrivoient dans leurs tableaux les noms des personnages ; on voit la preuve de cet usage dans les peintures antiques d'Herculanum.

(3) Le grec ajoute : *imitant les porte-faix, comme s'ils portoient une poutre, ils semblent ployer, &c.* Les termes grecs sont nobles, ceux de notre langue auroient rendu désagréable une image charmante.

(4) *Qui est couchée à terre*, dit le grec.

Cependant l'on peut dire que ce tableau parut respirer un air conjugal, puisqu'il procura une épouse à son auteur ; Aétion ne s'en retourna qu'après avoir célébré un mariage qui étoit comme l'épisode de celui d'Alexandre ; ce Roi fut, pour ainsi dire, le conducteur de l'époux ; et un mariage en peinture fut récompensé par un véritable hymen.

Hérodote (car je reviens à cet historien) pensoit donc que l'assemblée des jeux olympiques suffisoit seule pour donner la réputation d'excellent écrivain, à celui qui y liroit aux Grecs, le récit de leurs victoires ; et c'est ce qu'il fit. Pour moi..... Mais au nom du dieu de l'amitié, n'allez pas croire que je sois assez insensé pour vouloir comparer mes ouvrages à ceux de ce grand homme ; je ne veux pas l'offenser à ce point : je veux dire simplement que je me trouve dans les mêmes circonstances que lui. La première fois que je vins en Macédoine, je réfléchis à la conduite que je devois tenir : j'étois possédé, comme Hérodote, du desir de me faire connoître à tous les Macédoniens, et de montrer mes ouvrages ; il me paroissoit bien difficile de parcourir toutes les villes de cette province, dans l'espace d'une seule année ; je pensai donc que je ferois mieux d'attendre quelque assemblée générale, de m'y présenter, et d'y réciter quelques discours ; je me flattai de voir par ce moyen tous mes vœux accomplis.

Je vous trouve aujourd'hui rassemblés, j'ai sous les yeux l'élite de chaque ville, et, pour ainsi dire, la fleur de toute la Macédoine. Nous sommes dans l'enceinte d'une ville magnifique, et non dans les vallées étroites de Pise, où les spectateurs habitent sous des tentes, et dans des cabanes étroites, exposés à la chaleur du jour : cette assemblée n'est point composée d'une multitude ignorante qui n'a de goût que pour les combats des athlètes, et qui n'écoute Hérodote que pour passer le temps ; elle est formée des orateurs, des historiens, des sophistes les plus célèbres : et j'ai tout lieu de craindre (1) d'être jugé ici avec plus de sévérité que je ne le serois à Olympie. Sans doute, si vous me comparez à Polydamas, à Glaucus, ou à Milon, vous me regarderez comme un homme téméraire ; mais si vous perdez pour quelques instans la mémoire de ces fameux athlètes, et ne me jugez que d'après ma propre stature, peut-être ne vous paroîtrai-je pas tout-à-fait digne du fouet (2) pour m'être présenté dans ce stade (3) ; et c'en est assez pour moi.

(1) Lisez, ὅσον τι μικρὸν δέος.

(2) On punissoit du fouet les athlètes qui se présentoient sans être dignes de combattre.

(3) C'est ainsi qu'on appelloit la carrière olympique.

ZEUXIS,

OU

ANTIOCHUS.

DERNIÉREMENT, après avoir récité devant vous un discours, je retournois à ma demeure, lorsque plusieurs de ceux qui m'avoient entendu m'abordèrent avec politesse, et d'un air (je ne fais point difficulté de le dire à mes amis) d'un air qui témoignoit de l'admiration. Ils m'accompagnèrent assez long-temps, et tour-à-tour ils se répandoient en éloges, en exclamations si flatteuses, qu'elles me rendoient confus et me faisoient craindre de ne les avoir point méritées; mais le principal objet de leurs louanges, celui qui les avoit le plus frappés, c'étoit la singularité de mes compositions et la nouveauté de mon genre d'écrire. Que cela est neuf! s'écrioit l'un (car il vaut mieux vous rapporter ici leurs propres expressions): Par Hercule! disoit un autre, quelle singulières idées! que cet homme est ingénieux! on n'a jamais rien imaginé de plus nouveau. Ce langage étoit, sans doute, l'expression des sentimens qu'ils avoient éprouvés à la lecture de mon ouvrage. Par quels motifs auroient-ils voulu déguiser leurs sentimens, et flatter un étranger, qui, dans tout le reste, doit leur

être fort indifférent. Néanmoins, je l'avouerai, ces louanges me firent de la peine, et lorsqu'ils se furent retirés et que je me trouvai seul, je ne pus m'empêcher de faire ces réflexions : eh quoi ! mes ouvrages n'ont-ils d'autre agrément que leur singularité ? n'ai-je de mérite que celui de n'avoir point marché sur les traces d'autrui ? et cet heureux choix d'expressions dont les écrivains de l'antiquité nous ont laissé le modèle, la vivacité des pensées, la diversité ingénieuse, la délicatesse et les graces de l'atticisme, l'harmonie du style, l'art enfin qui doit unir ces différentes qualités, tout cela manque-t-il à mes ouvrages ? ah ! sans doute, on n'auroit pas oublié les beautés de ce genre pour ne louer que la nouveauté et la singularité d'invention : je me flattois, il est vrai, que cette nouveauté même avoit pu engager mes auditeurs à m'applaudir ; car c'est avec raison qu'Homère a dit qu'une chanson nouvelle est toujours agréable ; mais j'aurois desiré du moins, qu'on n'eût pas attribué à la nouveauté tout le mérite de l'ouvrage : j'aurois voulu qu'on ne l'eût regardée que comme un accessoire, comme un simple ornement qui contribuoit à la perfection générale : cependant j'avois la simplicité de croire que c'étoit aux beautés dont j'ai parlé tout-à l'heure, que je devois ces louanges et ces acclamations ; elles m'avoient même inspiré tant d'orgueil, que j'ai pensé me croire réellement, comme on me le disoit, un homme

unique, le seul des Grecs qui eût un pareil talent ; mais bientôt je me suis apperçu, ainsi que le dit un proverbe, que mon trésor n'étoit que des charbons ; et peu s'en faut que je n'aie excité d'autre admiration que celle que produit un homme qui fait des tours de force. Je veux à ce sujet vous raconter ce que fit Zeuxis en pareille circonstance.

Cet excellent artiste n'exerçoit jamais son pinceau sur des sujets vulgaires, et rarement il traitoit ceux que les peintres ont coutume de choisir le plus volontiers, tels que des héros, des dieux, des combats : il cherchoit toujours à imaginer quelque composition extraordinaire ; et quand il l'avoit trouvée, il épuisoit, pour en faire un chef-d'œuvre, toutes les ressources de son art. Un des morceaux les plus hardis de ce peintre, est la femelle du centaure, qu'il a représentée allaitant ses deux petits qui ne viennent que de naître. Athènes possède à présent une copie fort exacte de ce tableau : l'original fut, dit-on, envoyé en Italie, par Sylla, général des Romains ; mais le vaisseau qui le transportoit, périt avec toutes les richesses dont il étoit chargé, à la hauteur du promontoire de Malée : cependant je vais tâcher de vous en faire la description, d'après la copie que j'ai vue depuis peu à Athènes. Je ne suis point connoisseur en peinture, mais les beautés de celle-ci m'ont tellement frappé, que je n'aurai pas de peine à me les rappeller et à vous les décrire.

C'est sur un gazon verd et touffu, que la Centaurelle est représentée; sa partie inférieure, qui est celle d'une cavalle, est couchée sur le côté; ses pieds de derrière sont étendus; ceux de devant sont reployés: l'une de ses jambes semble appuyée sur le genou, et montre en se courbant, le dessous de la sole, tandis que de l'autre elle pince la terre, comme font les chevaux lorsqu'ils veulent se relever. Sa partie supérieure est celle d'une belle femme qui s'appuie sur le coude; elle tient dans ses bras un de ses deux petits, et lui présente la mamelle; l'autre tette sa mère à la manière des poulains. Vers le haut du tableau est un Centaure, l'époux de celle qui allaite les deux petits: on ne lui voit que la moitié du corps. Il a l'air d'être aux aguets; penché vers ses enfans, il leur sourit: de la main droite il tient un lionceau qu'il lève au-dessus de sa tête, et semble s'amuser à leur faire peur.

Je ne suis pas assez connoisseur pour pouvoir prononcer sur les autres beautés de ce tableau; et si (1) l'artiste a su réunir les différentes parties qui constituent une peinture parfaite, telles que la correction du dessin, la vérité du coloris, l'effet des saillies, et des ombres, l'exactitude des proportions, et l'harmonie générale, c'est aux peintres à faire son éloge; c'est à ceux qui font profession de connoître les règles de l'art.

(1) Je lis *εἰ τὴν ὅλην ὅμως ἔχει δύναμιν*; je ne crois pas, sans cette conjonction, que l'on puisse construire la phrase.

Pour

Pour moi j'admire sur-tout en Zeuxis, le talent avec lequel il déploya dans un seul sujet toutes les richesses de son génie, en donnant au Centaure un air terrible et sauvage, une crinière touffue et jettée avec fierté, un corps hérissé de poils qui semblent également appartenir à la partie humaine, et à celle du cheval. Aux larges épaules de cet animal, à son regard tout à la fois riant et farouche, on reconnoît un monstre féroce nourri dans les montagnes: tel est le Centaure. Sa femelle ressemble à ces superbes cavalles de Thessalie, qui n'ont point encore été domptées, et n'ont jamais fléchi sous l'écuyer. Sa moitié supérieure est celle de la plus belle femme, si vous en exceptez les oreilles qui se terminent en pointe comme celles des Satyres: du reste ces deux corps sont fondus avec tant d'art, et les traits qui forment la réunion de la femme et de la cavalle, sont ménagés avec tant de douceur et d'adresse, qu'ils échappent, pour ainsi dire, à l'œil du spectateur, qui passe de l'une à l'autre sans s'en appercevoir; mais ce qui m'a semblé vraiment admirable, c'est l'air farouche que le peintre a su mêler aux traits délicats des petits Centaures, qui, sans quitter la mamelle de leur mère, regardent le lionceau avec la curiosité naturelle à des enfans.

Zeuxis, en exposant ce tableau, crut que l'art avec lequel il étoit traité, frapperoit d'admiration tous les spectateurs: en effet, ils se recrièrent à la vue de ce chef-d'œuvre. Eh!

comment ne l'auroient-ils pas fait ? Mais ils ne louoient que ce que plusieurs d'entre vous ont applaudi dans mes écrits, la singularité de l'invention et la nouveauté d'un genre jusques-là inconnu à ses prédécesseurs. Zeuxis s'appercevant que cette nouveauté occupoit seule les spectateurs, et qu'ils ne faisoient aucune attention à l'art qui régnoit dans tout l'ouvrage : « Allons, Miccion, dit-il à son élève, » couvrez ce tableau, et qu'on le reporte chez » moi, ces gens-là ne louent que le matériel de » mon talent, ils comptent pour rien ce qu'ils » devroient le plus applaudir ; la nouveauté du » sujet l'emporte sur l'habileté de l'exécution ». Ainsi pensoit Zeuxis, qui peut-être agit en cette occasion avec trop de vivacité. Pareille chose arriva, dit-on, à Antiochus Soter, après la bataille qu'il livra aux Galates. Si vous voulez, je vais vous raconter cette histoire, j'en sais les détails.

L'armée des Galates, composée de braves guerriers, se trouvoit bien plus nombreuse que celle d'Antiochus. Ce prince voyant une Phalange épaisse et serrée, protégée par un front de bataille de vingt-quatre hommes de profondeur, tous revêtus de cuirasses et pesamment armés, vingt mille hommes de cavalerie à chaque aîle, au centre, quatre-vingt chars armés de faux, tirés par quatre chevaux, et pareil nombre attelés de deux coursiers, commençoit à désespérer de pouvoir vaincre ses ennemis, d'autant plus qu'il venoit à leur rencontre avec

des troupes rassemblées à la hâte, dont la plus grande partie étoit armée à la légère. Déja même il songeoit à en venir à quelque accommodement, et à faire la paix à des conditions honorables. Mais Théodotas de Rhodes, aussi brave capitaine qu'habile dans l'art de ranger une armée en bataille, ne voulut point qu'en sa présence on pût désespérer du succès. Il y avoit seize éléphans dans l'armée d'Antiochus; Théodotas donna ordre qu'on les couvrît, et qu'on les dérobât, autant qu'il seroit possible, à la vue des ennemis; son dessein étoit, lorsque la trompette auroit donné le signal, et qu'on en viendroit aux mains, de lâcher quatre de ses éléphans sur chaque division de la cavalerie ennemie, au moment où elle viendroit fondre sur celle d'Antiochus, d'en envoyer huit autres, contre les chars que vomiroient les rangs entre ouverts. Par ce moyen, disoit-il, les chevaux épouvantés se replieront sur leur infanterie et la renverseront. Ce fut précisément ce qui arriva. Les Galates et leurs chevaux, qui n'avoient point encore vu d'éléphans, furent si effrayés de ce spectacle inattendu, que bien que ces animaux fussent encore éloignés, au seul bruit de leur frémissement, à la vue de leur défenses dont la blancheur étoit relevée par la couleur noire de leur corps, à la vue de leur trompe élevée et menaçante, prête à saisir tout ce qui se rencontreroit, les Galates prirent la fuite en désordre, avant d'être arrivés

à la portée du trait ; les fantassins se percèrent mutuellement de leur lance, et furent foulés au pied de la cavalerie qui vint fondre sur eux par une fuite précipitée ; les chars se tournent contre leur propre parti, sont emportés à travers les rangs, ensanglantent leur passage, et comme le dit Homère,

Font voler devant eux la mort et le fracas (1).

Les chevaux, une fois épouvantés par les éléphans, ne tiennent plus de route certaine, ils renversent leurs conducteurs, qui sont mis en pièces sous le tranchant des faux. Combien il en périt dans ce désordre affreux ! Les éléphans les poursuivant sans relâche, les écrasoient sous leurs pieds, les lançoient en l'air avec la trompe, les perçoient de leurs défenses ; en un mot ces animaux firent remporter à Antiochus une victoire complette. La plupart des Galates périrent dans le carnage ; quelques-uns furent faits prisonniers ; le reste, en petit nombre, se sauva dans les montagnes. Les Macédoniens qui servoient sous Antiochus, chantoient déja des hymnes de victoire, venoient de toutes parts ceindre de couronnes le front du Roi, et dans leurs acclamations, donnoient à ce prince le nom de célèbre vainqueur. Mais lui, les larmes aux yeux, leur dit, rougissons plutôt, ô mes amis, de devoir notre salut à seize éléphans ; que fus-

(1) Iliade, *liv.* 16, *v.* 389.

sions-nous devenus, si le spectacle inattendu de ces animaux n'eût rempli nos ennemis de terreur ? Il ordonna même que l'on ne gravât sur le trophée, que la figure d'un éléphant.

C'est à moi maintenant de prendre garde que mon succès ne ressemble à celui d'Antiochus. Ce sont aussi des éléphans, quelques épouvantails inconnus, ou des tours de force, qui excitent la surprise de mes spectateurs : le reste ne leur semble pas digne d'être combattu. Ils louent, à la vérité, ces premiers objets ; mais ceux sur lesquels je fondois mes plus grandes espérances, ils n'en font aucun cas. C'est le Centaure de Zeuxis qui les frappe d'admiration, comme une merveille singulière et nouvelle : et les autres parties du tableau, seroit-ce en vain que le peintre les auroit travaillées avec tant de soin ? Non, sans doute ; vous êtes connoisseur et vous savez juger suivant les règles de l'art. Puissent seulement mes ouvrages être dignes de paroître sous vos yeux !

HARMONIDE.

HARMONIDE, le joueur de flûte, faisoit un jour cette question à Timothée son maître. Dites-moi, je vous prie, Timothée, par quel moyen pourrai-je me rendre promptement célèbre? Que dois-je faire pour que mon nom soit bientôt connu de tous les Grecs? Sans parler de tous les autres bienfaits dont vous m'avez comblé, vous m'avez appris l'art de jouer de la flûte avec justesse, d'en tirer, par un souffle léger, des sons mélodieux, de placer mes doigts avec précision, de les lever, de les baisser avec vîtesse, et toujours à propos: enfin, si je vais en mesure, si mes sons s'accordent parfaitement avec le chant du chœur, si je conserve à chaque harmonie (1) le caractère qui lui est propre, l'enthousiasme au mode Phrygien, le Bacchique au Lydien, la gravité majestueuse au Dorien,

(1) Ce mot n'avoit point chez les Grecs le sens que nous lui donnons; ce n'étoit point la réunion de plusieurs sons différens, mais un système de chant composé dans tel mode que ce soit. J'ai toujours pensé, et je n'ai rien vu qui prouvât le contraire, que les modes de la musique ancienne répondoient à nos différentes gammes: il y a même lieu de croire, d'après les caractères de ces modes indiqués par les anciens, que le mode Dorien, grave et majestueux, répondoit au ton de *mi*-bémol, le plus majestueux des tons de la musique; le ton de *la* majeur, par sa grace et sa gaieté, pourroit être le même que le mode Ionien.

les graces à l'Ionien, c'est à vos leçons que j'en suis redevable; mais le point principal, celui pour lequel j'ai desiré acquérir ce talent, la gloire que procure le suffrage du peuple, comment me la procurer? Comment fixer sur moi les regards de la multitude, et me distinguer au point, que chacun, en me voyant paroître, me montre à l'instant du doigt et s'écrie, *le voilà :* c'est Harmonide, cet excellent joueur de flûte. Tel est l'honneur que vous avez obtenu à votre arrivée de Béotie; vous jouâtes de la flûte dans la Pandionide (1), et vous fûtes couronné vainqueur dans la tragédie d'Ajax le furieux, dont un habile compositeur de votre nom (2) avoit fait la musique.

(1) Apparemment une tragédie dont les filles de Pandion, Philomèle et Progné étoient le sujet: leur histoire est connue.

(2) Il y eut deux Timothée, fameux musiciens; le plus ancien dont il est ici question, naquit à Milet, ville Ionienne de Carie, la troisième année de la quatre-vingt-troisième olympiade, qui répond à quatre cents quarante-six ans avant Jesus-Christ, et mourut en Macédoine, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il excelloit dans la poésie lyrique et dithyrambique, et jouoit parfaitement de la Cithare; il la perfectionna même en ajoutant deux cordes à cet instrument, et même quatre, suivant Pausanias, *liv. 3, page 237*, édition de Kuhnius: mais cette innovation déplut tellement aux Lacédémoniens, qu'ils le chassèrent de Sparte, et rendirent contre lui ce fameux décret que Boëce nous a conservé. *De musica, liv. 1, chap. 1, page 1372.* Le second Timothée, maître d'Harmonide, étoit de Thèbes en Béotie, et vivoit du temps d'Alexandre-le-Grand, auquel il inspiroit par le son de sa flûte, tantôt l'enthousiasme guerrier, tantôt l'amour et la volupté.

Depuis ce moment vous fûtes connu de tout le monde : le nom de Timothée de Thèbes voloit de bouche en bouche ; et même aujourd'hui, en quelque lieu que vous paroissiez, la foule s'empresse autour de vous, comme les oiseaux autour d'une chouette (1). Voilà ce qui m'a fait desirer de devenir un habile joueur de flûte, ce qui m'a fait travailler avec tant d'ardeur, car ce talent n'est rien, s'il ne procure la célébrité ; et je n'en voudrois pas, dussai-je égaler Olympe et Marsyas, s'il falloit que je restasse inconnu. La musique que l'on n'entend pas, n'est, comme on le dit, d'aucune utilité. Mais, de graces, apprenez-moi comment je dois me conduire, et quel emploi je dois faire de mes talens. Je vous aurai une double obligation, et pour l'art que vous m'avez montré, et, ce qui est encore d'un plus grand prix, pour la gloire qu'il me procurera.

Timothée lui répondit : apprenez, Harmonide, que ces objets dont vous êtes amoureux, les applaudissemens, la gloire, la célébrité, ne sont pas faciles à obtenir. Vous montrer en public pour vous les procurer, seroit un moyen lent ; et d'ailleurs il ne suffiroit pas à vous faire connoître de tout le monde. Où

(1) Cette comparaison a quelque chose de désagréable ; elle offre même un sens faux ; car ce n'est pas pour le plaisir de l'entendre que les oiseaux courent après la chouette : cependant je n'ai point voulu la changer, j'aurois cessé d'être traducteur.

trouveriez-vous en effet un théatre, ou un stade assez spacieux, pour vous faire entendre de tous les Grecs à la fois? Cependant si vous voulez en être promptement connu, et parvenir au comble de vos desirs, écoutez les conseils que je vais vous donner. Jouez quelquefois de votre instrument sur les théatres, j'y consens; mais faites peu de cas des suffrages de la multitude. Le chemin le plus court pour parvenir à la gloire, est de choisir pour auditeurs le petit nombre des personnes les plus illustres, qui sont, pour ainsi dire, les chefs de la Grèce, et dont le mérite universellement reconnu, fait regarder leurs jugemens, soit qu'elles blâment, soit qu'elles approuvent, comme une règle certaine du bon goût. Si vous déployez vos talens en leur présence, et qu'elles vous donnent des éloges, croyez que bientôt votre nom sera célèbre chez tous les Grecs. La raison en est simple. Si des hommes connus et admirés de tout le monde, savent que vous êtes un habile joueur de flûte, qu'avez-vous besoin de vous faire entendre à la multitude? Elle suivra certainement le suffrage de ceux qu'elle regarde comme d'excellens juges. Le peuple composé d'une foule de grossiers artisans, ne sait point se connoître en belles choses; il prodigue ses applaudissemens à quiconque obtient ceux des citoyens distingués, car il ne pense pas que ceux-ci aient applaudi sans raison. Ainsi dans les jeux publics, la foule des spectateurs peut bien quelquefois

applaudir ou siffler ; mais ceux qui décernent le prix, ne sont qu'au nombre de sept, ou de cinq, plus ou moins.

Harmonide n'eut pas le temps d'exécuter les conseils de son maître : on dit que la première fois qu'il disputa le prix, emporté par l'amour de la gloire, il souffla avec trop de violence, et rendit le dernier soupir dans sa flûte. Il mourut sur la scène (1), sans avoir obtenu la couronne. Ce fut la première et la dernière fois qu'il parut aux fêtes de Bacchus.

Les conseils de Timothée ne s'adressent pas, ce me semble, aux seuls joueurs de flûte : ils conviennent également à tous ceux qui, enflammés de l'amour de la gloire, veulent produire leurs talens en public, et desirent les applaudissemens de la multitude. Pour moi, lorsque j'eus formé un dessein semblable à celui d'Harmonide, et résolu de me faire connoître à tous les Grecs, je cherchai quel étoit dans cette ville le citoyen le plus illustre, celui au jugement duquel tous les autres défèrent, et qui seul les représente tous. C'est vous, sans doute, sur qui devoit tomber mon choix ; vous qui, pour le dire en un mot, êtes la pierre de touche (2), et la règle de tous les

(1) Et non pas *dans une tente*, comme traduit le latin qui a trompé d'Ablancourt et le dernier traducteur.

(2) Ici la traduction latine et ceux qui l'ont suivie, font une double faute : 1°. ὅτιπερ κεφάλαιον, ne signifie pas en cet endroit, *ce qui vaut encore mieux*, mais *en*

talens. Si je déploie les miens devant vous, et que j'obtienne vos éloges, je serai parvenu au comble de mes espérances, et j'aurai recueilli tous les suffrages en un seul. Eh! quel autre que vous pourrois-je choisir pour mon juge, sans m'exposer à passer pour un insensé ? Je fais, en apparence, dépendre mon sort (1) d'un seul homme ; mais, dans la vérité, c'est me faire entendre d'une nombreuse assemblée. Ne sait-on pas combien vous l'emportez sur tous les autres pris en particulier, ou tous à la fois. Les rois de Lacédémone avoient droit de porter chacun deux suffrages, tandis que les autres citoyens n'en portoient qu'un seul : mais vous, vous réunissez ceux des Ephores, des anciens et de tout le peuple ; et quand il s'agit de belles-lettres, votre suffrage en vaut mille. C'est vous sur-tout qui donnez la pierre blanche, le gage de la victoire, et c'est ce qui me rassure dans cette circonstance, où la témérité de ma démarche me donne tout lieu de craindre. Mais ce qui m'inspire encore quelque

abregé ; 2°. ἀρετῆς ἁπάσης ὁ γνώμων, ne peut être traduit par *norma virtutis omnis, modèle de toute vertu. Γνώμων*, signifie *l'aiguille du cadran solaire ;* ainsi Lucien dit que cet homme est, pour ainsi dire, *l'indicateur des talens* (car tel est ici le vrai sens de *ἀρετῆς ἁπάσης*), et comme l'aiguille indique l'heure, de même celui-ci par ses lumières et son goût, indique les vrais talens. J'ai osé changer la métaphore, parce qu'elle étoit intraduisible en notre langue.

(1) A la lettre : *ensorte qu'en apparence je jette le dé sur un seul homme, mais dans le vrai.*

confiance, c'est que je ne vous suis pas tout-à-fait étranger. J'ai pris naissance dans une ville qui a souvent éprouvé vos bienfaits publics et particuliers : et si, lorsque j'aurai parlé, les suffrages ne m'étoient pas favorables, ajoutez-y celui de Minerve (1), et suppléez à ce qui peut me manquer, mon succès sera votre ouvrage. Ce n'est point assez pour moi de l'admiration que j'ai précédemment obtenue, de la célébrité que je me suis acquise, et des applaudissemens qu'ont prodigués à mes ouvrages ceux qui les ont entendus : tous ces éloges ne sont à mes yeux que des vains songes (2) ; la vérité, en ce moment, va se montrer dans tout son jour : elle seule est le but de mes travaux. Ma réputation ne sera plus incertaine, personne n'en pourra plus douter ; si votre jugement m'est propice, je serai désormais regardé comme le plus habile des gens de lettres, sinon, comme le plus.... Mais il ne faut prononcer que des paroles de bon augure en entrant dans cette carrière périlleuse. Faites, ô dieux ! que je paroisse digne de quelque considération ; confirmez les éloges que j'ai reçus ailleurs, et donnez-moi la confiance nécessaire pour paroître devant une nombreuse assemblée ; car il n'est plus de

(1) Allusion au suffrage de Minerve, qui sauva Oreste prêt à être condamné par l'Aréopage.

(2) Le grec ajoute : *et des ombres de paroles, comme on dit en proverbe.*

carrière redoutable pour celui qui a triomphé dans les grands jeux olympiques (1).

(1) Ce n'est pas sans raison que Lucien nomme ici *les grands jeux olympiques*, ceux qui se célébroient tous les quatre ans en Élide : il y avoit encore dans différentes contrées de la Grèce, différens jeux moins célèbres, qui portoient aussi le nom d'*olympiques*. En Macédoine, le roi Archelaüs avoit établi des jeux olympiques, qui duroient neuf jours. Les Athéniens avoient aussi des jeux de ce nom, qui se célébroient après les Panathenées ; Smyrne, Pergame, Alexandrie avoient aussi les leurs. *Extrait d'une note de Paulmier de Grentménil.*

LE SCYTHE,

OU

L'ÉTRANGER.

ANACHARSIS ne fut pas le premier qui vint de Scythie à Athènes, dans le desir de connoître les sciences de la Grèce; Toxaris y vint avant lui, conduit par l'amour de la philosophie, des lettres et des beaux-arts. Ce dernier n'étoit pas, il est vrai, comme Anacharsis, issu de race royale; ni de ces nobles qui portent des chapeaux: il avoit pris naissance parmi le peuple, et étoit un de ceux qu'on appelle *octapodes;* c'est-à-dire, qu'il ne possédoit que deux bœufs et un char; jamais il ne retourna dans sa patrie; il mourut dans Athènes, et peu de temps après sa mort, on le mit au rang des héros; les Athéniens lui offrent encore des sacrifices sous le nom du *médecin étranger:* tel est en effet le nom qu'on lui donne depuis son apothéose. La raison de ce nom et celle du culte qu'on rend à Toxaris, et le motif pour lequel il passe pour un des descendans d'Esculape, méritent de vous être rapportés. Vous saurez par-là que ce n'est pas un usage particulier à la nation des Scythes de donner l'immortalité à des hommes, et d'envoyer des ambassadeurs à Zalmoxis; (1) mais que les

(1) Législateur de Scythes, auquel ils sacrifioient un vieillard tous les ans.

Athéniens, au sein même de la Grèce, ont aussi le droit de faire un dieu d'un Scythe.

Lors de cette grande peste (1) qui ravagea l'Attique, la femme d'Architèle, sénateur de l'Aréopage, crut voir Toxaris, qui, se présentant devant elle, lui ordonnoit de dire aux Athéniens, qu'ils seroient délivrés de la contagion, s'ils arrosoient de vin toutes les rues de la ville (2). Les Athéniens ne négligèrent point cet avis, et le remède fréquemment employé fit cesser la peste qui les désoloit; soit que l'odeur du vin dissipât les exhalaisons funestes, soit qu'il ait quelque autre vertu que le héros Toxaris, qui étoit aussi médecin, connoissoit et qu'il avoit en vue. On lui paie encore aujourd'hui la récompense de ce grand bienfait, et tous les ans on immole un cheval blanc sur son tombeau, situé dans l'endroit ou Dimainète crut avoir vu ce héros s'avancer vers elle et lui donner l'ordre de répandre du vin. Ce tombeau fut reconnu pour être celui de Toxaris à une inscription à moitié effacée, et sur-tout à la colonne sur laquelle étoit sculpté un Scythe vêtu d'une longue robe,

(1) Pendant la guerre du Péloponnèse.

(2) Στενωπὸς, ne signifie pas *rue*, mais *cul-de-sac*. Nous n'avons pas voulu risquer ce mot, qui déshonore la langue françoise. Il est bon pour l'intelligence de cet endroit, de remarquer que la principale porte des maisons étoit dans un enfoncement, que les Athéniens appelloient στενωπὸς ou στενὴ; ainsi Toxaris ordonnoit par-là de répandre du vin devant toutes les portes.

tenant un arc tendu de la main gauche, et de l'autre un livre, autant qu'on en peut juger. On voit encore aujourd'hui l'arc, le livre et plus de la moitié du corps. Le temps a détruit le reste de la colonne et le visage de l'homme. Ce monument, peu éloigné du Dipyle, se trouve à main gauche en allant à l'académie. L'élévation n'en est pas en considérable, et la colonne est renversée; mais il est toujours chargé de guirlandes et de couronnes. On prétend même que plusieurs personnes y ont été guéries de la fièvre, et par Jupiter, on peut le croire, de celui qui a guéri autrefois toute une ville.

Le motif qui m'a engagé à vous parler de Toxaris, c'est qu'il vivoit encore lorsqu'Anacharsis, sortant de son vaisseau, montoit du Pirée à la ville. Etranger et Barbare, on peut juger quel étoit son trouble à la vue de tant d'objets inconnus. Tout lui inspiroit de l'effroi, il ne savoit que devenir. Il s'appercevoit que la vue de son costume singulier faisoit rire tout le monde. Il ne rencontroit personne qui entendît son langage, il se repentoit d'avoir fait son voyage, et déja il avoit résolu de retourner dans sa patrie dès qu'il auroit vu seulement Athènes. Le vaisseau qui l'avoit amené devoit reprendre la route du Bosphore, et de-là pour se rendre en Scythie, Anacharsis n'auroit pas eu beaucoup de chemin à faire. Dans cette circonstance un génie tutélaire vint s'offrir à lui; c'étoit Toxaris, qui le rencontra dans le Céramique.

Céramique. L'habillement de son pays attira d'abord ses regards, et bientôt il reconnut Anacharsis un des chefs de sa nation. Pour celui-ci, comment auroit-il pu reconnoître un compatriote en Toxaris revêtu de l'habit des Grecs, et qui, la barbe rasée, sans ceinture, sans armes, devenu même un peu babillard (1), pouvoit passer pour un Attique autochtone, tant il étoit changé par le long séjour qu'il avoit fait dans Athènes? Cependant il aborde Anacharsis et lui dit, en langue Scythe: n'êtes-vous pas Anacharsis, le fils de Daucète? Celui-ci pleura de joie, d'avoir trouvé un homme qui parloit sa langue, et qui de plus savoit ce qu'il étoit parmi les Scythes. Il l'interrogea à son tour; d'où me connoissez-vous étranger, lui dit-il. Je suis moi-même de votre patrie, et je m'appelle Toxaris; ma naissance n'est pas assez illustre pour que vous puissiez me connoître. — Eh quoi! vous seriez ce Toxaris, dont j'ai tant entendu parler, qui a quitté sa femme et ses jeunes enfans, pour venir habiter Athènes, où il s'est acquis l'estime des principaux citoyens? —C'est moi-même, s'il est vrai qu'on parle quelquefois de moi en Scythie. Eh bien, reprit Anacharsis, sachez que je suis

(1) Στωμύλος, signifie réellement *babillard*, et non pas, *qui a des manières pleines de graces et de politesse*; comme a traduit l'abbé Massieu, trompé par le latin, *jam affabilem*, qui signifie ici, *qui parle volontiers*, plutôt qu'*affable*; d'ailleurs ce mot fait allusion au reproche qu'on faisoit aux Athéniens d'aimer trop à parler.

devenu votre disciple, et même votre rival; dans cet amour qui vous enflamma pour le spectacle de la Grèce. Le même objet m'a fait entreprendre ce voyage, et je viens vous trouver à travers les fatigues et les dangers qu'on éprouve en passant chez tant de peuples différens. Si je n'eusse eu le bonheur de vous rencontrer, j'étois déterminé à remonter sur mon vaisseau, avant le coucher du soleil, et à retourner sur mes pas, tant j'étois troublé de cette foule d'objets étrangers et inconnus qui frappent mes yeux. Mais au nom d'Acinax (1) et de Zalmoxis, dieux de notre pays, servez-moi de guide; je vous en conjure, faites-moi voir toutes les beautés que renferme cette ville, et qui sont répandues dans les différentes parties de la Grèce. Faites-moi connoître ses plus belles loix, ses hommes les plus illustres, ses mœurs, ses assemblées publiques, la vie privée de ses habitans, la forme de son gouvernement; enfin, toutes ces merveilles qui vous ont inspiré, comme à moi-même, le dessein d'entreprendre ce long voyage, et ne permettez pas que je retourne dans ma patrie sans avoir satisfait ma curiosité.

Ce que vous disiez tout-à-l'heure, reprit Toxaris, qu'à peine entré dans cette ville vous alliez la quitter, n'annonce pas l'amour dont vous semblez pénétré pour elle; mais soyez

(1) Acinax est le nom que les Scythes donnoient à leur Cimeterre, dont ils avoient fait un Dieu.

tranquille, vous ne vous en irez point comme vous le dites; Athènes ne vous permettra pas facilement de la quitter. Ses charmes agissent plus puissamment sur les étrangers, et ils vous captiveront peut-être au point de vous faire oublier et votre épouse et vos enfans, si vous en avez déja. Cependant, afin de vous faire connoître plus promptement la ville entière des Athéniens, ou plutôt toute la Grèce, je vous donnerai un conseil. Il est ici un sage né dans ce pays, mais qui a beaucoup voyagé: il a parcouru l'Egypte et l'Asie, il a connu les hommes les plus distingués par leur mérite. Ce n'est pas un homme opulent; au contraire, il est pauvre: vous verrez un vieillard aussi simple dans ses vêtemens que l'homme le plus ordinaire; mais sa sagesse et toutes ses vertus, lui ont mérité l'estime et la vénération de ses concitoyens, qui l'ont choisi pour législateur, et ont voulu soumettre leur conduite à ses loix. Si vous pouvez acquérir son amitié, et connoître ce qu'il est, croyez que vous trouverez en lui tout ce que la Grèce renferme de plus accompli; je ne puis vous rendre de plus grand service que de vous présenter à ce grand homme.

Ne différez donc point, reprit Anacharsis, conduisez-moi à l'instant chez ce vertueux vieillard. Mais, n'est-il point d'un abord difficile? Je crains qu'il ait peu d'égard à la prière que vous allez lui faire en ma faveur. Parlez mieux, reprit Toxaris; je suis sûr, au

contraire, de lui faire le plus grand plaisir, en lui procurant l'occasion d'obliger un étranger; suivez-moi seulement, et vous saurez bientôt quelle est (1) la douceur de son caractère, sa politesse envers ceux qui viennent le voir.... Mais, le voici lui-même : un dieu propice nous l'envoie. Il est plongé dans ses réflexions, et parle avec lui-même.

A l'instant Toxaris aborde Solon. Je viens Solon, lui dit-il (2), vous offrir un présent d'un grand prix; je vous amène cet étranger qui a besoin de votre amitié : c'est un de mes compatriotes né d'une des plus nobles familles de Scythie. Il a quitté tous les avantages dont il jouissoit dans son pays, pour venir vivre avec vous, et connoître les beautés de la Grèce. Je n'ai pas cru pouvoir lui enseigner un moyen plus facile et plus prompt de contenter son desir, et de se faire connoître bientôt de tous les gens de mérite, que de vous l'adresser (3). Si je vous connois bien, Solon, vous lui rendrez ce service important, vous serez

(1) Le grec dit : *son respect pour les étrangers ;* mot essentiel, que cependant je n'ai pu répéter.

(2) L'entrevue d'Anacharsis et de Solon est rapportée bien différemment par Plutarque, *vie de Solon*, *page 322*, *tome 1*, édition de Reiske. Anacharsis va de lui-même trouver Solon, lui demande son amitié. Solon lui répond, *il ne faut faire des amis que dans sa patrie.* Vous êtes dans la vôtre, reprend Anacharsis, accordez-moi donc ce que je vous demande. Solon admirant la présence d'esprit du Scythe, le reçut avec politesse, et l'admit dans sa société.

(3) Le dernier traducteur a passé cette phrase.

son guide, et vous en ferez un véritable citoyen de la Grèce. Pour vous, Anacharsis, comme je vous le disois tout-à-l'heure, vous voyez tout, en voyant Solon. Athènes et la Grèce entière sont toutes en lui. Vous n'êtes plus étranger en ces lieux. Tout le monde vous connoît et vous aime. Tels sont les avantages que vous procure la connoissance de ce respectable vieillard. Les charmes de sa société vous feront bientôt oublier la Scythie. Vous obtenez par-là le prix de vos fatigues (1), et vous touchez au but de vos desirs. Vous avez sous les yeux le modèle de la vie des Grecs et l'abrégé de la philosophie des Athéniens. Sachez enfin que vous serez le plus heureux des hommes, si vous vivez avec Solon et s'il vous accorde son amitié.

Il seroit trop long de vous dire combien ce présent fut agréable à Solon, tout ce qu'il dit à l'étranger, l'étroite liaison qui s'établit entre eux, ce que fit le vieillard pour instruire Anacharsis, et lui procurer l'amitié de tous les Grecs, et la connoissance des plus illustres citoyens d'Athènes; enfin il employa tous ses soins à lui rendre le séjour en Grèce le plus agréable possible. Anacharsis, de son côté, pénétré d'admiration pour la sagesse de Solon, ne le quittoit jamais sans peine; par ce moyen il recueillit bientôt l'effet des promesses de Toxaris; et la seule connoissance de Solon,

(1) Le grec: *le prix de votre voyage, la fin de votre amour.*

le fit, en peu de temps, connoître et chérir de tout le monde : en effet, les éloges de Solon étoient du plus grand poids : les Athéniens les adoptoient comme ses loix ; ils aimoient tous ceux que ce sage estimoit, et les regardoient comme des hommes vertueux : enfin Anacharsis inscrit au rang des citoyens, fut le seul des barbares qu'on vit initié aux mystères, si l'on en croit l'historien Théoxène ; peut-être même ne seroit-il jamais retourné en Scythie, sans la mort de Solon.

Voulez-vous à présent que je termine mon récit, qui pourroit paroître imparfait ? il faut vous apprendre en effet, pour quel motif j'ai fait venir Anacharsis et Toxaris, de Scythie en Macédoine, et sur leurs pas le vieux Solon, que j'ai tiré d'Athènes. Je me trouve aujourd'hui dans la même position qu'Anacharsis. Au nom des Graces, n'allez pas m'en vouloir, si je me compare à un homme issu d'un sang royal : il étoit barbare, et un Syrien vaut peut-être un Scythe, à vos yeux : d'ailleurs je ne prétends pas mettre sa condition en parallèle avec la mienne, il ne s'agit que de nos aventures. La première fois que j'arrivai dans votre ville, je fus frappé de sa grandeur, de sa beauté, du nombre de ses habitans, de la magnificence de ses édifices, et mon admiration étoit si grande, que je ne pouvois y suffire, semblable à ce jeune insulaire (1) dans le palais

(1) Télémaque, Homère, *Odyssée*, *liv.* 4, *v.* 74.

de Ménélas. Je devois sans doute éprouver cette surprise à la vue d'une ville si florissante, et dans laquelle, pour parler comme Homère, on voit briller à la fois tous les biens. Dans cette position, je délibérai sur ce que je devois faire. Depuis long-temps j'avois résolu de prononcer devant vous quelque discours. Où pourrois-je trouver des sages plus éclairés, si je gardois le silence dans une si belle ville? Je cherchois donc, pour ne point vous déguiser la vérité, quels étoient parmi vous les citoyens les plus distingués, ceux dont on devoit rechercher la connoissance et l'amitié, afin d'avoir en toute occasion de zélés protecteurs. Alors je trouvai non comme un Anacharsis, un seul Toxaris, un Barbare, mais une foule de citoyens qui me tinrent à peu près ce langage : « étranger, cette ville » possède beaucoup de personnes illustres, » soit par leur naissance, soit par leurs talens, peut-être n'en trouveriez-vous nulle » part un aussi grand nombre ; mais il en est » deux sur-tout que leur mérite élève au-dessus » de tous les autres, et que, pour l'éloquence, » on peut comparer aux plus fameux orateurs » d'Athènes. Ils possèdent toute la bienveillance » du peuple, dont ils sont les amours ; leurs » desirs sont pour lui des loix, car ils ne desirent jamais que le plus grand bien de la ville. » A l'égard de leur bonté, de leur politesse » envers les étrangers, de cette douceur affable » qui, malgré leur élevation, les met à l'abri de

» l'envie ; vous en ferez l'éloge, aussi-tôt que
» vous l'aurez éprouvée ; mais ce qui va re-
» doubler votre étonnement, c'est que ces deux
» hommes sont d'une même famille, c'est le
» père et le fils : vous croirez voir en l'un Solon,
» Periclès, ou Aristide, l'autre vous charmera
» dès les premiers regards par l'élégance de sa
» taille, la beauté noble et mâle de son visage :
» et pour peu qu'il vienne à parler, il vous en-
» chaînera par les oreilles ; car les graces elles-
» mêmes résident sur ses lèvres (1). Vient-il
» à parler en public, toute la ville accourt
» pour l'entendre, et toujours on l'écoute avec
» admiration : tel étoit le sentiment qui entraî-
» noit les Athéniens sur les pas du jeune fils de
» Clinias ; avec cette différence cependant,
» qu'ils eurent bientôt sujet de se repentir de
» l'amour qu'ils avoient pour Alcibiade, au
» lieu que notre aimable Macédonien ajoute
» chaque jour à nos sentimens, par le respect
» que déja il nous inspire. Enfin, c'est en lui
» que reposent le bien public, la gloire, et
» l'utilité de toute la nation. Si son père et lui
» vous reçoivent au nombre de leurs amis,
» vous aurez pour vous toute la ville : qu'ils
» vous tendent seulement la main, et votre
» succès n'est plus douteux ».

Tel est le témoignage unanime que tout le monde leur rend ici : j'en jurerois par Jupiter,

(1) A la lettre : *tant ce jeune homme a une puissante Vénus sur la langue.*

si l'on pouvoit jurer dans un écrit ; mais depuis que j'en ai pu juger par ma propre expérience, je vois qu'on ne m'a dit qu'une foible partie de la vérité. *Il ne faut plus balancer, ni rester dans l'inaction*, comme dit le poëte de Céos (1) ; je veux mettre tout en œuvre, actions et paroles, pour obtenir leur amitié. Si j'ai ce bonheur, le temps devient serein, la navigation est favorable, la mer est calme, et je suis près du port.

(1) Bacchylide, fragment conservé par Athenée, *liv. 14, page 631.*

DE QUELLE MANIÈRE ON DOIT ÉCRIRE L'HISTOIRE.

ON dit, mon cher Philon (1), que sous le règne de Lysimaque, les habitans d'Abdères éprouvèrent une singulière maladie : ses premiers symptomes se manifestoient par une fièvre dont personne ne fut exempt, et dont l'ardeur et la continuité se soutenoient depuis le premier jour jusqu'au septième. A cette époque elle finissoit, chez les uns, par un saignement de nez considérable, chez d'autres par une sueur abondante ; mais tant qu'elle duroit, une manie assez ridicule affectoit l'esprit des malades : ils faisoient continuellement des gestes tragiques, déclamoient à grands cris des vers ïambes, chantoient tous seuls l'Andromède d'Euripide, et récitoient en cadence la tirade de Persée. La ville étoit pleine de ces comédiens hebdomadaires, pâles, affoiblis par la maladie, qui s'écrioient d'un ton tragique :

« Amour, cruel tyran des mortels et des dieux, &c. (2) ».

Cette folie dura jusqu'à l'hiver, et le froid

(1) Ce Philon est vraisemblablement celui auquel il a dédié son banquet ; du reste on ignore absolument quel il étoit.

(2) Tragédie perdue, dont il existe des fragmens parmi ceux que Musgrave a recueillis.

violent mit fin à leur extravagance : elle avoit été causée, je crois, par Archelaüs, comédien fort estimé, qui, au milieu de l'été, dans la plus forte chaleur, avoit représenté dans Abdères la tragédie d'Andromède; de sorte que la plupart des spectateurs avoient pris la fièvre au sortir du théâtre. Le lendemain, à leur réveil, l'imagination encore empreinte du rôle de Persée armé de la tête de Méduse, et la mémoire agréablement remplie de celui d'Andromède (1), ils croyoient encore assister à la tragédie.

Si une chose peut, suivant un proverbe, se comparer à une autre, la manie des Abdéritains a gagné la plupart de nos beaux esprits. Elle ne les pousse pas, à la vérité, à déclamer des tragédies : ce ne seroit pas à eux une si grande folie, d'orner leur mémoire des meilleurs vers ïambiques composés par d'autres poëtes (2). Mais depuis que la guerre est déclarée aux Barbares (3), depuis l'échec reçu en Arménie, et

(1) Le grec dit à la lettre : *le lendemain, en se levant, ils retombèrent à la tragédie, Andromède étant demeurée avec plaisir dans leur mémoire et Persée avec Méduse parcourant l'imagination de chacun d'eux.* Ces hellénismes ne peuvent passer dans notre langue ; mais il ne faut pas que le lecteur perde ce qu'ils ont de singulier et d'énergique.

(2) A la lettre : *de vers ïambiques étrangers.* Les tragédies grecques sont écrites en vers ïambiques, et ce mot *étrangers* est une petite satyre des mauvais poëtes d'alors, qui récitoient toujours leurs propres vers. *Voyez* la treizième lettre du premier livre de Pline le jeune, *magnum proventum poëtarum annus hic attulit, &c.*

(3) La guerre dont il est ici question, eut lieu la seconde année du règne de Marc-Aurèle, l'an de

nos victoires continuelles, il n'est plus personne qui n'entreprenne d'écrire une histoire. Bien plus, tous nos citoyens sont devenus des Thucydides, des Hérodotes, et des Xénophons. Cela sembleroit prouver la vérité de cette opinion d'un philosophe, *que la guerre est la mère de toutes choses* (1), puisqu'un seul échec lui suffit pour produire tant d'ouvrages. Je n'ai pu, mon cher, les voir ni les entendre, sans concevoir un dessein semblable à celui du philosophe de Sinope (2).

On disoit à Corinthe, que Philippe s'étoit déja mis en campagne. Troublés à cette nouvelle, tous les Corinthiens travailloient à se mettre en état de défense : les uns préparoient des armes, d'autres apportoient des pierres, ceux-ci reconstruisoient les murailles, ceux-là affermissoient les palissades, et chacun s'empressoit de son mieux à faire ce qu'il croyoit le plus utile. Diogène, à ce spectacle, voyant qu'il

J. C. 162. On n'en connoît guère d'autres détails, que ceux qu'il a plu à l'abréviateur de Dion Cassius de nous conserver, et qui sont malheureusement trop sommaires. L'échec dont parle ici Lucien, arriva lorsque Séverien, envoyé à la tête de l'armée Romaine contre Osroès, fut défait, et vit ses troupes taillées en pièces par Othryade général des Parthes.

(1) Ce philosophe, qui est Empédocle, entendoit la guerre des Elémens, c'est-à-dire, le mouvement répandu dans tout l'univers, qu'il regardoit, avec raison, comme la cause productrice et conservatrice de tous les êtres.

(2) Diogène.

n'avoit rien à faire, parce que personne ne le vouloit employer à la moindre chose, se fait une ceinture de son manteau, et se met à rouler le tonneau qui lui servoit de maison, du haut du Cranion jusques en bas. Quelqu'un de ses amis lui demandant, que faites-vous donc là Diogène? Je roule mon tonneau, répondit-il, afin de n'être pas le seul homme oisif au milieu de tant de gens occupés.

Et moi, mon cher Philon, pour ne pas être seul à garder le silence dans un moment où tout le monde parle à la fois, pour ne pas jouer le ridicule personnage d'un garde de tragédie, en restant la bouche ouverte sans dire un seul mot, j'ai pensé que je ferois bien de rouler aussi mon tonneau; mais non pas d'écrire aucune histoire, ni d'en raconter les événemens : je ne suis pas assez téméraire pour former un tel dessein, et tu n'as rien de semblable à appréhender de ma part. Je sais trop à quel danger l'on s'expose lorsqu'on vient à rouler contre des pierres, sur-tout quand on n'a qu'un petit tonneau, aussi frêle que le mien, et fait d'un argille aussi peu solide; autrement je me verrois bientôt réduit, au moindre choc, à ramasser les tessons (de mon vase) (1).

Cependant voici quel est mon dessein, et je

(1) Les tonneaux des anciens étoient d'argille, comme le prouve ce proverbe employé par Platon dans le Lachès, *page 187*, édition d'Henri-Etienne; ἐν πίθῳ ἡ κεραμία, dont Erasme donne l'explication, *chil. 1, c. 6, n°. 15*. Ménage a même prétendu, et avec vraisemblance, que celui qui servoit de maison à Diogène étoit de cette matière.

vais te dire comment je compte prendre part à la guerre, sans néanmoins courir de danger, et en me tenant hors de la portée du trait. Je m'épargnerai fort heureusement, il est vrai, les fatigues, l'agitation, et les soins attachés aux compositions historiques ; mais en revanche, je donnerai à nos nouveaux historiens quelques avis, et un petit nombre de préceptes. Par ce moyen, je partagerai avec eux les travaux de leur construction, sinon par le titre de mon ouvrage, du moins en touchant au mortier du bout du doigt (1). La plupart de ces écrivains croyent cependant n'avoir pas plus besoin de conseil pour leur entreprise, qu'il ne faut d'industrie pour marcher, voir, ou manger: ils pensent qu'écrire l'histoire, est une chose très-aisée, et à la portée de tous ceux qui peuvent exprimer leurs pensées avec quelque élégance. Pour toi, mon cher, tu sais par ta propre expérience (2), que le travail d'un historien n'est pas une de ces choses qui se puissent exécuter sans beaucoup de soins. Rien, au contraire, n'exige plus d'attention et de réflexions que ces sortes d'ouvrages, lorsque l'on veut, comme le dit Thucydide, *élever un monument éternel* (3).

(1) Cette métaphore est un peu brusque, on pourra me blâmer de ne pas l'avoir changée ou adoucie ; mais j'ai déja averti que je voulois faire voir Lucien et non pas un écrivain du dix-huitième siècle.

(2) Philon étoit donc historien.

(3) Thucyd. *liv. 1, n°. 22. Voyez* la remarque de Duker à cet endroit.

Je suis très-persuadé que je détournerai fort peu de ces auteurs de leur entreprise ; que je me rendrai même odieux à quelques uns, sur-tout à ceux dont l'histoire est finie et déja publiée : en effet, s'ils ont été applaudis par leurs auditeurs, c'est folie que d'espérer qu'ils changeront ou voudront corriger quelqu'une de ces productions, dès qu'une fois elles ont obtenu tous les suffrages, et qu'elles sont, pour ainsi dire, déposées dans les Palais des Rois (1). Malgré cela, je ne ferai pas mal de leur adresser toujours mes avis, afin que si, par la suite, il s'élève une autre guerre, soit des Celtes contre les Gètes, soit des Indiens contre les Bactriens, (car je ne pense pas qu'aucun peuple soit désormais assez téméraire pour nous la déclarer, puisque tout l'univers est à présent soumis à notre empire) ; afin, dis-je, que ces écrivains puissent composer avec plus de goût, en appliquant à leurs ouvrages la règle que je leur vais tracer, si toutefois ils la trouvent juste : sinon qu'ils les mesurent encore sur celle dont ils se servent actuellement. Le médecin ne sera pas plus triste de ce que les Abderitains veulent absolument jouer la tragédie d'Andromède.

Ce petit ouvrage a deux objets, l'un d'enseigner à choisir certaines beautés, l'autre d'apprendre à fuir certains défauts. Parlons d'abord

(1) On déposoit autrefois dans les temples, dans les palais des rois, les ouvrages universellement estimés, pour qu'ils y fussent conservés et consultés par les savans.

de ceux que doit éviter quiconque veut écrire l'histoire, et contre lesquels il doit être le plus en garde : nous dirons ensuite par quels moyens il réussira à ne se détourner jamais du véritable chemin qui le conduira droit à son but, de quelle manière il doit commencer son ouvrage, quel ordre il doit mettre dans l'arrangement des faits, dans quelles bornes il doit se renfermer, ce qu'il doit taire, les circonstances sur lesquelles il est nécessaire qu'il appuie, celles qu'il lui suffit de parcourir rapidement, enfin comment il doit exprimer tous ces détails et les lier ensemble : ces objets seront traités dans la seconde partie de mon discours.

Exposons actuellement les fautes dans lesquelles tombent ordinairement les historiens qui écrivent sans goût. Celles qui sont communes à tous les genres et qui se commettent contre la langue, contre l'harmonie, contre l'invention, et toute impéritie de cette nature, demanderoient un trop long détail pour pouvoir être exposées ici ; elles sortiroient d'ailleurs de l'objet particulier de ce traité. En effet, les fautes contre le langage et l'harmonie sont, comme nous l'avons dit, communes à tous les genres d'écrire ; mais celles qui se commettent dans l'histoire paroîtront, si l'on y fait réflexion, les mêmes que celles que j'ai souvent observées dans les ouvrages de nos nouveaux historiens, pour peu que l'on se donne la peine de les lire : en conséquence, il ne sera pas hors de propos de rappeller ici, comme pour servir d'exemple, quelques

quelques compositions de cette espèce qui ont déja paru. Examinons, en premier lieu, quels sont leurs défauts les plus considérables.

La plupart de ces historiens, oubliant que leur fonction est de raconter des faits, se répandent en éloges sur les princes et les généraux : ils ne manquent jamais d'élever jusqu'aux cieux les guerriers de leur nation, et de rabaisser indécemment les ennemis. Ils ignorent que ce n'est point par un isthme étroit, mais par un épais rempart, que l'histoire est séparée de l'éloge, et que la distance de l'une à l'autre est aussi grande que celle que les musiciens assignent à la double octave. Celui qui fait un éloge n'a qu'un but, c'est de louer, et de flatter, par ce moyen, la personne à laquelle s'adressent ses louanges ; si même il peut, par un mensonge, arriver à ce but, il ne se fera aucun scrupule de l'avancer. L'histoire au contraire n'admet pas plus un mensonge, même le plus léger, que l'artère nommée âpre (1) par les médecins, ne peut recevoir de boisson. Ces auteurs semblent encore ignorer que la poésie et les compositions poétiques ont des règles particulières, absolument différentes de celles de l'histoire : dans l'une, la liberté de feindre est sans bornes ; la volonté du poëte est sa seule loi, il est dans l'enthousiasme, et les muses le possèdent tout entier : ainsi, soit qu'il veuille atteler un char

(1) La trachée-artère ; le grec dit : *les élèves des Médecins ;* mais ce n'est qu'un idiotisme, une manière de parler qui signifie les *Médecins* mêmes.

de chevaux aîlés, soit qu'il fasse voler d'autres coursiers sur la surface de l'onde (1), ou les fasse courir sur la sommité des fleurs, personne ne s'y opposera: et lorsque le Jupiter des poëtes enlève la terre et la mer, suspendues à une seule chaîne, on ne craint point que la chaîne, venant à se rompre, l'univers soit brisé par la violence de sa chûte. Quand ils veulent louer Agamemnon, personne ne se récrie, de ce qu'ils lui donnent une tête semblable à celle de Jupiter (2), la poitrine de Neptune son frère, et la ceinture du dieu Mars: il faut absolument que le fils d'Atrée et d'Aéropée soit un composé de tous ces dieux, puisque ni Jupiter, ni Neptune, ni Mars ne peuvent seuls remplir l'idée qu'on se forme de sa beauté. Si l'histoire admettoit de pareilles flatteries, que seroit-elle alors, sinon une poésie languissante, privée de cette magnificence d'expression qui lui est propre, dénuée de cette magie naturelle qui résulte des vers, et dont elle tire son principal ornement?

C'est donc un grand défaut, mais un défaut extrême dans un historien, de ne point connoître les bornes qui séparent l'histoire d'avec la poésie; de donner à l'une les ornemens qui ne conviennent qu'à l'autre, tels que les fables, les éloges et les expressions hyperboliques. C'est à-peu-près comme si l'on revêtoit d'habits somptueux, un de ces ro-

(1) Homère, Iliade, *liv. xx, v. 228*, en parlant des chevaux d'Ænée; Oppien, *de venatione, liv. 1, v. 232.*
(2) Iliade, *liv. 2, v. 478.*

bustes athlètes, et que le chargeant de parures propres aux seules courtisannes, on lui enluminât le visage avec du vermillon. Par Hercule! ce seroit le rendre ridicule au dernier point, et le déshonorer par cette parure indécente. Cependant je ne prétends pas interdire à l'historien le droit de faire quelquefois un éloge : mais il faut que cet éloge soit placé bien à propos, qu'il soit fait avec mesure, avec discrétion, et de manière que ceux qui le liront un jour ne puissent en être choqués. En général il faut se régler sur les principes que nous développerons par la suite.

Quant à ceux qui croient bien faire, en distinguant dans l'histoire deux parties différentes, dont l'une a le plaisir, et l'autre l'utilité pour objet, et qui, par cette raison, introduisent l'éloge dans l'histoire, comme en étant la partie la plus agréable et la plus propre à divertir le lecteur, remarquez combien ils s'éloignent de la vérité, par cette distinction vicieuse.

L'histoire ne tend qu'à un seul but, l'utilité; et c'est de la vérité seule que l'utilité peut naître. A l'égard de l'agrément, il est avantageux, sans doute, qu'il marche à la suite de l'utile, comme la beauté, qui relève le mérite d'un athlète; mais s'il ne s'y trouve pas, peu importe. Rien n'empêche que le fils d'Isidotus, Nicostrate, ne soit de la race d'Hercule; que ce ne soit un héros qui l'emporte sur tous ses antagonistes, par sa vigueur et son courage, quoique d'ailleurs sa figure n'offre que des

traits rebutans; quoique le bel Alcée de Milet (qu'on prétend même avoir été l'objet des inclinations de Nicostrade) ait été l'un de ses adversaires.

Concluons de-là que l'Histoire parée d'agrémens naturels, et qu'elle n'a point recherchés, s'attire, il est vrai, un plus grand nombre d'amateurs; mais aussi qu'il lui suffit d'atteindre la perfection qui lui est particulière, et que pourvu qu'elle expose clairement la vérité, peu lui importe d'être belle. Ajoutons encore que des récits fabuleux, des éloges outrés ne sont point un agrément dans l'histoire. Ni les uns ni les autres ne peuvent plaire aux lecteurs; si l'on n'entend pas par ce mot, la multitude et le vulgaire: mais ces hommes qui, comme des juges, et même comme des accusateurs, écoutent tout avec attention, ne laissent rien échapper, dont l'œil est plus perçant que celui d'Argus; ou qui, comme lui, voient de toutes les parties de leur corps; qui examinent chaque expression comme avec une pierre de touche, afin de rejetter aussi-tôt celles qui sont frappées à un mauvais coin, et de n'admettre que celles qui sont d'un bon aloi, qui sont conformes aux règles et qui portent l'empreinte de la justesse: voilà les gens qu'il faut avoir en vue lorsqu'on écrit l'histoire: on ne doit pas s'embarrasser des autres, dussent-ils vous louer de toutes leurs forces.

Mais si, sans égard pour la critique des premiers, vous cherchez à rendre l'histoire agréable,

en y introduisant des fables, des éloges, et d'autres flatteries de cette espèce, vous la rendrez bientôt semblable à Hercule en Lydie. Tu as vu, sans doute, dans quelque tableau, ce héros peint en esclave d'Omphale, chargé d'ornemens qui lui sont tout-à-fait étrangers, et cette Reine vêtue de la peau de lion et tenant d'une main la massue, comme si elle étoit Hercule, tandis que lui-même, habillé de pourpre, s'occupe à filer de la laine, et reçoit d'Omphale des coups de pantoufle. C'est un spectacle honteux à l'excès, que de voir un homme revêtu d'un habillement si opposé à son caractère, qui lui sied si peu, et qui ravalle un héros jusqu'à la condition des femmes.

Peut-être cependant la multitude vous applaudira-t-elle d'une pareille invention; mais ce petit nombre de gens éclairés, dont vous avez méprisé le suffrage, rira de bon cœur, en voyant l'ineptie, la discordance et l'incohérence de votre ouvrage. En effet, ce qui convient à chaque chose est ce qui constitue sa beauté; et si l'on transporte à l'une ce qui n'est propre qu'à l'autre, elle devient informe par le mauvais usage auquel on l'emploie.

Je ne parle pas encore de ce que les louanges ne sont agréables qu'à la seule personne à laquelle elles s'adressent, tandis qu'elles sont odieuses aux autres, sur-tout si elles sont excessives, et telles qu'en donnent les écrivains qui cherchent à s'attirer la bienveillance de ceux qu'ils encensent, et qui ne quittent

point leur héros qu'ils n'aient rendu palpable la bassesse de leur adulation. Ces intrépides louangeurs ne savent en effet ni l'art de préparer leur encens, ni celui de voiler leur flatterie ; mais entassant, sans retenue, les merveilles les plus inouies, ils les racontent avec une hardiesse qui souvent les empêche d'obtenir ce qu'ils desiroient le plus; et ceux qui sont loués par de tels écrivains, ne conçoivent pour eux que du mépris et de la haine. Ils les chassent de leur présence comme des vils flatteurs; ils le doivent, et ils ont raison, sur-tout s'ils ont de la noblesse et de l'élévation dans les sentimens. C'est ce qu'éprouva Aristobule, qui, après avoir décrit le combat particulier de Porus et d'Alexandre, lisoit un jour à ce Prince, cet endroit de son ouvrage, comme celui qui devoit lui faire le plus de plaisir, attendu qu'il contenoit plusieurs mensonges à sa gloire, et que le combat y étoit peint avec des couleurs plus fortes que celles de la vérité. Alexandre prit le livre et le jetta dans l'Hydaspe sur lequel il navigeoit alors, ajoutant: *je devrois, Aristobule, vous traiter de la même manière, pour vous apprendre à me faire* (1) *soutenir de pareil combat, et tuer des éléphans d'un seul coup de javelot* (2). Alexandre devoit effectivement être fort irrité de cette flatterie, lui qui ne put souffrir l'audace d'un archi-

(1) Le grec dit: *vous qui soutenez pour moi de pareils combats.*

(2) Je lis ἐνὶ avec Reitz, au lieu d'ἐν ἀκοντίῳ.

tecte (1) qui lui proposa de faire de l'Athos sa statue, et de transformer cette montagne en sa ressemblance. Il reconnut en cet homme un flatteur, et ne voulut plus s'en servir dans la suite pour d'autres ouvrages.

Que peut-on en effet trouver de si agréable dans de pareils éloges, à moins qu'on ne soit assez insensé pour aimer à recevoir des louanges sur des actions qui peuvent être facilement convaincues de fausseté? Il faudroit,

(1) Il s'appelloit *Dinocratès*. Vitruve, dans sa préface du second livre, rapporte l'histoire de cet architecte. La voici en abrégé: Dinocratès, dans le desir de se faire connoître d'Alexandre, partit de Macédoine, et alla trouver ce prince qui venoit de s'emparer de l'empire des Perses: mais ne pouvant trouver un libre accès auprès du Roi, malgré les lettres de recommandation qu'il avoit pour les principaux officiers, il résolut de se servir lui-même. Comme il étoit d'une grande stature, et qu'il avoit un beau port, il se déguisa en Hercule, et la massue à la main, la tête couronnée de peuplier, la peau de lion sur l'épaule gauche, il se présenta à Alexandre, qui, assis sur son trône, rendoit la justice. Ce spectacle extraordinaire fit accourir la foule, le Roi apperçut le nouvel Hercule, le fit approcher, et lui demanda qui il étoit; alors Dinocratès lui dit qu'il étoit un architecte Macédonien, qu'il avoit conçu un projet digne du vainqueur des Perses, et qu'il venoit le lui proposer. Ce projet étoit celui dont parle ici Lucien. Loin d'en être indigné, Alexandre l'admira, il en fut charmé: cependant il ne le fit pas exécuter pour les raisons qu'on lit dans Vitruve; mais il retint Dinocratès à son service, et le chargea depuis de bâtir Alexandrie. Plutarque, *Vie d'Alexandre, page 158*, édition de Reiske, donne le nom de *Stasicratès* à l'architecte, qui proposa à Alexandre de faire sa statue du mont Athos.

pour cela, ressembler à ces hommes laids, ou plutôt aux femmes peu jolies, qui recommandent toujours aux peintres, de leur donner dans leur portrait le plus de beauté qu'ils pourront : s'imaginant qu'elles auront une figure d'autant plus agréable, que le peintre aura plus relevé l'éclat de leur teint, et mêlé plus de blanc à ses couleurs.

Il est aujourd'hui un grand nombre de ces historiens, qui n'ont en écrivant d'autre but que leurs intérêts particuliers, et l'utilité secrète qu'ils espèrent retirer de l'histoire. On doit les haïr, comme étant dès-à-présent des flatteurs de profession, qui, par la suite, rendront suspecte à la postérité, par leurs exagérations, la totalité des faits qu'ils racontent. Si cependant on croit qu'il est absolument indispensable de répandre quelque agrément dans le cours d'une histoire, j'y consens ; mais du moins n'alliez aux autres beautés du discours, que des embellissemens qui soient compatibles avec la vérité. C'est à quoi la plupart de nos écrivains ne font point d'attention : aussi insèrent-ils dans l'histoire, des ornemens qui lui sont tout-à-fait étrangers. Je veux te faire part de quelques-uns de ces traits ridicules; il n'y a pas long-temps que je les ai entendus en Ionie, et même depuis peu en Achaïe, de la bouche de plusieurs de ces auteurs qui lisoient l'histoire qu'ils ont faite de cette guerre. De graces ! qu'on ne refuse pas de croire ce que je vais dire ; rien n'est plus

vrai ; j'en ferois le serment, s'il étoit décent de faire un serment dans un écrit.

L'un débute par invoquer les Muses, et prie ces déesses de mettre avec lui la main à son ouvrage. Tu vois comme ce début est bien entendu. Tu sais quelle est la simplicité de l'histoire, et combien elle est susceptible d'un pareil style. Peu après, d'un ton un peu moins haut, il compare notre général à Achille, et le Roi des Perses à Thersite. Il ignore apparemment qu'Achille est plus illustre par sa victoire sur Hector, que s'il eût vaincu Thersite, et que lorsqu'un brave guerrier a pris la fuite, c'est un plus vaillant qui le poursuit (1). Ensuite il se donne à lui-même des louanges, et se reconnoît digne d'écrire de si brillans événemens. Un peu plus bas, il fait l'éloge de Milet sa patrie, et ajoute, qu'il fait, en la nommant, beaucoup mieux qu'Homère, qui n'a point parlé de la sienne : puis il finit son exorde par promettre expressément, et sans ambiguité, d'exalter de son mieux nos actions, et de faire lui-même la guerre aux Barbares de toute sa force. Voici en effet comme il commence son histoire et indique la cause qui a fait naître cette guerre. *L'abominable Vologèse, digne de périr de la mort la plus infâme, commença la guerre pour cette raison.* C'est ainsi que celui-ci s'exprime ; mais un autre, grand imitateur de

(1) Allusion au vers 158 du vingt-deuxième livre de l'Iliade.

Thucydide, pour faire voir qu'il est formé sur cet excellent modèle, commence comme lui par se nommer à la tête de son ouvrage, croyant ce début le plus noble de tous, et sentant le génie Attique (1). Ecoute, *Crépérius Calpurnianus, citoyen de Pompeïa, a écrit la guerre des Parthes et des Romains et ses divers événemens; il a commencé son histoire aussi-tôt que la guerre a été déclarée*, &c. Tu vois par ce début que je n'ai pas besoin de te parler du reste, ni de te dire, que lorsqu'il fait une harangue en Arménie, c'est l'orateur des Corcyréens qu'il nous reproduit; que s'il envoie la peste aux Nisibéniens, pour n'avoir pas voulu embrasser le parti des Romains, il copie absolument Thucydide, à l'exception du Pélasgique et des longues murailles dans lesquelles habitoient ceux que la peste affligeoit. Du reste il dit aussi, que *cette maladie commença d'abord en Ethiopie, descendit ensuite en Egypte, et de-là*

(1) Le grec porte : *sentant le thym attique.* Les Athéniens faisoient un grand usage du thymbre, espèce de grand thym qui croît abondamment en Attique. De-là est venu cette expression : *sentir le thym attique*, pour dire *être, avoir le goût attique, être vraiment Athénien :* c'est ainsi qu'Aristophane, dans les Acharniens, au deuxième acte, scène première, fait dire à la femme de Dicæopole, parlant à sa fille :

ἀλλ' ὦ θύγατερ ὅπως τὸ κανοῦν καλὴ καλῶς
ὄισει, βλέπουσα θυμβροφάγον.

Songez, ma fille, étant belle, à porter la corbeille avec grace, et que vos regards soient ceux d'une personne qui mange du thymbre.

dans la plus grande partie des terres qui sont sous l'obéissance du Roi de Perse (1). Heureusement qu'elle resta-là. Pour moi je le laissai enterrer les malheureux Athéniens à Nisibe, et m'en allai sachant déjà d'avance tout ce qu'il devoit dire après mon départ.

Rien n'est plus commun aujourd'hui, que de voir des auteurs qui pensent imiter le style de Thucydide, lorsqu'ils emploient, avec de légers changemens, les expressions mêmes et les petites phrases de cet historien, telles que celles-ci : ὡς καὶ αὐτὸς ἂν φαίης, *comme vous le diriez-vous même*, ὡ δὶ αὐτήν. *Ce n'est pas pour la même raison* νὴ Δία, *par Jupiter*, καὐτεῦνα ὀλίγου δεῖν παρέλιπον, *peu s'en faut que je n'en aie point parlé.* Cet historien, dont je parlois tout-à-l'heure, donne aux armes et aux machines de guerre les mêmes noms que les Romains ; il dit, comme eux, *le fossé*, *le pont*, et d'autres mots semblables. Or, tu juges combien il est digne de l'histoire et convenable au style de Thucydide, de mêler aux expressions Attiques, les termes de la langue italique, comme si c'étoit une parure de pourpre propre à les embellir, à leur prêter des graces, et qui pût s'accorder parfaitement avec elles.

Un autre de ces historiens écrit tout sim-

(1) Ce sont les propres termes de Thucydide, *liv. 2, page 127*, édition de Duker, que le plagiaire Calpurnianus a copiés. *Voyez* la préface de M. de Villoison, sur Longus, *page 25*.

plement le récit des événemens; mais ce récit est nud, tout-à-fait bas et rampant, semblable à un journal fait par un soldat, un ouvrier, ou quelque vivandier qui auroit suivi l'armée: cependant ce particulier est moins répréhensible que les autres; il se fait connoître sur le champ pour ce qu'il est. Il a travaillé pour un autre plus habile, qui sera en état d'entreprendre une histoire. La seule chose que je lui reproche, est d'avoir donné à son livre un titre plus magnifique que ne le comportoit ce genre de composition: tel que *l'histoire Parthique de Callimorphe, médecin de la sixième légion des Kontophores* (1). Les livres en sont numérotés. Il débute par une préface d'un ridicule achevé, et dans laquelle il prétend que c'est au médecin qu'il appartient d'écrire l'histoire, attendu qu'Esculape est fils d'Apollon, et qu'Apollon est le conducteur des Muses, le maître de toutes les sciences. Il commence d'abord par écrire en Ionien, et puis il se sert, je ne sais pourquoi, de la langue commune; il dit ἰατρείην (2), πείρην, ἐχέσα, νῦ σοι, et ailleurs il emploie les mots usités par le peuple, et une foule d'expressions triviales.

S'il faut dire aussi quelque chose d'un certain philosophe, taisons du moins son nom en parlant de ses talens et de ses compositions historiques, que je lus derniérement à Corinthe.

(1) Ce mot veut dire: *qui porte des javelots.*
(2) Ces termes sont Ioniens.

Elles surpassent toute espérance (1). Dès son début, à la première phrase de son exorde, il pousse un argument à ses lecteurs, et s'étudie à leur prouver, par un raisonnement profond, qu'il ne convient qu'au seul (2) philosophe d'écrire l'histoire. Plus bas il forme un syllogisme, puis un autre, enfin son exorde entier est hérissé d'argumens dans toutes les figures, et dont il se sert pour se louer à l'excès. Les éloges (qu'il donne à ses héros), sont outrés et sentent la dérision. Il ne quitte point, pour les faire, la forme syllogistique, au contraire, quand il loue, ce n'est qu'à force d'argumens entassés les uns sur les autres. Mais ce qui m'a paru fort choquant et très-peu convenable à un philosophe, dont le menton est ombragé d'une longue barbe grise, c'est ce qu'il dit dans sa préface : que notre Empereur obtiendra le rare avantage de voir les philosophes ne pas dédaigner d'écrire son histoire. En vérité si une pareille réflexion est juste, il valoit mieux la laisser faire à ses lecteurs, que de l'écrire.

Il ne faut pas passer sous silence cet autre qui commence ainsi (3). *Je vais parler des Romains*

(1) C'est-à-dire, elles sont plus ridicules qu'on ne pourroit le croire.

(2) Il faut entendre ici, par Philosophe, *Sophiste*, *Dialecticien.*

(3) Celui-ci copie Hérodote ; les phrases imprimées en italique, sont les paroles même d'Hérodote : l'une se trouve au livre huitième, l'autre au livre premier, en parlant de *Candaule.*

et des Perses, et dit plus bas, *il falloit qu'il arrivât quelque malheur aux Perses.* Ensuite *c'étoit Osroës que les Grecs appellent Oxyroës*, et mille autres traits de ce genre. Tu vois que celui-ci ressemble assez à l'autre, si ce n'est que l'un copie Thucydide, et que le dernier transcrit Hérodote.

Un autre encore, qui se distingue par la beauté de son style égal à celui de Thucydide, si même il ne le surpasse pas un peu; après avoir décrit avec beaucoup de force et de clarté, du moins à ce qu'il pense, toutes les villes, toutes les montagnes, les plaines et les fleuves, ajoute : *puisse le dieu qui détourne les malheurs rejetter tout cela sur la tête de nos ennemis.* Sa description est plus froide que la neige Caspienne, ou la glace Celtique. A peine un livre entier lui suffit-il pour décrire le bouclier de l'Empereur, *au milieu duquel on voit la Gorgone, dont les yeux sont peints de bleu* (1), *de blanc et de noir. Son baudrier semblable à l'arc-en-ciel, et les serpens entrélacés et roulés comme des cheveux crépus.* Que de phrases n'emploie-t-il pas en parlant des bottes de Vologèse, du frein de son cheval? Quelle chevelure il donne à Osroës, passant le Tigre à la nage? Dans quel antre *couvert de lierre, de myrthes et de lauriers entrelacés ensemble et formant un ombrage épais*, ne le fait-

(1) Cet historien mal-adroit, copie sans goût et sans ordre, la description des armes d'Agamemnon, qui se trouve dans l'Iliade, *liv. XI, v. 25.*

il pas refugier ? Vois combien tout cela est nécessaire à l'histoire, et que de choses, sans ces digressions, eussent manqué au récit des événemens.

C'est parce qu'ils n'ont pas la force de dire des choses utiles, ou parce qu'ils ignorent ce qu'il faut dire, que ces historiens ont recours à des descriptions d'antres et de pays. Et lorsqu'ils ont à raconter des faits considérables, ils ressemblent à un esclave nouvellement enrichi par la succession de son maître, et qui ne sait, ni comme on porte une robe, ni comme on doit se conduire dans un festin : on le voit se jetter avec avidité sur un plat de soupe, ou sur des viandes salées, dont il se remplit jusques à étouffer, tandis que la table est couverte de gibier et d'oiseaux délicats. L'historien dont je parlois tout-à-l'heure, fait blesser ses guerriers d'une manière assez ridicule et les fait mourir de mort fort étrange : l'un, pour avoir reçu une blessure au gros doigt du pied, expire sur le champ : au seul cri du général Priscus, vingt-sept des ennemis meurent subitement. Mais c'est dans l'énumération des morts qu'il surpasse toutes ces extravagances. Il y donne un démenti formel aux lettres de nos généraux : il fait périr près d'Europas (1), sept mille deux cents trente-six des

(1) Ville de Médie, en-deçà de l'Euphrate, selon Paulmier ; mais selon Etienne de Byzance, et Ptolemée, *liv. 5, chap. 15*, c'est une ville de Syrie, située sur le bord de l'Euphrate.

ennemis, et prétend qu'il n'y eut que deux Romains de tués et neuf de blessés. Je ne sais, en vérité, comment, avec du bon sens, on peut supporter de pareilles inepties.

Ce que je vais dire ici, n'est pas de peu de conséquence. Le desir de rendre son style vraiment attique, l'affectation de ne parler qu'un langage pur, lui fait souvent changer les noms Romains pour les traduire en Grec. Il écrit Κρονίων, pour *Saturninus*; Φρόϊς, pour *Fronto*; Τιτάνιος, au lieu *Titianus*, et de mille autres sottises encore plus ridicules. C'est encore le même écrivain qui dit, au sujet de la mort de Sévérien, que *tous ceux qui ont cru qu'il étoit mort d'un coup d'épée se sont trompés, mais qu'il s'étoit fait périr en se privant de nourriture, genre de mort qui lui parut moins douloureux que tout autre.* Il ignoroit sans doute que Sévérien n'avoit enduré la faim que pendant trois jours, et qu'on a vu plusieurs personnes supporter sept jours entiers d'abstinence. A moins qu'on ne pense qu'Osroës est demeuré en présence de Sévérien, attendant toujours que la disette fît périr ce dernier, qui, par cette raison, n'aura pas vécu au-delà de sept jours.

Dans quel endroit, mieux que dans celui-ci, mon cher Philon, pourroit-on placer ceux qui emploient des termes poétiques en écrivant l'histoire; qui disent, par exemple, Ελέλιξε (1)

(1) Le verbe ἐλέλιζω, ne s'emploie qu'en poésie; δυπέω est également poétique; mais le nom δῦπος, s'écrit en prose. Je traduis cette phrase par un vers,

μὲν

μὲν ἡ μηχανὴ, *la machine s'ébranle.* Τὸ τεῖχος δὲ πρὸν μεγάλως ΕΔΟΥΠΗΣΕ, *le mur en s'écroulant fait un horrible bruit;* et ensuite, comme dans la seconde partie de cette belle histoire, Ἔδεσσα μὲν δὴ ὅλη τοῖς ὅπλοις ΠΕΡΙΕΣΜΑΡΑΓΕΙΤΟ, *le bruit des armes fait retentir au loin les murailles d'Edesse;* et ΟΤΤΟΒΟΣ (1) ἦν καὶ ΚΟΝΑΒΟΣ ἅπαντα ἐκεῖνα, *le tumulte et le bruit régnoient en tous ces lieux;* et ce qui suit, ὁ στρατηγὸς ΕΜΕΡΜΗΡΙΖΕ, *le général réfléchissoit profondément aux moyens de faire approcher son armée des murailles.* Parmi toutes ces belles expressions, on en rencontre une foule d'autres qui sont basses, et dont il n'y a que la populace et les mendians qui osent s'en servir, tel est celle-ci: ἐπέστειλεν ΣΤΡΑΤΟΠΕΔΑΡΧΗΣ (2) τῷ κυρίῳ, *le général écrivit à l'empereur;* et ceci, οἱ στρατιῶται ἠγόραζον τὰ ΕΓΧΡΗΖΟΝΤΑ, *les soldats achetoient les ustensiles nécessaires;* et encore, ἤδη λελυμένοι περὶ αὐτὸς ἐγίγνοντο, *après s'être lavés, ils se rangeoient autour d'eux;* et bien d'autres mots de cette sorte. Un style aussi disparate

pour mieux faire sentir le ridicule de ceux qui mêlent les termes poétiques et les vers avec la prose: peu s'en faut que la phrase grecque ne soit aussi un vers.

(1) Ὄτοβος et κόναβος, sont encore deux termes homériques. Ἐμερμήριζεν, est un terme trop élevé pour la prose; Homère l'emploie au commencement du deuxième livre de l'Iliade et ailleurs.

(2) Ce terme bas, que reprend Lucien, signifie moins *le général*, que *le maître du camp.* L'auteur auroit dû mettre στρατηγὸς; le mot ἐγχρήζοντα, est aussi trivial que notre mot *ustensiles*, par lequel je l'ai traduit. Quant à la phrase suivante, j'avoue que j'ignore quelle est l'expression que Lucien y a pu critiquer.

est aussi ridicule que le seroit un comédien qui s'avanceroit sur le théatre, un pied chaussé d'un cothurne et l'autre d'une sandale.

On voit encore des historiens qui composent des exordes brillans, dont le style relevé et l'excessive longueur font espérer que ce qui va suivre sera admirable et digne d'être écouté; mais ils produisent ensuite un corps d'histoire si petit, si foible, qu'il semble que ce soit un enfant qui s'amuse, comme Cupidon, à se couvrir le visage du masque d'Hercule ou de celui d'un Titan. Ceux qui entendent lire de pareils ouvrages, s'écrient bientôt : *c'est la montagne qui accouche.* Ce n'est point ainsi qu'une histoire doit être écrite. Il faut, au contraire, que toutes ses parties se ressemblent, qu'elles aient, pour ainsi dire, la même couleur; que le corps y soit proportionné à la tête : et l'on doit bien prendre garde à ne pas lui donner un casque d'or et une cuirasse ridicule, composée de haillons ramassés au hasard, ou de peaux pourries et cousues ensemble; un bouclier d'osier et des cuissards de peau de truie. On voit aujourd'hui une foule d'historiens qui posent sur un corps de pygmée la tête du colosse de Rhodes. D'autres, au contraire, produisent des corps sans tête, des histoires sans exorde, et commencent tout de suite par le récit des faits, sans doute, dans l'intention de s'égaler (1) à quelques anciens, principalement

(1) Le grec : προσεταιρίζονται, veut dire dans toute

à Xénophon qui commence ainsi une histoire : *Darius et Parysatis avoient deux fils* (1). Mais ils ignorent que certains récits ont la force d'un exorde, quoique le vulgaire des lecteurs ne s'en apperçoive pas. C'est ce que nous ferons voir par la suite.

Cependant tous ces défauts, qui pèchent contre l'expression ou contre l'ordonnance, sont, en quelque manière, supportables. Mais se tromper sur la situation des places, non-seulement de quelques parasanges, mais de plusieurs journées de chemin, à quoi cela peut-il ressembler ? L'un de ces faiseurs d'histoires a composé la sienne avec tant de négligence, que, sans avoir jamais mis le pied en Syrie, sans même en avoir entendu parler *dans les boutiques des barbiers*, comme on dit communément, il va jusqu'à dire, en parlant d'Europas : *cette ville, située dans la Mésopotamie, est éloignée de l'Euphrate de deux journées de chemin. Les Edesséens en sont les fondateurs.* Cette bévue ne lui a pas suffi, et dans le même livre cet admirable historien enlève de sa place Samosate ma patrie, et la transporte en Mésopotamie avec sa citadelle et ses fortifications, pour la renfermer entre deux fleuves qui

sa force, *se familiarisent, vont de pair à compagnon*, comme s'exprime le peuple.

(1) L'expédition du jeune Cyrus commence ainsi ; mais il est bien douteux que cet ouvrage soit de Xénophon ; et cet auteur lui-même, au commencement du troisième livre de son histoire grecque, semble reconnoître Thémistogène de Syracuse, pour l'historien du jeune Cyrus.

coulent à ses côtés sur son territoire et baignent, pour ainsi dire, ses murailles. Il seroit fort risible, mon cher Philon, que je voulusse à présent me défendre auprès de toi d'être Parthe, ou citoyen de Mésopotamie, au milieu de laquelle cet incomparable écrivain m'a transplanté comme un nouveau colon.

En vérité, ce que le même auteur rapporte de Sévérien est tout-à-fait croyable : car il assure avec serment le tenir de la bouche d'un de ceux qui s'enfuirent du combat. Or, comme il ne veut pas que Sévérien se soit donné la mort avec une épée, ni qu'il ait bu du poison ou se soit étranglé, afin d'imaginer un genre de mort qui paroisse nouveau par sa hardiesse, il nous dit que Sévérien possédoit de grands vases du plus beau crystal, et que quand il eut résolu de mourir, il rompit le plus grand de ces vases et se servit d'un des morceaux pour se couper la gorge. Ainsi ce guerrier n'a trouvé ni poignard, ni javelot qui ait pu lui procurer un trépas noble et héroïque.

Ensuite, après que Thucydide (1) a prononcé une oraison funèbre pour ceux qui sont morts les premiers dans cette guerre, l'auteur pense qu'il doit aussi faire celle de Sévérien : (car tous ces historiens entrent en lice avec Thucydide, qui n'est nullement la cause des malheurs arrivés en Arménie); après donc

(1) Ironie très-délicate, par laquelle Lucien reproche à cet historien d'avoir pillé l'oraison funèbre que Thucydide met dans la bouche de Périclès.

avoir fait à son héros de magnifiques obsèques, il fit monter sur son tombeau un rival de Périclès, un certain Aphranius Silo Centurion, qui déclama tant et de si belles choses, que je pleurai abondamment à force de rire; sur-tout lorsque l'orateur Aphranius mêlant, sur la fin de son discours, les larmes aux sanglots, fit la récapitulation des soupers délicats et des parties de débauches dans lesquelles il avoit été le compagnon de Sévérien. Enfin il couronna sa harangue par la catastrophe de la tragédie d'Ajax; car, tirant bravement son épée, comme on s'y devoit attendre de la part d'Aphranius, il se tua sur le tombeau, à la vue de tout le monde. Il y a long-temps, en vérité, qu'il méritoit d'être mis à mort pour déclamer tant de sottises. Cependant je le blâmai de deux choses, entre beaucoup d'autres, d'avoir presque parlé de plats et de ragoûts, et de s'être lamenté au souvenir des gâteaux; mais je lui reprochai sur-tout de n'avoir pas étranglé, avant de mourir, l'historien auteur de cette farce.

Je pourrois encore, mon cher, joindre à ces historiens plusieurs autres qui leur ressemblent; mais je n'en citerai plus que quelques-uns, et je passe ensuite au second objet que je me suis proposé de traiter, c'est-à-dire aux préceptes suivant lesquels on peut écrire l'histoire avec succès. Si j'insiste sur le premier, c'est qu'on voit beaucoup d'écrivains qui omettent, ou ne parcourent que légére-

ment des faits importans et dignes d'être transmis à la postérité, tandis que par impéritie, par défaut de goût, ou parce qu'ils ignorent tout ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, ils s'appesantissent sur des détails minutieux, qu'ils racontent avec une prolixité et une exactitude fatigante. Je compare ces auteurs à un homme qui, dédaignant de regarder, de louer ou de faire remarquer à ceux qui ne l'appercevroient pas, la statue de Jupiter Olympien, dont l'extrême beauté se fait sentir dans ses moindres parties, admireroit la forme régulière et le beau poli du piédestal, la juste proportion de la base, et emploieroit tous ses soins à les décrire.

J'en ai lu un qui, en moins de sept lignes, raconte lestement la bataille qui se donna près d'Europas, et dépense plus de vingt mesures d'eau (1) à faire une digression froide et déplacée sur l'aventure d'un cavalier Maure nommé *Mausacas*, qui, *pressé par la soif, égaré dans les montagnes, rencontre des paysans de Syrie qui lui donnent à dîner. D'abord ils ont peur de lui; mais bientôt après, reconnoissant qu'il est de leurs amis, ils le reçoivent chez eux et le régalent, lui disent qu'un de leurs camarades a voyagé dans le pays des Maures, où l'auteur dit avoir été aussi, parce qu'il a un frère qui porte les armes en cette contrée.* Il prend de-là occa-

(1) Allusion à l'usage pratiqué par les Athéniens, de mesurer avec une clepsydre le temps que les orateurs employoient à parler.

sion de débiter des fables d'une longueur mortelle, et de nous apprendre *comment il a chassé dans la Mauritanie; comment il a vu beaucoup d'éléphans paître ensemble dans une même prairie; comment il s'en est peu fallu qu'il ne fût dévoré par un lion; comment il a acheté de beaux poissons à Césarée.* Cet admirable historien, sans s'embarrasser du carnage qui se fait auprès d'Europas, de la poursuite des fuyards, ni des suspensions d'armes nécessaires (1), ni des gardes et des contre-gardes, s'absente jusqu'au soir, pour aller voir à Césarée Malchion le Syrien, qui vient d'acheter à bon marché des Scares (2), d'une grandeur monstrueuse; et si la nuit ne l'eût surpris, il seroit peut-être resté à souper avec lui, car les Scares étoient déja préparés. Il faut avouer que si l'auteur ne se fût donné la peine d'insérer tous ces détails dans son histoire, nous eussions pour toujours ignoré des faits d'une grande

(1) Pour enterrer les morts.

(2) *Scaros* est une espèce de poisson, dont Athenée parle beaucoup au livre septième, *page 319*. On lui donne le même nom en françois; Oppien, dans son poëme de la pêche, *liv. 1, v. 134*, dit que le Scare est le seul des poissons qui ait une espèce de langage et qui rumine :

ὅς δὴ μοῦνος ἐν ἰχθύσι πᾶσιν ἀναιδέοις
φθέγγεται ἰκμαλέην λαλαγὴν, καὶ μοῦνος ἐδητὺν
ἄφορρον προϊῆσιν ἀνὰ στόμα, δεύτερον αὖτις
δαινύμενος μήλοισιν ἀναπλύσων ἴσα φορβήν.

Le *Scare* est un poisson saxatile à nageoires épineuses. *Voyez* le Dictionnaire d'histoire naturelle de Valmont de Bomare.

importance, et les Romains eussent fait une perte irréparable, si le Maure *Mausacas*, qui avoit soif, n'eût trouvé à boire, et s'il fût revenu au camp sans avoir dîné.

Combien d'autres minuties, encore plus nécessaires (1), ne passai-je pas exprès sous silence, comme *la joueuse de flûte qui vint les trouver d'un village voisin. Les présens que se font mutuellement le Maure et Malchion ; le premier donne à l'autre son javelot et en reçoit une boucle.* Il y a encore bien d'autres détails de cette nature racontés au sujet du combat qui se donna près d'Europas ; mais ce sont là les principaux. En vérité l'on pourroit dire avec grande raison, que ces auteurs ne regardent point la rose, tandis qu'ils examinent avec attention les épines qui croissent à sa queue.

Un autre encore, mon cher Philon, personnage fort ridicule, qui n'a jamais mis le pied hors de Corinthe, qui n'a peut-être pas voyagé jusqu'à Cenchrée (2), loin d'avoir vu la Syrie et l'Arménie, commence ainsi, car je m'en souviens : *Les oreilles sont plus infidelles que les yeux* (3) ; *j'écris donc les choses que j'ai vues et non pas entendu dire.* Cependant

(1) Ceci est dit ironiquement et par antiphrase. La correction que fait Reitz en cet endroit, fait évanouir la plaisanterie de Lucien, que ce savant paroît n'avoir pas sentie.

(2) Bourgade éloignée de Corinthe de soixante-dix stades, qui répondent à trois lieues et demie de France.

(3) Celui-ci pille Hérodote, qui s'exprime ainsi, *liv. 1, chap. 8.*

il a si bien vu tout ce dont il parle, qu'à l'occasion des dragons des Parthes (1) (étendards propres à guider la multitude chez ce peuple, un seul dragon conduit, je pense mille soldats); il dit que *ces dragons vivans, d'une énorme grandeur, naissent en Perse un peu au-dessus de l'Ibérie (2); que d'abord on les attache à de grandes piques et qu'on les élève en l'air, lorsqu'on se met en marche contre l'ennemi que cette vue épouvante; mais qu'au moment du combat, lorsqu'on en vient aux mains, les Parthes les détachent et les lancent sur leurs ennemis. Que par-là plusieurs de nos Romains avoient été dévorés, et d'autres étouffés, brisés sous les nœuds dont ces monstres les enveloppoient.* Il ajoute, *qu'il a vu tout cela d'assez près, mais en sûreté, faisant ses observations du haut d'un arbre élevé.* Il a bien fait de ne pas attaquer de front ces terribles animaux; nous aurions perdu un historien d'un rare mérite,

(1) Au lieu d'étendard, les Parthes portoient un dragon au bout d'une pique. Ces dragons étoient de bois ou d'autre matière, et l'imbécille historien pousse l'ignorance jusqu'à prétendre qu'ils sont vivans, et qu'ils ont fait des merveilles dans la bataille.

(2) Les anciens donnoient le nom d'*Ibérie* à deux pays différens; ils appelloient ainsi l'*Espagne*, et une province voisine de la Colchide et de l'Albanie, et que nous nommons aujourd'hui *Georgie*; c'est donc une faute de géographie que Lucien reprend ici dans cet historien. Etienne de Bysance est tombé dans la même erreur, en plaçant la seconde Ibérie près la Perse; mais Ptolemée, *liv. 5, chap. 11*; et Strabon, *liv. 11, page 343*, dont l'autorité est d'un bien plus grand poids, placent la seconde Ibérie auprès de l'Albanie.

et qui lui-même a fait pendant cette guerre plusieurs actions brillantes et héroïques. En effet, il courut beaucoup de dangers, a même été blessé aux environs de Soure ; mais c'est en allant du Cranion à Lerne (1). Il a lu toutes ces belles choses aux Corinthiens, qui savoient fort bien qu'il n'avoit jamais vu de bataille, même en peinture : aussi ne connoît-il ni les armes, ni les machines, ni les noms des différentes évolutions, ni ceux des divers ordres de bataille, il ne manque pas de nommer *transversale*, la phalange que l'on appelle *droite*, et de dire, faire marcher contre *l'aîle*, au lieu de contre *le front* (2).

(1) Fontaine aux environs de Corinthe ; il ne faut pas la confondre avec le marais de Lerne, dont Hercule tua l'Hydre ; ce marais étoit situé près d'Argos. Quant à *Soure*, on ne trouve qu'une ville de ce nom, placée dans la Lycie ; elle possédoit un oracle. Ce passage de Lucien donne à entendre qu'il y avoit une ville de Soure en Asie, et une bourgade de ce nom dans le voisinage de Corinthe. Quoi qu'il en soit, cette plaisanterie paroissoit bien vive sans doute aux contemporains de Lucien, puisqu'ici le Scoliaste s'écrie : ἀπόλοιο μίαρε αὐτῇ γελωτοποιᾷ, ce qu'on pourroit traduire en style cavalier, *que la peste l'étouffe avec sa plaisanterie.*

(2) Ælien, περὶ στρατηγικῶν τάξεων, décrit les différentes phalanges au *chap. 30*, la phalange transversale, dit-il, est celle qui a beaucoup plus de longueur que de profondeur ; la phalange droite est, au contraire, celle qui a plus de profondeur que de longueur (par ce dernier mot, il faut entendre ce que nous appellons *front*), il y avoit une troisième espèce de phalange, que les Grecs appelloient λοξὴ, *oblique* ; elle avoit la forme d'une lozange.

Quelque autre aussi habile a renfermé dans cinq cents lignes tout ce qui s'est fait depuis le commencement jusqu'à la fin de cette guerre, soit en Arménie, soit en Syrie, en Mésopotamie, sur le Tigre, en Médie, &c.; et d'après cela il prétend avoir écrit une histoire. Il met à la tête de son livre un titre presque aussi long que son livre même : *Le récit des victoires nouvellement remportées par les Romains en Arménie, en Médie, et en Mésopotamie, par Antiochianus, vainqueur aux jeux sacrés d'Apollon*, (il avoit dans sa jeunesse remporté le prix de la course).

J'en ai lu un autre qui a composé son histoire en forme de prédictions : il annonce la prise de Vologèse et la mort d'Osroës, et dit que le premier sera exposé aux lions : il couronne ce beau chef-d'œuvre par ce triomphe si désiré (1); mais auparavant il fonde en Mésopotamie une ville d'une grandeur et d'une magnificence incomparable : cependant il délibère beaucoup pour savoir s'il l'appellera ou *Nicée* (2) ou *Omonoé* ou *Irénie*, la chose n'est pas encore décidée, et voilà une belle ville qui n'a point de nom ; en revanche, elle est pleine des folies et

(1) Ce triomphe est celui de Marc-Aurèle et de son frère Verus, sur quoi on peut consulter J. Capitolinus, *page 106*, partie troisième de l'édition de Buxorn-Zwerius. M. de Tillemont place ce triomphe à l'an 166 de J. C.

(2) Allusion à la signification de ces mots, dont le premier veut dire *victorieuse*, le second *concorde*, par allusion à la concorde des deux frères qui régnoient alors ; le dernier nom signifie *pacifique*.

de l'orgueil de l'historien. Il nous promet déja de nous apprendre tout ce qui doit se passer dans les Indes et pendant notre navigation sur l'océan indien : il ne s'en tient pas seulement à la promesse ; l'exorde de cette prédiction sur l'Inde est déja composé, et la troisième légion, les Celtes, et une petite portion des Maures avec Cassius, ont déja passé le fleuve Indus; mais ce qu'ils feront par la suite, comment ils soutiendront le choc des Eléphans, c'est ce que dans peu ce bel historien nous écrira de Muzuris (1), ou du pays des Oxydraques.

C'est par leur ignorance, que ces historiens disent tant d'inepties : ils ne jettent pas les yeux sur ce qui mériteroit de les fixer ; et quand ils le verroient, ils n'ont pas le talent nécessaire pour le rendre comme il faut. Leur imagination déréglée fait éclorre tout ce que peut produire au dehors, *une langue qui n'est retenue par aucun frein*, pour parler comme un poëte (2). Ils cherchent à se donner du relief par le nombre des livres, ou par les titres de leurs ouvrages, et

(1) M. Dusoul croit que Musuris est une ville de l'Inde ; mais il avoue qu'il ignore sa position. Quant aux Oxydraques, c'est un peuple des Indes fort belliqueux, et chez lequel Alexandre pensa perdre la vie dans un combat ; mais Ptolemée la lui sauva, et mérita le surnom de *sauveur*, σωτὴρ. Etienne de Bisance, dit cependant que plusieurs auteurs regardoient ce fait comme faux. *Voyez* ce qu'en dit Q. Curce, *liv. 9, chap. 4 et 5* ; Strabon, *liv. 15, 473 et 482*, parle aussi des Oxydraques et du combat d'Alexandre.

(1) Euripide, *Bacchantes*, *v. 385*.

ces titres sont souvent très-ridicules. L'un prend celui-ci : *les victoires Parthiques* (1), *tant de livres. La Parthide, premier et second livre*, à l'exemple de celui qui a écrit l'*Attide* (2). Un autre intitule encore plus plaisamment son ouvrage, que j'ai lu, *les Parthoniciques de Démétrius de Sagalasse.* Je n'en parle pas tant pour tourner ces auteurs en ridicule et plaisanter sur ces histoires, qui d'ailleurs sont si belles, que dans la vue d'être utile ; car quiconque saura éviter ces sortes de défauts, aura déja acquis la majeure partie des qualités nécessaires pour bien écrire l'histoire, ou plutôt il lui en manquera bien peu, si ce précepte de dialectique est vrai, *de deux choses opposées et qui ne reçoivent point de milieu, si l'on rejette l'une, on admet nécessairement l'autre.*

Mais, dira quelqu'un (3), la place est suffisamment nettoyée, toutes les épines et les ronces qui la couvroient sont coupées, les décombres en sont ôtés, ce que le terrein avoit de rabotteux est uni, il faut actuellement y bâtir et nous faire

(1) Ce titre est d'autant plus ridicule, qu'il peut signifier *les victoires remportées par les Parthes*, aussi bien que les *victoires remportées sur les Parthes.*

(2) Philochorus avoit composé sous ce titre, un ouvrage sur les antiquités historiques de l'Attique. Cet historien florissoit sous Ptolemée Philopator ; il étoit Athénien, fils de Cycnus, et n'étoit pas moins habile en poésie qu'en histoire. Le temps nous a ravi tous ses ouvrages, cités fréquemment et avec honneur chez les anciens, et dignes de nos plus grands regrets. *Vossius de histor. Græcis, liv. 1, chap. 18.*

(3) Le σοὶ de cet endroit me paroît explétif, ou devoir être changé en μοί.

voir quel (architecte) vous êtes, non pas seulement capable de renverser les édifices des autres, mais en état d'en imaginer un si bien composé, que personne, pas même Momus, n'y pourroit trouver à blâmer.

Eh bien, je dis que pour être un bon historien, il faut réunir en soi deux qualités principales: la première est une intelligence capable des affaires d'état, et la seconde est l'art de bien s'exprimer. L'une ne peut s'apprendre, c'est un présent de la nature: l'autre peut s'acquérir par l'exercice, par un travail continuel, et sur-tout par l'imitation des anciens. Mais aucun art ne sauroit suppléer ces deux talens, et mes conseils seroient inutiles à cet égard. Mon livre ne promet point de rendre spirituels et intelligens ceux que la nature n'a point formés tels. Si l'on avoit l'art de changer ainsi et de transformer les caractères, de convertir le plomb en or, et l'étain en argent, de faire un Titormus d'un Conon (1), un Milon d'un

(1) Milon, fier de sa force extrême, rencontrant un jour Titormus, pâtre d'une haute stature, voulut connoître quelle étoit la vigueur de cet homme. Celui-ci lui dit qu'il n'étoit pas d'une grande force; mais étant descendu dans la plaine d'*Evenus*, et ayant ôté son habit, il prit une pierre énorme, la tira d'abord à lui, ensuite la repoussa, et fit cela deux ou trois fois; puis il l'enleva jusqu'à la hauteur de ses genoux, enfin il la chargea sur ses épaules, et la porta environ l'espace de cinquante orgyes ou brasses, et la jetta à terre: Milon put à peine ébranler cette roche. Titormus allant ensuite à son troupeau, saisit par le pied un taureau furieux, qui fit tous ses efforts pour s'enfuir, et ne le

Léotrophide (1), ce seroit un secret inappréciable.

Mais en quoi consiste donc l'utilité de l'art et des conseils que vous proposez ?

put pas; le pâtre, de l'autre main, en prit également un second par le pied, et les tint tous les deux en respect. Milon, voyant cela, leva les yeux au ciel, et s'écria, *ô Jupiter! cet homme est-il donc un autre Hercule que tu aies engendré aux hommes?* De-là vint, dit-on, le proverbe *c'est un autre Hercule.* Scholie grecque. Cette scholie est prise presque mot à mot, des histoires diverses d'Ælien, *liv. 12, chap. 22.*

(1) Léotrophide, ou Léotréphide, ainsi qu'il est nommé dans Athenée, étoit un méchant poëte Athénien de la tribu de Cécrops. Sa maigreur extrême étoit passée en proverbe; et Hermippus, poëte comique, cité par Athenée, *liv. 12, chap. 13*, fait dire à Bacchus, par un acteur, dans une pièce intitulée: *les Cercopes* (c'est-à-dire, *les sauterelles qui ont des queues*):

νῦν οἱ γὰρ πενόμενοι
ἀνάπηρα σοὶ θύουσιν ἤδη βοΐδια
Λεωτρεφίδου λεπτότερα καὶ Θυμαντίδου.

Les pauvres à présent, vous sacrifient de petits bœufs mutilés, et plus maigres que Léotrophide et Thumantis. Aristophane, dans sa comédie des oiseaux, *v. 1405*, compare à Léotrophide, Cinésias, autre poëte dithyrambique, aussi maigre que le premier, et de plus surnommé *le poëte Philyrin*, c'est-à-dire, *de tilleul*, à cause d'un corset fait de ce bois, que portoit Cinésias pour soutenir sa taille d'une hauteur excessive. *Voulez-vous rester avec nous*, lui dit Aristophane, par la bouche de Pistétaire, *vous menerez avec Léotrophide le chœur de la tribu Cécropide*, où Paulmier remarque fort judicieusement qu'il seroit mieux de lire, κερκοπίδα φυλὴν, *la tribu des sauterelles*, en jouant sur le mot κεκροπίδα. Je serois étonné qu'Aristophane eût manqué cette plaisanterie tout-à-fait dans son goût. *Voyez* le Scholiaste et Suidas.

Leur objet n'est pas de créer des choses qui doivent déja exister, mais d'apprendre à s'en servir d'une manière convenable. Si, par exemple, Iccus (1), Hérodicus, Théon, ou tout autre maître de Gymnase, ne vouloient point s'engager à rendre vainqueur aux jeux olympiques, et rival de Théagène de Thase ou de Polydamas de Scotusse, ce Perdiccas, dans le cas où ce seroit lui, et non pas Antiochus, qui eût aimé Stratonice sa belle mère, et ruiné sa santé par cette passion; mais (qu'ils s'engageassent) à fortifier, par les principes de leur art, un sujet qu'on leur donneroit, pourvu qu'il fût capable de supporter les travaux de la Gymnastique (devroit-on les blâmer (2) ?). Que l'on ne me blâme donc pas non plus, si je dis que j'ai trouvé un art qui apprend à remplir avec succès une carrière aussi grande, aussi pénible que celle de l'histoire; car je ne promets point de faire un bon historien d'un homme pris au hazard, mais de montrer à celui que la nature a formé intelligent, et qui s'est exercé à bien écrire, un chemin qui le conduira plus promptement, et plus facilement à son but.

On ne pourroit pas dire qu'un homme intelligent n'a besoin ni d'art ni d'enseignement

(1) Iccus étoit de la ville de Tarente. Platon, dans son Protagoras, *page 316*, édition d'Henri Etienne, le range avec Hérodicus de Sélymbris, au rang des Sophistes.

(2) Dans le grec, cette parenthèse est sous-entendue par ellipse.

pour

seignement pour les choses qu'il ignore, autrement il joueroit de la cithare ou de la flûte, sans l'avoir jamais appris ; il sauroit tout par lui-même ; cependant il ne pourra rien exécuter sans qu'on le lui enseigne ; mais avec un maître il peut tout apprendre facilement et s'y perfectionner.

Qu'on me donne donc pour disciple un homme tel que je vais le peindre : prompt à concevoir, habile à s'exprimer, d'un esprit profond et pénétrant, capable de gérer les affaires publiques si on les lui confie, versé dans la science militaire, et sachant par expérience ce que c'est que commander une armée : sur-tout, qu'il ait fréquenté les camps, que souvent il ait vu les soldats faire leurs évolutions et se ranger en bataille, qu'il connoisse les armes et les machines de guerre, qu'il sache ce que c'est que *l'aile* et le *front* d'une armée, les *bataillons* et les cavaliers, et quels sont leurs différentes manœuvres (1), ce que c'est que *marcher à l'ennemi*, ou *l'envelopper ;* enfin je ne veux point de ces gens qui ne sont jamais sortis de chez eux, et qui sont obligés de s'en rapporter à ceux qui leur racontent les événemens.

Mais il faut, avant tout, que l'historien soit pleinement libre dans sa façon de penser, qu'il ne soit touché ni de crainte ni d'espérance ; autrement il ressembleroit à ces juges corrompus qui, pour un salaire, prononcent des arrêts

(1) Le grec dit simplement : καὶ πόθεν, *et d'où ;* ce qui est fort obscur.

dictés par la faveur ou par la haine. Qu'il ne s'embarrasse point de ce que Philippe a eu l'œil crevé sous les murs d'Olynthe, par Astérus, cet habile archer d'Amphipolis : mais qu'il nous le montre tel qu'il étoit. Il ne doit se faire aucune peine de peindre Alexandre assassinant inhumainement Clitus au milieu d'un festin, s'il le représente au naturel. La crainte de Cléon régnant par ses intrigues sur l'assemblée du peuple, et s'emparant de la tribune, ne l'empêchera pas de dire que c'étoit un homme dangereux et forcené. La république entière des Athéniens ne lui en imposera point, s'il écrit la guerre malheureuse qu'ils ont faite en Sicile. Il dira la prise de Démosthène (1),

(1) Ce Démosthène, peut être un des ancêtres du fameux orateur de ce nom, qui, comme l'écrit Plutarque d'après Théopompe, étoit d'une excellente famille; ce Démosthène, dis-je, ayant été séparé avec le corps d'armée qu'il commandoit, de celui de Nicias, pendant une fuite nocturne, fut assailli par les Syracusains et les Lacédémoniens commandés par Gylippe, et obligé de se rendre avec ses troupes. Le lendemain Nicias eut un sort semblable; mais les Syracusains ne voulurent point le recevoir prisonnier aux conditions qu'il demandoit, et massacrèrent son armée dans le moment où les Athéniens se hâtoient de traverser le fleuve *Assinare*, dans l'espérance d'être moins incommodés de l'ennemi, s'ils mettoient ce fleuve entre eux et les Syracusains, et en même temps pour étancher la soif extrême qui les tourmentoit. Ils se précipitèrent dans l'eau avec tant d'empressement et de désordre, qu'ils se renversèrent les uns sur les autres, fouloient aux pieds leurs camarades, tandis que les ennemis qui occupoient l'autre rive, les foudroyoient à coups de traits. La soif de ces malheureux étoit si violente, que malgré

la mort de Nicias, comment les Athéniens tourmentés par la soif et occupés à boire, furent la plupart taillés en pieces. Aucun lecteur sensé ne lui fera un crime de raconter les événemens d'une entreprise malheureuse et mal concertée, tels qu'ils se sont passés (1) : en effet, l'historien en n'est pas l'auteur, il ne fait que les rapporter ; et lorsque les Athéniens sont vaincus dans un combat naval, ce n'est pas lui qui coule à fond leurs vaisseaux ; s'ils prennent la fuite, ce n'est pas lui qui les poursuit. On pourroit seulement lui faire un reproche s'il ne faisoit point de vœux pour

le sang dont le fleuve étoit teint et la bourbe qui l'infectoit, ils se disputoient encore le plaisir de boire aux dépens de leur vie. Les Syracusains, après avoir pillé le camp, jettèrent les Athéniens dans les carrières, comme dans la prison où ils pouvoient être plus sûrement gardés, et ils firent mourir Démosthène et Nicias, malgré l'avis de Gylippe, auxquels ces deux généraux s'étoient rendus. *Voyez* Thucydide, *liv. 7, page 500, 501, 502 et 503.* Justin, *liv. 4*, dit que Démosthène se donna lui-même la mort. La prise de Nicias donna lieu à une fête que les Syracusains instituèrent à la sollicitation de l'orateur Euryclès : elle s'appelloit *Assinaris*, du nom du fleuve *Assinare*, et se célébroit le jour même de cette prise, c'est-à-dire, le 17 du mois, appellé *Carnéen* par les Syracusains, et *Métageitnion* par les Athéniens, ce qui répond au huit septembre de la trois cent quarante-unième année de la fondation de Rome, la quatre-vingt-onzième olympiade, et la dix-neuvième année de la guerre du Péloponnèse, suivant la Chronologie de Dodwel. *Voyez* Plutarque, vie de Nicias, *page 541*, vers la fin.

(1) A la lettre : *il pensera, comme cela est juste, qu'aucun de ceux qui ont du jugement, &c.*

sa patrie, dans une occasion où il devroit en faire (1).

Cependant s'il pouvoit corriger des événemens trop malheureux, soit en les passant sous silence, soit en les racontant autrement qu'ils ne sont arrivés..... (2).

Il étoit bien facile à Thucydide de renverser d'un trait de plume la fortification de l'Epipole, de couler à fond le vaisseau d'Hermocrate, et de percer d'un coup de lance ce méchant Gylippe pendant qu'il interceptoit les chemins et ruinoit les ponts; enfin il pouvoit jetter les Syracusains dans les carrières, faire voyager les Athéniens autour de la Sicile, et réaliser toutes les espérances d'Alcibiade; mais je ne pense pas que Clothon voulût reprendre sur son fuseau des événemens déja passés, ni qu'Atropos pût les changer.

Le devoir d'un historien est donc de raconter les faits comme ils sont arrivés; mais il ne le pourra pas, s'il redoute Artaxerxès dont il est le médecin (3), ou s'il espère en recevoir la robe de pourpre des Perses, un collier d'or,

(1) Pourquoi cela, puisqu'il doit paroître n'avoir point de Patrie?

(2) Ceci est une objection que Lucien se fait à lui-même, sur le principe de la véracité de l'historien: il y répond par la phrase suivante; c'est ce que les commentateurs ont négligé de remarquer.

(3) Ctésias, auteur d'une histoire des Perses, dont il ne nous reste plus que des fragmens; il passoit chez les Grecs pour être peu véridique, peut-être, parce qu'il ne les flattoit pas tant que leur Hérodote.

ou un cheval de Nisée (1) pour le salaire des éloges qu'il lui donne dans son histoire. Xénophon, ce judicieux historien, n'agira pas ainsi, et Thucydide encore moins; quoiqu'il ait des inimitiés particulières (2), il les oublie pour ne penser qu'à la république; il préfère les intérêts de la vérité à ceux de sa haine, et ne pardonnera pas une faute, même à celui qu'il aime. L'histoire, comme je l'ai déja dit, n'a qu'une seule perfection qui lui soit particulière, la vérité; il lui faut uniquement sacrifier sans aucun autre égard lorsque l'on veut écrire en ce genre. En un mot, la seule règle et l'exacte mesure dont se doit servir l'historien, est d'avoir toujours devant les yeux, non ceux qui l'entendent actuellement, mais ceux qui, par la suite, liront son histoire. Si au contraire il fait sa cour aux circonstances présentes, alors on le range avec raison dans la classe de ces flatteurs pour lesquels l'histoire a, depuis long-temps, autant d'aversion qu'en a la Gymnastique pour l'art de se parer. On rapporte ce beau mot d'Alexandre : *Je voudrois bien revenir au monde dans quelque temps d'ici, ô Onésicrite* (3) *! pour savoir comment les hommes liront*

(1) Le cheval de Nisée, le plus beau de tous les chevaux, étoit la monture réservée aux Souverains. *Voyez* la description qu'en fait Oppien, au premier livre de la chasse, *v.* 310.

(2) Il fut exilé d'Athènes par la voie de l'Ostracisme, sous prétexte de péculat; il se retira dans l'isle d'Ægine, où il composa son histoire.

(3) Amiral de la flotte d'Alexandre; il avoit écrit

cette histoire. S'ils louent aujourd'hui mes actions, s'ils me font la cour, n'en sois pas étonné, chacun d'eux pense qu'avec l'appât attrayant des louanges, il s'attirera mon amitié. Quoique la plus grande partie de ce qu'Homère a dit d'Achille, ne soit que des fables, cependant beaucoup de personnes sont portées à y ajouter foi, fondées sur cette preuve qui sert beaucoup à découvrir la vérité, que le poëte n'a écrit qu'après la mort de son héros. On ne voit pas en effet qu'il ait eu aucun intérêt à mentir.

Telles sont les qualités que je demande dans un historien. Qu'il soit exempt de toute crainte, inaccessible aux présens, libre, ami de la franchise et de la liberté, et, comme dit le poëte comique, qu'*il appelle des figues, des figues, et un bateau, un bateau;* qu'il ne donne rien à la haine ni à l'amitié; qu'il soit sans pitié,

l'histoire de ce prince, mais l'avoit déshonorée par une foule de fables ridicules; il sembloit avoir pris à tâche de surpasser toutes les merveilles que l'on avoit écrites sur ce conquérant, selon le témoignage de Strabon, *liv. 15, page 698.* Onésicrite avoit été disciple de Diogène le Cynique; Plutarque, *vie d'Alexandre, page 668.* Son histoire d'Alexandre étoit intitulée *éloge;* Diogène de Laërce, *liv. 6, chap. 85.* Fabricius, dans sa bibliothèque grecque, *tom. 4, page 224,* a écrit que Onésicrite étoit mort en se jettant dans le bûcher du Bracmane Calanus, qui se brûla en présence d'Alexandre; il s'autorise d'un passage de Lucien dans le *Peregrinus, tome 3, page 348;* mais ce passage ne dit rien de tel, et Fabricius s'est trompé. On sait par Plutarque, *vie d'Alexandre, p. 691,* qu'Onésicrite survécut à Alexandre, et lut à Lysimaque, un des successeurs de ce prince, le quatrième livre de son histoire.

insensible au respect et à la mauvaise honte. Juge équitable et bien disposé à l'égard de tout le monde, il ne doit accorder à personne plus qu'il ne lui appartient. Dans ses ouvrages il doit paroître étranger, sans intérêts et sans patrie, ne recevoir de loix que de lui-même, ne point fléchir sous l'autorité d'un roi, ne pas se soucier de ce que pensera tel ou tel, mais raconter ce qui s'est fait.

Thucydide voyant l'admiration que l'on avoit pour Hérodote, portée au point de faire donner à ses livres le nom des Muses, eut donc raison de porter cette loi qui est la règle de la perfection et des défauts de l'histoire, en disant que *son ouvrage est un monument éternel, et non une pièce de théatre faite pour le plaisir d'un instant, qu'il ne s'attache point aux traits fabuleux, mais qu'il veut laisser à la postérité le récit véritable des événemens.* De-là il conclut son utilité, le vrai but que tout homme sensé peut supposer à l'histoire, et comme il le dit, *s'il arrive par la suite des événemens semblables, en jettant les yeux sur ceux qui ont été précédemment écrits, on y verra ce qu'il est à propos de faire pour profiter des circonstances où l'on se trouve* (1).

L'historien qui a une telle façon de penser est celui qu'il me faut; quant à son style et à la force de ses expressions, on n'y doit

(1) Thucydide, *liv. 1, page 18*, Lucien ne cite pas les propres termes de l'historien fort exactement, il s'est contenté du sens général.

trouver ni véhémence ni rudesse (1). Les périodes continuelles, les argumens tortueux ne lui conviennent pas, et il n'est point nécessaire qu'il soit exercé dans toutes les subtilités de la rhétorique. Qu'il écrive donc l'histoire d'un style plus rassis et plus paisible; mais que le sens en soit soutenu, serré et plein de choses. Sa diction doit être claire, propre aux affaires publiques, telle enfin qu'il la faut pour exposer son sujet avec beaucoup de netteté: et comme nous avons établi pour règle de la façon de penser de l'historien, la franchise et la vérité, de même le premier but de sa diction doit être d'exposer sous le jour le plus lumineux les objets qu'il traite; qu'il s'abstienne en conséquence de tout mot inintelligible ou condamné par l'usage, et n'emploie jamais aucun de ces termes réservés aux marchés et aux tavernes. Ses expressions doivent être entendues de tout le monde et approuvées des gens instruits. Qu'il orne son style de figures, mais qu'elles n'aient rien d'ampoulé ni de trop recherché, autrement il rendroit ses discours semblables à des mets trop relevés par les assaisonnemens.

Que la pensée de l'historien participe quelquefois de la poésie et s'approprie ce que celle-ci a de magnifique et d'élevé, sur-tout lorsqu'il se trouve engagé à peindre des armées rangées

(1) Cet endroit est d'une extrême difficulté, parce qu'il est corrompu. Je me suis plus attaché à en rendre l'esprit que le sens littéral.

en bataille, à décrire des combats sur terre ou sur mer. Il faut alors qu'un petit vent poétique enfle les voiles de son navire, et le tienne élevé sur le sommet des flots; mais sa diction ne doit point quitter la terre : elle doit, à la vérité, s'élever à la beauté et à la grandeur de son sujet, s'y assimiler autant qu'il lui est permis, mais que ce soit sans sortir de son caractère, sans se livrer mal-à-propos à l'enthousiasme; elle courroit alors le plus grand danger de tomber dans une fureur poétique : pour l'éviter, il faut alors obéir au frein que le goût impose : or, il vaudra mieux que la pensée soit (pour ainsi dire) montée sur un cheval, et que l'expression marche à côté d'elle, à pied, se tenant à la selle, de peur que, dans la rapidité de la course, elle ne soit laissée bien loin en arrière (1).

Il faut encore, dans l'arrangement des mots, user de modération et garder un juste milieu : ils ne doivent être ni trop éloignés, ni trop séparés les uns des autres, cela est rude; il ne faut pas non plus qu'ils soient liés ensemble d'une manière peu harmonieuse, comme fait le vulgaire; l'un est un défaut, l'autre est désagréable pour ceux qui vous entendent.

(1) Plus cette métaphore est singulière, plus je dois la traduire avec exactitude; ce n'est pas le traducteur, mais l'auteur qui est responsable des pensées qu'il emploie : le premier ne l'est que de l'expression, d'ailleurs ceci fait, je crois, allusion à ce vers de Pindare : παρὰ Λύδιον ἅρμα πεζὸς ἰχνεύων, cité par Plutarque au commencement de la vie de Nicias.

Les faits ne doivent pas non plus être recueillis au hasard : ce n'est qu'après les avoir plus d'une fois soumis à un examen sévère que l'historien les écrira. Mais sur-tout qu'il les ait vus, qu'il en ait été le témoin, sinon qu'il n'ajoute foi qu'aux personnes qui peuvent les lui raconter avec une fidélité incorruptible, et que l'on ne sauroit soupçonner d'ajouter ou de retrancher aux événemens, par haine ou par faveur. Alors, qu'il ait un discernement juste, et qu'il ne travaille que sur les faits les plus probables ; après qu'il les aura rassemblés tous, ou du moins en grande partie, qu'il en compose premiérement un mémoire, qu'il en forme un corps dénué jusqu'à présent de beauté et dont les parties ne sont point encore distinctes, mais qu'il embellira bientôt par l'ordre qu'il répandra, par les richesses, l'harmonie et le coloris du style.

Semblable au Jupiter d'Homère, qui tantôt jette les yeux sur le pays des Thraces belliqueux, tantôt sur celui des Mysiens, que l'historien considère en particulier, tantôt la conduite des Romains, qu'il nous exposera telle qu'elle lui paroît du point élevé d'où il l'examine, tantôt la marche des Perses, ensuite celle des deux peuples, s'ils en viennent aux mains. Il ne doit point, lorsque les troupes sont rangées en bataille, fixer les yeux sur une seule partie de l'armée, sur un seul cavalier ou sur un fantassin, à moins que ce ne soit un Brasidas qui, le premier, s'élance

sur le rivage (1), ou un Démosthène qui repousse les ennemis prêts à faire une descente. C'est sur les généraux que doivent porter ses premiers regards. S'ils donnent quelques ordres, il doit les entendre et savoir comment, dans quel dessein, et pour quelle raison ils les ont donnés. Lorsque la mêlée s'engage, tout doit être réuni sous un seul point de vue. L'historien alors pesera les événemens, comme dans une balance, poursuivra les fuyards avec les vainqueurs, et fuira avec les vaincus. Cependant il faut qu'il mette des bornes à ces sortes de détails, qu'il évite la satiété, la grossiéreté, la prolixité si ordinaire aux jeunes gens, et qu'il sache se tirer avec facilité d'un récit. Après avoir fixé les événemens à un point convenable, qu'il passe à d'autres qui sont instans, et lorsqu'il en sera délivré, il reviendra aux premiers, aussi-tôt qu'ils le rappelleront. Enfin, qu'il fasse marcher avec rapidité tous les faits, et qu'il exprime, s'il est possible, l'identité des temps (2); qu'il vole en un instant d'Arménie en Médie; de-là, qu'il passe, comme un trait (3), en Ibérie, ensuite en Italie, afin de ne laisser en arrière aucune circonstance intéressante.

(1) Thucydide, *liv. 4, page 245.*

(2) Lucien veut dire par-là, que si plusieurs événemens se sont passés en même temps, il faut que l'historien, par la rapidité de son récit, imite, s'il est possible, cette identité de temps.

(3) Le grec dit : *d'un seul sifflement*, ἑνὶ ῥοιζήματι, et il exprime par-là le sifflement du trait sans le nommer.

Mais sur-tout qu'il rende son jugement semblable à un miroir brillant et sans tache, dont le centre parfait (1) répète avec exactitude tous les objets qu'il reçoit, sans les renverser, sans leur prêter des couleurs ni des formes étrangères ; car l'historien ne compose point comme on le fait dans les écoles des rhéteurs (2) ; il ne parle que d'événemens passés ; son devoir est de les mettre en ordre et de les énoncer ; on doit donc moins critiquer ce qu'il dit que la manière dont il l'exprime. Mais en général, il faut songer que l'historien doit ressembler à Phidias, à Praxitèle, à Alcamène, ou à tout autre sculpteur. Ces artistes n'ont point fabriqué l'or, l'argent, l'ivoire ni les autres matières qu'ils ont employées ; elles leur ont été fournies par les Eléens, les Athéniens, ou les Argiens ; ils

(1) En traçant les qualités de l'historien, Lucien fait ici le portrait d'un véritable traducteur ; c'est une glace qui répète fidellement les traits de son original, sans lui prêter aucune couleur, aucune forme étrangère. Je pense que l'espèce de miroir dont il est ici question, est un miroir concave, fait de métal. Le verre étoit connu à cette époque, mais on ne s'en servoit pas encore pour répéter les objets ; ceux qui prétendent que les télescopes ou les lunettes d'approche étoient en usage chez les anciens, se font un beau roman destitué de preuve.

(2) Je lis ὡς παρὰ, au lieu d'ὥσπερ, qui ne forme ici aucun sens ; le plurier γράφουσι, se rapporte à συγγραφεὺς, qui est un nom collectif. *Voyez* sur ces transitions subites du singulier au plurier, la remarque du nouvel éditeur d'Oppien, sur le v. 62 du premier chant de la Chasse, édition de Strasbourg, 1785.

n'ont donné que la forme ; ils ont scié l'ivoire, l'ont creusé, l'ont collé, arrangé et relevé avec de l'or. Ce fut un effet de leur art de disposer tous ces matériaux comme il le falloit ; c'est aussi un effet de l'art de l'historien de disposer les faits de manière qu'il en résulte une grande beauté, de les présenter sous un jour clair qui leur donne une nouvelle force : et lorsque celui qui en entend le récit s'imagine voir ce qu'on lui lit, il fait par-là l'éloge de l'ouvrage ; alors, certes, alors on le peut regarder comme parfait cet ouvrage, qui acquiert une louange méritée au Phidias de l'histoire.

Quand tous ses matériaux sont préparés, l'historien peut commencer sur le champ sa narration, sans la faire précéder d'un exorde, sur-tout si la nature des faits n'exige point un éclaircissement préliminaire. Alors la narration servira elle-même d'exorde, elle en aura la force en jettant du jour sur ce qui doit être dit par la suite.

Cependant s'il fait un exorde, il ne le fera porter que sur deux principes, et non sur trois, comme font les orateurs ; et sans chercher à se concilier la bienveillance, il excitera l'attention et la docilité de ses lecteurs. Ceux-ci seront bientôt attentifs, s'il leur fait voir qu'il va leur parler de choses importantes, nécessaires, intéressantes et utiles. Le moyen de rendre ce qui doit suivre clair et facile à concevoir, est de commencer par l'exposition

sommaire des causes qui ont occasionné les principaux événemens.

Tels sont les exordes qu'ont employés les meilleurs historiens. Hérodote dit qu'il écrit son histoire, *afin que les événemens considérables et dignes d'admiration*, c'est-à-dire, les victoires des Grecs et les défaites des Barbares, *ne tombent pas dans un éternel oubli.* Thucydide compose la sienne, *dans l'espérance que cette guerre sera plus importante, plus considérable, et plus digne d'être conservée à la mémoire des hommes, que toutes celles qui l'ont précédée.* En effet des malheurs terribles ont éclaté pendant cette guerre.

L'exorde paroît pompeux, long ou court, selon sa proportion avec les événemens. Mais il faut que la transition de cet exorde au récit des faits, soit insensible (1), agréable et bien ménagée. Tout le reste du corps de l'histoire n'étant plus qu'un long récit, ce récit doit être orné de toutes les perfections de la narration. En conséquence, que sa marche soit unie, égale et par-tout semblable à elle-même. Qu'on n'y remarque aucun endroit plus élevé ou plus bas que le reste. Que dans la diction brille la clarté qui sera produite, comme je l'ai déja dit, par l'étroite liaison des faits; cette liaison applanira et perfectionnera tout le reste. Cette première qualité, une fois acquise, amenera bientôt la seconde qui lui est inhérente, et avec laquelle elle est liée comme par une chaîne;

(1) Le grec dit: *bien cousue* et *engageante.*

ensorte que la narration ne paroîtra point interrompue, ni formée de plusieurs récits mal-adroitement ajoutés les uns aux autres; le premier ne sera pas seulement voisin du second, il lui sera uni, il sera confondu avec lui par les extrémités.

La briéveté est utile en tout, et principalement lorsque l'on a beaucoup à dire; mais elle doit moins consister dans les mots et dans les expressions, que dans les choses mêmes. Je vous avertis cependant, que si vous glissez légérement sur les objets peu intéressans, il faut suffisamment parler de ceux qui ont quelque importance. Néanmoins il y en a un bien plus grand nombre qu'il faut passer sous silence. En effet, si pour traiter vos amis vous avez fait préparer un festin; au milieu des gâteaux, des oiseaux délicats, des sangliers, des lièvres, des ventres de truie (1), des sardines, vous ne ferez pas servir un plat de purée, quoiqu'on en ait aussi apprêté, mais vous négligerez les mets vils et communs.

Il faut encore user d'une plus grande retenue dans les descriptions des montagnes, des fortifications ou des fleuves, de peur de paroître faire une vaine ostentation d'éloquence, et travailler à votre propre réputation, sans songer à l'histoire. Touchez ces objets légérement, et dans la seule vue de

(1) Le ventre de truie étoit un des morceaux friands de la cuisine des Grecs.

l'utilité et des éclaircissemens qui peuvent en résulter ; passez ensuite à d'autres choses et soyez toujours en garde contre l'espèce de glu et les charmes attachés à ce genre d'écrire. Voyez ce qu'en pareil cas a fait Homère, cet écrivain sublime. Quoique poëte, il ne parle qu'à peine de Tantale, d'Ixion, de Titye et des autres (1). Mais si Parthénius (2), Euphorion (3),

(1) Homère, Odyssée, *liv. 11, v. 575.*

(2) C'est Parthénius de Nicée, dont il nous reste un joli petit roman, intitulé : *les Affections amoureuses.* Il renferme trente-six histoires d'amour, racontées avec beaucoup de briéveté, de graces et d'atticisme. Cet auteur, fils d'Héraclide et d'Eudora, vivoit vers l'an 681 de la fondation de Rome : il fut fait prisonnier de guerre par Cinna, lorsque les Romains défirent Mithridate, et fut ensuite remis en liberté en faveur de son savoir. Parthénius devoit être alors assez jeune, puisqu'il vécut jusqu'au temps de l'empire de Tibère. La poésie étoit son principal talent. Suidas, dont cette notice est tirée, cite ses élégies adressées à Vénus, et un épicédium, ou éloge funèbre de sa femme Aretée, divisé en trois livres.

(3) Euphorion de Calcis, ville d'Eubée, étoit fils de Polymnète ; il étudia la philosophie sous Lacyde et Prytanis, et la poésie sous Archéboulus, dont on prétend même qu'il fut l'amant : il naquit la cent vingt-sixième olympiade, lorsque Pyrrhus fut vaincu par les Romains ; il étoit blond, gras et boiteux ; ce défaut ne l'empêcha pas d'être aimé de Nicia, femme d'Alexandre, fils de Crater et roi d'Eubée. Cet amour enrichit beaucoup Euphorion, qui se rendit à la cour d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, lequel lui donna l'intendance de sa bibliothèque. Il mourut et fut enseveli dans Apamée. Ses ouvrages étoient des poëmes épiques, c'est-à-dire, qu'ils renfermoient des histoires ; l'un d'eux étoit intitulé : *Hésiode ;* un autre *Mopsia*, ancien nom de l'Attique, qui l'avoit

ou

ou Callimaque (1) eût traité le même sujet, combien croyez-vous qu'il lui eût fallu de vers pour amener l'eau jusqu'aux levres de Tantale, et combien d'autres encore pour faire tourner Ixion sur sa roue. Thucydide, avec bien plus de goût, emploie rarement le genre descriptif. Voyez avec quelle rapidité il marche, soit qu'il explique le jeu de quelque machine de guerre, soit qu'il indique la manière dont un siège s'est formé (chose utile et souvent nécessaire), soit qu'il décrive la forme de l'Epipole ou le port de Syracuse: et si sa description de la peste paroît un peu longue, songez à toutes les circonstances qui accompagnoient cette maladie, et vous connoîtrez par-là jusqu'à quel point il est concis; mais la foule des événemens l'arrête malgré lui au milieu de sa course.

Si quelquefois vous êtes obligé d'introduire

tiré de celui d'une Nymphe, fille de Neptune; ce poëme étoit un mêlange de diverses histoires, et comprenoit mille vers. *Voyez* Suidas.

(1) Ce Callimaque est celui dont il nous reste plusieurs hymnes et quelques épigrammes. Spanheim ne veut point que ce soit le même que censure ici Lucien; mais, malgré l'autorité d'un si judicieux critique, celle d'Ovide, de Properce et de plusieurs autres écrivains d'un goût éclairé, qui ont reproché à Callimaque sa prolixité, doit l'emporter, et nous faire penser que c'est le poëte de Cyrène que Lucien a ici en vue. Ce sentiment est aussi celui de M. Duthéil, auteur d'une traduction françoise des hymnes de Callimaque, dans laquelle il a su concilier l'élégance et la fidélité, mérite rare dans ces sortes d'ouvrages.

un personnage qui prononce quelque harangue, que ce qu'il dira soit conforme à son caractère et à l'objet dont il parle ; que d'ailleurs il s'exprime avec la plus grande clarté. Il vous est néanmoins permis de déployer alors toute la force de votre éloquence.

Les éloges et les reproches doivent être modérés, faits avec circonspection, exempts de tout soupçon de flatterie ou de calomnie, toujours accompagnés des preuves. D'ailleurs qu'ils soient courts et placés à propos ; autrement vos jugemens seroient injustes, et vous mériteriez le blâme qu'a encouru Théopompe, qui, par un penchant particulier à la haine, s'est rendu l'accusateur de presque tous ceux dont il a parlé. Il insiste même si longtemps sur ces reproches, qu'il semble avoir plutôt composé une longue accusation qu'une histoire (1).

(1) Ce jugement de Lucien me semble bien rigoureux ; Denis d'Halicarnasse, ce judicieux critique, pensoit bien autrement de Théopompe et de son histoire, dont il loue le sujet, l'économie, le style, et sur-tout l'exactitude et la véracité. *Voyez Epist. ad. Cn. Pomp. de præcip. historicis, page 782, tom. 6*, édition de Reiske ; Athenée, *liv. 3, page 85*, appelle son histoire, celle d'un homme ami de la vérité, et qui, pour se procurer les informations les plus exactes, n'a épargné ni sa peine, ni son argent. Il est vrai que le reproche que lui fait ici Lucien, se trouve dans quelques auteurs, tels que Cornélius Népos, vie d'Alcibiade, *chap. 9* ; et Joseph, contre Appion, *liv. 1, page 1051*, édition de Genève, 1611 ; mais Denis d'Halicarnasse, *page 785*, le justifie pleinement de ce reproche, uniquement fondé sur ce qu'il

Si, dans le cours de la narration, il se présentoit quelque trait fabuleux, on peut le rapporter, et sans cependant y ajouter foi, on l'abandonnera au jugement des lecteurs, pour qu'ils en pensent ce qui leur plaira. Quant à vous, vous n'avez aucun reproche à craindre si vous ne montrez ni superstition, ni incrédulité (1). En général, souvenez-vous bien, et je vous le dirai plus d'une fois, de ne point écrire pour le moment présent, de ne point ambitionner les louanges et l'estime de vos contemporains. Fixez au contraire vos regards sur les siècles à venir ; écrivez pour la postérité, forcez-la à vous donner la récompense de vos travaux, et à dire de vous, cet historien étoit vraiment libre et plein de franchise ; on ne voit dans ses écrits, aucun trait de flatterie, rien de bas ni de servile, la vérité y brille de toutes parts. Quiconque aura des sentimens élevés, préférera bientôt aux louanges

a osé mettre dans tout leur jour les défauts des hommes qui passoient pour illustres. Son histoire, qui comprenoit la suite de la guerre du Péloponèse, et les révolutions de la Grece, jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre inclusivement, étoit divisée en cinquante-huit livres, dont cinq étoient déja perdus du temps de Photius. *Voyez* Biblioth. *n°. CLXXVI ;* il ne nous en reste plus rien : cette perte est une des plus grandes que nous ayons faites. Théopompe étoit de l'isle de Chio, fils de Damostrate ou Damasistrate, suivant Suidas, contemporain d'Isocrate, dont il fut le plus illustre disciple, selon le témoignage de Denys d'Halicarnasse.

(1) A la lettre : *si vous n'inclinez pas plus d'un côté que de l'autre.*

passagères de son siècle, l'estime durable de la postérité.

Connoissez-vous certain architecte de Gnide? Savez-vous ce qu'il a fait? Lorsqu'il eut construit la tour de Pharos, l'un des plus beaux ouvrages de l'architecture, destinée à éclairer au loin les vaisseaux, pour qu'ils n'allassent point se précipiter sur la côte de Parætonium que les rochers, dont elle est bordée, rendent, dit-on, impraticable; lors, dis-je, qu'il eut construit cette tour, il y grava son nom fort avant dans la pierre; puis l'ayant couvert d'un enduit de ciment, il écrivit dessus le nom du roi qui régnoit alors. Il avoit prévu ce qui devoit arriver. Au bout de quelques années, l'enduit tomba avec le nom qu'il portoit, et découvrit cette inscription. *Sostrate, fils de Dexiphane, aux dieux sauveurs, pour l'utilité des navigateurs.* Ainsi cet architecte n'a point eu en vue le moment présent, ni le court espace de sa vie. Il n'a songé qu'au temps où nous sommes, et aux siècles à venir qui verroient subsister son ouvrage, et son industrie.

Eh bien, c'est ainsi qu'il faut écrire l'histoire. Il vaut mieux, prenant la vérité pour guide, attendre sa récompense de la postérité, que de se livrer à la flatterie, dans l'espoir de goûter le plaisir passager d'être loué de ses contemporains.

Telle est la règle d'une histoire sans défaut. Je l'ai tracée pour te faire plaisir; si l'on

s'y conforme on atteindra le but, et je n'aurai point travaillé en vain ; s'il en est autrement, j'aurai du moins roulé mon tonneau dans le Cranion (1).

(1) Pour lire ce traité avec plus de fruit, il faut y joindre la lettre de Denys d'Halicarnasse à Cn. Pompée, sur les plus illustres historiens Grecs.

L'HISTOIRE VÉRITABLE (1).

LIVRE PREMIER.

LES athlètes, et ceux qui s'adonnent aux exercices du corps, ne s'appliquent pas continuellement à prendre de belles attitudes, ils ne fréquentent pas sans cesse les Gymnases (2) : quelquefois ils se donnent des instans de relâche, et font même consister dans ce repos, la meilleure partie de leurs exercices (3). Je pense qu'à leur exemple, ceux qui s'appliquent à l'étude, doivent aussi accorder à leur esprit quelques momens de loisir, et le détourner de temps en temps des lectures trop sérieuses, afin de le rendre plus capable de s'appliquer ensuite au

(1) Ce Roman rempli de fictions extravagantes, qui a pu servir de modèle aux voyages de Cyrano de Bergerac, est, si l'on en croit Photius, *biblioth. page 362*, une imitation des récits merveilleux de l'isle de Thulé (*l'Islande*), composés par Antonius Diogène, lequel vivoit dans le siècle d'Alexandre-le-Grand. Il ne reste de l'ouvrage de Diogène que l'extrait que Photius en a fait dans sa bibliothèque, *cod. CLXVI ;* il étoit, suivant le témoignage de ce savant Patriarche, écrit d'un style clair et très-élégant.

(2) A la lettre : *ils ne songent pas toujours aux exercices.*

(3) Cette pensée est imitée du dialogue de Platon, intitulé : *les Amans, page 132, B.*, édition de Serranus.

travail. Je pense encore que ce loisir leur seroit plus utile s'ils l'employoient à lire des ouvrages qui pussent tout à la fois les charmer par les graces et la délicatesse du style, et présenter à l'imagination des objets intéressans (1), tels qu'ils en trouveront, je crois, dans ce petit ouvrage. Ce n'est pas seulement par la singularité du sujet qu'il leur plaira, ni par la plaisanterie que je m'y propose, ni même parce que j'y ai répandu quelques fictions que je présente comme des histoires vraisemblables et dignes de foi; mais parce que chaque trait de cette histoire fait allusion d'une manière assez divertissante à quelques anciens poëtes, aux historiens ou aux philosophes qui ont écrit sérieusement des récits merveilleux et semblables à des fables. J'aurois pu citer leurs noms si le lecteur n'eût dû facilement les reconnoître (2). Ctésias de Cnide, fils de Ctésiochus, a écrit sur le pays des Indiens et sur l'histoire de l'Inde (3), des choses dont il ne

(1) Le grec dit : *leur offrir une contemplation qui ne soit pas indigne des Muses.*

(2) Comme la plupart des ouvrages auxquels il fait allusion est perdue, rien n'est plus difficile aujourd'hui que cette reconnoissance.

(3) L'histoire de l'Inde de Ctésias, nous seroit absolument inconnue, si Photius ne nous en eût conservé un extrait dans sa bibliothèque, *page 144, cod. LXXII.* Tout n'en est pas aussi fabuleux que les anciens l'ont pensé, et une connoissance plus exacte du pays prouve que Ctésias n'a pas toujours eu des mémoires infidèles; par exemple, il est impossible de ne pas reconnoître

fut jamais témoin oculaire, et qu'il n'avoit appris de personne. Jambule (1) a composé sur l'Océan et sur ses productions, une foule de contes incroyables; et quoiqu'il soit aisé de s'appercevoir que son ouvrage n'est qu'une pure fiction, on éprouve cependant quelque plaisir à le lire, par la manière dont il est composé. Plusieurs autres ont encore choisi de semblables sujets. Ils ont écrit des aventures et des voyages, comme si c'eût été les leurs propres; ils ont mêlé à leur récit des descriptions de bêtes monstrueuses, d'usages cruels ou de mœurs singulières, établies chez certains peuples. A la tête de ces auteurs, et comme le maître de toutes ces impertinences, on peut citer l'Ulysse d'Homère, lorsqu'il raconte à la cour d'Alcinoüs, et l'esclavage des vents, et la férocité de ces hommes sauvages qui n'avoient qu'un seul œil, et mangeoient de la chair crue, et ces bêtes à plusieurs têtes, et ces métamorphoses opérées par les enchantemens de quelque courtisannes, et mille autres fables semblables à celles

l'*Ourang-outang* dans la description qu'il fait, *page 150, ligne 48*, de certains hommes à tête de chien, qui habitent les montagnes, et n'ont aucun langage, qu'une espèce d'aboyement, &c. Ce qu'il dit du *perroquet*, a paru fabuleux aux Grecs, jusqu'à l'expédition d'Alexandre dans les Indes, temps auquel ils ont mieux connu cet oiseau parleur.

(1) On ignore le temps auquel Jambule écrivoit. Vossius, *de hist. Græcis, page 379*, cite de lui un autre ouvrage, *de mirificis hominum formis in India*, indiqué par Tzetzès, *Chil. VII, hist. 144*, et ne parle point de celui que Lucien cite ici.

qu'Ulysse débite comme des merveilles aux imbécilles Phéaciens. Toutefois en lisant ces auteurs je ne leur ai point fait un crime de leurs mensonges : mentir est un usage consacré par ceux mêmes qui se donnent pour philosophes : mais j'ai toujours été étonné de ce qu'ils avoient cru qu'en écrivant des fictions, la fausseté de leurs récits échapperoit aux lecteurs. Moi-même, enfin, j'ai suivi leur exemple, et pour acquérir quelque renom dans la postérité, je me suis livré à ce genre d'écrire, parce que je n'avois rien de véritable à raconter, car il ne m'est jamais rien arrivé qui méritât d'être écrit ; d'ailleurs je n'ai pas voulu être le seul qui n'eût point participé à cette liberté générale de feindre et d'inventer. J'en userai du moins avec plus de probité que les autres : et quand mon ouvrage ne contiendroit d'autre vérité que l'aveu que je fais qu'il ne contient que des mensonges, j'éviterai, du moins, le reproche que je faisois tout-à-l'heure aux autres. J'écris donc ici des aventures qui ne sont point arrivées, dont je n'ai jamais été témoin et que d'autres ne m'ont point apprises. Je parle de choses qui n'ont jamais eu d'existence et n'ont pu en avoir, et j'exhorte ceux qui les liront à n'y ajouter aucune foi (1).

Je partis un jour des colonnes d'Hercule, et secondé d'un vent favorable, je fis voile

(1) Par cet aveu, Lucien ôte tout le sel de sa plaisanterie : il eût mieux fait de le réserver pour la fin de son ouvrage.

vers l'Océan d'Hespérie ; ma curiosité, le desir de voir quelque chose de nouveau me déterminèrent à ce voyage. Je voulois, d'ailleurs, savoir quels étoient les bornes de l'Océan, et quels hommes en habitoient les limites : j'embarquai donc avec moi de nombreuses provisions de bouche et une quantité d'eau suffisante. Je m'associai une cinquantaine de jeunes gens de mon âge dont la curiosité étoit égale à la mienne ; nous nous munîmes de tous les instrumens nécessaires, et nous engageâmes, à force d'argent, un pilote à nous servir de guide. Le vaisseau que nous montions étoit un vaisseau marchand que j'eus soin de faire réparer comme destiné à faire un trajet long et périlleux. Pendant un jour et une nuit un vent favorable poussoit notre navire, le roulis n'étoit pas très-violent, et l'on appercevoit encore au loin la terre ; mais le lendemain, au lever du soleil, le vent commença à souffler avec plus de force, les flots se gonflèrent, l'obscurité survint et il n'étoit plus possible d'amener les voiles ni de faire aucune manœuvre. Forcés de nous abandonner aux vents, nous fûmes pendant soixante et dix neuf jours le jouet de la tempête : mais le quatre-vingtième, au lever du soleil, nous découvrîmes, à fort peu de distance, une isle couverte d'arbres, et dont les bords étoient assez escarpés. Les flots venoient s'y briser avec un doux murmure : la tempête étoit presque entiérement dissipée, nous résolûmes de nous en approcher et d'y descendre ; nous nous

assîmes même sur ses bords autant de temps qu'il en fallut pour nous remettre un peu des fatigues de la mer. Cependant nous nous levâmes, et nous séparant en deux bandes, nous choisîmes trente de nos compagnons pour garder notre navire, et moi, à la tête de vingt autres, je pénétrai dans l'intérieur de l'isle pour découvrir ce qu'elle pouvoit renfermer. A peine étions-nous avancés à travers le bois environ l'espace de trois stades, qu'une colonne d'airain s'offrit à nos regards; elle portoit une inscription en caractères Grecs un peu effacés, qui disoient qu'Hercule et Bacchus étoient venus jusques en ces lieux. Nous vîmes aussi sur un Rocher voisin de cette colonne les traces de deux pieds; l'une avoit un arpent de longueur (1), l'autre étoit plus petite; je jugeai que celle-ci appartenoit à Bacchus, et que l'autre étoit l'ouvrage du pied d'Hercule. Après avoir adoré ces deux divinités, nous continuâmes notre route; mais à peine avions-nous fait quelques pas que nous rencontrâmes une rivière qui rouloit des flots d'un vin semblable à celui de Chio: son courant large et profond étoit navigable en quelques endroits. La vue de cette merveille nous fit ajouter foi à l'inscription de la colonne et au voyage de Bacchus. Il me prit envie de découvrir la source de la rivière,

(1) Notre auteur se moque ici d'Hérodote, qui dans sa Melpomène, *chap.* 72, rapporte que les Scythes montroient la trace du pied d'Hercule empreinte sur un rocher, et qu'elle avoit deux coudées de longueur.

je la remontai ; je ne trouvai aucune source, mais quantité de grandes vignes couvertes de raisins ; un vin limpide couloit de leurs racines, et formoit la source de cette rivière. On y voyoit quantité de poissons qui avoient la couleur et le goût du vin ; nous en pêchâmes quelques-uns, nous les mangeâmes, et ils nous enivrèrent ; en effet, en les ouvrant nous leur avions trouvé le corps plein de lie, aussi nous prîmes par la suite la précaution de mêler à ces poissons vineux des poissons d'eau douce, pour en corriger la violence. Plus loin, nous trouvâmes d'autres vignes bien plus miraculeuses que les premières, de leur tronc épais et ligneux sortoient de belles femmes, d'une taille élégante et bien proportionnée ; elles étoient découvertes jusqu'à la ceinture : c'est ainsi que nos peintres représentent Daphné métamorphosée en arbre, au moment où Apollon va l'atteindre ; l'extrémité de leurs doigts se prolongeoit en rameaux chargés de grappes, et au lieu de cheveux leurs têtes étoient couronnées de pampres et de feuillages. Quand nous nous fûmes approchés d'elles, elles nous saluèrent, nous tendirent la main, et nous parlèrent les unes en Lydien, les autres en Indien, mais la plupart se servoient de la langue grecque ; elles nous caressoient, nous donnoient des baisers sur la bouche, ceux qui recevoient ces baisers devenoient aussi-tôt ivres et insensés ; cependant elles ne permettoient pas que l'on cueillît leur fruit, et si on l'arra-

choit, elles jettoient des cris douloureux; néanmoins elles nous invitoient à l'amour, et montroient le plus grand desir de nous serrer dans leurs bras : deux de nos compagnons assez imprudens pour céder à ce desir, ne purent jamais s'en débarrasser, ils demeurent pris par les parties criminelles, et entés avec ces femmes, ils poussèrent avec elles des racines; en un instant leurs doigts furent changés en rameaux couverts de pampre et tous prêts à se charger de fruit. Effrayés de ce prodige, nous quittâmes promptement ces lieux, et nous courûmes à notre vaisseau où nous racontâmes à ceux que nous y avions laissés, la métamorphose de nos deux compagnons.

Cependant, munis de quelques amphores, nous fîmes nos provisions d'eau, et nous puisâmes du vin dans le fleuve, sur le rivage duquel nous passâmes la nuit.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous remettons à la voile par un vent assez doux: mais sur le midi, lorsque nous avions perdu l'isle de vue, il s'éleva une bourrasque si violente, qu'après avoir fait tournoyer notre vaisseau, elle l'enleva dans les airs à plus de trois mille stades. Le vent qui gonfloit les voiles ne lui permit plus de se rasseoir sur les flots; il le suspendoit dans la moyenne région, et pendant sept jours et autant de nuits nous navigâmes en l'air; enfin, le huitième on découvrit une grande terre semblable à une isle ronde, brillante, qui sembloit éclairée par une vive

lumière; nous nous en approchâmes, et y étant abordés nous descendîmes, nous examinâmes le pays, et vîmes que l'isle étoit habitée et cultivée. Tant qu'il fit jour on ne put appercevoir de-là aucun autre objet; mais si-tôt que la nuit fut venue, on distingua fort bien plusieurs autres isles voisines; les unes paroissoient considérables, d'autres plus petites, mais toutes étoient de couleur de feu. On voyoit encore au-dessous une autre terre qui étoit arrosée par des fleuves et des mers, et qui portoit des villes, des forêts et des montagnes; nous conjecturâmes que c'étoit celle que nous habitions ordinairement. Nous résolûmes de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'isle; mais ayant rencontré des Hippogypes, ils nous firent prisonniers. Ces Hippogypes sont des hommes portés sur de grands vautours, car ces oiseaux leur servent de monture, ils sont d'une grosseur énorme, et la plupart ont trois têtes; pour donner une idée de leur taille, je dirai que chacune de leur plume est plus longue et plus grosse que le mât du plus fort navire. Ces Hippogypes avoient ordre de faire le tour de l'isle, et s'ils rencontroient quelques étrangers de les amener au roi. On nous conduisit donc chez cette majesté, qui, nous ayant considérés quelque temps, et jugeant à nos habits qui nous étions, nous dit, vous êtes Grecs. Nous n'en convînmes pas. Et comment, ajouta-t-il, êtes-vous venus ici? comment avez-vous pu traverser un espace d'air aussi considérable?

Nous lui racontâmes notre aventure, et il nous raconta la sienne à son tour; il nous dit qu'il étoit homme comme nous, qu'il s'appelloit Endymion; qu'un jour étant endormi sur la terre, il avoit été enlevé dans ce séjour; qu'à son arrivée on l'avoit fait roi du pays, et que ce pays étoit la Lune : il nous exhorta à nous rassurer, à ne craindre aucun danger, et nous promit qu'on auroit soin de ne nous laisser manquer de rien : de plus, ajouta-t-il, si je puis terminer à mon avantage la guerre que j'ai déclarée aux habitans du Soleil, vous jouirez, dans mon palais, du sort le plus heureux. Nous lui demandâmes quels étoient ses ennemis, et le sujet qui l'animoit contre eux. Il y a déja quelques temps, nous répondit-il, que Phaëton, roi du Soleil (car cet astre est habité aussi-bien que la Lune), m'a déclaré la guerre, et voici pourquoi. J'avois rassemblé tous les pauvres de mon empire, dans le dessein d'en former une colonie, et de les envoyer dans l'Etoile du matin qui, depuis long-temps, étoit déserte et n'a point encore d'habitans. Phaëton, jaloux de cet établissement, voulut y mettre obstacle, et vers le milieu de la route il se présenta à nous avec ses Hippomurmèques. Nous fûmes vaincus dans ce combat, où les forces ne se trouvoient point égales, et obligés de lui abandonner le champ de bataille; mais aujourd'hui je veux reprendre les armes pour établir ma colonie, et si vous voulez partager avec moi cette expédition, je vous ferai donner à chacun

un des vautours de mon écurie, avec le reste de l'équipage qui vous est nécessaire; dès demain nous nous mettrons en marche. Comme il vous plaira, lui répondis-je. Alors il nous retint à souper et nous passâmes la nuit dans son palais. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous étions à peine levés, que les espions vinrent annoncer que les ennemis approchoient. On se hâte aussi-tôt de ranger l'armée en bataille. Les forces d'Endymion consistoient en cent mille combattans, sans compter l'infanterie, les goujats, les machinistes et les alliés; le nombre de ces derniers montoit à quatre-vingt mille Hippogypes, et vingt mille Lachanoptères, espèce de grands oiseaux couverts d'herbes au lieu de plumes, et dont les aîles, d'une prodigieuse vivacité, ressemblent beaucoup à des feuilles de laitue. Ces oiseaux étoient montés par les Cenchroboles (1) et les Scorodomaques (2). Trente mille Psyllotoxotes et cinquante mille Anémodromes étoient venus de l'étoile de l'ourse en qualité d'alliés. Les premiers étoient montés sur de grosses puces, et de-là leur est venu le nom de Psyllotoxotes; ces puces sont aussi grosses que douze éléphans: pour les Anémodromes, ils sont fantassins, et sans avoir d'aîles ils sont portés par les vents. Voici de quelle manière. Ils se vêtissent de longues tuniques qui leur pendent jusqu'aux talons,

(1) *Qui lancent des grains de millet.*
(2) *Qui combattent avec des gousses d'ail.*

ils

ils les retroussent, et le vent venant à s'engoufrer dedans, les fait naviguer dans l'air comme un vaisseau sur l'eau; ils se servent ordinairement de boucliers dans les combats. On nous dit qu'il devoit encore arriver des astres qui sont au-dessus de la Cappadoce, soixante-dix mille Strutobalanes (1), et cinquante mille Hippogéranes (2); mais nous ne les vîmes point, parce qu'ils ne vinrent pas; je n'oserois en faire la description, on en rapportoit des choses trop extraordinaires et trop peu croyables. Telle étoit l'armée d'Endymion, les armes consistoient en des casques faits d'écosses de fèves (elles sont très-grosses et très-dures en ce pays); les cuirasses étoient d'écailles, faites avec des écosses de pois, cousues fort adroitement ensemble: or, les écosses de pois dans ce pays sont aussi impénétrables que la corne; les épées et les boucliers ne différoient point de ceux des Grecs. Quand le moment de livrer le combat fut venu, on rangea les troupes de cette manière: les Hippogypes formèrent l'aîle droite, que commandoit Endymion entouré de ses plus braves officiers, du nombre desquels nous étions. Les Lachanoptères occupoient la gauche, les alliés tenoient le centre; l'infanterie montoit à soixante millions, et pour la ranger en bataille, voici de quel moyen on se servit; les araignées de ce pays sont en grand

(1) *Moineaux-glands.*
(2) *Chevaux-grues.*

nombre, et chacune d'elles est plus grosse que toutes les isles Cyclades ensemble. On leur donna ordre de former dans l'air une toile qui s'étendît depuis la Lune jusqu'à l'étoile de Lucifer, ce qu'elles firent en un clin-d'œil ; elles établirent un champ de bataille, sur lequel le roi rangea son infanterie, dont il confia le commandement à Nyctérion, fils d'Eudianactus, et à deux autres. L'aîle gauche des ennemis étoit composée des Hippomyrmèques (1), Phaëton en occupoit le centre ; ces Hippomyrmèques sont des animaux aîlés, d'une taille énorme et semblables à nos fourmis, mais beaucoup plus gros, car le plus grand d'eux couvroit deux arpens. Ces animaux combattent aussi bien que ceux qui les montent, et frappent l'ennemi de leurs cornes (2) : on m'assura que leur nombre étoit d'environ cinquante mille. Les Aéroconopes, qui se montoient à-peu-près au même nombre, furent placés à la droite. Ils combattent avec l'arc et sont montés sur de grands moucherons : derrière eux, on mit les Aérocordaces (3), fantassins armés à la légère,

(1) *Cavaliers montés des fourmis.*

(2) Ceci me paroît une critique de ce qu'Hérodote et quelques historiens ont dit du cheval d'Artibius, et du Bucéphale d'Alexandre, qu'ils combattoient aussi bien que leurs maîtres les ennemis qu'ils avoient en tête. *Voyez* l'histoire du cheval d'Artibius dans Hérodote, *Terpsichore, chap. III.*

(3) Ou *Aërocoraces*, suivant quelques éditions. Ce dernier nom signifie *corbeaux aëriens ;* l'autre pourroit signifier *qui danse la cordace en l'air.* La cordace est une espèce de danse satyrique et bacchique.

et très-belliqueux ; ils se servent de la fronde et lancent de loin de grandes raves ; celui qui en est atteint ne peut résister long-temps, l'odeur infecte qui sort subitement de sa plaie (1) le fait bientôt mourir ; on me dit qu'ils trempoient leurs traits dans le jus de mauve. On rangea auprès d'eux les Caulomycètes, soldats pesamment armés ; ce nom leur vient de ce qu'ils se servent de champignons pour boucliers ; ils ont pour lances de longues queues d'asperges : on en comptoit à-peu-près dix mille. A côté d'eux on plaça les Cynobalanes qu'avoient envoyés à Phaëton les habitans de l'étoile Syrius, il y en avoit cinq cent mille : ces Cynobalanes sont des hommes qui ont un visage de chien ; ils combattent ordinairement à cheval sur des glands aîlés. Nous apprîmes que l'on attendoit encore d'autres alliés, et qu'il devoit arriver de la Galaxie (2), des frondeurs qu'avoit fait demander Phaëton. Les Néphelocentaures vinrent aussi, mais le combat étoit déja commencé : eh, plut aux dieux qu'ils ne fussent jamais venus ! Quant aux frondeurs, ils ne parurent point, et l'on prétend que par la suite Phaëton, outré de leur défection, mit leurs pays à feu et à sang. Telle étoit l'armée du roi du Soleil.

Cependant on donne le signal pour le combat, les étendards sont déployés, les ânes brayent ; (ils servent de trompettes dans ce

(1) Allusion à la blessure de Philoctète.
(2) La voie Lactée.

pays), et les deux armées en viennent aux mains. L'aîle gauche des ennemis ne pouvant soutenir le choc de nos Hippogypes, ploya d'abord et prit la fuite, nous les poursuivîmes vivement; l'on en fit un grand carnage : mais leur aîle droite enfonça notre gauche, et les Aëronocopes fondant tout à coup sur elle, la poursuivirent jusqu'à notre infanterie, qui, s'avançant pour les secourir, les obligea de se retirer après les avoir mis en désordre. Lorsqu'ils eurent appris la défaite de leur aîle gauche, ils se mirent à fuir avec une nouvelle vîtesse; leur déroute devint générale, un grand nombre fut fait prisonnier, plus encore restèrent sur la place; le sang ruisseloit de tous côtés sur les mers, elles en furent teintes, et prirent cette couleur rouge qu'on leur voit quelquefois au coucher du soleil. Il en tomba jusqu'à terre, et ce fut sans doute à l'occasion de quelque événement semblable, arrivé autrefois dans les cieux, qu'Homère nous dit que Jupiter avoit fait pleuvoir du sang à la mort de Sarpédon (1).

Au retour de la poursuite des fuyards, nous dressâmes deux trophées, l'un sur la toile d'araignée, pour servir de monument à la bravoure de notre infanterie, l'autre sur les nuées, à cause de l'avantage que nous avions remporté en l'air. Comme on les achevoit, les coureurs vinrent annoncer que l'on voyoit paroître les Néphélocentaures, dont Phaëton

(1) Iliade, *liv. 16, v. 459.*

auroit eu grand besoin au commencement du combat; bientôt ils nous joignirent, et nous vîmes le spectacle le plus étrange, des monstres moitié hommes, moitié chevaux; leur grandeur est telle que l'homme égale la moitié du colosse de Rhodes (1), et le cheval, un gros vaisseau marchand. Leur nombre étoit si considérable que je n'ai pas voulu l'écrire, de peur qu'on ne refusât de me croire; ils étoient commandés par le sagittaire du Zodiaque; lorsqu'ils se furent apperçus de la défaite de leurs alliés, ils envoyèrent dire à Phaëton qu'il revînt à la charge; et s'étant eux-mêmes rangés en bataille, ils tombèrent vivement sur les soldats de la Lune, auxquels l'ardeur de la poursuite avoit fait quitter leurs rangs, et qui s'étoient dispersés çà et là, occupés à dépouiller les morts. Ils les renversèrent, et poursuivant le roi jusques dans la ville, ils lui tuèrent la meilleure partie de ses vautours, arrachèrent les trophées et parcoururent toute la plaine qu'avoient tissue les araignées. Deux de mes compagnons et moi nous fûmes faits prisonniers; Phaëton, dans ce moment, arriva; les ennemis érigèrent de nouveaux trophées et nous conduisirent le même jour dans l'empire du Soleil, les mains attachées derrière le dos avec une patte d'araignée; ils ne jugèrent pas à propos d'assiéger la ville: mais retournant sur leurs pas, ils construisirent au milieu des

(1) Il avoit, selon Strabon, soixante-dix coudées.

airs une double muraille faite de nuées, laquelle empêchoit les rayons du Soleil de parvenir jusqu'à la Lune; ensorte que cet astre demeura dans une éclipse totale, et couvert d'une nuit continuelle. Endymion ne pouvant plus supporter un tel malheur, envoya des ambassadeurs supplier Phaëton de détruire la muraille, et de ne pas le laisser vivre ainsi dans l'obscurité; il se soumit à lui payer un tribut, de ne plus prendre les armes contre lui, offrit en outre d'être son allié, et de lui donner des otages. Phaëton assembla deux fois son conseil; dans la première délibération, les vainqueurs ne voulurent entendre à aucun accommodement et persistèrent dans leur ressentiment, mais à la seconde il changèrent d'avis; la paix et l'alliance fut acceptée aux conditions suivantes: 1°. que les habitans du Soleil raseroient la muraille, et ne feroient plus d'irruptions dans la Lune; 2°. que les prisonniers seroient rendus moyennant une rançon; 3°. que les habitans de la Lune laisseroient les autres astres se gouverner selon leurs loix, qu'ils ne porteroient plus les armes contre les habitans du Soleil, mais que les deux peuples feroient ensemble une ligue offensive et défensive; 4°. que le roi de la Lune paieroit pour tribut, à celui du Soleil, dix mille amphores de rosée, et lui donneroit pour otage pareil nombre de ses sujets; que la colonie qu'on devoit envoyer dans l'étoile du jour, seroit formée en commun par ceux qui voudroient en être. Ce traité fut gravé sur

une colonne d'ambre dressée dans les airs, aux confins des deux empires, et le serment fait du côté des habitans du Soleil par *Pyronide*, *Thérite* et *Phlogius* (1); et du côté des habitans de la Lune, par *Nyctor*, *Ménius* et *Polylampe*. Ainsi la paix fut conclue, le mur fut démoli et l'on nous mit en liberté. A notre retour dans la Lune, nos compagnons accoururent au-devant de nous, nous embrassèrent les larmes aux yeux. Eudymion, charmé de nous revoir, nous engagea à rester auprès de lui et à nous établir dans sa colonie; il me promit même de me donner son fils en mariage (car il n'y a pas de femmes dans ce pays); mais je ne me laissai point aller à ces offres, et je le priai de nous faire reconduire sur la mer. Quand il vit que rien ne pouvoit ébranler notre résolution, il nous régala pendant sept jours, et nous congédia.

Il faut cependant vous raconter les choses nouvelles et extraordinaires que j'ai remarquées pendant mon séjour dans la Lune. Premiérement, ce ne sont point les femmes qui perpétuent l'espèce, ce sont les hommes; on ne se sert que de mâles pour les mariages, le nom de femme y est même inconnu; un jeune homme peut être épousé jusqu'à vingt-cinq ans, après cet âge il en épouse (1) quelqu'autre à son tour. Ce n'est point dans le ventre qu'ils portent

(1) Ces noms signifient *igné*, *d'été*, *flamboyant*; et les trois autres, *nocturne*, *de mois* et *très-brillant*.

(2) Il y a dans ceci un jeu de mots entre γαμεῖ et γαμεῖται, dont l'un est actif et l'autre passif, et de

les enfans, mais dans le mollet de la jambe; et lorsqu'ils ont conçu, leur jambe devient enflée; au terme où ils doivent accoucher, ils se font une incision au mollet: on en retire un enfant mort; mais on le rend bientôt à la vie en l'exposant au grand air, la bouche ouverte. C'est sans doute de cette grossesse singulière que les Grecs ont tiré leur mot Gastrocnémie (1): mais j'ai quelque chose de bien plus fort à raconter. Il y a dans ce pays une race d'hommes appellés Dendrites: voici comme ils naissent. Un homme se coupe le testicule droit, le plante en terre, il en nait un grand arbre charnu, semblable à un priape, il a des rameaux, des feuilles et des fruits qui sont des glands d'une coudée de longueur; quand ils sont mûrs, on moissonne ces fruits, et en les ouvrant on en tire des hommes: mais ceux-ci n'ont point de parties naturelles, ils s'en appliquent (2) quand ils le veulent; les uns en ont d'ivoire, les pauvres se contentent d'en porter de bois, et ils remplissent avec cela toutes les fonctions du mariage.

Dans ce pays, quand un homme est parvenu à une extrême vieillesse, il ne meurt

plus une plaisanterie qui consiste en ce qu'on ne dit point en grec, *qu'une femme épouse, mais qu'elle est épousée;* car, suivant la remarque d'Aristote, *magna mor., liv. 7, chap. 6*, γυναῖκες οὐκ ὀπύουσι ἀλλ' ὀπύονται.

(1) *Mollet*, proprement, *ventre de la jambe.*

(2) Allusions au culte du Phallus, dont on portoit la représentation suspendue au col.

point, il se sublimise (1), s'évapore en fumée; tous les habitans se nourrissent de la même manière. Assis en cercle, comme autour d'une table, ils mangent des grenouilles volantes, rôties sur des charbons. La campagne est remplie de ces grenouilles : ils avalent à longs traits de la fumée qui s'exhale de leur rôti : voilà comme ils se régalent. Leur boisson est de l'air pressé dans un vase, et dont ils expriment une espèce d'humidité semblable à la rosée. Les habitans de la Lune (2) n'ont pas de besoins naturels à satisfaire, et manquent des organes nécessaires à ces évacuations.

Chez eux, les chauves passent pour les plus beaux, et ils ont en horreur ceux qui sont chevelus : bien différens des habitans des Comètes, chez qui une belle chevelure est une grande beauté. Je tiens cette particularité de quelques-uns d'entre eux qui voyageoient dans la Lune, et qui m'ont donné des détails très-curieux sur leurs mœurs. La barbe des peuples de la Lune leur croît un peu au-dessus des genoux. Leurs pieds n'ont point d'ongles et n'ont qu'un seul doigt. Ils leur croît au-dessus des fesses une espèce de chou

(1) Plaisanterie sur la manière dont mourut Empédocle.

(2) Ici le texte grec ne peut être décemment traduit en françois; en voici le sens en latin : *neque mingunt neque cacant, non enim ut nos perforati sunt;* ensuite vient une satyre sanglante des mœurs grecques : *concubitum pueri non prebent in clunibus, sed in poplitibus, ibi enim perforati sunt.*

long, semblable à une queue, il est toujours vert, et ne se brise jamais, quand même un homme tomberoit sur le dos; de leur nez découle un miel fort âcre, et pour se disposer au travail ou à la lutte, ils se frottent le corps avec une espèce de lait mêlé de miel, qui se caille et fait du fromage ; ils expriment de l'œil une huile épaisse et grasse, qui répand une odeur aussi agréable que le meilleur parfum. Le pays est planté de vignes très-fertiles en eau, et les grains de raisins ressemblent à la grêle, ensorte qu'il faut croire que quand il grêle ici bas, c'est que le vent agite les vignes de la Lune, et égraine les grappes. Ces peuples se servent encore de leur ventre comme d'une poche (1), ils y mettent tout ce dont ils ont besoin ; car il s'ouvre et se ferme à volonté. On n'y voit ni intestins ni foie ; mais il est velu intérieurement, ensorte que les enfans s'y cachent quand ils ont froid. L'habillement des riches est de verre, étoffe très-moëlleuse (2) ; celui des pauvres est un tissu de

(1) Ceci me paroît être une plaisanterie sur l'expression grecque fort commune : *avoir dans son sein*, pour dire, *dans sa poche*. Les poches des habits grecs étoient placées sur le devant, ce qui autorisoit cette manière de parler. Selon Dusoul, c'est une critique de quelque historien, qui aura donné la description de quelque animal qui avoit une pareille poche ; en ce cas, Lucien a tort, car le Sarigue décrit par M. de Buffon, *tom. 4, page 132 des quadr.* a sous le ventre une poche semblable, dans laquelle ses petits se refugient quand ils sont effrayés.

(2) Il veut, si je ne me trompe, tourner en ridicule

cuivre; ce métal est fort commun en ce pays, et les habitans, en le mouillant avec de l'eau, le travaillent comme de la laine. Quant à leurs yeux, en vérité, je n'ose dire comment ils sont faits, la chose est si incroyable, que je crains de passer pour un menteur. Je hasarderai cependant de dire que leurs yeux sont amovibles; qu'ils les ôtent à volonté et les mettent dans leur poche, jusqu'à ce qu'ils aient envie de voir. Alors ils les remettent à leur place; et lorsque quelqu'un a perdu les siens, il peut emprunter ceux d'un autre et s'en servir. Il y a même des gens qui en font magasin, et ceux-là passent pour très-riches. Leurs oreilles sont de feuilles de Platane, excepté celles des hommes nés d'un gland, qui les ont de bois.

Je vis une bien plus grande merveille dans le palais du roi. C'étoit un grand miroir suspendu au-dessus d'un puits assez peu profond. En descendant dans le puits, on entendoit tout ce qui se disoit sur la terre, et en regardant dans le miroir, on y voyoit toutes les villes et tous les peuples comme si l'on étoit au milieu d'eux. J'y vis ma patrie et tous mes amis. Je ne sais s'ils me virent, je n'oserois l'assurer; mais si quelqu'un refuse de me croire, il verra, quand il y aura été, que je ne suis pas un menteur.

Cependant nous prîmes congé du roi et de

ceux qui ont cherché à rendre le verre malléable et ductile. *Voyez* Pline, *hist. nat. lib. 36, chap. 26.*

sa cour, et nous remîmes à la voile. Endymion me fit présent de deux tuniques de verre, de cinq robes de cuivre et d'une armure complette d'écosse de pois chiches; mais j'ai laissé toutes ces curiosités dans la baleine (1). Il nous donna pour escorte mille Hippogypes qui nous accompagnèrent l'espace de cinq cent stades. Nous parcourûmes beaucoup de pays sans nous arrêter nulle part: cependant la curiosité et le besoin d'eau nous fit aborder à l'étoile du jour où étoit la nouvelle colonie. De-là nous dirigeâmes notre route vers le Zodiaque, et laissant le Soleil à gauche, nous navigâmes presque à fleur de terre sans néanmoins pouvoir y descendre: le vent étoit contraire, et s'opposoit à nos desirs, qu'excitoit encore plus la vue d'une contrée fertile, couverte de bocages, arrosée de mille ruisseaux, et qui sembloit nous promettre un séjour fortuné. Les Néphélocentaures que soudoyoit Phaëton nous apperçurent, et volèrent à tire d'aîle sur notre vaisseau. Il y avoit déja quelque tems que nous avions renvoyé notre escorte, et nous avions quelque inquiétude; mais ils se retirèrent aussitôt que nous leur eûmes fait connoître le dernier traité de paix. Nous voguâmes ensuite une nuit et un jour, et vers le soir nous commencions à nous approcher

(1) Qui les engloutit, cela est dit par anticipation d'une aventure que l'on verra à la fin du livre.

beaucoup de la terre ; enfin nous arrivâmes à la ville des Lampes. Cette ville, située à l'extrémité du Zodiaque, est entre les Hyades et les Pleyades. A notre descente nous n'y trouvâmes point d'hommes, mais des Lampes (1) qui se promenoient sur le port ou dans la place publique. Il y en avoit de petites qui sembloient être la populace; et un petit nombre de grandes qui jettoient au loin un éclat lumineux, et annonçoient assez les riches. Elles avoient chacune leur maison, ou plutôt leur lanterne, chacune un nom, comme les hommes. Nous les entendîmes même parler. Loin de nous faire aucun mal, elles nous offrirent l'hospitalité ; mais nous ne voulûmes point l'accepter, de crainte de quelque surprise ; aucun de nous ne fut assez hardi pour souper avec elles, et y passer la nuit. Au milieu de la ville est un palais dans lequel le chef de l'état rend la justice. Il cite les Lampes, ses sujettes, à son tribunal, en les appellant par leur nom. Celle qui refuse d'obéir est traitée comme deserteur, et condamnée à mort. Or, pour les faire mourir, on les éteint. Nous nous rendîmes au palais pour voir ce que l'on y faisoit, et nous entendîmes plusieurs Lampes qui cher-

(1) Il me semble que ceci est une allusion plaisante à la fête des lampes, que les Egyptiens célébroient à Saïs et dans toute l'Egypte, en l'honneur de Minerve, et dont Hérodote donne la description, *Euterpe*, *chap. 62*. *Voyez* aussi le treizième discours de Thémistius au commencement.

choient à se justifier, et exposoient les raisons pour lesquelles elles se rendoient si tard à l'audience. Je reconnus parmi elles la lampe de ma maison. Je lui parlai, et lui demandai des nouvelles de ma famille; elle satisfit à toutes mes questions. Après avoir passé la nuit dans cette île, nous levâmes l'ancre le lendemain, et faisant route dans la région des nuées, nous découvrîmes la ville de Néphélococcygie. Nous admirâmes sa magnificence; mais nous n'y descendîmes point, le vent contraire nous en empêcha. Coronus, fils de Cottyphion, en étoit roi. Je me rappellai alors ce qu'en dit Aristophane, ce poëte grave et véridique, qui mérite à tant d'égards la foi de ses lecteurs (1). Trois jours après nous vîmes très-distinctement l'océan, mais nous n'apperçûmes d'autres terres que celles qui sont dans les

(1) Aristophane, comédie des oiseaux, *acte 3, scène 1*, donne le nom de Néphélococcygie à la ville que les oiseaux se proposent de bâtir; dans le quatrième acte il donne la description de cette ville, dont les remparts sont si larges, qu'on pourroit aisément y promener deux chars attelés de chevaux aussi gros que celui de Troie; ensuite il fait une énumération de tous les oiseaux qui travaillent à construire cette ville. Les grues taillent les pierres, les cycognes les polissent avec leur bec, les pélicans servent de charpentiers, et taillent les portes de la ville. Cette comédie, une des plus singulières du poëte, est remplie d'allégories sur les affaires qui divisoient Athènes et Lacédémone; ce qui la rend très-difficile à entendre. Pour la lire avec plus d'agrément, il faut se servir de l'édition de cette pièce séparée, qu'a donnée depuis peu le savant M. Beck, professeur à Leipsik.

airs ; déja même elles commençoient à prendre une couleur de feu, et paroissoient lumineuses. La quatrième journée, vers midi, le vent qui souffloit mollement cessa tout-à-coup et nous laissa descendre sur la mer. A peine nous eûmes touché l'onde salée, que nous fîmes éclater nos transports de joie. Nous nous livrâmes au plaisir de la table. La mer étoit calme, et le tems serein, nous nous jettâmes dans l'eau pour nous baigner. Hélas ! la prospérité qui suit l'infortune, nous présage souvent de plus grands malheurs. Il y avoit deux jours que notre vaisseau voguoit paisiblement sur l'océan. Le troisième, au lever du soleil, nous voyons paroître tout-à-coup des monstres marins et des baleines ; il y en avoit une quantité prodigieuse : mais une sur-tout qui surpassoit toutes les autres en grosseur, étoit longue de cinq cent mille stades. Elle nageoit la gueule ouverte, et étoit couverte d'écume ; ses mouvemens agitoient au loin la mer ; ses dents nous parurent plus grosses que les Priapes qui sont dans nos jardins, aussi blanches que l'ivoire, et non moins aiguës que des pieux. A ce spectacle effrayant, nous nous disons le dernier adieu, nous nous embrassons tendrement, n'attendant plus que la mort. Déja le monstre est près de nous. Il nous avale et nous engloutit avec notre vaisseau. Heureusement que nous coulâmes par l'intervalle de ses dents avant qu'il eut refermé la gueule, sans quoi nous étions écrasés. Dans le premier instant l'ob-

scurité profonde où nous étions plongés, nous empêchoit de rien voir; mais ensuite la baleine ayant ouvert la gueule, nous connûmes toute l'énormité du monstre. Il étoit si large et si haut, qu'il auroit pu contenir aisément une ville habitée par dix mille hommes. Au milieu de ses entrailles on voyoit un amas de poissons et de monstres marins qu'il avoit dévorés, des mâts de vaisseaux, des ancres, des ossemens humains, des ballots, et plus loin une terre et des montagnes, dont j'attribuai la formation à la quantité prodigieuse de limon qu'il avaloit, et qui s'étoit amassé dans ses entrailles. Cette terre étoit plantée d'arbres de différentes espèces, et produisoit des légumes; on eût dit qu'elle étoit cultivée: son circuit me parut de deux cent stades. La forêt étoit peuplée d'oiseaux marins. Les poules d'eau et les alcyons y faisoient leurs nids dans les arbres (1). Le premier effet de notre captivité fut de nous faire verser un torrent de larmes. Cependant je rappellai mon courage, et réveillant celui de mes compagnons, nous étayâmes notre vaisseau, nous battîmes le briquet, en un instant le feu s'alluma, et le souper fut préparé. Nous nous régalâmes de poissons de toute espèce, dont nous avions une ample provision. Il nous restoit encore de l'eau que nous avions apportée de l'étoiledu jour. Le lendemain, à notre réveil,

(1) Les Alcyons ne font leurs nids que sur les bords de la mer.

la baleine ouvrant la gueule nous permit de voir clair ; nous découvrîmes tantôt des montagnes, tantôt le ciel, et le plus souvent des isles (1). Nous sentions, aux grands mouvemens du monstre, qu'il parcouroit presque toute la mer. Accoutumés enfin à notre triste séjour, je pris avec moi sept de mes plus braves compagnons, et résolu de reconnoître le pays, je m'avançai dans la forêt. Lorsque je fus parvenu à la distance de cinq stades, je trouvai un petit temple, dont l'inscription m'apprit qu'il étoit dédié à Neptune ; un peu plus loin je découvris plusieurs tombeaux surmontés de colonnes, et tout près de-là une source d'une eau fraîche et limpide. Alors j'entendis aboyer un chien, et j'apperçus au loin de la fumée. Je ne doutai plus qu'il n'y eût en cet endroit quelque métairie, en conséquence nous hâtons le pas, et nous rencontrons un vieillard et un jeune homme qui travailloient avec beaucoup d'ardeur à cultiver la plate-bande d'un jardin, et à diriger l'eau de la source. Saisis à la fois et de joie et de crainte, nous nous arrêtons.

(1) Ceci me fait penser que cette énorme baleine de Lucien est une allégorie satyrique, par laquelle il se moque de l'opinion de quelques philosophes, qui disoient que le monde est un animal, et le définissoient : *animal per se movens et subsistens.* Platon dans le Timée, *page* 30, édition de Serranus. ἴσως ἂν δὴ κατὰ λόγον τὸν εἰκότα δεῖ λέγειν, τὸν δὲ τὸν κόσμον ζῷον ἔμψυχον ἔννουν τε τῇ ἀληθείᾳ διὰ τὴν τοῦ θεοῦ γενέσθαι πρόνοιαν. Plus bas, *page* 33, il dit : *que le monde a des yeux et des oreilles, à la vérité il n'a ni pieds ni mains.*

Les deux autres, à notre aspect, sont également surpris, et personne n'ose rompre le silence. Enfin le vieillard nous parle en ces termes : « qui êtes-vous, étrangers, des divinités de » la mer, ou d'infortunés mortels qui auroient » éprouvé un malheur pareil au mien ? Pour » nous, malheureux humains, nous habitions » autrefois la terre, et nous vivons à pré- » sent dans les flots, enfermés dans un monstre » qui nous promène à son gré. Nous ressem- » blons à des gens qui sont morts, et ce- » pendant je crois que nous vivons encore ». Notre sort est le même, lui répondis-je ; arrivés depuis peu dans ce pays, avant-hier nous fûmes avalés avec notre navire. La curiosité a guidé nos pas dans cette forêt qui nous a paru fort épaisse. Sans doute qu'un dieu nous a conduit en ces lieux, pour que nous ayons la consolation de vous y voir, et d'apprendre que nous ne sommes pas les seuls qui soyons emprisonnés dans les entrailles du monstre. Racontez-moi cependant par quelle infortune vous avez été contraints de descendre dans ce séjour. Vous le saurez, me répondit le vieillard ; mais ce ne sera pas avant que vous ayez reçu les présens accoutumés de l'hospitalité. A ces mots il nous prend par la main, et nous conduit à sa demeure ; espèce de cabane qu'il s'étoit construite, et dans laquelle il avoit disposé des lits. Il nous servit des légumes, des fruits et du poisson, nous versa du vin ; et quand nous fûmes rassasiés, il nous

pria de lui faire le récit de nos aventures : je lui racontai donc toute notre histoire, la tempête, mon arrivée à l'isle des vignes, ma navigation aérienne, la guerre de Phaëton, jusqu'à notre engloutissement. Ce récit lui causa beaucoup d'étonnement ; et pour nous faire part à son tour de ses aventures, il nous dit : « étrangers, Cypre est ma patrie ; je m'étois » embarqué avec mon fils que vous voyez » et plusieurs de mes concitoyens pour aller » faire le commerce en Italie. Notre vaisseau, » dont vous avez dû voir les débris dans le » gosier de la baleine, étoit chargé de diverses » marchandises. La navigation fut heureuse » jusqu'à la hauteur de la Sicile ; mais un vent » violent s'étant élevé, nous chassa de ce parage, » et nous transporta en trois jours dans l'Océan. » Ce fut-là que nous rencontrâmes la baleine » qui engloutit tout notre équipage : nos com- » pagnons périrent en cette occasion, et nous » échappâmes seuls au danger. Notre premier » soin fut de leur donner la sépulture ; nous » élevâmes ensuite un temple à Neptune. Nous » vivons ici de légumes que nous cultivons, » de poissons et de fruits. La forêt est assez » grande, comme vous le voyez ; elle contient » des vignes qui produisent d'excellent vin. Vous » avez vu sans doute une fontaine dont l'eau » est fraîche et limpide ? Nous nous sommes » fait un lit de feuilles : nous allumons de grands » feux : la chasse nous procure des oiseaux et la » pêche des poissons que nous prenons vivans.

» Près des ouies de ce monstre, il y a un grand » étang salé qui peut avoir vingt stades de tour, » et dans lequel nous nous baignons, quand » cela nous plaît : il nourrit une infinité de » poissons de toute espèce. J'ai fait moi-même » une petite barque, à l'aide de laquelle nous » allons les pêcher. Voici la vingt-septième année » qui s'écoule depuis notre engloutissement. » Notre condition seroit encore assez suppor- » table, si nous n'avions des voisins, dont la » férocité et les mœurs barbares rend la société » dangereuse ». Eh, quoi ! lui dis-je, il y a dans la baleine d'autres gens que nous ? Et beaucoup, me répondit-il, tous inhospitaliers, et d'un aspect effroyable. A l'extrémité occidentale de la forêt habitent les *Taricanes* (1) : ce peuple a des yeux d'anguilles et un visage d'écrevisse. Du reste, hardi, belliqueux, il ne se nourrit que de chair crue. Les *Tritonomendètes* (2) occupent la partie orientale ; ils ressemblent à des hommes depuis la tête jusqu'à la ceinture, tout le reste est d'un chat. Leur caractère est un peu moins féroce que celui des autres. A gauche sont les *Carcinochires* (3) et les *Thynocéphales*, alliés et amis depuis long-tems. Le milieu des terres est occupé par les *Pagou-*

(1) C'est-à-dire : *qui vivent de salé.*

(2) J'ignore ce que veut dire ce nom formé de *Triton*, monstre marin, et *mendès*, nom du *bouc* chez les Egyptiens.

(3) *A mains de cancre, à tête de thon.*

rades (1) et les *Psittopodes* (2); ils sont expérimentés à la guerre et très-légers à la course. Le côté de l'orient, qui est voisin de la gueule du monstre, est désert, à cause des fréquentes inondations; et moi j'occupe ce petit canton, au moyen d'un tribut de cinq cents huîtres que je paie tous les ans aux Psittopodes. Voilà l'état du pays. Il faut songer aux moyens de combattre ces peuples, et d'assurer ici notre subsistance. Quel est leur nombre, lui dis-je? Il me répondit qu'ils étoient plus de mille; et de quelles armes se servent-ils? —d'aucunes, si non d'arêtes de poissons. Cela étant, lui dis-je, nous ne risquons rien à les attaquer; si nous parvenons à les vaincre, nous vivrons désormais en sûreté. Cet avis fut approuvé, et nous regagnâmes notre vaisseau pour y faire tous les préparatifs nécessaires. Le refus du tribut devoit être le prétexte de la guerre. Déja le tems de le payer étoit venu: on avoit envoyé des ambassadeurs pour le recevoir; le vieillard leur répondit avec hauteur, et les chassa. Les Psittopodes et les Pagourades, apprenant cette insulte, entrèrent en fureur contre Scintharus (c'est ainsi que s'appelloit notre hôte), et peu de jours après ils marchèrent contre lui. Nous avions prévu leur irruption; nous les attendîmes de pied ferme; pendant la nuit, nous avions placé en embuscade vingt-

(1) *A queue épaisse.*
(2) *A pieds de perroquet.*

cinq de nos gens ; ils avoient ordre de ne point se découvrir que les ennemis ne fussent passés, afin de les prendre en queue. Ils le firent, et donnant à propos sur leur arrière-garde, ils la taillèrent en pièces. Cependant nous marchâmes à la rencontre des Barbares, au nombre de vingt-cinq. Scintharus et son fils avoient aussi pris les armes : on en vint aux mains, le combat fut long et opiniâtre ; mais nous renversâmes les ennemis et les poursuivîmes vivement jusques à leurs cavernes. Ils laissèrent sur la place soixante-dix des leurs. Nous ne perdîmes qu'un de nos compagnons, et le pilote qui eut le dos percé d'outre en outre d'une arête de mulet. Nous employâmes à ce combat un jour et une nuit ; et nous dressâmes sur le champ de bataille un trophée fait de l'épine du dos d'un dauphin. Le lendemain les autres peuples ayant appris la défaite des Psittopodes, se présentèrent à nous en ordre de bataille. Les Taricanes, commandés par Pelamus, formoient l'aîle droite, les Thynocéphales la gauche ; le centre étoit occupé par les Carcinochires. Les Tritonomendètes n'avoient point voulu prendre de parti, et gardoient la neutralité. La rencontre se fit près du temple de Neptune. Nous les attaquâmes en poussant de grands cris, qui rétentirent dans la concavité de la baleine. Nous eûmes d'autant moins de peine à les défaire, qu'ils étoient sans armes ; nous les poursuivîmes jusques dans la forêt, et nous restâmes maîtres

de toute la contrée. Quelque tems après ils nous envoyèrent des hérauts pour nous demander la permission d'ensevelir leurs morts et faire des propositions d'amitié ; mais nous ne voulûmes faire aucun pacte avec eux. Le lendemain étant entrés sur leur territoire, nous les taillâmes presque tous en pièces. Les seuls Tritonomendètes furent épargnés. Mais quand ils virent de quelle manière nous traitions les autres, ils s'échappèrent à travers les ouies de la baleine, et se jettèrent dans la mer. Devenus par leur retraite paisibles possesseurs du pays, nous l'habitâmes sans aucune inquiétude. La chasse, les exercices, la culture des vignes, la récolte des fruits, nous occupoient tour-à-tour, et nous ressemblions à des gens, qui, se voyant enfermés dans une vaste prison, sans espoir d'en sortir, se livrent à toutes sortes de plaisirs pour faire diversion à leurs chagrins.

Pendant un an et huit mois, nous vécûmes de cette manière. Le cinquième jour du neuvième mois, au second bâillement de la baleine, (car il est bon de savoir qu'elle ouvroit la gueule une fois à toutes les heures du jour, ensorte que nous conjecturions par-là quelle heure il pouvoit être) ; au second bâillement, dis-je, des cris, accompagnés d'un bruit épouvantable, se firent entendre tout-à-coup. Il sembloit qu'on exhortoit des rameurs à bien faire leur devoir. Surpris, comme l'on peut penser, nous nous glissâmes, en rampant, vers la gueule de la baleine, et nous tenant dans

l'intervalle de ses dents, nous vîmes le spectacle le plus étonnant. Je n'avois jamais été témoin d'une chose aussi extraordinaire. C'étoit des géans d'un demi-stade de hauteur, qui voguoient sur de grandes isles, comme sur des trirèmes. On refusera peut-être de me croire; mais cela ne m'empêchera pas de le dire. Les isles avoient beaucoup plus de longueur que de hauteur, et leur circuit étoit d'environ cent stades. Elles étoient montées chacune par vingt-huit de ces géans. Les uns assis le long des bords de l'isle, ramoient avec de grands cyprès garnis de toutes leurs branches : derrière, et comme à la poupe, un pilote se tenoit debout; monté sur une colline, il tenoit à la main un gouvernail d'airain long d'un stade: du côté de la proue, quarante guerriers tous couverts de leurs armes, se préparoient à combattre; ils ressembloient parfaitement à des hommes, à la chevelure près. La leur étoit de feu, et jettoit une flamme continuelle, ensorte qu'ils n'avoient point besoin de casque. Au lieu de voiles, chaque isle avoit au milieu d'elle une épaisse forêt. Le vent qui y souffloit la gonfloit et conduisoit le navire par-tout où vouloit le pilote. Les rameurs avoient un chef qui les excitoit; ils ramoient avec effort, comme on a coutume, pour faire avancer les gros vaisseaux. D'abord nous n'en vîmes que deux ou trois, ensuite il en parut plus de six cents, qui, se séparant en deux bandes, se livrèrent un combat terrible : un grand nombre

venant à se choquer, leurs proues se fracassèrent, beaucoup d'autres s'ouvrirent et coulèrent à fond. Plusieurs de ces isles s'avancèrent dans la mêlée, et y combattirent vigoureusement. Elles ne se détachoient pas facilement; car les guerriers qui occupoient la proue déployoient de part et d'autre tout leur courage: ils ne faisoient point de prisonniers, tous étoient mis à mort. Au lieu de grapins, ils se lançoient de grands polypes attachés les uns aux autres, qui s'embarrassant dans la forêt, arrêtoient un vaisseau; ils combattoient à coup d'écailles d'huîtres, dont une seule auroit rempli un char, et avec des éponges, dont la grandeur auroit couvert un arpent. Les uns étoient commandés par Aëolocentaure; les autres avoient à leurs têtes Thalassopotès. Les cris des combattans m'ont appris le nom de leurs chefs et le sujet de leur querelle. Thalassopotès (1) avoit enlevé plusieurs troupeaux de dauphins à Aëolocentaure qui vouloit se venger de ce brigandage: aussi fut-il vainqueur; il coula à fond plus de cent cinquante des isles ennemies, et se rendit maître de trois, et de tous ceux qui les montoient. Les autres s'enfuirent la poupe fracassée. Les vainqueurs les poursuivirent, et le soir ils revinrent pour recueillir les débris de leur flotte. Ils avoient perdu plus de quatre-vingt de leurs isles qui avoient été coulées à fond. Ils dressèrent ensuite sur la tête de la

(1) Qui boit la mer.

baleine un trophée auquel ils suspendirent un des vaisseaux ennemis, qui leur servit à attacher leurs cordages et à jetter l'ancre ; leurs ancres étoient de crystal, d'une grandeur et d'une force prodigieuse. Le lendemain ils firent un sacrifice d'action de grace sur le dos de la baleine, enterrèrent leurs morts, et se rembarquèrent joyeux et chantans des hymnes de victoire. Voilà tout ce qui se passa au combat des isles.

L'HISTOIRE VÉRITABLE.

LIVRE SECOND.

DEPUIS ce moment, la vie que nous menions dans la baleine, me devint insupportable; ce séjour m'étoit odieux, et je résolus de chercher tous les moyens d'en sortir. D'abord, nous pensâmes qu'il suffiroit, pour nous échapper, de faire un large trou dans le côté droit du monstre: en conséquence, nous commençâmes à creuser; mais après avoir poussé notre fouille jusqu'à la profondeur de cinq stades, nous fûmes obligés d'y renoncer. Nous prîmes une autre résolution; c'étoit de mettre le feu à la forêt; cet incendie devoit faire mourir la baleine, et dans ce cas, il nous étoit facile de nous échapper de cette prison. Nous commençâmes, en conséquence, à embrâser les parties voisines de la queue: pendant sept jours et autant de nuits, la baleine parut insensible à cette chaleur extrême; mais le huitième et le neuvième, nous nous apperçûmes qu'elle étoit malade; elle ouvroit la gueule avec moins de vivacité, et la fermoit sur le champ: le dixième et le onzième jour, elle se mouroit, déja même elle sentoit mauvais: le douzième jour, nous nous apperçûmes, un

peu tard, que si on ne lui mettoit promptement un bâillon, pour l'empêcher de fermer la gueule tout-à-fait, nous courions risque de ne pouvoir trouver aucune issue, et de périr, suffoqués par l'odeur fétide de ce cadavre : ensorte que pour étayer ses mâchoires, nous dressons de grosses poutres; ensuite nous préparons notre vaisseau, nous faisons une ample provision d'eau et de munition de toute espèce, nous choisissons Scintharus pour notre pilote. Le lendemain la baleine étant morte, nous tirons notre vaisseau, nous le faisons passer à travers les dents du monstre, et par le moyen d'un cable attaché à ces mêmes dents, nous le descendons doucement dans la mer; alors nous montons sur le dos de la baleine, et nous offrons un sacrifice à Neptune, auprès du trophée. Le calme qui régnoit, nous obligea même d'y passer trois jours; le quatrième, nous nous mîmes en mer. Alors nous rencontrâmes les corps de ceux qui avoient péri dans le combat naval; notre vaisseau les choquoit de temps en temps, et nous admirions leur taille immense. Après une navigation de quelques jours, secondée par un beau temps, le vent du nord se mit tout-à-coup à souffler avec violence, et il survint un si grand froid, que toute la mer en fut gelée (1) jusqu'à la profondeur de quatre cents orgyes; ensorte que

(1) Le grec : *non pas seulement à la surface, mais, &c.* Lucien plaisante, mais on sait aujourd'hui que les mers du Nord gèlent réellement, et ne sont pas navigables.

nous pûmes descendre de notre navire et courir sur la glace : mais comme le vent se soutenoit toujours, et devenoit de plus en plus insupportable, nous prîmes le parti, d'après le conseil de Scintharus, de creuser dans la glace une grande caverne : nous y passâmes trente jours, allumant du feu (1), et vivant de poissons. Pour les avoir, il suffisoit de fouiller. Cependant, comme les provisions commençoient à nous manquer, nous regagnâmes notre navire, et après l'avoir arraché du milieu des glaces, nous déployâmes la voile, et commençâmes à voguer doucement, et à glisser comme sur des patins : mais, cinq jours après, la chaleur revint, la glace se fondit, et rendit l'eau à son premier état.

Nous avions déja couru à-peu-près trois cents stades, lorsque nous fûmes portés sur une petite isle déserte. Nous y fîmes de l'eau qui commençoit à nous manquer, et nous tuâmes, à coup de flèches, deux taureaux sauvages. Ces animaux n'ont point les cornes plantées sur la tête, mais au-dessous des yeux, ainsi que le vouloit Momus (2). Bientôt après nous tombâmes dans une mer, qui n'étoit plus

(1) Ici le Scholiaste de Lucien fait cette réflexion : *et quoi ! impertinent, la glace échauffée par le feu, ne devoit-elle pas se fondre : comment n'avez-vous pas tous été noyés ? Ta fiction est incroyable et contredit la nature.* Rien n'est cependant plus possible ; on sait qu'en Russie, l'Impératrice a donné des fêtes dans un palais de glace, qu'on y allumoit de grands feux.

(2) *Voyez* le Nigrinus, *tom. 1, page 23.*

d'eau, mais de lait, et au milieu de laquelle s'élevoit une isle blanche, remplie de vignes : cette isle étoit un grand fromage, bien pris ; nous le sûmes par la suite, car nous en mangeâmes : elle peut avoir vingt-cinq stades de circonférence. Ses vignes étoient chargées de grappes ; mais au lieu de vin, on n'en exprimoit que du lait. Au milieu de l'isle on avoit construit un temple, dédié, comme le portoit l'inscription, à la Néréïde Galatée (1) : tout le temps que nous demeurâmes dans cette isle, la terre même nous servit de nourriture, et le lait des grappes de boisson. On nous dit que Tyro (2), fille de Salmonée, étoit reine de ce pays : ce fut la récompense qu'elle reçut de Neptune, lorsque ce dieu la quitta.

Notre séjour dans cette isle ne fut que de cinq jours ; le sixième nous levâmes l'ancre ; le vent souffloit foiblement et les flots étoient un peu agités. Le huitième jour nous n'étions plus dans un océan de lait, la mer avoit repris sa saumure et sa couleur bleue. Nous aperçûmes alors une foule d'hommes qui couroient sur l'onde ; ils nous ressembloient en tout, et par le corps et par la taille ; il n'y avoit de différence que dans leurs pieds, qui étoient de liège ; pour cette raison, ces hommes s'appelloient Phellopodes. Nous étions fort étonnés de voir qu'au lieu d'enfoncer, ils se soutenoient

(1) Ce nom signifie *de lait*.
(2) Tyro signifie *fromage*.

sur l'eau et voyageoient sans aucune crainte. Quelques-uns nous abordèrent, nous saluèrent en grec, et nous dirent qu'ils alloient à Liège (1) leur patrie. Ils nous accompagnèrent pendant quelque temps, en marchant auprès de notre vaisseau; mais ensuite ils prirent une autre route et s'éloignèrent en nous souhaitant une heureuse navigation. Bientôt nous découvrîmes plusieurs isles, dont la plus voisine étoit celle de Liège, où ces voyageurs se hâtoient de retourner. C'est une ville flottante, bâtie sur un grand morceau de liège de forme ronde. Sur la droite, on appercevoit cinq autres villes, grandes et bien bâties, desquelles s'élevoit un feu continuel. En face de notre vaisseau, à cinq cents stades de distance, nous découvrîmes une autre isle assez large, dont les bords avoient peu d'élévation; nous nous en approchâmes, et aussi-tôt nous sentîmes que l'air étoit parfumé d'une odeur douce et suave, semblable à celle qu'exhale l'Arabie heureuse, suivant l'historien Hérodote (2). C'étoit un mêlange délicieux de rose, de narcisse, d'hyacinthe, de lis, de myrte, de laurier et de fleur de vigne, dont nos sens étoient réjouis; et le plaisir que nous causoit cette odeur agréable, nous fit espérer qu'après tant de fatigues,

(1) Ce jeu de mots est aussi heureux en françois qu'en grec, et comme les Grecs avoient une ville de *Phellos* en Pamphylie, nous avons de même une ville de Liège en Flandres.

(2) *Livre 3, page 123.*

nous allions enfin jouir d'un heureux sort. En approchant nous vîmes que l'isle offroit de tous côtés des ports vastes et tranquilles, qu'elle étoit arrosée par des rivières, dont les eaux limpides descendoient tranquillement dans la mer. Des prairies et des bois s'offroient à notre vue, remplis d'oiseaux mélodieux, dont les uns chantoient le long des rivages, tandis que d'autres, perchés sur des branches, faisoient résonner les bois de leurs concerts: un air pur et léger environnoit cette isle; le souffle agréable des Zéphyrs agitoit doucement le feuillage des arbres, et en tiroit des sons flatteurs, semblables aux soupirs d'une flûte (1). A cette musique se mêloit le bruit de plusieurs voix; mais ce bruit n'avoit rien de tumultueux; il ressembloit à celui qu'on entend dans les festins, lorsqu'aux chants de la cithare et aux sons de le flûte les convives mêlent leurs louanges et leurs applaudissemens.

Enchantés de tous ces objets, nous résolûmes de relâcher; nous entrâmes dans le port, et nous descendîmes du vaisseau, où nous laissâmes, pour le garder, Scintharus et deux de nos compagnons. Comme nous marchions à travers une prairie émaillée de fleurs, nous rencontrâmes des gardes, qui nous enchaînèrent avec des guirlandes de roses (ils n'ont point

(1) Le texte est corrompu en cet endroit: au lieu d'ἐπηρεμίας, si vous lisez avec Dusoul ἐπηρεμίοις, mot cependant assez peu usité, il faut traduire aux *solo* d'une flûte, aux sons d'une flûte qui joue seule et sans accompagnemens.

de

de plus forts liens), et nous conduisirent vers le chef de la contrée. Durant le chemin, ils nous apprirent que nous étions dans l'isle des Bienheureux, gouvernée par le Crétois Rhadamanthe. Déja nous étions arrivés à son tribunal : notre cause fut placée la quatrième. La première qui fut jugée avant la nôtre, étoit celle d'Ajax, fils de Télamon ; il s'agissoit de savoir s'il seroit reçu en la compagnie des héros ; son accusateur alléguoit que, dans un accès de fureur, il s'étoit donné la mort à lui-même. Après bien des discours, tenus de part et d'autre, Rhadamanthe décida qu'on lui feroit boire de l'ellébore, et qu'on le remettroit entre les mains d'Hippocrate, médecin de Cos, pour que celui-ci le guérît de sa folie, après quoi il pourroit être admis au banquet. La seconde étoit une question d'amour ; Thésée et Ménélas se disputoient la possession d'Hélène, et chacun d'eux vouloit être son époux ; mais Rhadamanthe prononça en faveur de Ménélas, à cause des travaux et des dangers auxquels son hymen l'avoit exposé. D'ailleurs Thésée ne pouvoit manquer de femmes, il avoit l'Amazone et les filles de Minos. La prééminence fut le sujet de la troisième cause qui divisoit Alexandre fils de Philippe, et Annibal le Carthaginois (1) : le pas fut accordé à Alexandre, et on lui éleva un trône auprès de l'ancien Cyrus, roi de Perse.

(1) Sujet du douzième Dialogue des Morts, *tom. I.*

Notre tour vint enfin, et l'on nous fit approcher du tribunal. Rhadamanthe nous demanda pour quelle raison, étant encore en vie, nous étions venus en ces lieux sacrés : alors nous lui racontâmes nos aventures ; il nous ordonna de nous retirer à l'écart, et délibéra longtemps sur notre affaire avec les autres juges. Ils sont en grand nombre, et parmi eux est Aristide l'Athénien, surnommé le juste. Enfin il prononça son arrêt : il portoit que nous subirions après notre mort la peine due à notre curiosité et à notre voyage indiscret ; mais que pour le présent, il nous seroit permis de rester un certain temps dans l'isle, de partager les plaisirs et la société des héros ; mais ce temps expiré, que nous serions obligés de nous en aller. Le terme de notre séjour n'étoit que de sept mois. A peine Rhadamanthe eut-il cessé de parler, que les guirlandes dont nous étions enchaînés tombèrent d'elles-mêmes ; nous fûmes libres, et l'on nous conduisit dans la ville et au banquet des Bienheureux. Cette ville est toute d'or (1), ses murailles sont d'émeraude, elle a sept portes faites d'un seul morceau de cinnamomum (2) ; ses rues sont pavées d'ivoire. Tous les dieux y ont des temples bâtis de pierre de Béryle (3), et sur leurs autels, formés

(1) Le Scholiaste de Lucien prétend que la description de cette ville chimérique, est une parodie de la description que les prophètes Juifs font de la Jérusalem céleste.

(2) La cannelle.

(3) Pierre précieuse, dont j'ignore le nom françois.

d'une seule Améthyste, on immole des Hécatombes entières. Un fleuve de myrrhe promène ses flots limpides autour de la ville : il a cent coudées royales de largeur, et sa profondeur est telle, qu'on peut aisément y naviguer. Les bains de ce pays sont de vastes édifices de crystal, on n'y brûle que du cinnamomum ; et au lieu d'eau, les bassins sont remplis de rosée chaude. Les bienheureux portent pour vêtement des toiles d'araignées, teintes de pourpre ; du reste ils n'ont point de corps, on ne peut les toucher, et ils n'offrent aux yeux qu'une forme et une apparence : cependant ils ne laissent pas que de se tenir debout, de marcher, de réfléchir, de parler. On ne peut les comparer qu'à une ame dégagée de la matière, et revêtue de l'effigie du corps (1). Il faut les toucher pour être convaincu qu'ils n'ont rien de corporel ; ce sont des ombres vivantes (2), qui ne sont point noires. On ne vieillit point dans ces lieux, et l'on y conserve l'âge que l'on avoit en entrant. Jamais il n'y fait nuit (3) : le jour n'est pas non plus fort éclatant ; mais on y jouit d'un crépuscule continuel, semblable à celui

(1) Ceci est, comme on le sent aisément, une critique de la doctrine de Platon.

(2) Le texte dit : *des ombres droites*, par opposition aux *ombres couchées*, qui sont celles des morts.

(3) Lucien, suivant le Scholiaste, se moque ici de ce qu'Antonius Diogène avoit écrit de l'isle de Thulé (l'Islande), *qu'il n'y avoit point de nuit un jour de l'année* ; ce qui est très-vrai : on y voit le soleil se coucher et se lever sur le champ le 21 juin.

qui précède l'aurore, & qui annonce le lever du soleil. On ne connoît qu'une saison dans cette isle; un printemps éternel y règne toute l'année, & le Zéphyr est le seul vent qui ose y souffler. La campagne est émaillée de fleurs de toute espèce, ombragée de bois touffus et délicieux; les vignes s'y chargent de fruit douze fois l'année, une fois chaque mois, et les arbres fruitiers, les pêchers, les pommiers, produisent treize fois, et offrent une double récolte pendant le mois qui est consacré à Minos. Au lieu de froment, les épis portent des pains qui ont la forme de champignons. Autour de la ville, on trouve trois cents soixante-cinq sources d'eau, autant de miel, cinq cents de myrrhe, mais celles-ci sont plus petites, sept fleuves de lait, et huit de vin.

Le banquet se tient hors de la ville, dans une plaine qu'ils appellent Champ-Elysée. C'est une prairie délicieuse, environnée d'un bois épais, dont le feuillage ombrage les convives couchés sur des lits semés de fleurs. Les vents sont les miniſtres du feſtin; mais ils ne versent point à boire; ce soin est superflu, de grands arbres, d'un fin crystal, rangés autour du banquet, portent des fruits qui servent de coupes. Il y en a de toute forme & de toute grandeur. Chaque convive, en se mettant à table, cueille un ou deux de ces fruits, il le pose devant lui, et ce vase se remplit aussi-tôt de vin; telle est leur manière de boire. Au lieu des couronnes que l'on porte dans les festins,

les rossignols et les autres oiseaux répandent, en chantant, sur la tête des convives, des fleurs qu'ils ont cueillies avec leur bec dans la prairie voisine. A l'égard des parfums, des nuées épaisses, formées de l'exhalaison des fontaines de myrrhe, sont suspendues au-dessus de la salle, et doucement pressées par les vents, elles se résolvent en une pluie fine comme la rosée du matin.

Pendant le repas, ces ombres fortunées charment leur loisir avec de la musique et des chansons. On y chante principalement les vers d'Homère. Ce poëte est dans le séjour de la félicité, et partage le banquet des Bienheureux, placé au-dessus d'Ulysse. On exécute aussi des chœurs de danse, formés par de jeunes garçons et de jeunes filles ; ces chœurs sont conduits et chantés par des Eunomus de Locres, Arion de Lesbos, Anacréon et Stésichore. J'ai vu ce dernier dans l'isle fortunée, il avoit fait sa paix avec Hélène (1). Quand ces musiciens ont cessé de chanter, ce premier chœur est suivi d'un second, composé de cygnes, d'hirondelles, de rossignols, et les arbres conduits par les vents, les accompagnent en jouant de la flûte.

Ce qui contribue le plus au plaisir qu'on goûte en ce banquet, c'est qu'on y trouve deux fontaines charmantes; les Ris et la Gaieté jaillissent de l'une, et de l'autre coule la Volupté. Chaque convive, avant de se mettre à

(1) *Voyez* ci-dessus la note 4 de la page 190.

table, boit à ces deux sources, et passe le reste de la journée dans la joie et dans les plaisirs.

Parlons à présent des grands hommes que j'ai vu dans cette isle. Tous les demi-dieux y étoient, ainsi que les héros qui portèrent les armes devant Troye, à l'exception du Locrien Ajax; on prétend même qu'il est précipité dans le séjour des impies (1). Je vis encore parmi les Bienheureux, les deux Cyrus, le Scythe Anacharsis, le Thrace Zalmoxis, le roi Numa, Lycurgue le Lacédémonien, Phocion et Tellus ces deux vertueux Athéniens, les sept Sages, excepté Périandre(2). J'y vis aussi Socrate fils de Sophronisque qui passoit le tems à babiller avec Nestor et Palamède; il avoit sans cesse autour de lui une foule de beaux jeunes gens, Hyacinthe de Lacédemone, Narcisse de Thespies, Hylas et plusieurs autres. Il me sembla qu'il étoit amoureux d'Hyacinthe, du moins c'étoit à lui qu'il adressoit le plus souvent ses argumens convaincans. On me dit que Rhadamanthe se plaignoit beaucoup de lui, qu'il l'avoit même menacé plus d'une fois de le chasser de l'isle, s'il ne cessoit son bavardage, et ne quittoit son ironie pendant le festin. Platon est le seul philosophe qui ne soit point en ces lieux. Il habite, dit-on, la république qu'il s'est formée, et dans laquelle il vit suivant

(1) Il se moquoit des Dieux; il avoit violé Cassandre, et fut tué par Minerve, qui lança sur lui la foudre de son père, comme le dit Virgile, *Enéide*, *liv.* 1.

(2) Parce qu'il s'étoit érigé en tyran de sa patrie.

ses propres loix. A l'égard d'Aristippe et d'Épicure, on leur défère les premiers honneurs à cause de la douceur et des graces de leur caractère, et parce qu'ils sont de joyeux convives. Esope le Phrygien se trouve aussi-là; il sert aux autres de bouffon. Diogène de Sinope a tellement changé de mœurs, qu'il a épousé la courtisane Laïs, et que souvent échauffé par l'ivresse, il quitte sa place pour danser, et faire toutes les folies qu'inspire le vin. Aucun Stoïcien n'est admis dans ce séjour heureux. On prétend qu'ils sont encore occupés à gravir le sommet escarpé qu'habite la vertu. On nous dit aussi que Chrysippe n'obtiendroit l'entrée de cette isle, que lorsqu'il se seroit purgé une quatrième fois avec de l'ellébore. Les Académiciens ne demanderoient pas mieux que d'y venir, mais ils *s'abstiennent* encore et *considérent;* car ils n'ont pas la *perception* que cette isle soit réellement telle qu'on le dit; d'ailleurs ils redoutent, je pense, le jugement de Rhadamanthe, eux qui détruisent toute espèce de jugement. On assure que plusieurs d'entre eux se sont mis en devoir de suivre ceux qui venoient ici; mais que leur lenteur les empêche d'arriver, ou que faute de *comprendre*, parvenus au milieu de la route, ils étoient retournés sur leurs pas.

Tels étoient les principaux convives qui assistoient à ce banquet. De tous les héros, c'est Achille auquel on rend les plus grands honneurs; après lui Thésée tient le second

rang. Voici maintenant quelle est leur façon de penser sur l'amour et sur les plaisirs de Vénus. Ils se livrent publiquement et sans craindre les témoins ; aux plus vives caresses ; le sexe importe peu, aucune inclination n'est réputée honteuse. Il n'y avoit que le seul Socrate qui assurait avec serment, que c'étoit par les motifs les plus purs qu'il recherchoit la compagnie des jeunes gens. On l'accusoit, il est vrai, d'être parjure ; Hyacinthe et Narcisse en convenoient ; mais pour lui il le nioit toujours. Dans cette isle bienheureuse, toutes les femmes sont communes, personne n'est jaloux de son voisin, et les habitans sont tous en cela de parfaits Platoniciens. Les jeunes gens accordent tout ce qu'on leur demande, et à qui le veut, sans jamais rien refuser.

Nous n'avions pas encore passé deux ou trois jours dans ce pays, que j'abordai le poëte Homère ; et comme nous avions tous deux du loisir, je lui fis différentes questions ; entre autres, je lui demandai de quel pays il étoit : c'est encore aujourd'hui, lui dis-je, une question fort indécise. Les uns prétendent que vous êtes de Chio, d'autres de Smyrne, et la plus grande partie pense que Colophon est votre patrie. Ils l'ignorent absolument, me répondit-il, car je suis de Babylone. Mes concitoyens m'appelloient Tigranes et non pas Homère. Ce nom me fut donné chez les Grecs, auxquels je fus remis en otage, et c'est par allusion à cette circonstance, qu'ils m'ont ainsi

nommé. Je lui demandai ensuite ce qu'il falloit penser des vers qu'on avoit rejettés de ses éditions, et s'il les avoit réellement écrits. Il me dit qu'ils étoient tous de lui. Je ne pus alors m'empêcher de blâmer la fausse délicatesse d'Aristarque et de Zénodote (1). Quand il eut pleinement satisfait ma curiosité sur ce point, je lui demandai pour quelle raison il avoit commencé l'un de ses poëmes par la colère d'Achille. C'est, me dit-il, que cette idée s'est présentée la première à mon esprit, et je ne l'ai point fait à dessein. Ensuite je le priai de me dire s'il avoit composé son Odyssée avant l'Iliade, comme plusieurs le prétendent. Il me répondit que non. A l'égard de son aveuglement, et de ce qu'on en raconte, je sus ce que j'en devois croire : il y voyoit fort bien, et je n'eus pas besoin de lui faire là-dessus aucune question. J'eus encore avec lui plusieurs autres conversations ; et quand je voyois qu'il n'avoit rien à faire, j'en profitois pour m'éclaircir de quelque doute. Il me répondoit toujours avec une complaisance infinie, sur-tout depuis le procès qu'il avoit gagné contre Thersite. Celui-ci lui avoit intenté une accusation pour cause d'injures, fondée sur ce que dans l'Iliade il charge

(1) Avis aux éditeurs qui se croient en droit de retrancher des écrits d'un auteur ce qui leur déplaît, et qui prononcent avec un ton dédaigneux que tel vers, tel mot est *spurius et delendus*. Ne regrettons plus les vers d'Homère, retranchés par Aristarque et Zénodote, ils vont bientôt paroître dans l'édition d'Homère, que le savant M. de Villoison fait imprimer à Venise.

ce soldat de ridicule ; mais Ulysse plaida la cause de son poëte, et Homère fut déclaré absous. A-peu-près à cette époque nous vîmes arriver Pythagore, qui, après avoir subi sept métamorphoses, avoir animé tour-à-tour autant de corps différens, venoit enfin de terminer les périodes que chaque ame doit remplir. Son côté droit étoit tout d'or (1). On le jugea digne de vivre parmi les Bienheureux ; mais on étoit incertain de quel nom il faudroit l'appeller, si on le nommeroit Pythagore ou Euphorbe. Peu de temps après vint Empedocles tout rôti, le corps couvert de pustules et de brûlures ; il ne fut pas admis dans l'isle, malgré ses vives supplications.

Bientôt arriva le temps auquel ils célèbrent les Thanatusies (2) : il y eut à cette occasion des jeux publics que présidèrent Achille et Thésée. Comme il seroit trop long de rapporter tout ce qui s'y passa ; je dirai en général que Carus (3), descendant d'Hercule, remporta le prix de la lutte, et vainquit Ulysse qui lui disputoit la couronne. Arius l'Égyptien, dont le tombeau est à Corinthe, et Épéus combattirent au pugilat et s'en tirèrent tous deux avec

(1) Allusion à sa cuisse d'or.

(2) C'est-à-dire, *la fête des Morts*.

(3) On ignore quel est ce *Carus* ; son nom ne paroît point dans la liste des athlètes olympioniques ; aussi les commentateurs croient que ce mot est corrompu, et qu'il faut lire *Caprus*, ou *Caranus*, auteur de la race des rois de Macédoine.

un honneur égal. On n'a point institué de prix pour le Pancrace (1); à l'égard de la course, je ne me rappelle plus quel fut le vainqueur. Les poëtes disputèrent aussi le prix de leur art. Homère l'emportoit de beaucoup sur les autres; cependant ce fut Hésiode que l'on couronna (2). Les prix de tous les combats sont des couronnes de plumes de paon.

Les jeux à peine finis, la nouvelle se répandit que les scélérats échappés du séjour des impies, et à leurs supplices, avoient rompu leurs fers, renversé leur garde, et menaçoient d'envahir l'isle fortunée. On disoit même que Phalaris d'Agrigente, Busiris l'Égyptien, Diomède de Thrace, Scirhon et Pityocampte, marchoient à la tête des révoltés. Dès qu'il en fut instruit, Rhadamanthe rangea les héros en bataille sur le rivage; ils étoient commandés par Achille, Thésée et Ajax fils de Télamon, déja guéri de sa folie. On en vint bientôt aux mains, les héros remportèrent une pleine victoire; elle fut due, en grande partie, aux exploits d'Achille. Socrate, placé à l'aîle droite, fit aussi des prodiges de valeur, et surpassa tout ce qu'il avoit fait de son vivant, à la

(1) Sans doute parce que ce genre de combat est trop cruel; c'étoit la réunion de la lutte et du pugilat: il exigeoit toute la force du corps, ce qui le fit nommer *Pancrace*.

(2) Allusion visible à l'ouvrage intitulé: *combat d'Homère et d'Hésiode*, dans lequel l'un et l'autre improvisent. Hésiode obtint le prix pour avoir fait l'éloge de la paix et des biens qu'elle procure.

journée de Délium (1); à l'approche des ennemis, loin de prendre la fuite, il ne changea pas même de visage. Aussi on lui donna par la suite pour prix de sa valeur un grand jardin, situé dans le fauxbourg de la ville. Il y assembla plusieurs de ses amis pour faire la conversation, et ce lieu s'appelle aujourd'hui l'*académie des morts*. Cependant les vaincus furent faits prisonniers, et après les avoir chargés de fers, on les renvoya dans le Tartare, pour y subir une punition encore plus terrible. Homère immortalisa ce combat par un poëme; il me le remit à mon départ, afin de l'apporter à mes concitoyens, mais je l'ai perdu par une suite fâcheuse des malheurs que j'ai éprouvés. Il commençoit, je crois, par ce vers:

Muse, racontez-moi le combat des héros (2).

En réjouissance de cette victoire, on fit cuire des fèves, (c'est l'usage du pays): on la célébra par un repas et par une superbe fête; mais Pythagore ne voulut point y prendre part, il se tint seul à l'écart, et ne voulut point manger à cause de l'aversion qu'il a pour les fèves.

Déja six mois s'étoient écoulés, nous étions au milieu du septième, lorsqu'un événement imprévu hâta la fin de notre félicité. Cinyre,

(1) *Voyez* Platon, *Banquet*, *page* 220.

(2) A la lettre: *des héros morts;* ce qu'il auroit fallu pouvoir exprimer, car c'est dans ce dernier mot que consiste la plaisanterie.

fils de Scintharus, jeune homme d'une belle figure et d'une taille avantageuse, étoit depuis quelque temps très-amoureux d'Hélène, qui, de son côté, laissoit entrevoir la passion la plus vive pour ce jeune étranger. Souvent, pendant le banquet, ils se faisoient réciproquement des signes de tête, buvoient à la santé l'un de l'autre, et se levoient de table pour aller tête à tête s'égarer dans le bois. La violence de son amour, et la difficulté de le satisfaire firent concevoir à Cinyre le projet d'enlever Hélène ; il eut peu de peine à l'y faire consentir. En conséquence ils résolurent d'aller se refugier dans quelqu'une des isles voisines, soit à Liège, soit à Fromage. Ils s'étoient depuis long-temps associés pour complices trois de nos compagnons des plus déterminés. Mais Cinyre s'étoit bien gardé d'en rien dire à son père ; il se doutoit bien que celui-ci mettroit obstacle à ses desseins. Comme ils l'avoient conçu, ils accomplirent leur projet, et quand la nuit fut venue (j'étois alors absent et je dormois dans la salle du banquet où le sommeil m'avoit surpris) ; ils emmènent Hélène avec eux, se hâtent de lever l'ancre et de pousser au large. Cependant, vers le milieu de la nuit, Ménélas se réveille, il s'apperçoit que sa femme a déserté la couche nuptiale, aussi-tôt il se lève en poussant de grands cris, il va trouver son frère, et se rend avec lui au palais de Rhadamanthe. A la pointe du jour, les espions vinrent rapporter qu'ils avoient apperçu le

vaisseau des ravisseurs déja fort éloigné. Aussitôt Rhadamanthe fait monter (1) cinquante héros sur un navire, fait d'un seul morceau d'asphodèle, et leur ordonne d'aller à la poursuite du nouveau Pâris. Ils partent à l'instant, et font une si grande diligence, que vers le milieu du jour ils atteignent les fugitifs qui entroient déja dans l'océan de lait, et étoient sur le point d'échapper. Les héros les arrêtent, et remorquant leur vaisseau avec des chaînes de roses, ils les ramènent au port. Hélène pleuroit, rougissoit de confusion, et se couvroit le visage. Rhadamanthe interrogea Cinyre et ses complices, pour savoir si quelque autre n'avoit point trempé dans son crime; ils répondirent qu'ils étoient les seuls coupables; alors Rhadamanthe les condamna à être relégués dans le séjour des impies, pour y être suspendus par les parties honteuses, après avoir été préalablement fouettés avec de la mauve (2). On rendit en même temps un décret, par lequel il nous fut enjoint de vuider l'isle au plutôt, attendu que le temps fixé pour notre séjour étoit expiré (3), on ne nous accorda que le

(1) J'ajoute ces mots *du nouveau Pâris*, pour rendre la fin de la phrase plus douce; de même un peu plus haut, j'ai ajouté *des ravisseurs*, pour éclaircir le sens.

(2) Supplices des adultères à Athènes.

(3) Le grec exprime cette circonstance par un seul mot: ἐμπροθέσμως, dont le latin, *intra diem statutum*, rend mal le sens; car ce n'est pas seulement *à un jour déterminé*, mais *le jour déterminé étant venu*. Προθεσμία, signifie *époque fixe*, et ἐμπρόθεσμος, *celui qui est arrivé*

jour suivant. Quel fut mon chagrin! Je versai des larmes, quand je songeai à la félicité que j'allois quitter, pour m'exposer sur mer à de nouvelles courses et à de nouveaux dangers. Les Bienheureux me consoloient cependant, en me disant que je reviendrois les voir sous peu d'années; et ils me montroient la place qui m'étoit destinée par la suite, auprès des hommes les plus distingués par leur mérite. Avant de partir j'allai trouver Rhadamanthe, je le suppliai avec les plus vives instances de m'apprendre le sort qui m'étoit réservé, et de m'enseigner la route que je devois suivre. Il me dit que je reverrois ma patrie; mais après de longues erreurs, et des dangers multipliés. Jamais il ne voulut déterminer le temps de mon retour; et me montrant plusieurs isles (on en voyoit cinq, et une sixième plus éloignée qui se perdoit dans l'horizon): vous voyez, me dit-ils, ces isles d'où s'élève une flamme continuelle, c'est le séjour des impies. Plus loin est la ville des Songes, après on trouve l'isle de Calypso; mais vous ne pouvez encore la découvrir. Quand vous aurez passé ces isles, vous aborderez à un vaste continent, l'antipode (1) de

à cette époque; ces remarques sont minutieuses, mais elles peuvent être utiles à ceux qui veulent étudier la langue grecque, et cela me suffit.

(1) Les anciens ont soupçonné l'existence d'un autre hémisphère; pour en être convaincu, il suffit de lire la conversation de Silène et de Midas, qu'Ælien a extraite de l'histoire de Théopompe, et qu'il rapporte au livre III de ses histoires diverses, *chap. 18.*

celui que vous habitez. Là vous éprouverez une foule d'aventures, vous traverserez divers pays, vous voyagerez chez des hommes sauvages; enfin long-temps après vous reviendrez dans l'autre hémisphere. Il ne m'en dit pas davantage. En achevant ces mots, il arrache de terre une racine de mauve, me la présente, et m'ordonne d'invoquer cette plante dans les dangers les plus pressans; sur-tout, ajouta-t-il, je vous conseille de ne jamais remuer le feu avec l'épée, de ne point manger de pois chiches, ne point vous approcher d'un jeune homme qui auroit plus de dix-huit ans; si vous observez tous ces préceptes, vous pouvez espérer de revenir un jour dans notre isle. De ce moment je fis tous les préparatifs nécessaires pour me remettre en mer; à l'heure du festin j'allai me mettre à table avec ces hommes fortunés. Le lendemain j'abordai le poëte Homère, et le priai de me donner une inscription; il la fit: j'élevai aussi-tôt une colonne de Béryle sur le port, et j'y gravai ces vers :

Lucien, favorisé par les dieux immortels,
Est descendu vivant dans l'isle fortunée;
Il en a partagé l'heureuse destinée,
Et retourne joyeux aux foyers paternels.

Nous restâmes encore ce jour-là; le lendemain nous nous remîmes en mer. Les héros nous accompagnèrent jusqu'au port; et Ulysse s'approchant de moi, me remit à l'insu de Pénélope,

Pénélope, une lettre pour Calypso. Rhadamanthe nous donna pour conducteur le pilote Nauplias, afin que si nous étions portés sur les isles voisines, personne ne nous arrêtât. A peine nous sortions de cet atmosphère embaumé qui environne l'isle heureuse, que nous fûmes saisis d'une odeur insupportable de bitume et de soufre, de poix et de chairs brûlées, qui exhaloient une fumée infecte. L'air étoit obscurci d'une vapeur noire et ténébreuse qui retomboit en une rosée bitumineuse. On entendoit un bruit effrayant, des claquemens de fouets, des cris et des gémissemens. Nous ne nous arrêtâmes point à ces isles : une seule tenta notre curiosité, nous y descendîmes et nous la trouvâmes bordée de précipices, dépouillée de verdure ; elle étoit hérissée de pierres et de rochers ; on n'y voit point d'arbres, on n'y trouve point d'eau. Néanmoins en nous glissant le long des précipices, nous montâmes par un chemin hérissé de ronces et d'épines ; et après avoir traversé une campagne affreuse, nous parvînmes à une enceinte, et aux lieux où l'on punit les scélérats. La nature du sol en cet endroit a quelque chose d'effrayant. Il produit des épées et des pointes de fer. Il est environné de trois fleuves, dont l'un ne roule qu'une bourbe épaisse ; l'autre est de sang, et le troisième de feu. Celui-ci est situé dans l'intérieur de l'isle ; son étendue est immense, et l'on ne sauroit le traverser ; ses flots sont toujours agités comme ceux de la mer. Il contient un grand nombre de poissons,

dont les uns ressemblent à des tisons enflammés, d'autres à des charbons ardens ; on les appelle *Lychnisques*. On ne peut pénétrer en ces lieux que par une seule entrée étroite, et qui passe à travers les fleuves. Elle est gardée par Timon l'Athénien. Comme nous étions conduits par Nauplias, il nous laissa passer. Alors nous vîmes les scélérats au milieu des supplices. Il y avoit parmi eux une foule de rois et de particuliers. Nous vîmes le malheureux Cynire suffoqué par la fumée, et suspendu par les parties naturelles. Nos conducteurs nous apprenoient les actions atroces que ces criminels avoient commises pendant leur vie, et les causes de leur punition. Les supplices les plus terribles étoient réservés aux menteurs, et aux écrivains qui se sont plu à débiter des fables. Parmi eux étoient Ctésias de Cnide, Hérodote et plusieurs autres. En les voyant, je me flattai d'avoir un jour un plus heureux sort, attendu que je n'ai jamais écrit de mensonges volontaires.

Bientôt ne pouvant plus supporter ce spectacle effrayant, nous retournâmes à notre vaisseau où je pris congé de Nauplias, après l'avoir embrassé. Un instant après nous découvrîmes assez près de nous l'isle des Songes, enveloppée d'une obscurité qui permettoit à peine de la distinguer. Semblable aux songes mêmes, elle fuyoit à mesure qu'on s'approchoit d'elle. Enfin nous la joignîmes, et étant entrés dans un port, qu'on appelle *le port du sommeil*, auprès

duquel sont situées les portes d'ivoire et le temple d'Alectryon (1), sur le soir, nous descendîmes à terre. Qand nous eûmes passé la porte, nous vîmes une foule de Songes de couleurs et de formes très-variées. Mais je veux avant tout vous faire un peu la description de cette ville, dont aucun écrivain n'a parlé avant moi; car ce que Homère en dit (2) est peu considérable, et n'est nullement exact. Elle est entiérement environnée d'une forêt sombre, dont les arbres sont de grands pavots et des mandragores (3). Une foule de chauves-souris y voltige sans cesse; c'est le seul oiseau qui se trouve dans l'isle. Près de la ville coule un fleuve que les habitans appellent Nyctiporos (4), formé par deux sources qui jaillissent près des portes. Le nom de ces fontaines est Négrétos (5), et Pannuchie. L'enceinte de la ville est une muraille fort élevée, de couleur changeante et semblable à celle de l'Iris. Elle n'a pas seulement deux portes, comme le dit Homère; elle en a quatre: deux regardent la plaine; l'une est de fer, l'autre d'argille; c'est par elles que sortent, dit-on, les songes effrayans, ensanglantés et cruels. Les deux autres portes sont situées près du port, et voisines de la mer. L'une est de corne, et l'autre d'ivoire; ce fût par cette

(1) Ce nom signifie *coq.*
(2) Odyssée, *liv. IX, v. 562.*
(3) Plantes narcotiques.
(4) *Qui coule la nuit.*
(5) *Qui ne s'éveille point, qui dure toute la nuit.*

dernière que nous entrâmes. On trouve à droite le temple de la Nuit. Cette divinité est le principal objet du culte des habitans ; ils honorent également Alectryon, dont le temple est situé près du port. A gauche est le palais du Sommeil, roi de la contrée : il gouverne par le ministère de deux Satrapes, Taraxion fils, Matæogènes (1) et Ploutoclès, fils de Phantasion. Au milieu de la place publique, il y a une source que l'on appelle Caréotis, et non loin de cette source on voit deux temples, celui du Mensonge et celui de la Vérité ; ils ont chacun un sanctuaire, dans lequel on rend des oracles. Antiphon y préside : il est tout-à-la-fois prophète et interprète des Songes ; c'est une fort belle charge, dont le Sommeil l'a honoré. La nature et la forme des Songes sont extrêmement variées : les uns sont grands, beaux et agréables ; d'autres sont petits, d'un aspect hideux : ceux-ci paroissent d'or ; ceux-là n'ont qu'un extérieur pauvre et misérable : quelques-uns portent des aîles ; d'autres vont à quatre pattes. On en voit qui sont parés comme pour une pompe triomphale ; ils sont destinés aux rois et aux dieux. Je reconnus parmi la foule quelques-uns de ces songes que j'avois vus autrefois dans ma patrie ; ils nous abordèrent, et nous donnant le bon jour, comme à gens de leur connoissance, ils nous prirent même

(1) Ce nom signifie *vertige enfanté par une vaine illusion*, et le suivant, *riche glorieux*.

par la main, nous endormirent et nous régalèrent avec une magnificence et une politesse sans exemple ; enfin, ils nous firent la plus belle réception, nous promirent de nous faire rois ou satrapes : quelques-uns nous transportèrent dans notre patrie, nous montrèrent nos parens et nos amis, et nous ramenèrent le même jour.

Nous avions déja passé dans cette isle trente jours et autant de nuits, bercés par le Sommeil, au milieu des festins, lorsque soudain un grand coup de tonnèrre vint nous réveiller. Nous nous levons avec précipitation, nous chargeons notre vaisseau de vivres, et nous levons l'ancre. En moins de trois jours nous arrivâmes à l'isle d'Ogygie : nous y descendîmes. La première chose que je fis, fut d'ouvrir la lettre d'Ulysse, où je trouvai ces mots.

ULYSSE, *à* CALYPSO.

Vous saurez que, lorsque je vous quittai, et me remis en mer sur le petit vaisseau que je m'étois construit, je fis naufrage à peu de distance de votre isle. A peine Leucothoé put-elle me sauver et me transporter dans l'isle des Phéaciens, qui m'ont reconduit dans ma patrie. J'y ai trouvé ma femme entourée d'une foule de prétendans qui mangeoient mon bien, et se divertissoient à mes dépens ; je les ai tués tous, et j'ai fini par l'être moi-même par Télégon, ce fils que j'avois eu de Circée (1).

(1) Oppien, *de la pêche, liv. 2, v. 500 et suivans.*

Je suis à présent dans l'isle des Bienheureux, où je me repens bien d'avoir quitté la vie agréable que je menois auprès de vous, et d'avoir dédaigné l'immortalité que vous m'avez offerte. A la première occasion, je m'échappe de l'isle, et je vais vous trouver.

Voilà ce que contenoit cette lettre, et quelques recommandations pour nous. A quelque distance du rivage, je trouvai la grotte de Calypso telle que Homère la décrit, et la déesse occupée à filer de la laine. Je lui remis la lettre; elle ne l'eut pas plutôt lue qu'elle versa un torrent de larmes : après quoi elle nous invita à nous reposer chez elle, et nous traita avec magnificence. Pendant le repas elle s'informa beaucoup d'Ulysse et de Pénélope : elle me demanda si cette femme étoit aussi belle et aussi sage qu'Ulysse s'en étoit vanté. Je répondis à ses questions tout ce que je crus le plus capable de lui plaire. Le soir étant venu, nous retournâmes à notre vaisseau pour y prendre du repos.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre; le vent souffloit avec violence, et nous essuyâmes une vigoureuse tempête qui dura deux jours. Le troisième nous arrivâmes chez les Colocynthopirates. Ce sont des hommes sauvages qui vivent de rapine, et exercent la piraterie dans les isles voisines. Pour vaisseaux ils se servent de grandes citrouilles de six coudées de longueur; ils les vuident quand elles sont sèches, ils en

ôtent la pulpe et les pepins, et mettent ensuite ces citrouilles à flot. Leurs mâts sont de grands roseaux, et au lieu de voile, ils emploient les feuilles même de la citrouille: ils coururent sur nous, et nous attaquant avec deux navires, dont l'équipage étoit complet, ils firent en même tems une décharge de graines de citrouille; ces graines leur servent de pierres; plusieurs de nos compagnons en furent blessés. Cependant le combat se soutint avec égalité jusqu'au milieu du jour. Alors nous vîmes arriver derrière les Colocynthopirates, une flotte qui faisoit force de voiles et de rames, et c'étoit celle des Caryonautes. Ces deux peuples sont ennemis, du moins nous eûmes lieu de le penser; car aussi-tôt que les premiers s'apperçurent de l'approche des autres, ils nous quittèrent pour aller les combattre. Nous en profitâmes pour déployer notre voile et prendre la fuite, laissant les deux flottes aux prises. Il étoit aisé de voir que la victoire resteroit aux Caryonautes; ils étoient bien plus nombreux, et avoient cinq vaisseaux d'équipage complet: d'ailleurs la construction de ces vaisseaux étoit bien plus solide; ils étoient faits de coquilles de noix coupées par la moitié et vuidées, chaque moitié de noix avoit quinze orgyes de longueur. Quand nous fûmes assez éloignés pour qu'ils nous eussent perdus de vue, nous songeâmes à panser les blessés, et nous ne quittâmes point les armes du reste du jour, de peur de quelque surprise.

Le soleil n'étoit point encore couché, que nous vîmes une vingtaine d'hommes s'avancer vers nous des isles voisines. Ils étoient montés sur des dauphins : c'étoit encore des pirates. Ces dauphins paroissoient être des montures fort commodes, ils se cabroient et hennissoient comme des chevaux. Quand ces pirates furent près de nous, ils nous attaquèrent en nous lançant des os de sèches et des yeux de cancres ; mais ils ne tinrent pas à la première décharge que nous fîmes de nos flèches et de nos javelots : ils furent blessés pour la plupart, et regagnèrent promptement l'isle voisine. Vers le milieu de la nuit, par le plus beau calme, nous donnâmes, sans nous en appercevoir, sur un nid d'alcyon, d'une grandeur immense, puisqu'il avoit soixante stades ou environ de circonférence. Il y avoit dans ce nid un alcyon d'une taille aussi énorme, et qui flottoit en couvant ses œufs : à notre abord il s'envola, et le vent que firent ses aîles, pensa faire couler notre navire à fond. En s'éloignant, il poussoit des gémissemens, et faisoit entendre une voix plaintive. Le jour étant venu, nous descendîmes dans le nid ; nous le considérâmes, il ressembloit à un grand radeau, et étoit construit avec des arbres entrelacés : il contenoit cinq cents œufs, plus gros chacun qu'un tonneau de Chio. On appercevoit les petits sous la coquille, ils commençoient déja à croasser. Nous cassâmes un de ces œufs à coups de hache, nous en fîmes

sortir le petit, qui n'avoit point encore de plumes, et qui déja surpassoit vingt vautours en grosseur.

Nous remontâmes sur le vaisseau, et nous quittâmes le nid. Nous n'en n'étions pas encore éloignés de deux cents stades, que des prodiges étonnans se manifestèrent à nos yeux : l'oie qui servoit de chénisque (1) à la proue de notre vaisseau, se mit tout-à-coup à battre des aîles, et à crier. Les cheveux repoussèrent subitement à Scintharus, notre pilote, qui étoit chauve ; et ce qu'il y a de plus incroyable, le mât de notre vaisseau poussa de la verdure, produisit des branches, dont l'extrémité se chargea des fruits ; c'étoit des figues et des raisins, qui n'étoient pas encore mûrs. A ce spectacle, nous fûmes saisis, comme on peut croire, de trouble et d'étonnement : nous priâmes tous les Dieux de détourner ce que ces prodiges pouvoient annoncer de funeste. A peine avions-nous fait un trajet de cinq cents stades, que nous découvrons une vaste forêt de pins et de cyprès : nous crûmes que c'étoit un continent ; mais nous nous trompions. La mer en cet endroit n'avoit point de fond, et les arbres sans avoir de racines étoient plantés dans l'onde ; ils s'y tenoient immobiles et droits, flottant au gré des eaux. Nous nous en approchâmes, et quand nous connûmes

(1) Le chénisque est la partie antérieure du vaisseau sur laquelle on sculptoit le plus souvent un oie.

l'état des lieux, nous nous trouvâmes dans le plus grand embarras, sur ce que nous devions faire. Il étoit impossible de naviguer entre les arbres ; ils étoient trop serrés et se touchoient de toutes parts. Il n'étoit guère facile de retourner sur nos pas : je montai sur un des arbres les plus élevés, pour examiner ce qu'il pouvoit y avoir au-delà de la forêt, et je vis qu'elle n'avoit que cinquante stades, ou un peu plus, de profondeur, et qu'un nouvel océan s'étendoit jusqu'à l'horizon. Alors nous prîmes le parti de hisser notre vaisseau jusqu'au sommet des arbres, de le faire glisser sur le feuillage qui étoit très-touffu, et de gagner ainsi l'autre mer. En conséquence, nous montâmes sur les arbres, et par le moyen d'un cable, nous tirâmes avec bien de la peine notre vaisseau, nous le posâmes sur les branches, et la voile déployée, nous navigâmes sur les arbres, comme nous l'aurions fait sur la mer. Le vent nous poussoit avec beaucoup de vîtesse. Je me rappellai, dans cette circonstance, ce vers d'Antimaque (1) :

Tandis qu'ils navigeoient à travers les forêts.

(1) Antimaque de Colophon, poëte épique, fleurissoit avant Platon. Il avoit composé une Thébaïde dont Athenée cite quelques vers du cinquième chant, au livre onzième, *page 468*, de ses Déipnosophistes, et des élégies dont parle Plutarque. La réputation d'Antimaque avoit été fort obscure jusqu'au temps de l'empereur Adrien, qui donnoit à ce poëte la préférence sur Homère, et vouloit qu'on oubliât celui-ci pour Antimaque ; mais il ne put

Enfin nous parvînmes à passer celle-ci, et nous arrivâmes à l'endroit où l'eau reprenoit son cours. Nous descendîmes notre vaisseau, et nous recommençâmes à voguer sur une mer pure et transparente; mais notre course fut bientôt interrompue par une ouverture immense que la séparation de l'eau avoit formée. Tels sont ces gouffres, que souvent nous voyons s'ouvrir sur la terre, quand elle est agitée par quelques tremblemens. Nous nous hâtâmes de ployer la voile, et notre vaisseau s'arrêta; mais peu s'en étoit fallu qu'il n'allât se précipiter dans cette ouverture. Nous osâmes y plonger nos regards, et nous découvrîmes une profondeur de plus de mille stades, capable d'inspirer l'horreur et l'effroi. Ce qu'il y avoit de plus étrange, c'est que l'eau partagée, formoit de chaque côté une espèce de muraille (1). En regardant autour de nous, nous apperçûmes à quelque distance un pont formé par l'eau, lequel joignoit les deux mers, et leur servoit de communication. Nous dirigeâmes notre vaisseau de ce côté, et forçant de rames, nous parvînmes, après bien des peines, à traverser le pont, au moment où nous l'espérions le moins.

y réussir, le style lâche et diffus de la Thébaïde ne put jamais soutenir le parallèle de l'Iliade, et Antimaque fut oublié. Il ne reste de lui que des fragmens très-courts.

(1) Le texte dit: *l'eau se tenoit droite, comme étant divisée.* Le lecteur intelligent verra bien à quel récit merveilleux ceci fait allusion.

Après ce pas difficile, l'Océan qui nous reçut dans son sein étoit calme et tranquille, et nous offrit bientôt une isle peu considérable, mais d'un facile abord. Elle étoit habitée par des hommes sauvages nommés Bucéphales (1), qui avoient le front armé de cornes, et la tête d'un taureau. Tel nos peintres représentent le Minotaure. Nous descendîmes pour y faire de l'eau, et rafraîchir nos provisions de bouche, qui commençoient à nous manquer. Les sources étoient à peu de distance du rivage. Du reste, on n'appercevoit aucun objet dans la campagne, on entendoit seulement des mugissemens qui sembloient partir d'un endroit peu éloigné. Persuadés qu'il y avoit-là quelque troupeau de bœufs, nous nous avançons dans le pays, et nous rencontrons les hommes dont je viens de parler. Dès qu'ils nous apperçoivent, ils se mettent à nous poursuivre, et s'emparent de trois de nos compagnons : nous regagnons promptement le rivage, et notre vaisseau; nous prenons les armes, résolus de venger la mort de nos camarades, nous tombons sur les Bucéphales, qui déja se partageoient les chairs de leurs prisonniers; nous les poursuivons malgré leur fuite précipitée, nous en tuons cinquante, et nous en prenons deux vivans. N'ayant pu trouver de vivres, nous retournons au rivage avec nos prisonniers. Plusieurs d'entre nous vouloient

(1) Il se moque des Cynocéphales de Ctésias.

les égorger ; mais je ne fus point de cet avis ; je conseillai plutôt de les charger de chaînes et de les garder soigneusement, jusqu'à ce que leurs compatriotes envoyassent des députés pour traiter de leur rançon. Ils ne tardèrent pas à venir la tête penchée, poussant des mugissemens plaintifs, comme des supplians qui viennent demander grace à leurs vainqueurs. Elle fut accordée, à condition qu'ils nous donneroient un grand nombre de fromages, des poissons secs, des oignons et quatre cerfs. Ceux de ce pays n'ont que trois jambes, celles de devant se réunissent en une. A ce prix nous rendîmes les prisonniers, et après être demeuré encore un jour dans cette isle, nous levâmes l'ancre le lendemain.

Déja l'on voyoit paroître des poissons, et les oiseaux qui voloient autour de notre vaisseau nous donnèrent à connoître que nous n'étions pas éloignés de la terre. Bientôt nous apperçûmes des hommes qui navigeoient d'une manière fort extraordinaire. Ils étoient à la fois les navires et les matelots : voici comment. Couchés sur le dos, ils dressent un long bâton (1) entre leurs jambes, ils y attachent une voile, et tenant ce bâton de leurs mains, ils le gouvernent et le présentent au vent : d'autres étoient assis sur des morceaux de lièges que traînoient des dauphins. Ces navigateurs ne nous firent aucun mal ; ils s'approchèrent ami-

(1) Au lieu de *bâton*, le grec porte : τὰ διδοῖα.

calement de nous, et paroissoient aussi étonnés de notre manière de naviguer, que nous l'étions de la leur.

Le soir nous abordâmes à une petite isle peuplée de femmes; du moins elles en avoient l'apparence, et parloient la langue grecque; elles s'approchèrent de nous, nous saluèrent et nous embrassèrent avec beaucoup de politesse. Elles étoient parées comme des courtisannes, toutes belles et jeunes, et vêtues de tuniques qui pendoient jusqu'à leurs pieds. L'isle s'appelloit *Cabaluse* (1), et la ville *Hydamardie*; ces femmes nous prenant par la main, nous emmenèrent chacun chez elles, pour nous donner l'hospitalité (2). Pour moi, tant de politesse me devint suspecte; je n'en présageai rien de bon, et considérant avec plus d'attention tout ce qui m'environnoit, j'apperçus à terre des crânes et des ossemens humains. Je pouvois crier, appeller mes compagnons, courir aux armes, je jugeai plus prudent de

(1) Ce nom, suivant les commentateurs, signifie *qui renverse à terre*; mais ne vaudroit-il pas mieux lire Καταλβαδέσα, *l'isle des courtisannes*: on sait que celles de l'espèce la plus vile s'appelloient à Athènes Καταλβαδες. *Voyez* Aristophane, et son Scholiaste dans *l'Assemblée des femmes*, *v.* 1106. A l'égard du nom suivant, je n'en puis deviner la signification.

(2) Je soupçonne une lacune dans cet endroit, où le texte dit: *pour moi je m'arrêtai un peu.* Ce ne peut être dans la campagne, mais chez la courtisanne qu'il apperçoit les ossemens dont il parle plus bas; et c'est peut-être au moment où elle lui offroit ses faveurs, qu'il dit, *je m'arrêtai*, *&c.*

n'en rien faire : mais prenant à la main ma racine de mauve (1), je la suppliai de me dérober aux dangers qui me menaçoient. Un instant après, tandis que mon hôtesse s'occupoit à me servir, je m'apperçus que ses jambes n'étoient point celles d'une femme, et qu'elle avoit le pied d'un âne. Alors je tire mon épée (2), et saisissant cette femme, je la lie par le milieu du corps, et l'interroge sur tout ce que je vois. Effrayée de mes menaces, elle me répondit, qu'elles étoient des femmes marines, appellées *Onoscèles* (3), et qu'elles dévoroient les étrangers qui abordoient chez elles. Nous commençons, me dit-elle, par les enivrer, nous les engageons ensuite à reposer avec nous, et tandis qu'ils dorment, nous leur donnons la mort. A peine eus-je entendu ces mots, que laissant-là cette femme, encore attachée, je montai sur le toit de la maison, j'appellai à grands cris mes camarades ; et dès qu'ils furent assemblés, je leur appris ce que je venois d'entendre ; je les fis entrer dans la

(1) Il parodie ce qu'Homère dit d'Ulysse, *Odyssée*, *liv. 10, v. 502*, qu'il se garantit des charmes de Circé avec la plante que le poëte appelle *Moly*, et que Mercure avoit donnée au héros.

(2) Comme Ulysse tira la sienne contre Circé, au moment où elle lui présentoit le breuvage enchanté.

(3) C'est-à-dire, à jambe d'âne ; c'est une parodie de ce que les poëtes disoient d'*Empouse*, spectre horrible, qu'Hécate faisoit voir aux malheureux, et que l'on appelloit aussi *Onoskélis*, parce qu'elle avoit une jambe d'âne.

maison, et leur montrai les ossemens humains. La magicienne, voyant mes compagnons entrer, se changea subitement en eau, et disparut; moi, pour essayer si ce n'étoit point quelque prestige, je plongeai mon épée dans cette eau, et je la retirai toute ensanglantée. Aussi-tôt nous nous hâtâmes de regagner notre navire, et de nous remettre en mer. Le lendemain, aux premiers traits du jour, nous découvrîmes un continent, nous pensâmes que ce devoit être celui qui est opposé au nôtre; en conséquence nous l'adorâmes, et après lui avoir adressé notre prière, nous délibérâmes sur le parti que nous devions prendre. Les uns étoient d'avis d'y descendre pour quelques instans, et de retourner ensuite sur nos pas: d'autres, de laisser notre navire en cet endroit, et de pénétrer dans l'intérieur des terres pour en connoître les habitans. Tandis que nous délibérions, un vent violent s'éleva tout-à-coup, et poussant notre vaisseau contre le rivage, il le brisa sur les rochers. A peine eûmes-nous le temps de nous sauver à la nage, et d'emporter nos armes, et tout ce que l'on put dérober au naufrage. Telles sont les diverses aventures qui me sont arrivées, avant d'aborder à cette terre, soit sur la mer, soit dans les isles, soit dans ma navigation aérienne, et dans le ventre de la baleine, soit après notre sortie, dans les isles Fortunées, dans celles des Songes, enfin chez les Bucéphales et les Onoscèles. A l'égard des événemens que j'ai subis

subis dans cette nouvelle terre, je les raconterai aux livres suivans (1).

(1) Ou ces livres sont perdus, ou jamais Lucien ne les a écrits; mais le neveu de d'Ablancourt a continué cette histoire, et d'Ablancourt a fait imprimer cette continuation à la fin de sa traduction.

LE MEURTRIER DU TYRAN (1).

ARGUMENT.

UN homme monte à la Citadelle, dans le dessein de tuer le Tyran; ne le trouvant pas, il tue son fils, et lui laisse son épée dans le corps. Le Tyran survient, voit son fils mort, et se tue de désespoir avec la même épée. Le meurtrier du fils demande la récompense promise à celui qui tueroit le Tyran.

CITOYENS, en un seul jour, j'ai donné la mort à deux tyrans; l'un étoit déja avancé en âge, l'autre à la fleur de sa jeunesse, n'en

(1) Ce discours et les quatre suivans, sont une imitation de ces déclamations que les rhéteurs et les maîtres d'éloquence faisoient composer à leurs élèves pour les exercer, et que l'on appelloit *μελεται*. Le meurtrier du tyran étoit un sujet célèbre, et sur lequel on s'exerçoit fréquemment. Il nous reste encore sous ce titre un discours du sophiste Choricius, disciple du sophiste Procope de Gaza, autre que l'historien de ce nom qui étoit de Césarée en Palestine; ce discours de Choricius a été publié depuis peu par M. Dansse de Villoison, dans le second tome de ses anecdotes. A l'égard de celui de Lucien, je ne crois point du tout qu'il soit

étoit que plus propre à succéder aux crimes de son père : je viens aujourd'hui vous demander, pour ce double meurtre, une simple récompense. Je suis le seul qui ai su vous défaire, par un seul coup, de deux oppresseurs. J'ai tué le fils avec mon épée, et le père par la tendresse qu'il portoit à son fils. Le tyran a porté, de son vivant, la peine des maux qu'il vous a faits, en voyant son fils étendu mort à ses pieds, et il s'est vu forcé de se donner le trépas à lui-même, et de mettre fin à sa tyrannie et à ses jours. Le fils est tombé sous mes coups ; mais il m'a servi, même après sa mort, à accomplir un autre meurtre. Complice, pendant sa vie, des crimes de son père, après sa mort il s'est souillé d'un parricide, autant qu'il fut en son pouvoir.

C'est moi qui vous ai délivré de la tyrannie, et l'épée qui fut l'instrument de cette belle action, est la mienne. Je n'ai fait que changer l'ordre des meurtres, j'ai pris une route nouvelle pour punir ces scélérats : celui qui étoit le plus vigoureux, et qui pouvoit se défendre, je l'ai tué moi-même : à l'égard du vieillard, j'ai laissé agir mon épée.

d'un genre sérieux. Le grand nombre d'antithèses dont il est hérissé, le ton boursouflé qui règne dans tout ce morceau, prouve assez que c'est une critique fine du genre d'éloquence qui, de son temps, régnoit dans les écoles et dans le barreau. Cependant Erasme s'est donné la peine de répondre à Lucien par une déclamation Latine.

Je m'attendois, après un tel service, à voir éclater envers moi votre générosité; j'espérois que vous multiplieriez le nombre des récompenses, en proportion de celui des victimes que je vous ai immolées, sur-tout après vous avoir affranchi des maux actuels, et de ceux qui vous menaçoient par la suite, après avoir assuré pour jamais la liberté publique, en ne laissant respirer aucun héritier des crimes du tyran; cependant je suis exposé, en ce jour, à me voir seul frustré du prix de mon courage, et privé de la récompense promise par les loix mêmes que j'ai conservées. Ensorte qu'il semble que mon adversaire, quoi qu'il prétende, soit moins animé par l'intérêt public, qu'affligé de la mort de nos tyrans, et qu'il veuille la venger sur celui qui en est la cause.

Permettez-moi, pour un moment, d'exposer à vos yeux le tableau des maux que nous a causés la tyrannie: vous ne les connoissez que trop, je le sais; mais en considérant toute leur étendue, vous sentirez mieux l'importance de mes services, et vous éprouverez une plus grande joie, en songeant de quelle servitude vous êtes enfin délivrés. Notre sort ne fut pas, comme celui de la plupart des peuples, de gémir sous une seule tyrannie, de ne subir qu'un seul esclavage; ce n'étoit pas aux violences (1) d'un seul maître que nous étions

(1) Au lieu d'ἐπιθυμίαν, *desir*, je pense qu'il faut lire ἐπτιμίαν, *punition*, *violence*.

exposés ; mais, ce qui n'est jamais arrivé qu'à nous, au lieu d'un tyran, nous en avions deux, et nous étions les malheureuses victimes d'une double scélératesse. Le vieillard, cependant, étoit bien plus supportable que son fils, moins emporté dans sa colère, moins violent dans ses punitions, moins bouillant dans ses desirs : l'âge ralentissoit la vivacité de ses passions, et leur servoit de frein. On disoit même que c'étoit malgré lui, et à l'instigation de son fils, qu'il s'étoit emparé de l'autorité souveraine ; son caractère ne le portoit point à la tyrannie ; mais sa tendresse paternelle, dont il nous a fait connoître tout l'excès, ne lui permettoit pas d'avoir d'autres sentimens que ceux de son fils ; il lui obéissoit en tout, osoit tous les crimes qu'il lui commandoit, punissoit ceux qu'il lui ordonnoit de punir ; en un mot, il étoit moins le tyran, que le ministre de la tyrannie, et le satellite des volontés de son fils. Ce jeune homme, il est vrai, cédoit à son père les honneurs du trône, et le nom de souverain ; mais lui seul en exerçoit la puissance, lui seul étoit le principal tyran. L'autorité du père assuroit l'impunité du fils, qui seul recueilloit le fruit des crimes qu'il conseilloit. C'est lui qui contenoit les Satellites dans l'obéissance, qui leur faisoit faire une garde vigilante ; c'est lui qui écrasoit les citoyens sous le poids de la tyrannie, qui effrayoit par l'appareil des supplices ceux qui auroient pu dresser des embûches au tyran ; c'est lui qui ravissoit le

sexe à nos jeunes gens, pour en faire les ministres de ses voluptés (1), qui outrageoit nos épouses; c'est pour ses plaisirs infâmes, que l'on enlevoit nos vierges; enfin, le meurtre, l'exil, les concussions, les tourmens, les violences de toute espèce, étoient l'ouvrage de ce jeune audacieux. Le vieillard se prêtoit à ses volontés, partageoit ses crimes, applaudissoit à ses entreprises. Notre sort n'en étoit que plus intolérable; car lorsque les passions emploient, pour se satisfaire, l'autorité souveraine, les crimes qu'elles produisent n'ont bientôt plus de bornes.

Mais le comble de nos maux étoit de voir que notre servitude, loin de toucher à son terme, sembloit devoir être éternelle. La république, à titre d'héritage, alloit passer successivement d'un Despote aux mains d'un autre, et le peuple tomboit en partage à l'héritier du tyran. Nous n'avions plus cette douce espérance qui flatte les autres peuples, et l'on ne pouvoit se dire, *attendons, nos malheurs finiront bientôt, le tyran ne tardera pas à mourir, et nous recouvrerons la liberté.* Aucun espoir semblable ne nous étoit permis, et l'on voyoit l'héritier de la tyrannie, tout prêt à s'emparer de l'autorité suprême. Nos plus braves citoyens n'osoient former un dessein semblable à celui que j'ai eu le courage d'exécuter, tous désespéroient du

(1) Le grec dit simplement, *il faisoit de nos jeunes gens des Eunuques*, ὁ τὺς ἐφήβυς ἀναστῶν.

salut de la liberté. Les tyrans paroissoient invincibles au milieu de la garde redoutable dont ils étoient environnés.

Pour moi, loin de m'effrayer, le péril redoubla mon courage; je ne balançai point, et sans réfléchir à la difficulté de mon entreprise, je résolus de renverser cette tyrannie qui sembloit si bien affermie, et j'osai l'attaquer moi seul. Mais, non, je n'étois pas seul, mon épée (1) me secondoit: elle étoit la compagne de mon entreprise, et c'est avec elle que j'ai tué le tyran. La mort s'offroit à mes yeux, mais pour la braver, il m'a suffi que la liberté publique fût le fruit de mon trépas. J'attaque donc la première garde, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à lui faire prendre la fuite. Je tue tout ce qui se présente devant moi; tout ce qui me résiste est immolé, et je marche droit au principal but de mon entreprise, à l'arc-boutant de la tyrannie, au véritable auteur de tous nos maux. Je le trouve aux portes de la citadelle, il étoit à la tête de ses gardes. Je l'attaque, il résiste, il se défend avec courage; mais enfin, je l'étends à mes pieds couvert de blessures.

(1) Voilà de ces réflexions ridicules et puériles, auxquelles on auroit dû reconnoître que ce discours de Lucien n'est qu'une plaisanterie. On auroit dû le reconnoître aussi au mot συντετυρρανηκτονηκότος, dont l'excessive longueur n'a de modèle que dans les mots que forge Aristophane pour faire rire le peuple, et dont il n'y a pas d'exemple chez un seul des orateurs qui nous restent.

La tyrannie étoit détruite, mon dessein étoit rempli, et par mon courage, tous les citoyens étoient libres. A la vérité le vieillard restoit encore, mais seul, sans armes, abandonné de ses soldats, et privé du principal de ses satellites ; il n'étoit pas digne d'une main courageuse. Je me dis alors, à moi-même : c'en est assez, tout est fait, le succès a couronné mon entreprise ; à quel supplice faut-il à présent condamner celui qui nous reste encore à punir ? Il n'est pas digne de tomber sous mes coups, et mon bras, qui vient de se signaler par la mort d'un jeune homme plein de force et de courage, se souilleroit dans le sang de ce lâche vieillard ? Cherchons-lui plutôt un bourreau qui soit digne de lui, il ne mérite pas de profiter des maux qu'il a causés (1). Qu'il voie, et que cette vue soit pour lui un supplice, qu'il voie près de lui cette épée, c'est à elle que je recommande ce qui reste à faire (2). Après avoir ainsi délibéré, je me retire, et comme je l'avois prévu, mon épée fit son devoir, elle tua le tyran, et termina mon entreprise.

Je viens donc vous apporter la liberté (3) ;

(1) Cette phrase est obscure dans le texte, qui dit à la lettre : *mais après le malheur il ne faut pas qu'il en profite.*

(2) Cette pensée, de quelque manière qu'on la présente, me paroît ridicule ; ce qui suit ne l'est pas moins. Comment pouvoit-on méconnoître l'ironie qui règne dans tout ce morceau ?

(3) Le grec dit : *la démocratie, proclamant à tous de reprendre courage, annonçant l'heureuse nouvelle de la liberté.*

bannissez toute crainte, et que les loix reprennent leur vigueur. Jouissez du fruit de mon courage; la citadelle est purgée des scélérats qui l'occupoient, vous n'avez plus de maître, il vous est libre de décerner des honneurs, de rendre la justice, de proposer des décrets (1) conformément aux loix; votre bonheur est mon ouvrage, c'est l'effet de ma bravoure, et le fruit de la mort de ce jeune homme auquel son père n'a pu survivre. Je vous demande, pour ce service, la récompense qui m'est due; ce n'est ni la cupidité, ni l'avarice qui me font desirer de la recevoir, et ce n'est point par des vues intéressées que j'ai servi ma patrie; mais je veux que ce prix serve à prouver que l'action que j'ai faite, a mérité votre suffrage, et qu'on ne puisse pas me reprocher que mon entreprise étoit peu glorieuse et ne fut jugée digne d'aucune récompense.

Mon adversaire prétend que je n'ai point de droits à cette récompense, que je n'ai point tué le tyran, que je n'ai rien fait de ce qu'exigeoit la loi, et qu'enfin je n'ai pas rempli toutes les conditions qu'elle m'imposoit. Mais je le demande à lui-même: que voulez-vous de plus? N'ai-je pas résolu la perte du tyran? Ne suis-je pas monté à la citadelle? N'ai-je pas tué celui qui s'en étoit emparé? N'ai-je pas rendu la liberté au peuple? Est-il encore quelqu'un qui nous commande? un maître qui

(1) *De contredire.*

donne des ordres, qui menace ? Quelque coupable m'est-il échappé ? Vous ne pourriez le dire : tout, au contraire, respire ici la paix. Les loix sont conservées, la liberté règne, l'autorité du peuple est affermie, on n'outrage plus nos épouses, nos enfans se promènent sans crainte, nos vierges n'ont rien à redouter pour leur pudeur, et la ville célèbre par des fêtes cette félicité publique. Mais quel en est l'auteur ? Qui vous a procuré ces biens ? Qui a fait cesser vos maux ? Si c'est un autre, il est juste qu'on lui défère plutôt qu'à moi la récompense, je la lui cède, j'y renonce ; mais si, moi seul, j'ai tout entrepris, tout exécuté, par mon courage, en bravant les dangers, en montant à la citadelle, en tuant et punissant les tyrans l'un par l'autre, pourquoi calomniez-vous une si belle action, pourquoi vous efforcez-vous de rendre le peuple ingrat envers son bienfaiteur ?

Mais vous n'avez pas tué le tyran, et ce n'est qu'à son meurtrier que la loi promet la récompense. Eh ! quelle différence il y a-t-il, je vous prie, entre l'avoir tué de ma propre main, et avoir été la cause de sa mort ? Il n'en n'est aucune, je pense, et le législateur n'a point eu d'autre dessein, que d'assurer la liberté et la démocratie, et de délivrer cette ville des malheurs de la tyrannie. Tel est l'objet de la récompense qu'il a proposée, vous ne pouvez pas dire que je n'ai point rempli cet objet : car si j'ai donné le trépas à celui sans

lequel le tyran ne pouvoit pas vivre, c'est moi-même qui ai ravi le jour au tyran. Sa mort est mon ouvrage, sa main ne fut que l'instrument. Cessez donc vos difficultés puériles sur la manière dont il est mort. Examinez plutôt s'il est vrai qu'il n'existe plus, et si j'en suis la cause. Il semble que vous n'ayez d'autre intention, que de calomnier le bienfaiteur de la patrie, en recherchant si c'est avec une épée, avec une pierre, ou avec un bâton qu'il l'a délivrée de son oppresseur. Que seroit-ce donc si j'eusse assiégé le tyran, et que la faim l'eût réduit à la nécessité de mourir ? Exigeriez-vous alors que je l'eusse égorgé de ma propre main ? Diriez-vous que je n'ai point rempli la condition imposée par la loi, quoique ce genre de mort soit plus terrible pour un scélérat ? Ne cherchez donc, n'examinez, ne me demandez qu'une chose. Reste-t-il encore quelqu'un de nos oppresseurs ? Avons-nous encore quelque sujet de crainte ? Subsiste-t-il quelque monument de nos malheurs ? Mais si l'état est purgé, si la paix y règne en tout lieu, c'est jouer le rôle d'un calomniateur, que d'élever des difficultés sur la manière dont on a procuré ces avantages à la patrie, et de vouloir priver un citoyen de la récompense due à ses travaux.

Nos loix, si la longueur de notre servitude ne me les a pas fait oublier, nos loix disent expressément, qu'il est deux manières de se rendre coupable d'homicide ; l'une est de tuer

un homme de sa propre main ; l'autre de le forcer à se tuer lui-même, ou de lui en fournir l'occasion et les moyens. Ces deux crimes sont égaux aux yeux de la loi, elle les punit également, et c'est avec justice. Elle n'a pas voulu que l'intention fût réputée moins criminelle que le fait : il est donc superflu de chercher ici comment le meurtre s'est accompli. Eh quoi ! vous voudriez qu'un pareil homicide fût puni selon toute la rigueur des loix, et vous ne voulez pas que celui qui a employé les mêmes moyens pour servir sa patrie, ne soit pas inscrit au rang de ses bienfaiteurs ?

Vous ne pouvez pas m'objecter encore, que ce que j'ai fait, l'a été sans intention de ma part, qu'à la vérité ce qui s'en est suivi a été heureux, mais nullement un effet de ma volonté. Qu'avois-je à craindre, quand le plus redoutable de nos tyrans étoit tombé sous mes coups ? Pourquoi aurois-je laissé mon épée plongée dans son corps, si je n'avois prévu ce qui devoit arriver ? A moins que vous ne prétendiez, que celui que j'ai tué, n'étoit point un tyran, qu'il n'en portoit pas le nom, et que nos citoyens n'auroient point payé sa mort par les récompenses les plus magnifiques. C'est ce que vous ne direz jamais : et cependant quand le tyran est égorgé, vous ne récompenserez pas celui qui a causé son trépas ; c'est bien aimer à faire naître des difficultés (1).

(1) Le mot, πολυπραγμοσύνη, signifie, *l'action de*

Eh! que vous importe la manière dont il a été tué. Ne jouissez-vous pas de la liberté? Qu'exigez-vous de plus de celui qui rend au peuple sa puissance? La loi, vous en convenez vous-même, n'examine que le fait principal, elle laisse les circonstances indifférentes, et n'exige point de vaines recherches. Mais, quoi! celui qui auroit seulement chassé le tyran, ne recevroit-il pas la récompense promise au meurtrier du tyran? Elle lui seroit due certainement, puisque au lieu de la servitude, il nous auroit procuré la liberté. Ce que j'ai fait est bien différent, au lieu de chasser simplement le tyran, qui nous auroit toujours menacé de quelque révolution prochaine, j'ai détruit, j'ai éteint la race entière de nos oppresseurs, j'ai extirpé la tyrannie jusques dans ses racines.

Au nom des Dieux, examinez quelle fut ma conduite, depuis le commencement de mon entreprise jusqu'à sa fin, et voyez si j'ai omis quelqu'une des conditions imposées par la loi, et s'il me manque quelqu'une des qualités qu'elle exige d'un tyrannicide. Premiérement, il falloit une ame courageuse, éprise de l'amour de sa patrie, déterminée à affronter tous les dangers pour le bien public, à acheter, au prix de tout son sang, le salut des citoyens. M'a-t-on vu manquer de courage, trembler ou balancer à la vue des dangers qui m'attendoient?

celui qui se mêle de ce dont il n'a que faire; le françois ne peut l'exprimer que par une phrase.

Vous n'oseriez le dire ! Eh bien, arrêtons-nous ici : supposons que je n'ai fait que former un pareil dessein, sans qu'il en ait pu rien résulter d'utile à la patrie. Ce généreux projet m'autoriseroit seul à me présenter devant vous, et à vous demander le prix qu'on doit aux bienfaiteurs de l'état. Un autre plus heureux l'eût-il exécuté ce projet, il y auroit de l'injustice et de l'absurdité à me décerner une récompense, sur-tout si je disois : citoyens, j'ai formé ce projet, j'ai voulu l'exécuter, j'ai tout tenté pour cela, j'ai donné des preuves de ma résolution, et je suis seul digne de recevoir le prix. Que répondriez-vous alors ? Mais aujourd'hui je tiens un autre langage, je suis monté à la citadelle, j'ai bravé tous les dangers, j'ai immolé une foule de satellites avant de tuer le jeune tyran. N'imaginez pas que ce fût une chose aisée de renverser, tout seul, une garde nombreuse, de l'obliger à prendre la fuite ; c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile et de plus important dans une pareille entreprise. Il en coûte bien peu pour se rendre maître de la personne du tyran, et l'on peut aisément lui donner la mort, quand on a triomphé de tous ceux qui défendoient la tyrannie. Ce n'est que par cette victoire qu'on peut réussir dans ses projets. Il m'eût été impossible de pénétrer jusqu'à la demeure de nos tyrans, si je n'eusse auparavant vaincu leurs gardes et leurs nombreux satellites. Je n'ajoute rien, je m'arrête encore ici, et je dis à mon

adversaire, j'ai renversé la garde, j'ai triomphé des satellites, j'ai réduit le tyran à se voir abandonné, sans puissance et sans armes; croyez-vous à présent que j'aie mérité quelque récompense, ou bien exigez-vous de moi que j'aie versé du sang? Et bien, j'en ai versé; mes mains en sont encore teintes, et c'est par le plus grand, le plus noble des exploits. J'ai donné la mort à un jeune homme plein de vigueur, redouté de tout le monde, qui seul rassuroit le tyran, le mettoit à l'abri de toutes les embûches, et lui tenoit lieu d'une garde nombreuse. N'ai-je pas mérité le prix de ma bravoure, ou faut-il, après cette action, être privé des honneurs qu'on me doit?

Et quoi! si je n'eusse tué qu'un simple satellite, qu'un ministre du tyran, ou quelque esclave chéri, seroit-ce peu de chose d'être monté à la citadelle, à travers les armes et les dangers, pour faire périr un des amis du tyran? Mais voyez à présent quel est celui que j'ai immolé, c'est son fils même, plus cruel que le père, despote plus intolérable, plus atroce dans ses punitions, plus violent et plus emporté dans ses outrages, et qui, succédant à sa puissance, devoit prolonger et perpétuer nos malheurs.

Voulez-vous que cette action soit la seule que j'aie faite? Voulez-vous que le tyran, échappé à ma vengeance, vive encore? Je n'en demanderai pas moins une récompense. Et quoi! me la refuseriez-vous, citoyens? Ce

jeune homme n'étoit-il pas coupable envers vous ? Ne s'étoit-il pas rendu votre maître ? N'avoit-il pas appesanti sur vous le joug de l'esclavage ? Considérez à présent ce point principal ; ce que mon adversaire exige de moi, est précisément ce que j'ai fait, autant qu'il étoit en moi, et de la manière la plus convenable. J'ai donné la mort au tyran, par la mort d'un autre. Ce ne fut pas par un moyen ordinaire, ni par un seul coup ; il eût été trop heureux, après tant de crimes, de périr de la sorte : mais ce fut après avoir déchiré son ame du plus violent chagrin, après avoir mis sous ses yeux le spectacle douloureux d'un fils adoré, semblable en tout à son père, expirant à la fleur de son âge, et baigné dans son sang. Voilà les blessures dont le cœur d'un père est navré ; voilà le glaive que doivent employer ceux qui aspirent à la défaite des tyrans ; telle est la mort que méritent les cruels oppresseurs du peuple : c'est la seule punition qui puisse égaler leurs forfaits. Un prompt trépas, qui leur feroit perdre tout-à-coup le sentiment et la connoissance, qui n'offriroit point à leurs regards un spectacle déchirant, ne seroit pas assez terrible pour leur faire expier les crimes de leur tyrannie.

Je n'ignorois pas, mon ami, non je n'ignorois pas quelle étoit la tendresse que le tyran portoit à son fils : elle étoit connue de tout le monde. Je savois qu'il ne pourroit survivre un seul instant à ce jeune homme : tel est le sentiment

sentiment dont tous les pères sont animés pour leurs enfants : mais ce vieillard avoit pour le sien un amour encore plus excessif, et ce n'étoit pas sans raison ; il voyoit en lui seul l'appui de sa vieillesse, le protecteur de sa tyrannie, un défenseur qui bravoit pour lui tous les dangers, auquel il devoit la jouissance paisible de son autorité ; et j'étois bien assuré qu'au défaut de la tendresse paternelle, le désespoir alloit le faire périr, lorsqu'il réfléchiroit que la vie lui devenoit inutile, après avoir perdu celui qui veilloit à sa sûreté. C'est ainsi que je rassemblois sur lui les traits qui devoient faire à son cœur les blessures les plus profondes ; la tendresse, le chagrin, le désespoir, la frayeur de l'avenir, me servoient tour-à-tour d'alliés (1) ; et je l'ai forcé à prendre une résolution extrême. Enfin il est mort sans postérité, dévoré de chagrin, poussant des gémissemens douloureux, versant des larmes de désespoir, plongé dans un deuil, trop court à la vérité, mais assez profond pour un père ; et ce qu'il y eut de plus terrible, c'est qu'il fut réduit à mourir de sa propre main, trépas bien plus déplorable et plus affreux que s'il fût tombé sous les coups d'un autre.

Qu'on me donne mon épée. Quelqu'un la reconnoît-il pour être la sienne ? Un autre prétend-il que, cette arme à la main, il est

(1) J'aurois pu traduire, *me secondoient contre lui ;* mais j'aurois fait disparoître la métaphore un peu outrée du texte.

monté dans la citadelle, qu'il l'a fait briller aux yeux du tyran, et l'a plongée dans son sein (1) ? O mon glaive, compagnon de tous mes exploits, après tant de périls, après tant de sang que tu as versé, on nous méprise, on ne nous croit dignes d'aucune récompense ! Cependant, si c'étoit pour mon épée seulement que je vous demandasse cette récompense, et si je vous disois: « Citoyens, quand le tyran » eut résolu de se donner la mort, il étoit » sans armes, mon épée est devenue l'ins- » trument de son trépas, et elle a consommé » l'ouvrage de votre liberté ». Vous la jugeriez digne sans doute de quelques honneurs; et vous les refusez au maître de cette épée qui s'est montrée si patriotique (2) ! Ne l'inscririez-vous pas au rang de vos bienfaiteurs ? Ne la suspendriez-vous pas à la voûte du temple ? Ne l'adoreriez-vous pas à l'égal des Dieux ?

Représentez-vous à présent ce qu'a dû faire le tyran, ce qu'il a pu dire avant sa mort. Lorsque je l'eus percé de coups et couvert de blessures, dans les endroits du corps les plus apparens,

(1) Le grec dit simplement: *qui s'en est servi en présence du tyran? qui l'a envoyée contre lui ?*

(2) Si ceci est ridicule, ce n'est pas ma faute, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'annoblir; mais je ne pouvois changer le fonds de la pensée qui ne m'appartient pas. Si Lucien a voulu se moquer, comme je le crois, de la fausse éloquence des rhéteurs, n'aurois-je pas le plus grand tort de faire disparoître les défauts sur lesquels porte sa critique ? Au lieu *de cette épée*, le texte porte, *de ce meuble si populaire*, τῷ δημοτικῷ κτήματος.

afin que son père, en le voyant, en conçût un plus violent chagrin, il poussa des cris douloureux, appella l'auteur de ses jours, non pour qu'il vînt le secourir et le défendre, il savoit bien que c'étoit un vieillard débile; mais pour être spectateur des maux qui déchiroient sa famille. Je me retirai alors; auteur de toute cette tragédie, je laissai l'acteur remplir son rôle (1): il entre sur la scène, il voit son fils, son fils unique prêt à rendre le dernier soupir, baigné dans son sang, couvert de blessures mortelles; il s'écrie: « ô mon fils! » nous sommes perdus, nous sommes égorgés, » notre tyrannie est détruite, où se cache ton » meurtrier? Pourquoi m'épargne-t-il? A qui » réserve-t-il ma mort? Méprise-t-il un vieillard » déja anéanti par ton trépas, ô mon fils! » ou veut-il, par sa lenteur, redoubler mon » supplice, et me faire périr peu-à-peu »? Disant ces mots, il cherche une épée, car il ne portoit point d'armes, et se reposoit de sa sûreté sur son fils. La mienne ne lui manqua pas au besoin; je l'avois déja disposée, et c'étoit pour ce coup hardi que je l'avois laissée. Il la prend, il l'arrache du corps sanglant de son fils, et dit: « ô glaive! tu viens de m'ar- » racher la vie, viens à présent calmer mes » maux, viens consoler un père au désespoir; » seconde la main d'un vieillard misérable;

(1) Le grec dit: *je laissai à l'acteur le mort, la scène, l'épée et le reste du drame.*

» verse mon sang, égorge un malheureux » tyran, et termine ses douleurs. Que n'ai-je » le premier tombé sous tes coups (1)! que » n'ai-je pris la place de ce fils expirant! je » serois mort, laissant un vengeur après moi: » à présent je suis sans postérité, et je ne » trouve personne qui veuille m'arracher la » vie ». A ces mots, il s'enfonce le glaive dans le sein, mais sa main tremblante et sans force, a peine à seconder son desir.

Que de supplices! que de blessures! que de morts! que de tyrannicides! et que de récompenses elles demandent! enfin vous avez tous vu ce jeune homme étendu à vos pieds; sa taille, sa force ne le rendoient pas facile à vaincre. Vous avez vu le père couché sur lui, leur sang étoit confondu; quelle libation en l'honneur de la patrie et de la liberté! c'est l'ouvrage de mon épée; elle-même, entre ces deux victimes, se montroit digne de son maître, et témoignoit avec quelle fidélité elle m'avoit servi. La vengeance eût été moindre, si je l'eusse exécutée moi-même, sa nouveauté lui donne un nouvel éclat. C'est moi qui ai détruit la tyrannie, et comme dans une pièce de théatre, l'action fut partagée entre plusieurs acteurs. J'ai joué le premier rôle, le fils a joué le second, le tyran le troisième, et mon épée est l'instrument dont tous se sont servi.

(1) *Que ne t'ai-je rencontré le premier.*

LE FILS DÉSHÉRITÉ.

ARGUMENT.

Un jeune homme déshérité, apprend la médecine ; son père devient insensé, il le guérit par une potion, lorsque les médecins l'avoient abandonné ; le père le rappelle à sa succession. Quelque temps après, sa belle-mère devient folle, il refuse de la guérir malgré les ordres de son père, et celui-ci le déshérite une seconde fois.

Cette cause, Athéniens, ne vous est point nouvelle, et la conduite que mon père tient en ce moment à mon égard, n'a rien qui doive vous surprendre ; ce n'est pas la première fois qu'il me fait éprouver ces effets de sa colère ; il a souvent recours au pouvoir de la loi, et c'est son usage de venir fatiguer ce tribunal de ses plaintes. Mais ce qui, dans mon malheur, vous paroîtra sans doute étrange, c'est qu'au lieu de me charger de quelque accusation particulière, on veut me punir de l'impuissance de mon art, et je suis criminel, s'il ne se prête pas à toutes les volontés d'un

autre. Qu'y a-t-il de plus déraisonnable ? Il faut que je guérisse à commandement : ce n'est plus le pouvoir de la médecine, c'est la volonté de mon père qui doit me servir de règle. Plût aux Dieux que je possédasse en effet des remèdes capables de guérir, non-seulement les insensés, mais les hommes qui se livrent injustement à la colère, je ferois à l'instant cesser la maladie dont mon père est tourmenté. La folie dont il fut autrefois agité, est aujourd'hui totalement dissipée ; mais la colère qui le possède, fait tous les jours de nouveaux progrès ; et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que, modéré envers tous les autres citoyens, il ne fait sentir les transports qui l'agitent qu'à moi seul, auquel cependant il doit sa guérison. Vous voyez quel est le prix dont il récompense les soins que j'ai pris de sa santé ; il me déshérite une seconde fois, il m'exclut de sa famille, comme s'il ne m'y avoit reçu que pour quelques instans ; il veut, en me chassant plusieurs fois de sa maison, me rendre plus méprisable aux yeux de mes concitoyens.

Je n'attends point ses ordres, lorsqu'il s'agit de choses possibles, et derniérement je suis accouru à son secours sans qu'il m'y ait appellé ; mais quand la maladie est désespérée, alors je suis trop prudent pour vouloir rien entreprendre. Je me hazarderai encore moins à tenter la cure de cette femme ; et ce n'est pas sans raison ; que n'aurois-je pas à souffrir de

mon père, si mes remèdes n'avoient aucun succès, puisqu'il me déshérite sous prétexte que je ne veux pas entreprendre cette guérison. Je suis certainement fâché de la maladie de ma belle-mère, femme d'un excellent caractère, et je partage la peine que mon père en doit ressentir; mais mon chagrin le plus vif est de voir que je passe pour un fils désobéissant, parce que la violence du mal, et la foiblesse de mon art ne me permettent pas de remplir les ordres de mon père. N'est-ce pas une injustice, que de déshériter un fils qui ne veut pas promettre ce qu'il ne peut pas faire?

Il est aisé de connoître à présent quels furent les motifs de ma première exhérédation: toutefois je crus alors ne devoir me justifier que par ma conduite; mais l'accusation que l'on forme aujourd'hui contre moi, exige que j'y réponde le mieux qu'il me sera possible; je vais le faire en peu de mots, en vous exposant le tableau de ma vie. Ce fils que l'on appelle désobéissant et intraitable, qui par sa conduite déshonore, dit-on, l'auteur de ses jours, se montre indigne de sa famille; ce fils, dis-je, ne voulut alors répondre qu'en peu de mots à son père, qui faisoit retentir les tribunaux de ses plaintes et de ses cris. Chassé de la maison paternelle, je pensai que le tribunal auquel je devois en appeller, le suffrage le plus impartial que je pusse invoquer, c'étoit celui de ma propre conduite. Je résolus, pour me justifier, de mener une vie bien

éloignée des crimes dont on m'accusoit, de m'appliquer aux études les plus nobles, et de ne fréquenter que des gens vertueux. Je prévoyois ce qui arrive aujourd'hui, et déja je soupçonnois que mon père, dont alors la raison étoit chancelante, ne tarderoit pas à se livrer à des emportemens injustes, et m'intenteroit de fausses accusations. Quelques personnes regardoient même sa conduite à mon égard, comme un commencement de folie, et cette haine déraisonnable, cette loi cruelle qu'il m'imposoit, les fréquens blasphêmes qui sortoient de sa bouche, cette condamnation barbare, ses cris, ses emportemens, enfin tout annonçoit une bile irritée. Il me sembla qu'il ne tarderoit pas à avoir besoin des secours de la médecine; en conséquence je voyageai, je me liai avec les médecins les plus célèbres des pays étrangers, et à force de travail, d'études et d'application, j'appris leur art. A mon retour, je trouvai mon père tombé dans une démence absolue, abandonné de tous les médecins de cette ville, dont la vue moins perçante ne sait pas bien juger des maladies. Pour moi, comme un bon fils, j'oubliai le tort que m'avoit fait mon père, je n'attendis pas même qu'il m'envoyât chercher. Je n'avois aucun reproche particulier à lui faire, la cause de son injustice lui étoit étrangère, et, comme je l'ai dit, elle provenoit entiérement de sa maladie. Je fus donc le trouver sans qu'il m'eût fait appeller; je ne le guéris pas sur le champ,

car ce n'est pas notre usage, ni un des préceptes de notre art. On nous apprend avant tout à examiner si la maladie est susceptible de guérison, ou si elle excède notre pouvoir. Si elle est traitable, nous entreprenons sa cure, et nous apportons tous nos soins à sauver le malade; mais si nous voyons que le mal est supérieur à tous les remèdes, et que rien ne peut en triompher, nous n'essayons pas même de le guérir, nous conformant en cela à l'axiome de nos anciens, qui veulent qu'on n'entreprenne point de malades de qui le mal a triomphé. Mes observations m'ayant fait connoître que l'état de mon père donnoit encore quelque lueur d'espérance, que son mal n'étoit point au-dessus des ressources de mon art, j'entrepris sa guérison, et malgré les soupçons et les calomnies de ceux qui étoient présens, j'osai lui faire prendre une potion que j'avois préparée. Ma belle-mère témoignoit les plus vives alarmes, et doutoit de l'heureux succès de mes remèdes, non qu'elle eût contre moi la moindre haine; mais ses craintes étoient fondées sur la connoissance qu'elle avoit de l'état fâcheux du malade; elle seule le connoissoit bien, par les accès dont chaque jour elle étoit témoin dans sa maison. Pour moi, sans rien appréhender (car je savois bien que les symptomes ne pouvoient pas me tromper, et que mon art ne me trahiroit pas au besoin), je répondis (1)

(1) Au lieu d'ἐπῆγον τὴν ἴασιν ἐν καιρῷ τῆς ἐπιχειρήσεως, qui ne forme aucun sens raisonnable, lisez,

de cette guérison, du moment même que je l'entrepris, quoique mes amis me conseillassent de ne pas faire paroître tant de confiance, de peur que si le succès ne répondoit pas à mon attente, on n'en prît occasion de semer contre moi des bruits désavantageux, et qu'on ne dît que j'avois voulu me venger des mauvais traitemens que j'avois éprouvés de la part de mon père. Bientôt enfin, il recouvra la raison et la santé, tout le monde étoit dans l'admiration, ma belle-mère me combloit de louanges, faisoit éclater à tous les yeux la joie qu'elle ressentoit, et de mes heureux succès, et de la santé de son époux. Pour lui, je lui dois ce témoignage, sans balancer un instant, sans prendre aucun conseil, dès qu'il sut ce qui s'étoit passé, il annulla l'exhérédation qu'il avoit prononcée contre moi, m'adopta de nouveau pour son fils, m'appella son sauveur, son bienfaiteur, et avouant qu'il avoit acquis une preuve complette de la bonté de mon caractère, il me fit des excuses sur la manière dont il m'avoit traité précédemment. Cet événement fit un grand plaisir à tous les gens de bien ; mais il contrista singuliérement ceux qui aiment mieux voir déshériter un fils que de le voir rappeller par son père. Je savois

ἀγγυῶν τὴν ἴασιν, κ. τ. λ. Spopondi curationem in ipso momento quo cœperam. Gesner semble avoir lu *ἐπείγον*, puisqu'il traduit *curationem, quo tempore cœperam ursi*; mais le sens n'en est pas plus clair : d'ailleurs on ne hâte pas une guérison à volonté.

bien que mon rappel ne seroit pas agréable à tout le monde, et je vis à l'instant quelqu'un changer de couleur, lancer des regards sombres, prendre un visage où la colère étoit peinte, et qu'animoient la haine et la jalousie. Pour nous, nous étions dans l'ivresse du plaisir et de la joie, comme des amis qui se retrouvent après une longue absence.

Peu de temps après, ma belle-mère fut attaquée d'une maladie de ce genre, mais dont les symptomes étoient terribles et singuliers. J'observai le mal dès son principe; les accidens étoient compliqués, et cette espèce de démence n'étoit nullement ordinaire. On eût dit qu'un mal qui couvoit depuis long-temps dans l'ame de cette femme, éclatoit tout-à-coup, et rompoit tous les obstacles pour se répandre au-dehors. Entre plusieurs signes, qui me firent juger que cette folie étoit incurable, en voici un particulier que j'observai. Ma belle-mère est douce et honnête envers tous les autres hommes, et sa maladie n'agit point en leur présence; mais, dès qu'elle voit un médecin (1), elle entre en fureur; il suffit même qu'elle l'entende nommer. Ce symptome seul est une preuve évidente de l'état fâcheux et incurable de la malade. Lorsque je m'en apperçus, il me causa le plus profond

(1) Toute cette déclamation est une énigme, dont voici le mot: cette femme est amoureuse de son beau-fils; on sent que celui-ci ne peut pas la guérir, et que la médecine est sans puissance sur cette maladie.

chagrin, je plaignis le sort de cette personne respectable, qui n'a pas mérité son infortune.

Cependant mon père, à qui la médecine est une science étrangère, mon père qui ignore et l'origine, et la cause, et la force de cette maladie, me commande de guérir sa femme, et de lui faire boire la même potion à laquelle il doit sa santé. Il s'imagine qu'il n'y a qu'une espèce de démence, et qu'une seule manière de la traiter. Quand je lui eus dit, conformément à la vérité, qu'il m'étoit impossible de sauver l'infortunée, et que la force de la maladie l'emportoit sur toutes les ressources de mon art, il se mit en colère contre moi, il prétendit que j'abandonnois volontairement son épouse, que je la trahissois, et me fit un crime de l'impuissance de mon art. Enfin, il agit comme le font ordinairement les personnes affligées de quelque chagrin, et qui se fâchent contre ceux qui leur parlent avec franchise. Toutefois je vais justifier contre ses reproches, et ma conduite et l'art que je professe.

Je commence par discuter la loi sur laquelle il se fonde pour me déshériter, afin qu'il sache qu'elle lui refuse aujourd'hui la faculté qu'elle lui a déja accordée. Le législateur n'a point permis indifféremment à tous les pères de déshériter leurs enfans toutes les fois qu'ils le voudroient, et sur tous les prétextes; mais de même qu'il accorde aux pères le droit d'exercer leur colère, de même aussi, protecteur des enfans, il veille à ce qu'ils ne soient pas les victimes d'un ressentiment

injuste. Il n'a pas voulu, par cette raison, que cette peine pût être infligée à la volonté du père, sans qu'elle fût soumise à l'examen de la justice ; au contraire, il appelle les pères et les enfans à un tribunal, dont les juges inaccessibles à la colère et à la calomnie, doivent prononcer sur l'équité de cette punition. Le législateur savoit en effet que les motifs les plus déraisonnables suffisent souvent pour allumer le courroux de la plupart des pères, séduits par quelque faux rapport, aveuglés par la confiance qu'ils ont soit en un esclave soit en une méchante femme ; il a pensé que cette peine devoit être prononcée par la justice ; et pour que les enfans ne soient pas condamnés sans avoir été entendus, il veut que l'on verse aussi de l'eau pour eux (1), et qu'il leur soit permis de parler à leur tour ; enfin il n'a rien oublié pour que de pareilles causes fussent soumises à l'examen le plus sévère.

Puisque les loix n'accordent au père que le droit de porter ses plaintes à votre tribunal, puisque c'est à vous à prononcer sur la légitimité de l'accusation, ne considérez, en ce moment, ni les reproches que me fait mon père, ni les motifs de son courroux ; examinez

(1) C'est-à-dire, qu'on leur accorde la permission de parler pour leur défense. Nous avons déja remarqué que l'on mesuroit avec une clepsydre le temps accordé aux orateurs. Comme cette manière de parler tient aux mœurs et aux usages, nous n'avons pu ni la supprimer, ni la changer.

seulement s'il lui est encore permis de me déshériter, après qu'il l'a fait une fois, après qu'il a usé de la faculté que lui donnoit la loi, et exercé contre moi les droits de la puissance paternelle; ou si, après avoir annullé l'exhérédation, après m'avoir rappellé dans sa famille, il peut m'en chasser une seconde fois. Rien, ce me semble, ne seroit plus injuste que de multiplier à l'infini les punitions que les enfans ont à redouter, de les soumettre à des condamnations illimitées, d'éterniser leurs craintes. Quoi donc! la loi tantôt seconderoit la colère des parens, tantôt s'éteindroit avec elle, bientôt après reprendroit sa première vigueur, enfin confondroit tous les droits selon le caprice et l'intérêt des pères. Non, il est juste sans doute de leur accorder une fois cet exercice de leur autorité; la loi doit s'indigner avec eux contre les enfans qui ont mérité leur colère, et le droit de les punir appartient à l'auteur de leurs jours. Mais dès qu'une fois il a exercé cette puissance, dès qu'il a usé de toute la rigueur de la loi, qu'il s'est livré à toute sa colère, si par la suite il change de sentiment, et si, persuadé que son fils est vertueux, il le rappelle auprès de lui, il doit absolument s'en tenir à ce dernier parti. Il ne peut plus passer d'une opinion à une autre, il ne peut plus varier ni détruire un jugement que lui-même a prononcé. En effet, comme on ne peut connoître à des signes certains, si l'enfant qui vient de naître sera bon ou pervers, on

permet aux pères de rejetter de leur famille, ceux qu'ils auroient nourris sans savoir qu'ils en étoient indignes ; mais, lorsque sans y être obligé, par un pur mouvement de sa volonté, un père rappelle un fils, dont il a reconnu les bonnes qualités, qui peut l'autoriser à changer de sentiment ; et quelle ressource qu'il n'ait pas épuisée, la loi lui laisse-t-elle encore ? Ici le législateur pourroit élever la voix et vous dire : « si cet enfant étoit d'un mauvais carac-» tère, s'il méritoit d'être déshérité, pourquoi » l'avez-vous rappellé ? Pourquoi l'avez-vous » fait rentrer dans le sein de votre famille ? » Pourquoi avez-vous annullé vous-même la » loi que vous-même aviez portée ? Vous étiez » libre, et maître de lui refuser sa grace. Il » ne doit point vous être permis de vous jouer » ainsi des loix ; les tribunaux ne peuvent par-» tager vos variations arbitraires, ni détruire » les loix et les faire revivre tour-à-tour. Les » juges n'ont-ils d'autres fonctions que d'être » les témoins, ou plutôt les ministres de vos » caprices, de punir et de pardonner à votre » gré ? Vous n'avez donné qu'une fois la nais-» sance à votre fils, vous ne l'avez élevé qu'une » fois, et vous ne pouvez le déshériter qu'une » seule fois. Vous pouviez alors être autorisé » à le faire ; mais recourir sans cesse à l'ex-» hérédation, éterniser, multiplier votre ven-» geance, c'est excéder les droits de la puis-» sance paternelle ».

Ne souffrez pas, citoyens, je vous en conjure

au nom de Jupiter, ne souffrez pas qu'après m'avoir rappellé dans sa famille, après avoir annullé le jugement de ce tribunal, et rétracté sa colère, mon père puisse invoquer de nouveau la même vengeance, et recourir encore à la puissance paternelle : il ne peut plus l'exercer aujourd'hui, le terme en est passé, puisqu'il en a d'avance épuisé toute l'autorité. Dans les autres tribunaux, lorsque l'on croit avoir essuyé quelque injustice de la part des juges que le sort avoit donnés, la loi permet d'en appeller à un autre tribunal ; mais si l'on est convenu de prendre tel juge, si l'on a choisi l'arbitre auquel on a confié la décision de son procès, on ne peut plus interjetter aucun appel, et rien n'est plus juste ; ce jugement est l'ouvrage de notre choix. De même, vous étiez libre de ne point reprendre dans votre famille, un fils que vous en jugiez indigne ; mais du moment que, le croyant vertueux, vous l'avez rappellé près de vous, il ne vous est plus permis de le déshériter. Vous avez attesté par votre propre témoignage qu'il ne méritoit pas de subir de nouveau une pareille punition : vous avez avoué qu'il étoit bon et vertueux : vous ne pouvez donc vous repentir de l'avoir rappellé : votre réconciliation avec lui doit être stable et sincère, sur-tout après avoir été si souvent pesée dans le sanctuaire de la justice et par deux tribunaux. Le premier fut celui auquel vous demandâtes mon exhérédation, le second fut celui de votre propre cœur, il vous

vous fit condamner votre sévérité, et vous en avez annullé les effets : en détruisant vos premières résolutions, vous avez rendu invariables celles que vous avez prises depuis. Tenez-vous donc à ces dernières, et au jugement que vous-même avez prononcé. Il faut que vous soyez père, vous l'avez voulu, vous l'avez approuvé, vous vous en êtes imposé la loi.

Si c'étoit l'adoption, et non la nature, qui m'eût fait votre fils, vous voudriez en vain me déshériter, je ne pense pas que cela vous fût permis ; car celui qui, dans le principe, étoit le maître de ne pas faire une chose, ne peut, sans injustice, détruire ce qu'il a fait. Mais un fils, que la nature nous donne, que nous adoptons par notre choix, par nos sentimens, quel motif raisonnable pourroit nous autoriser à le chasser de notre maison, à le priver à plusieurs reprises du droit qui lui est une fois acquis d'être de notre famille. Supposons que je sois votre esclave ; dans la persuasion que je suis un mauvais sujet, vous m'avez fait mettre aux fers, mais bientôt, changeant de façon de penser à mon égard, vous m'affranchissez ; croyez-vous que vous avez encore le droit de me faire rentrer dans l'esclavage ? Non, certes : les loix veulent que de pareilles résolutions soient stables, et ne puissent jamais varier. Pour prouver que mon père ne peut plus avoir le droit de déshériter celui qu'il a déja puni de cette manière, et qu'il a depuis rappellé volontairement dans

le sein de sa famille, je pourrois sans doute accumuler ici une foule de raisonnemens, mais je ne dirai rien de plus.

Considérez à présent ce que je suis, au moment où mon père veut me déshériter. Je ne parle point de ce que la première fois je n'étois qu'un particulier sans état, et suis aujourd'hui médecin; mon art ne peut servir à ma défense. Je ne dis pas non plus qu'alors j'étois un jeune homme, et qu'aujourd'hui, parvenu à la maturité de l'âge, mon père n'a plus à redouter en moi la fougue de la jeunesse; ces considérations sont trop légères. Mais lorsque mon père me chassa de sa maison, si je ne l'avois jamais offensé, comme j'ose l'assurer, je ne lui avois pas non plus rendu de grands services. Dans ce moment, au contraire, je suis son bienfaiteur, je viens de lui sauver la vie. Est-il une plus grande ingratitude? Après que j'ai conservé ses jours, après que je l'ai retiré du danger le plus imminent, telle est la récompense qu'il me prépare, sans égards pour mes soins, il en perd en un instant le souvenir; il veut chasser de sa maison celui qui, pouvant se venger avec justice (1) des maux qu'il avoit injustement soufferts, loin d'en conserver la mémoire, le rappelle à la vie, et lui rend la raison. Ce service, Athéniens, n'est pas de peu d'importance, n'est pas ordinaire, et

(1) Au lieu de τὸν ἐφηδέντα, qui surement est corrompu, je lis avec Gesner τὸν μνησθέντα.

cependant c'est en me déshéritant que mon père veut le reconnoître (1). S'il ne se souvient plus de l'état où il étoit alors, vous vous en rappellez tous : vous savez ce qu'il faisoit, ce qu'il souffroit, quelle étoit sa situation. J'entrepris de le guérir, lorsque tous les autres médecins l'avoient abandonné, lorsque ses propres valets le fuyoient, et n'osoient l'aborder sans crainte ; je l'ai si-bien rétabli, qu'il peut aujourd'hui intenter une accusation, et raisonner sur les loix. Mais, quoi ! vous voyez, mon père, dans votre femme, un exemple de l'état où vous étiez réduit ; c'est de ce point que j'ai su vous ramener à la raison. Est-il juste que votre haine soit ma seule récompense, et n'aurez-vous recouvré la raison que pour vous en servir contre moi ? Votre accusation même est une preuve de l'importance du service que je vous ai rendu ; car si vous me haïssez parce que je n'ai pu guérir votre épouse, et la retirer de l'état déplorable où elle est, combien ne devez-vous pas me chérir, et quelle doit être votre reconnoissance envers celui qui vous a délivré de tant de maux ? Et cependant, par une ingratitude extrême, vous avez à peine recouvré la raison, que vous me traînez au tribunal. Je vous ai conservé la vie, et vous me voulez punir ; vous faites revivre votre ancienne haine ; vous lisez encore

(1) Selon le texte : *et cependant je suis jugé digne de ces choses.*

une loi odieuse : voilà donc la récompense de mes soins et de l'usage que j'ai fait de mon art, le prix de mes potions salutaires : vous ne recouvrez la santé que pour perdre le médecin.

Et vous, ministres de la justice, vous permettriez à cet homme de punir son bienfaiteur, de chasser de sa maison celui qui lui a sauvé la vie, de faire éclater sa haine contre un fils qui lui a rendu et la raison et la santé ? Non, vous n'en ferez rien, pour peu que l'équité préside à vos jugemens. Bien plus, quand j'aurois aujourd'hui griévement offensé mon père, la reconnoissance qu'il me doit suffiroit seule pour lui faire oublier ma faute, en considération du service que je lui ai rendu, sur-tout si ce service est de nature à surpasser infiniment l'offense. Tel est, j'ose le dire, l'avantage que j'ai acquis sur celui dont j'ai conservé les jours, il me doit une reconnoissance éternelle (1), pour la vie et la raison que je lui ai rendues, dans le temps même que son état étoit le plus désespéré, et que les médecins confessoient l'impuissance de leur art et la force de la maladie.

Mais ce qui, sans doute, augmente encore le prix de ce service, c'est que lorsque je le lui rendis, je n'étois plus son fils, aucune raison ne m'imposoit la nécessité de lui consacrer mes soins. J'étois libre, j'étois un étranger à

(1) A la lettre : *il est mon débiteur pour toute la vie.*

son égard ; il m'avoit affranchi de tous les devoirs de la nature, et cependant, je ne l'ai point vu d'un œil indifférent : bien plus, de mon propre mouvement, sans être appellé, sans me faire annoncer, j'ai volé au secours de mon père, je lui ai prodigué mes soins les plus assidus, je l'ai guéri, je l'ai rétabli, je lui ai conservé la vie, et par cette conduite je me suis justifié de tous les crimes sur lesquels il avoit fondé son exhérédation (1). J'ai fait cesser sa colère ; ma tendresse pour lui a annullé la loi qu'il avoit portée contre moi, et j'ai acheté par ce bienfait important le droit de rentrer dans sa famille. C'est dans une circonstance aussi critique, que j'ai fait éclater mon sincère attachement pour lui. J'ai mérité, par mon art, d'être adopté de nouveau, et c'est dans le malheur que je me suis montré un véritable fils. Que n'ai-je point eu à souffrir ? Que de fatigues n'ai-je point essuyées ? Toujours assidu auprès de lui, toujours occupé à le servir, j'observois le moment de la crise ; tantôt je cédois prudemment à la violence du mal, tantôt j'employois les secours de mon art, et peu-à-peu la fureur se calmoit. Ajoutez à cela les dangers auxquels nous expose l'exercice de notre profession, quand nous traitons de semblables malades, et que nous les approchons ; car souvent dans un moment d'effervescence

(1) Le grec dit en deux mots : *je me justifiai de l'exhérédation.*

ils communiquent la rage, dont ils sont agités, à ceux qui les environnent. Mais rien ne put ralentir mon zèle, ni diminuer mon courage; je ne quittai point mon malade; et à force de lutter contre la maladie, j'en triomphai par une potion salutaire.

Mais, dira-t-on peut-être, quelle fatigue peut-on éprouver à composer une potion? Ne vous laissez point séduire à ce raisonnement; songez à tout ce qu'il a fallu faire auparavant pour préparer l'effet de ce remède, que de précautions pour disposer le corps à la guérison! que de soins pour observer les différentes dispositions du malade, pour le faire évacuer, pour atténuer ses forces, varier son régime, lui faire prendre un exercice utile, imaginer les moyens de le faire dormir et de lui procurer du repos! Les autres malades suivent aisément les ordres du médecin; mais ceux que la fureur transporte, affranchis du joug de la raison, ne se laissent pas facilement conduire; ils se révoltent sans cesse contre celui qui les traite; ils le mettent à tout moment en danger de voir échouer toutes les ressources de son art, et ce n'est qu'avec des peines infinies qu'il peut les réduire. Souvent même, lorsque nous sommes parvenus, à force de soins, au terme de la maladie, lorsque nous espérons le plus heureux succès, la moindre faute replonge le malade dans son premier état, le mal reprend sa force, notre espoir s'évanouit, tous nos soins sont perdus, notre art est en défaut. Eh quoi! permettrez-vous

que l'on déshérite ainsi celui qui a essuyé toutes ces fatigues, qui a lutté tant de temps contre une maladie si terrible, qui a triomphé par ses soins d'un mal si difficile à vaincre ? Permettrez-vous qu'un père interprète à son gré les loix pour perdre son bienfaiteur ? Le laisserez-vous outrager la nature ? Pour moi, docile à sa voix, j'ai conservé, j'ai rétabli mon père, quelque injuste qu'il fût à mon égard. Si c'est, comme il le prétend, en se conformant aux loix, qu'il cherche à perdre un fils auquel il a tant d'obligations, et à le priver des avantages de sa naissance, il se déclare l'ennemi de ses enfans, et moi j'ai montré combien j'aimois mon père. Je respecte et chéris les sentimens de la nature ; il les méprise, et foule aux pieds l'équité. O père, qui haïssez injustement votre fils ! ô fils, qui aime son père plus injustement encore ! car je m'accuse aussi moi-même, mon père m'y force ; et quand il me haït, je l'aime plus que je ne devrois, je l'aime plus qu'il ne m'est permis. Cependant la nature inspire ordinairement aux pères plus de tendresse pour leurs enfans, qu'elle n'inspire aux enfans d'attachement pour leurs pères. Mais celui-ci oublie volontairement les loix qui conservent aux enfans, dont la conduite est sans reproche, les droits de leur naissance, il méprise la nature qui, par un charme invincible, entraîne tous les hommes vers les objets auxquels ils ont donné le jour ; et quoiqu'il ait les motifs les plus puissans pour

être bien disposé à mon égard, il s'en faut de beaucoup qu'il ait pour moi plus de tendresse qu'il n'en devroit avoir (1). Eh! du moins, que ne me prend-il pour modèle, que n'imite-t-il mes sentimens. Hélas, quel est mon malheur! il haït celui qui l'aime, il chasse de sa maison celui qui le chérit, il outrage son bienfaiteur, il déshérite un fils tendre et respectueux, il emploie contre moi les loix qui favorisent les enfans, comme si elles leur étoient contraires. O mon père, quel combat faites-vous naître entre les loix et la nature!

Mais il n'en est pas ainsi; non, les choses ne sont pas telles que vous le prétendez: vous interprétez mal des loix sagement établies. La nature et la loi ne sont point en contradiction à l'égard de la tendresse paternelle; au contraire, l'une est une conséquence de l'autre, et elles se prêtent un mutuel secours pour faire tomber l'injustice. En m'outrageant, vous outragez votre

(1) La pensée de Lucien est un peu obscure et sophistique. Je crois que la voici: les pères aiment naturellement leurs enfans, et quand ces enfans sont les bienfaiteurs des pères, la tendresse de ceux-ci doit être encore plus forte. Le mien, dit ici l'orateur, méprise la loi de la nature, et malgré les bienfaits qu'il a reçus de moi, il est bien éloigné de me rendre ce surplus de bienveillance qu'il me doit à cause de mes services, car il ne me rend pas même ce que j'ai droit d'attendre des seuls sentimens de la nature. Il faut rapporter *οὐχ ὅπως ἃ εἰσφέρει καὶ ἀπιδίδωσιν, bien loin qu'il m'attribue et me donne ce qu'il me doit, de plus grandes marques de sa tendresse, μείζονα τὰ δίκαια τῆς εὐνοίας.*

bienfaiteur, vous blessez la nature, et vous violez en même temps les loix. Elles sont belles, elles sont justes ces loix, elles protègent les enfans, et vous voulez qu'elles les affligent; vous invoquez à chaque instant leur autorité contre un fils; vous voulez toujours qu'elles soient promptes à punir, lorsqu'elles sont douces envers les enfans qui chérissent leur père. En effet, elles n'ont point été portées contre ceux qui ne sont coupables d'aucune faute; elles permettent d'accuser d'ingratitude, quiconque n'oblige pas à son tour ses bienfaiteurs: et mon père, loin d'être reconnoissant du service que je lui ai rendu, veut encore me punir de mes bienfaits. Voyez s'il est possible de porter l'injustice à un excès plus révoltant. Il ne lui est donc plus permis de me déshériter puisqu'il a déja exercé tous les droits de la puissance paternelle, et qu'il a fait usage de l'autorité des loix: d'ailleurs il ne seroit pas juste qu'il chassât de sa maison, qu'il repoussât loin de lui son bienfaiteur. Je pense l'avoir suffisamment prouvé.

Venons à présent à la véritable cause de l'exhérédation, et examinons quel est le crime que l'on me reproche. Il faut ici considérer de nouveau l'esprit qui animoit le législateur. Je vous accorde, pour un instant, qu'il vous soit permis de me déshériter autant de fois que vous le voudrez; je consens même que vous puissiez exercer ce droit contre votre propre bienfaiteur, vous ne pouvez pas du moins m'infliger cette

punition sans un motif, ni pour toute espèce de cause ; le législateur n'a point dit : *quelle que soit l'accusation du père, que son fils soit déshérité, il suffit que le père le veuille et qu'il se plaigne.* S'il en étoit ainsi, quel besoin auroit-on de recourir aux tribunaux ? La loi veut au contraire, Athéniens, que vous examiniez si le courroux du père est fondé sur des motifs puissans, sur une cause légitime, ou s'il est irrité sans sujet. Faites donc cet examen ; je vais vous faire le récit de tout ce qui s'est passé depuis la maladie de mon père.

Le premier usage qu'il fit de sa raison, fut d'annuller l'exhérédation qu'il avoit prononcée contre moi ; il m'appelloit alors son sauveur, son bienfaiteur ; je lui tenois lieu de tout. On ne sauroit, je pense, trouver ici aucun sujet de plainte ; mais ensuite, de quoi m'accusera-t-il ? Lui ai-je refusé les soins et les services d'un bon fils ? M'a-t-on vu passer les nuits hors de sa maison, me livrer à la débauche, boire avec excès, fréquenter les mauvais lieux, en insulter le maître. Quel libertinage me reproche-t-on ? Qui se présente pour m'accuser ? Personne : telles sont cependant les causes pour lesquelles la loi permet de déshériter un fils. Mais bientôt ma belle-mère tomba malade : eh quoi ! pouvez-vous m'en faire un crime, et vouloir me rendre responsable de cet accident ? Non, sans doute, me dira mon père ; mais vous ne voulez pas la guérir, quand je vous l'ordonne, et cette désobéissance aux

volontés d'un père, vous rend digne de mon exhérédation. Eh quoi ! l'impossibilité d'obéir aux ordres de mon père, me fera passer pour désobéissant ? Ici je m'arrête un instant, et je vous déclare que la loi ne vous accorde point le droit de me commander tout ce qu'il vous plaît, et n'exige point de moi que je vous obéisse indifféremment en toute chose. Parmi les différens ordres que vous pourriez me donner, il en est que vous ne pouvez me forcer d'accomplir ; il en est aussi auxquels je dois me conformer, sous peine d'encourir votre colère, et de mériter une punition. Par exemple, si vous étiez malade, et que je ne prisse aucun soin de votre santé ; si vous me commandiez de gouverner les affaires de votre maison, et que je les négligeasse ; si vous m'ordonniez de veiller à vos biens de campagne, et que je refusasse de le faire, ces raisons ou de semblables, suffisent pour autoriser les réprimandes paternelles. Mais l'exercice d'un art, qu'un fils possède, ne dépend que de lui seul, sur-tout si, en faisant usage de ses talens, il n'offense en rien son père. Si ce fils étoit peintre, ou musicien, ou forgeron, et que son père lui dit : je vous ordonne de peindre ceci, je vous défends de représenter cela ; frappez telle harmonie, et non telle autre ; forgez cette pièce et non celle-ci ; lui permettroit-on de déshériter son fils, parce que celui-ci n'auroit pas employé son talent conformément aux ordres de son père ? Personne,

je pense, ne seroit assez injuste. Il en est de même de la médecine ; et plus cet art est noble, et utile à la vie, plus il doit être libre ; et cette liberté est même un de ses plus beaux privilèges. La violence ni le commandement, n'ont aucun droit sur une science sacrée, inventée par les dieux, et exercée par des hommes remplis de sagesse. Elle n'est point soumise au joug des loix ; inaccessible à la crainte, les punitions des tribunaux, le suffrage des juges, les menaces d'un père, la colère d'un particulier, n'ont point d'empire sur elle. Et quand je dirois expressément : *non, je ne veux point guérir, quoique je le puisse ; je ne sais la médecine que pour moi seul, et pour mon père ; je l'ignore à l'égard de tout autre.* Quel tyran pousseroit la violence au point de me contraindre à exercer mon art malgré moi ? C'est par des prières et non par des ordres, par des supplications et non par des menaces, et par l'autorité des tribunaux, qu'il convient, je pense, d'implorer notre secours. Il faut persuader le médecin, et non lui commander ; l'engager, et non pas l'effrayer ; sa propre volonté doit l'amener avec plaisir auprès du malade, et l'on ne doit pas l'y conduire avec violence. Mon art est affranchi de l'autorité parternelle, il jouit d'immunités de toute espèce ; par-tout où il y a des médecins, les villes leur déférent des honneurs publics, les font asseoir aux premières places, leur accordent des exemptions et des privilèges.

Voilà ce que je pourrois dire en faveur de mon art ; et quand ce seroit vous qui me l'eussiez fait apprendre, quand vous auriez donné tous vos soins à mon éducation, quand vous auriez dépensé des sommes considérables pour me faire instruire, je vous dirois toujours que je ne veux point entreprendre cette cure, quoiqu'elle soit possible. Mais réfléchissez plutôt à l'ingratitude extrême de votre conduite, lorsque vous ne voulez pas me permettre d'exercer librement un art qui m'appartient, que j'ai acquis à mes propres dépens. Je n'étois plus votre fils quand j'ai appris ma profession ; je n'étois plus soumis à votre autorité ; cependant c'est pour vous que je l'ai étudiée, vous en avez recueilli les premiers fruits. Je n'ai rien reçu de vous (1) pour apprendre cette science. Quel maître avez-vous soudoyé ? de quels médicamens avez-vous payé les préparatifs ? D'aucun. J'étois pauvre, réduit à manquer souvent du nécessaire, et c'est à la pitié de mes maîtres que je dois mon instruction. Pour m'avancer dans les sciences, je n'ai tiré de vous d'autres secours, que des chagrins, un abandon absolu, la pauvreté, la haine de ma famille et l'aversion de mes parens ; et vous voulez, pour ces bienfaits, que j'exerce mon art à votre gré ? Vous prétendez être le maître d'un bien que je me suis procuré, quand

(1) Mettez un point après ἀπολέλαυκας., et lisez, οὐδὲν παρά σε πρὸς τὸ μαθεῖν εἶχον.

vous n'aviez plus de droits sur moi ? Contentez-vous des premiers services que je vous ai rendus volontairement, et sans vous les devoir, puisque vous ne pouviez exiger de moi aucune reconnoissance. Ma générosité à votre égard ne m'impose point la nécessité de l'exercer toujours : un bienfait volontaire ne vous donne point le droit d'en exiger un autre malgré moi ; et ce n'est pas, je crois, l'usage qu'un médecin pour avoir guéri un malade, soit tenu de guérir tous ceux que ce malade voudra ; autrement, ce seroit nous créer autant de maîtres que nous guéririons de personnes, et notre récompense seroit de devenir leur esclave ; nous nous trahirions nous-mêmes, et nous nous réduirions à n'être que les ministres de toutes leurs volontés. Quoi de plus injuste ? Parce que je vous ai rétabli lorsque vous étiez malade, vous croyez qu'il vous est permis d'user à votre gré de mes talens ?

Voilà ce que j'aurois droit de dire à mon père, s'il me commandoit quelque chose de possible, je ne suis point tenu de lui obéir indifféremment en tout. Mais considérez à présent de quelle nature sont les ordres qu'il me donne. Puisque vous m'avez guéri de ma démence, me dit-il, vous pouvez bien aussi guérir ma femme, qui est tourmentée de la même maladie ; (il le croit) ; elle est, comme moi, abandonnée des médecins ; vous avez fait voir que rien ne vous étoit impossible ; guérissez donc ma femme, et délivrez-la des maux qui

la tourmentent. Cette demande, au premier coup-d'œil, paroît tout-à-fait raisonnable, sur-tout à ceux qui n'ont aucune connoissance en médecine. Mais si vous voulez entendre ce que je puis dire en faveur de mon art, vous connoîtrez bientôt qu'il s'en faut bien que tout nous soit possible. Toutes les maladies ne sont point de même nature, elles ne se guérissent pas de la même manière, et les mêmes remèdes ne sont pas également efficaces pour tous les cas. Je vais, dans un instant, vous convaincre qu'il est bien différent de ne pas vouloir guérir un malade, ou de ne pas le pouvoir. Permettez-moi de traiter cette matière, suivant les principes de notre science : ne croyez pas pourtant que je veuille faire ici une digression ridiculement savante, ni qu'elle soit étrangère à la cause ou déplacée.

Quoique nos corps soient composés de parties semblables, cependant ils diffèrent par leur nature et par leur tempérament. Telle qualité domine dans celui-ci, telle autre dans celui-là, plus ou moins. Cette variété existe également entre les hommes ; leur complexion n'est point la même à tous, n'est point semblable ; ils n'ont ni le même tempérament, ni la même constitution ; ils diffèrent et par la taille et par la figure. Comme il est nécessaire qu'ils engendrent des maladies, les uns sont faciles à guérir, et laissent un libre accès aux remèdes ; tandis que d'autres tombent aisément dans un état désespéré, sont bientôt

surpris et terrassés par le mal : mais de penser que toutes les espèces de fièvre, de phthisie, de péripneumonie, de démence, sont de même nature, et doivent être les mêmes dans les différens individus, cela n'appartient qu'à des hommes peu sensés, qui ne raisonnent point, et qui n'ont pas la plus légère notion de la médecine. Au contraire, la même maladie, facile à guérir dans un homme, ne l'est nullement dans un autre. Ainsi le froment semé en des lieux différens, donne une moisson différente ; dans un terrein uni, profond, bien cultivé, arrosé de ruisseaux, exposé au soleil et aux vents favorables, le bled croît avec abondance, se charge de nombreux épis : sur une montagne, au contraire, dans un champ pierreux, où le soleil luit à peine, le grain est d'une autre nature ; il est encore différent dans une vallée ; en un mot, il varie suivant la diversité des lieux. De même les maladies, à raison de la constitution du corps (1) qui est affecté, s'accroissent, s'étendent avec rapidité, ou ne s'établissent qu'avec peine. Mon père, loin de peser ces différences, franchit tous les obstacles, et veut que toute démence soit la même dans tous les individus, et se guérisse par les mêmes remèdes.

Cependant, il faut ajouter à tout ce que nous venons de dire, que la complexion des femmes diffère considérablement de celle des

(1) Le grec dit : *en raison des lieux qui les reçoivent.*

hommes,

hommes, et présente plus de difficultés pour connoître quelles sont les diverses espèces d'une maladie, si l'on peut en espérer la guérison, ou si l'on doit y renoncer. Les hommes sont en général d'une constitution solide et nerveuse, et leur tempérament est fortifié par le travail, par le mouvement, par l'habitude de vivre en plein air. Les femmes, au contraire, sont foibles; leur corps peu robuste est encore énervé par une vie sédentaire; la blancheur de leur teint annonce peu de sang, un défaut de chaleur, une surabondance des humides. Elles sont en conséquence bien plus sujettes aux maladies que les hommes, moins susceptibles de guérison et singuliérement disposées à la démence; l'humeur colérique est chez elles plus abondante, plus subtile, plus prompte à s'exhalter, et la foiblesse de leur complexion les expose à tomber plus facilement dans cette maladie. C'est donc une injustice de vouloir exiger des médecins un même traitement pour les deux sexes, quand on sait quel intervalle immense les sépare depuis l'enfance, et combien ils diffèrent par leur manière de vivre, par leurs exercices, par les emplois qu'ils remplissent dans la société. Lorsque vous dites qu'une personne est folle, ajoutez en même temps qu'elle est femme, et ne confondez pas sous une même dénomination les différentes espèces de cette maladie; distinguez-les, comme l'a fait la nature; considérez ce qui est possible dans chaque cas

particulier. C'est précisément, comme je l'ai dit en commençant ce discours, ce que nous faisons nous-mêmes. Nous commençons par examiner la constitution du malade, son tempérament, quelles sont les qualités auxquelles il participe le plus, si c'est le chaud ou le froid, si l'individu est jeune ou avancé en âge, s'il est grand ou petit, s'il est gras ou maigre; enfin nous observons toutes les circonstances de ce genre, et celui qui les a observées, mérite assurément qu'on s'en rapporte à lui, lorsqu'il prononce l'impossibilité de rétablir le malade, ou qu'il promet sa guérison. En effet, il est mille espèces de démences; elles tiennent à des causes innombrables; elles ont mêmes des dénominations différentes: l'imbécillité, par exemple, n'est point la même chose que le délire, la fureur diffère de la folie, et le plus ou moins de violence de ces accidens détermine le nom de la maladie. Les causes qui les produisent, sont autres chez les hommes que chez les femmes; et parmi les hommes, elles ne sont point les mêmes chez les jeunes gens que chez les vieillards. Dans les premiers, c'est ordinairement une surabondance d'humeurs. A l'égard des autres, un faux rapport fait à contre-temps, une colère déraisonnable qui les transporte contre leurs parens, les trouble, et peu après les précipite dans une démence furieuse. Les femmes ont mille sujets qui les tourmentent et qui peuvent les conduire facilement à cette maladie, une haine

violente, une forte jalousie contre un ennemi heureux, quelque chagrin, un mouvement de colère : ces passions couvent sourdement dans le cœur, et dégénèrent avec le temps en démence.

C'est-là, n'en doutez pas, c'est-là ce qui est arrivé à votre femme ; elle aura peut-être éprouvé depuis peu quelque violent chagrin ; car ce n'est point la haine qui la tourmente (1). Cependant elle est possédée de fureur, et nul médecin ne peut la guérir. Si quelqu'un ose vous le promettre, s'il la délivre en effet de ses maux, alors haïssez-moi comme un fils injuste et coupable. Bien plus, je ne balancerai point à vous dire, que quand l'état de la malade ne seroit pas entiérement désespéré, quand un rayon d'espérance luiroit encore, je ne me déterminerois pas aisément à l'entreprendre, je ne voudrois pas lui donner légérement une potion à boire, j'en craindrois l'événement, et les bruits injurieux qu'on pourroit semer contre moi. Ne savez-vous pas ce que l'on dit communément, qu'il existe toujours une haine implacable entre les enfans d'un premier lit et les belles-mères. Quelque douces, quelque honnêtes qu'elles soient, on prétend qu'elles nourrissent toujours une fureur secrète, qui leur est commune à toutes. Peut-être si le mal empiroit,

(1) Ceci sert à confirmer ce que j'ai dit plus haut, que la maladie de cette femme n'étoit autre chose que de l'amour. Le fils, pour ménager son père, ne le dit point ; mais il le fait assez entendre.

si mes remèdes restoient sans effet, me soupçonneroit-on (1) d'avoir employé pour la guérir des moyens criminels.

Tel est, mon père, l'état de votre épouse: je vous le dis avec tout le respect que je vous dois. Quand elle prendroit mille potions, elle ne sera pas facilement rétablie: il est donc inutile que je l'entreprenne, à moins que vous ne me pressiez de le faire, dans le dessein de voir échouer mon entreprise, et pour me couvrir de honte. Laissez-moi mériter la jalousie de tous ceux qui exercent ma profession; si vous me déshérité une seconde fois, que vous m'abandonniez, je ne vous en souhaiterai pas plus de mal. Mais que seroit-ce si vous alliez retomber dans la même maladie? (Les mêmes maux irrités ont coutume de revenir). Que faudra-t-il alors que je fasse? Sachez que je vous donnerai toujours tous mes soins. Jamais je n'abandonnerai le poste que la nature assigne aux enfans, je n'oublierai jamais que je vous dois la naissance, et j'ai tout lieu d'espérer que, rappellé bientôt à la raison, vous me reconnoîtrez encore pour votre fils. Vous le voyez: en tenant une conduite semblable à la première, vous réveillez la même maladie. A peine échappé à tant de maux, déja vous recommencez à disputer avec opiniatreté, vous faites retentir ce tribunal de vos cris, la colère vous

(1) Au lieu de τάχα ἂν τις ὑποπτεύσειεν, lisez, τάχα ἄν τις ὑποπτ.

transporte, vous vous livrez à la haine, vous invoquez les loix : hélas ! mon père, tels étoient les symptomes de votre première démence (1).

(1) Le style dont cette déclamation est écrite, nous avoit toujours fait soupçonner qu'elle n'appartenoit point à Lucien. Nous pouvons assurer à présent, que non-seulement elle n'est point de cet auteur, mais qu'elle est sortie de la plume du sophiste Libanius. La preuve de cette assertion, qui pourra paroître nouvelle, se trouve dans le Ῥωδωνια, ou *Rosier* de Macarius, dont M. Dansse de Villoison a donné un extrait assez considérable au second volume de ses *Anecdota græca*. On y lit, *page 12 et suivantes*, les sentences que Macarius a extraites de plusieurs déclamations de Libanius ; la troisième a pour titre, ἀπολογεῖταί τις ἀποκηρυττόμενος, διὰ τὸ μὴ θεραπεῦσαι τὴν μητρυιὰν ἰατρὸς ὤν ; c'est-à-dire, *un fils déshérité, se justifie de n'avoir pas voulu guérir sa belle-mère, quoiqu'il fût médecin.* Ensuite sont trois phrases, les seules extraites de ce discours par Macarius, lesquelles se lisent dans la déclamation attribuée à Lucien ; la première commence par ces mots, πείθεσθαι τὸν ἰατρὸν χρῆ ὅ κελεύεσθαι, elle se retrouve dans Lucien, *tom. II, pag. 179, 60*, édition de Reitz ; la seconde, ὥσπερ, οἶμαι τὸν πυρόν, ἢν τὸν αὐτὸν ἐς διαφόρως ἐμβάλῃς, &c., est toute entière dans Lucien, *pag. 183, 50* ; enfin la troisième, τὰ μὲν τῶν ἀνδρῶν σώματα εὐπαγῆ καὶ ἔντονα, &c., existe dans Lucien, *pag. 183, 70*. Une si grande conformité entre le fragment de Libanius, et la déclamation de Lucien, me paroissent établir suffisamment que c'est une seule et même pièce, que l'on a faussement attribuée à notre auteur, et qui appartient véritablement à Libanius.

PHALARIS.

PREMIER DISCOURS.

PHALARIS, notre Souverain, nous envoie vers vous, habitans de Delphes, pour présenter au dieu ce taureau d'airain, dont il lui fait présent, et pour justifier en même temps le motif de cette offrande et la conduite de celui qui la lui fait : tel est l'objet qui nous amène auprès de vous. Voici maintenant ce que vous écrit Phalaris.

Je voudrois, au prix de tous mes trésors, habitans de Delphes, que tous les Grecs me connussent tel que je suis en effet, et qu'ils ne me jugeassent point sur le portrait que mes ennemis font de moi, ni sur les bruits que la renommée répand et accrédite auprès de ceux qui n'ont aucune connoissance de mon véritable caractère. Mais c'est de vous sur-tout que je desire être connu, de vous qui êtes les ministres et les assesseurs d'Apollon, de vous qui vivez, pour ainsi dire, dans son temple, qui habitez le même toît. Je pense, en effet, que si je parviens à me justifier à vos yeux, si je vous persuade que c'est injustement qu'on m'accuse de cruauté, votre suffrage suffira seul pour faire mon apologie auprès de tous les autres Grecs. Je prends à témoin de la vérité de mes discours, le dieu même qu'on adore en cette ville.

On ne sauroit le surprendre par des raisonnemens captieux, ni lui en imposer par des mensonges. On peut tromper des hommes ; mais il est impossible d'échapper à la pénétration d'un dieu, sur-tout à celle d'Apollon.

Je suis né dans Agrigente (1), de parens distingués, et je ne le cède en noblesse à nul de mes compatriotes. Mon éducation fut celle d'un homme libre, et l'étude des sciences occupa ma jeunesse. Je me montrai toujours affable et populaire envers mes concitoyens, doux et modéré avec ceux qui partageoient avec moi le gouvernement. Personne ne peut me reprocher, pendant ces premiers temps, la moindre violence ou la plus légère injustice. Mais je ne tardai pas à m'appercevoir qu'une faction opposée à la mienne (notre ville étoit alors en proie aux dissensions), cherchoit tous les moyens de me faire périr. Je ne trouvai d'autre moyen de sauver à la fois et ma personne et l'état, que de m'emparer de l'autorité suprême, afin de réprimer les séditieux, et de rétablir le calme et la tranquillité dans la ville. Ce projet fut approuvé d'un grand nombre de citoyens connus par leur modération et leur amour pour la patrie ; ils me secondèrent dans

(1) Dans la quatrième des lettres attribuées à Phalaris, ce tyran se dit fils de Léodamas, né dans Astypalée, soit la ville de Crète, soit l'isle de ce nom, une des principales Sporades. Il dit, en outre, qu'il a été chassé de sa patrie, et qu'il est devenu tyran d'Agrigente.

tous mes desseins, et je devins aisément à bout de mon entreprise.

De ce moment, les factieux se turent, chacun reconnut mon autorité; je gouvernai paisiblement, et la ville cessa d'être agitée par des révoltes continuelles. Je n'ordonnai ni meurtre, ni exil, ni vente de biens : je ne voulus pas même user de cette vengeance contre ceux qui m'avoient dressé des embûches, quoiqu'il soit souvent nécessaire d'user de sévérité pour affermir une autorité naissante. J'espérois, au contraire, en me montrant humain, doux, affable, traitant tous les citoyens avec égalité, les amener peu-à-peu à mon obéissance. Je sacrifiai tous mes ressentimens, et fis la paix avec mes ennemis; je les admis dans mes conseils, ils devinrent mes convives. La négligence des premiers magistrats avoit ruiné la ville, en autorisant les vols et le brigandage; moi je l'ornai d'aqueducs et de monumens publics, je la fortifiai par des remparts, j'augmentai facilement ses revenus, en les confiant aux soins de sages administrateurs. Je veillai à l'éducation de la jeunesse, j'étendis ma prévoyance et mes bienfaits jusques sur les vieillards; enfin, les spectacles, les distributions, les fêtes solemnelles, les repas publics faisoient passer au peuple des jours agréables. Loin d'outrager les vierges, de corrompre les jeunes gens, d'enlever les femmes, d'envoyer des satellites saisir un citoyen, ou de faire quelque menace despotique, le nom seul de ces excès m'étoit odieux.

Déja même je songeois à quitter le pouvoir suprême, et à déposer toute mon autorité; le trône me sembloit environné de trop de soins pénibles, exposé sans cesse aux traits de l'envie; je ne songeois qu'aux moyens de l'abdiquer avec plus de sûreté, et sans exposer ma patrie à fléchir sous un nouveau maître (1). Mais tandis que j'étois assez simple pour m'occuper de ces projets, mes ennemis s'unissoient contre moi, délibéroient sur les moyens de me faire tomber dans leurs embûches, et de se soustraire à mon obéissance. Déja la conjuration étoit formée, les factieux avoient amassé des armes, s'étoient procuré de l'argent; ils sollicitoient les peuples voisins, et leurs émissaires répandus dans la Grèce invitoient Athènes et Lacédémone à seconder leur révolte. Le sort qui m'attendoit, si je tombois en leur pouvoir, étoit déja réglé. Ils menaçoient de me déchirer de leurs propres mains, et ils ont avoué, dans les tourmens de la question, tous les supplices auxquels ils me réservoient. Si j'ai échappé à ces complots, je le dois à la protection des dieux, qui les ont découverts, je le dois sur-tout à Apollon, qui me les a révélés dans des songes, et m'a envoyé des avis fidèles de tout ce qu'on tramoit contre moi.

Représentez-vous, ô Delphiens, la grandeur du péril qui m'environnoit, et donnez-moi, je

(1) A la lettre: *sans que ma patrie ait encore besoin d'un pareil service.*

vous prie, des conseils sur la conduite que je devois tenir alors. Comme il s'en étoit peu fallu que je ne périsse, victime de mon imprudence, je cherchai mon salut dans les circonstances où je me trouvois (1). Transportez-vous un moment à Agrigente, entrez dans mon palais, voyez les préparatifs des conjurés, écoutez leurs menaces, et dites-moi ce qu'il faut faire. Dois-je user envers eux d'humanité et les épargner encore? Dois-je tolérer leur audace, après avoir été sur le point d'éprouver leur barbarie? Ou plutôt, faut-il tendre la gorge aux coups dont ils me menacent, voir périr sous mes yeux les plus chers objets de ma tendresse? Une telle conduite seroit celle d'un insensé. Un homme de courage, qui pense avec vigueur, et qui sait sentir une injure, ne doit prendre de parti que celui de se venger, et de poursuivre les coupables. C'étoit le plus sûr moyen de pourvoir à ma sûreté pour la suite; c'est aussi, j'en suis persuadé, le conseil que vous me donneriez vous-mêmes. Quelle fut alors ma conduite? Je fais venir les coupables devant moi, je leur permets de se justifier, je leur produis les preuves de leur crime : ils n'osèrent le nier, et après les avoir pleinement convaincus, je les punis, moins irrité des complots qu'ils avoient tramés contre moi, que de ce qu'ils me forçoient de renoncer au genre de vie que je m'étois d'abord proposé de suivre.

(1) Au lieu de περὶ τῶν παρόντων, lisez παρὰ τ. π.

Depuis ce moment, j'ai toujours continué de veiller à ma propre sûreté : j'ai puni tous ceux qui m'ont dressé des embûches ; et d'après cela, les hommes m'accusent de cruauté, sans examiner qui d'eux ou de moi en donna le premier signal ? Ils passent légérement sur les circonstances, et parce que j'ai fait punir quelques personnes, ils blâment ces punitions, et les taxent d'inhumanité : quelle injustice ! Si quelqu'un, pour avoir vu chez vous précipiter un sacrilège du haut du rocher (1), sans examiner quel crime il a osé commettre, sans savoir que pendant la nuit ce scélérat s'est glissé dans le temple, qu'il en a dérobé des vases consacrés au dieu, qu'il a osé toucher à sa statue ; si, dis-je, il vous accusoit de la plus excessive barbarie, de ce qu'étant Grecs et revêtus d'un caractère sacré, vous avez permis qu'un Grec subît un pareil supplice dans un lieu voisin du temple (car le rocher n'est pas, dit-on, fort éloigné de cette ville), un tel reproche ne seroit-il pas injuste ? Je suis persuadé que vous seriez les premiers à vous moquer d'une pareille accusation, et tout le monde applaudiroit à la juste sévérité que vous employez contre les sacrilèges.

(1) Le rocher dont il est ici question, s'appelloit *Yampeia*. Les seuls sacrilèges étoient précipités du haut de cette pierre. Lucien raille ici les habitans de Delphes, qui précipitèrent injustement Esope, après l'avoir accusé, par une calomnie atroce, d'avoir dérobé un vase consacré à Apollon. *Scholie grecque.*

Le peuple, sans examiner quelles sont les qualités de celui qui lui commande, s'il est juste ou inique, hait en général les tyrans et jusqu'au nom de tyrannie (1): et fût-on un Æaque, un Minos, un Rhadamanthe, il cherche tous les moyens de vous perdre. Il n'a devant les yeux que les tyrans injustes, et sous une dénomination commune, il enveloppe les bons dans sa haine. Cependant on sait qu'une foule de sages tyrans ont régné dans la Grèce, qui, sous un nom odieux, ont montré des mœurs douces et humaines. Quelques-uns ont gravé dans ce temple des sentences courtes, mais pleines de sens; d'autres ont consacré au dieu des vases et des statues.

Vous voyez que les législateurs, dans leurs loix, décernent plus de peines qu'ils ne proposent de récompenses: toute autre institution leur paroît inutile, si elle n'est accompagnée d'un sentiment de crainte, et si l'attente du supplice n'arrête ceux qui voudroient la violer. Mais c'est à nous autres tyrans, qui ne régnons que malgré le peuple, et qui sommes l'objet de sa haine et de ses complots, c'est à nous sur-tout qu'il importe d'employer les menaces; souvent même elles ne nous servent de rien; et semblables à l'Hydre de la fable, nos ennemis se multiplient sous nos coups. Plus nous punis-

(1) Ces noms *tyran* et *tyrannie*, ne présentoient aux Grecs que l'idée que nous attachons aux mots de *roi* et de *royauté*.

sons, plus les occasions de punir se renouvellent. Il faut donc, si nous voulons conserver notre pouvoir, arracher sans cesse (1), abattre, brûler même, comme Iolas (2), et dès qu'on est une fois réduit à cette triste nécessité, il faut soutenir le même caractère, ou la moindre indulgence nous devient funeste. Croyez-vous, en effet, qu'il puisse exister un homme assez cruel, assez féroce, pour se faire un plaisir de déchirer ses semblables à coups de fouet, d'entendre leurs gémissemens et leurs cris, de les voir égorger, s'il n'a les plus fortes raisons de les livrer à ces supplices? Combien de fois n'ai-je pas répandu des larmes? Combien de fois n'ai-je pas déploré la rigueur de mon sort, et éprouvé moi-même un supplice plus long et plus douloureux que celui dont je faisois punir les autres? Un homme d'un caractère humain et sensible, qui se voit forcé d'user de sévérité, souffre plus lui-même que ceux qu'il fait tourmenter. Pour vous parler avec franchise, si l'on m'offroit le choix, ou de punir quelqu'un injustement, ou de périr; sachez que, sans balancer, j'aimerois mieux mourir que d'infliger la moindre punition à un innocent. Mais si l'on me disoit, lequel des

(1) Je lis ἀφαιρεῖν avec *Gesner*, au lieu de φέρειν.

(2) Iolas accompagnoit Hercule lorsque ce héros combattoit l'hydre de Lerne : à mesure que celui-ci abattoit une des têtes du monstre, Iolas avec un flambeau brûloit le col qui la portoit, de peur qu'elle ne repoussât.

deux préférez-vous, Phalaris, ou de mourir, ou de faire punir, avec justice, ceux qui ont tramé contre vous des complots? Je choisirois ce dernier parti. Je vous le demande encore à vous-mêmes, citoyens de Delphes, lequel des deux vous paroît préférable, ou de mourir sans l'avoir mérité, ou de sauver injustement celui qui attente à nos jours? Personne, je pense, n'est assez peu sensé pour ne pas préférer sa propre vie au salut de ses ennemis. Cependant, combien n'en ai-je pas épargné qui avoient tramé contre moi, et que je me suis contenté de convaincre de leurs crimes? Témoins Acanthe, Timocrate et Léogoras son frère, auxquels j'ai pardonné en faveur de l'ancienne amitié qui nous avoit unis autrefois.

Mais voulez-vous mieux connoître mon caractère, ô Delphiens, interrogez les étrangers qui viennent à Agrigente, demandez-leur de quelle manière je me comporte à leur égard, et si je traite avec humanité tous ceux qui abordent chez moi. Ils vous diront que j'entretiens dans mes ports des hommes affidés qui m'instruisent du nom et de la patrie de ceux qui arrivent, afin de les recevoir et les faire ensuite reconduire chez eux avec tous les égards qu'ils méritent. Quelques-uns même viennent exprès pour me voir, et les hommes les plus sages de la Grèce sont bien éloignés de fuir ma société. Pythagore, mieux instruit de mes mœurs que le vulgaire, vint derniérement chez moi; quand il m'eut connu par sa propre expérience, il

donna des éloges à ma justice, et s'en retourna en plaignant la triste nécessité où j'étois de me montrer cruel. Pensez-vous, en effet, qu'un homme qui traite les étrangers avec tant d'humanité, voulût être injuste envers ses concitoyens, s'il n'en avoit reçu les plus cruels outrages ?

Voilà ce que j'avois à vous dire pour ma propre justification, elle ne contient rien qui ne soit véritable et juste, rien, j'ose le croire, qui ne mérite plutôt vos éloges que votre haine. Il est temps à présent que je vous parle de l'offrande que je fais au dieu, et que je vous apprenne de quelle manière ce taureau m'appartient, sans que je l'aie payé à celui qui l'a fait. Je ne suis pas assez insensé pour desirer la possession de semblables objets. Un citoyen d'Agrigente, nommé Périlaüs, excellent sculpteur en airain, mais homme d'un caractère détestable, bien éloigné de connoître mes véritables sentimens, s'imagina qu'il me feroit un présent agréable, s'il inventoit quelque nouveau supplice; en conséquence, il fabriqua ce taureau et vint me l'offrir. L'ouvrage est d'une belle exécution et fait sur le plus parfait modèle; il ne manque à l'animal que le mouvement, et si on l'entendoit mugir, on le croiroit vivant. Dès que je le vis, je m'écriai, *voilà une offrande digne du temple d'Apollon : il faut envoyer ce taureau au dieu de Delphes.* Mais Périlaüs me dit, que seroit-ce, si vous connoissiez l'art avec lequel il est fait intérieurement et

l'usage auquel il peut être employé. Alors ouvrant le taureau par le dos, quand vous voudrez, me dit-il, faire périr quelqu'un dans les supplices, faites-le monter et enfermer dans cette machine, ajoutez ensuite ces flûtes aux naseaux du taureau, et faites allumer du feu sous son ventre, bientôt celui qui sera dedans, se sentant pénétré de douleurs, poussera des gémissemens et des cris; mais le son de sa voix, en passant par les flûtes, formera des chants de musique, semblables à des plaintes touchantes, à de tendres mugissemens, dont vous serez charmé.

A peine eus-je entendu cet homme, que détestant la scélératesse de son invention, pour l'en punir, je résolus de lui faire subir le supplice qu'il avoit imaginé. Et bien, lui dis-je, Périlaüs, si vous ne me faites point de vaines promesses, montez vous-même dans ce taureau, et faites-nous connoître quels effets votre art a su produire; imitez les cris d'un homme qui brûle, nous saurons quels sont les chants qui sortent de vos flûtes. « Périlaüs m'obéit aussi-tôt. Dès que je le vis dans la machine, je la fis fermer, et j'ordonnai qu'on allumât du feu dessous; reçois, dis-je alors à ce scélérat, la récompense de ton invention admirable, et sois le premier à exécuter la belle musique dont tu es le compositeur ». Ainsi, cet homme, en essayant sa détestable machine, souffrit une juste peine; mais pour qu'il ne souillât point, par sa mort, un ouvrage destiné

à

à un dieu, je le fis retirer avant qu'il expirât; j'ordonnai qu'on le précipitât du haut d'un rocher, et que son corps fût privé de sépulture. Je fis ensuite purifier le taureau, et je vous l'envoie pour le consacrer à Apollon. J'ai donné ordre qu'on écrivît dessus son histoire, mon nom, et l'offrande que j'en fais au dieu, l'invention de Périlaïs, et la juste vengeance que j'ai tirée de cet ouvrier, en lui faisant exécuter le premier sa musique.

Pour vous, habitans de Delphes, vous ne ferez rien que de juste, si vous vous joignez à mes ambassadeurs pour offrir en mon nom un sacrifice à votre dieu, et si vous placez ce taureau dans un des endroits les plus apparens de son temple. Par-là, tous les hommes apprendront de quel œil je vois les méchans, et comme je punis leurs inventions pleines de scélératesse. Le supplice de Périlaïs et la vue de ce taureau consacré suffiront pour faire connoître mon caractère. On verra que je n'ai point réservé pour d'autres supplices ces airs de flûtes, et que je n'ai voulu les entendre que du seul inventeur; il a lui-même fait l'épreuve de son art détestable, et j'ai bientôt mis fin à sa musique inhumaine et barbare. Voilà ce qu'à présent je puis offrir au dieu : je lui ferai par la suite de fréquentes offrandes, si je puis en obtenir de ne plus être dans la nécessité de recourir à des supplices.

Tels sont, ô Delphiens, les lettres de Phalaris; elles ne contiennent rien que de véri-

table, et leur exposé est fidèle. Nous en sommes assez instruits par nous-mêmes, pour que notre témoignage mérite toute votre croyance ; nous n'avons d'ailleurs aucun motif de vous tromper par un mensonge. Mais s'il faut vous prier en faveur d'un homme qui passe pour cruel, sans avoir mérité cette réputation, et qui se voit malheureusement forcé de punir ceux qui menacent ses jours, alors comme habitans d'Agrigente, comme Grecs et anciens Doriens, nous vous supplions d'accorder votre amitié à un homme qui la desire, qui s'est efforcé de bien mériter de votre république en général et de chacun de vous en particulier. Recevez donc ce taureau, consacrez-le à Apollon, et faites des vœux pour la ville d'Agrigente et pour Phalaris. Ne nous renvoyez point sans nous accorder une si juste demande ; ne faites point cette injure à notre Souverain, et ne privez pas le dieu d'une offrande qui est tout-à-la-fois un chef-d'œuvre de l'art et un monument de justice (1).

(1) On peut encore entendre par δικαιοτάτου ἀναθήματος, *une offrande qu'Apollon a très-justement méritée.* J'aurois pu faire un assez grand nombre de remarques intéressantes sur ce discours ; mais je m'en suis abstenu, parce que je ne le crois pas de Lucien. Ceux qui seront curieux de connoître mieux Phalaris, et ce que les auteurs de l'antiquité ont écrit de lui, doivent consulter la dissertation de Rich. Bentley, qui se trouve à la tête des Epitres de Phalaris, édition d'Amsterdam, 1777.

PHALARIS,

SECOND DISCOURS.

HABITANS de Delphes, je ne suis lié d'hospitalité publique ou particulière, ni avec les Agrigentins, ni avec Phalaris; celui-ci n'est point mon ami, et je n'ai point dessein de devenir un jour le sien; mais après avoir entendu ses ambassadeurs et leur discours plein de sagesse et de modération, après avoir considéré l'intérêt de la religion, l'utilité publique, et sur-tout la dignité de cette ville, je me lève pour vous exhorter à ne pas mépriser un Souverain puissant et rempli de piété, à ne point refuser une offrande qui porte déja le nom d'Apollon, et qui doit servir à perpétuer le souvenir de trois choses importantes, l'habileté de l'artiste, son invention exécrable, et la juste punition qu'il a subie.

Il me semble, qu'élever le moindre doute sur l'objet qui nous occupe, attendre que les magistrats mettent en délibération, si l'on acceptera l'offrande de Phalaris, ou si on la renverra, c'est manquer à la religion, ou plutôt, c'est commettre une impiété extrême, un sacrilège énorme, et d'autant plus considérable que c'est un plus grand crime de détourner de leur dessein ceux qui veulent faire une offrande, que de dérober celle qui est déja consacrée.

Comme habitant de Delphes, et participant à sa gloire, je vous prie de ne pas fermer votre temple à la piété, de ne pas déshonorer votre ville aux yeux de tous les hommes, en leur faisant penser que vous calomniez les offrandes que l'on envoie au dieu, et que vous soumettez au suffrage des tribunaux ceux qui veulent faire des dons à son temple. Autrement personne n'osera plus rien consacrer, sachant qu'Apollon n'acceptera plus de présens qu'ils n'aient reçu l'approbation des Delphiens.

Cependant Apollon a déja prononcé en faveur de cette offrande. Si ce dieu eût eu quelque haine pour Phalaris, si ce présent lui eût été odieux, il pouvoit aisément le submerger, avec le vaisseau qui le portoit, au milieu de la mer d'Ionie: au contraire, il a fait régner le calme le plus favorable durant toute la navigation, ainsi que ces ambassadeurs nous l'apprennent, et il les a fait aborder sains et saufs à Cyrra (1). Rien ne prouve mieux, sans doute, qu'il approuve la piété du monarque. Vous devez donc porter un suffrage semblable à celui de notre dieu, et ajouter ce taureau à toutes les offrandes qui décorent le temple; car il seroit absurde que celui qui envoie un présent si magnifique éprouvât un refus, et ne remportât pour prix de sa piété qu'un jugement qui le déclare indigne de consacrer aucune offrande.

(1) Port de Phocyde.

Le citoyen qui vient d'ouvrir un avis contraire au mien, parle avec emphase des meurtres, des violences, des brigandages du tyran. On diroit, à l'entendre, qu'il arrive tout récemment d'Agrigente, et qu'il a presque été témoin oculaire des excès qu'il se plaît à décrire. Cependant nous n'ignorons pas qu'il n'a jamais voyagé, ni mis le pied dans un vaisseau. Il faut, sur de pareils faits, ne croire que difficilement ceux mêmes qui prétendent en avoir été les victimes, car il est toujours incertain s'ils disent la vérité. Gardons-nous bien de condamner nous-mêmes ce dont nous sommes mal informés. Mais si de telles choses se sont passées en Sicile, on doit peu s'en embarrasser à Delphes, à moins qu'au lieu de Prêtres, nous ne prétendions être des Juges. Alors quand il faudra offrir des sacrifices, servir le dieu, lui consacrer les offrandes qu'on lui envoie, nous nous asseoirons sur ces tribunaux, pour examiner si les tyrans, qui règnent par-delà la mer d'Ionie, gouvernent injustement ou avec équité.

Laissons les autres peuples se conduire comme il leur plaît. La seule chose qui nous soit nécessaire, c'est de connoître nos propres usages, de savoir pourquoi ils ont été établis, s'ils sont encore en vigueur, quel avantage il résulte pour nous de les suivre. Nous habitons au milieu des précipices, nous vivons sur des rochers; il n'est pas besoin, pour vous le prouver, de citer le témoignage d'Ho-

mère (1), vos yeux peuvent vous en convaincre. La terre ne nous produiroit que la disette la plus profonde ; mais ce temple et le dieu qu'on y adore, les oracles que l'on y rend, les sacrifices, les offrandes des hommes pieux sont les plaines fertiles qui nous nourrissent ; ce sont nos revenus, nos richesses, le fonds qui nous fait subsister. Il faut parler entre nous, sans déguisement, c'est à Delphes que se réalise ce qu'ont dit les Poëtes, —*tout vient ici sans soins et sans culture* (2), par la protection de notre dieu ; il fait régner l'abondance sur nos rochers, et nous procure, non-seulement tous les biens que produisent les autres contrées de la Grèce, mais tous ceux que font naître la Phrygie, la Lydie, l'Assyrie, la Phœnicie, l'Italie, il les amène à Delphes. Après Apollon, c'est nous qui sommes l'objet du culte des autres peuples ; nous jouissons, par leurs soins, de l'abondance et du bonheur. Tel est l'effet de notre ancienne institution ; il subsiste encore : craignons de faire cesser cette heureuse manière de vivre (3).

Nos fastes n'offrent point d'exemple que l'on ait jamais recueilli les suffrages pour admettre une offrande ou pour empêcher quelqu'un de sacrifier ; et c'est, je pense, par cette raison

(1) Iliade, *liv. 2, v. 26.*

(2) Homère, *Odyss. liv. 1, v. 109.*

(3) Ce morceau est une satire très-délicate de l'ineptie des différens peuples de l'antiquité, qui, pour de vains oracles, portoient au temple d'Apollon les trésors et les productions de leurs contrées. Ainsi Delphes étoit l'isle de *Papimanie* des anciens. Chaque siècle a sa folie.

que la gloire de notre temple s'est élevée à son comble, et que ses trésors se sont accrus. Il ne faut pas établir aujourd'hui de nouvelles loix, nous ériger en juges des objets que l'on consacre au dieu, s'informer avec curiosité d'où viennent les offrandes, à qui elles appartiennent, de quelle nature elles sont. Notre ministère est de les recevoir sans faire de vaines difficultés et de les consacrer : c'est le moyen de servir tout-à-la-fois, et notre dieu et la piété des mortels.

Il me semble, Delphiens, que le plus sage parti que vous puissiez prendre en cette circonstance, est de considérer, avant tout, le nombre et l'importance des objets sur lesquels vous délibérez. Il s'agit premiérement d'Apollon lui-même, de son temple, des sacrifices et des offrandes qui s'y font chaque jour, d'usages et de loix respectables par leur antiquité, de la gloire de notre oracle. Songez ensuite aux intérêts de la ville entière, à ceux de tous les habitans en général, et de chacun de vous en particulier ; enfin, réfléchissez à la gloire ou à l'opprobre dont vous allez vous couvrir aux yeux de tous les hommes. Je ne crois pas, pour peu que vous écoutiez la raison, qu'aucun objet puisse vous paroître plus important : voilà ce qui fait à présent la matière de notre délibération.

Ce n'est point de Phalaris dont il s'agit ; ce n'est point de son taureau, ni d'une masse d'airain ; mais de tous les rois, de tous les souve-

rans qui ont de la vénération pour notre temple, qui tous les jours y envoient de l'or, de l'argent et d'autres offrandes d'un grand prix, pour les consacrer au dieu ; c'est donc par le dieu même qu'il faut commencer votre examen.

Pour quelle raison cesserions-nous de nous conduire, à l'égard des offrandes, comme nous l'avons toujours fait dès les temps les plus reculés ? Qu'avons-nous à reprocher à nos anciens usages, pour vouloir en établir de nouveaux ? Et ce qui ne s'est jamais pratiqué depuis que nous habitons cette ville, depuis qu'Apollon rend des Oracles et inspire la Pythie, pourquoi l'établirions-nous aujourd'hui ? Pourquoi appeller au tribunal et examiner les personnes qui veulent consacrer des offrandes ? Vous voyez de quelles richesses cet ancien usage, cette liberté générale a rempli votre temple ; tous les hommes se sont empressés d'y suspendre de riches dons ; quelques-uns même ont excédé leurs facultés pour enrichir le dieu. Si vous vous érigez en juges, en censeurs de ces dons, je crains que bientôt vous ne manquiez de matière sur laquelle vous puissiez exercer votre censure. Personne ne souffrira qu'on le soumette à une pareille jurisdiction, qu'on prononce sur la légitimité de ses dépenses, et qu'on l'expose en outre au danger de perdre la vie. Qui pourroit en effet la supporter, après avoir été jugé indigne de consacrer aucune offrande ?

Fin du Tome second.

ERRATA du Tome second.

Page 7, *note*, *ligne* 1. s'en servent pour désigner les dieux; *effacez ces mots*, *et lisez* en ont consacré la plupart aux dieux.
10, *l.* 4. toi qui porte, *lis.* portes.
15, *l.* 3. des sottises, *lis.* des injures.
16, *l.* 5. tu n'auras pas besoin, *effacez* pas.
Ibid. d'étudier, *lis.* ni d'étudier.
19, *l.* 16. tu le demandes. *lis.* tu le demandes?
31, *l.* 18. quand Oreste est devant elle, *ajoutez* et qu'il tient les cendres d'Oreste.
45, *note*, *l.* 2. μνήσαδε, *lis.* μνήσασθε.
50, *note*, *l.* 6. πόρε πόξον, *lis.* πόρε τόξον.
59, *l.* 20. peut découvrir, *lis.* peux découvrir.
60, *l.* 17. chers compagnes, *lis.* chères compagnes.
61, *l.* 21. Je nai pas besoin de rien entendre, *lis.* Je n'ai pas besoin de l'entendre.
68, *l.* 10. tous ce traits, *lis.* tous ces traits.
73, *l. pén.* reçus, *lis.* reçu.
81, *l.* 16. à coup de dents, *lis.* à coups de dent.
104, *l.* 22. j'ai resté, *lis.* je suis resté.
116, *l.* 9. et le dernier coup à boire, *lis.* et la dernière coupe.
119, *l.* 19. te fait li, *lis.* te fait-il.
120, *l.* 22. indestructibles, *lis.* indestructible.
121, *l.* 20 d rrière, *lis.* en arrière.
122, *l.* 21. me donnoit, *lis.* me donnoient.
126, *l.* 9. j'ai quitté, *lis.* j'ai quittée.
131, *l.* 15. trois, quatre, *lis.* trois ou quatre.
135, *note* 1, *l. pén.* et ce qu'on appelle, *lis.* et de ce qu'on appelle.
140, *l.* 17. s'il est permis de dire, *lis.* de le dire.
145, *l.* 16. la plupart allègue, *lis.* allèguent.
Ibid. *l.* 20. de leur fuite, *lis.* de leur désertion.
152, *l.* 10. vous ordonne, *lis.* qu'il vous ordonne.
182, *l.* 19. que obole, *lis.* qu'obole.
186, *note*, *l.* 3. de Philaüs, *lis.* de Philolaüs.
226, *l.* 6. t'arracher du milieu, *lis.* t'enlever au milieu.
229, *l.* 15. ne faisoient, *lis.* qu'ils ne faisoient.
236, *l.* 12. et que je suis, *lis.* et tel que je suis.
279, *l. pén.* a été déja eté démontré, *lis.* a été déja démontré.
307, *l.* 10. Hermotine, *lis.* Hermotime.
313, *note*, *l.* 2. sont ridicules, *lis.* est ridicule.
321, *note* 3. en χάσις, *lis.* entre σχέσις.
324, *l.* 14. pour en jouir, *lis.* pour ne jouir que d'une vaine illusion.
337, *l.* 18. et les traits, *effacez* et.
Ibid. *l.* 24. mêler, *lis.* allier.
340, *l.* 3. au pied, *lis.* aux pieds.
341, *l.* 19. connoisseur, *lis.* connoisseurs.

ERRATA.

Page 352, *ligne* 8. n'en est pas en considérable, *lisez* n'en est pas considérable.
359, *l.* 8. des sages, *lis.* des juges.
Ibid. l. 15. comme un Anacharsis, *effacez* un.
372, *l.* 3. Nicostrade, *lis.* Nicostrate.
Ibid. l. 8. d'atteindre la perfection, *lis.* à la perfection.
Ibid. l. 21. qui examinent, *effacez* qui.
373, *l.* 9 tandis que lui-même, *lis.* tandis que le fils de Jupiter.
374, *l.* 26. de pareil combat, *lis.* de pareils combats.
383, *l.* 8. Et lorsqu'ils, *lis.* Lorsqu'ils.
384, *l.* 10. Φρόϊς, *lis.* Φρύϊς.
385, *l.* 14. s'en servir, *lis.* se servir.
393, *note* 2, *l.* 3. et que nous nommons, *effacez* et.
394, *l.* 3 il courut, *lis.* il a couru.
Ibid note 2. τάξεων, *lis.* τάξιον.
402, *l.* 13. ne lui en imposera point, *lis.* ne lui imposera point.
403, *l.* 7. en n'est pas, *lis.* n'en est pas.
Ibid l. 8. et lorsque, *effacez* et.
405, *l.* 14. est, *lis.* c'est.
434 *note* 1. *montés des fourmis*, lis. *montés sur des fourmis.*
467, *l.* 17. le toucher, *lis.* les toucher.
516, *l.* 2. que n'ai-je le premier tombé, *lis.* que ne suis je tombé le premier.
Ibid. l. 5. laissant, *lis.* en laissant.
548, *l.* 13. déshérité, *lis.* deshéritez.
551, *l.* 18. tous les moyens, *lis.* toutes les occasions.